P. MALKOV

NOTES D'UN COMMANDANT DU KREMLIN

P. MALKOV

NOTES D'UN COMMANDANT DU KREMLIN

ÉDITIONS DU PROGRÈS
Moscou

el Malkov, commandant du
mlin de Moscou. 1918.

Traduit par M. Arséniéva

П. МАЛЬКОВ

ЗАПИСКИ КОМЕНДАНТА
МОСКОВСКОГО КРЕМЛЯ

На французском языке

PÉTROGRAD, SMOLNY

ДА ЗДРАВСТВУЕТЪ РЕВОЛЮЦІЯ РАБОЧИХЪ, СОЛДАТЪ И КРЕСТЬЯНЪ!

Extrait de l'appel de Lénine « Aux citoyens de Russie ! » du 25 octobre (7 novembre) 1917.

CELA SE PASSA AINSI...

Une fois accomplie la dernière mission dont m'avait chargé le Comité révolutionnaire militaire, je regagnai le Smolny. Comme tous ces derniers jours, dans les larges couloirs de l'ancien Institut pour jeunes filles nobles déferlait un interminable et bouillonnant fleuve humain. Des hommes en vestes et pardessus bon marché, en cabans de marin ou capotes de soldats, allaient et venaient en toute hâte, en courant. Le silence cérémonieux qui emplissait naguère le solennel édifice avait fait place à un bourdonnement incessant de voix, au cliquetis des armes, au piétinement des chaussures grossières, des godillots de soldats et des bottes en cuir chromé. C'était ici, au Smolny, que se trouvait l'état-major de la Révolution, que battait son cœur ardent, d'ici qu'étaient diffusés à travers tout l'immense pays les décrets, ordonnances, prescriptions du jeune pouvoir des Soviets qui venait à peine de naître, du premier pouvoir au

Smolny, que le puissant cerveau de la Révolution fonctionnait sans arrêt, sur un rythme intense et passionné ; ici résidait Lénine !

Dès que j'eus dépassé les mitrailleuses postées à l'entrée et présenté mon laissez-passer aux sentinelles, l'atmosphère animée qui régnait en ce lieu me gagna. Vakhraméev, un matelot de la Baltique élu depuis vingt-quatre heures président du Comité révolutionnaire de la Marine de guerre, me lança quelques mots au passage sans s'arrêter. Maklakov, le chef de l'armement de la Garde rouge à l'usine Poutilov, faillit me heurter en courant : il me serra vigoureusement la main et s'éloigna rapidement. Dans l'embrasure d'une porte apparut la vareuse de cuir noir luisant, l'épaisse toison et le lorgnon retenu par un large ruban noir de Varlam Alexandrovitch Avanessov, membre du Comité révolutionnaire militaire.

Je montai au quatrième où se trouvait le C.R.M.

J'entendis dans mon dos une voix bien connue :

– Camarade Malkov, attends un peu. J'ai justement besoin de toi.

Je me retournai. C'était Nikolaï Ilitch Podvoïski, président du Comité révolutionnaire militaire près le Soviet des députés ouvriers et soldats de Pétrograd.

Je me mis instinctivement au garde-à-vous (ce n'était pas pour rien que je comptais près de six ans de service dans la flotte du tsar) et j'articulai :

– Malkov à vos ordres, camarade Podvoïski !

Podvoïski, un bolchévik, révolutionnaire professionnel, était avant la révolution un civil de

la plus belle eau. Après la révolution de Février 1917, le parti l'avait placé à la tête de l'Organisation militaire bolchévique et il avait rapidement pris l'allure d'un vieux militaire. De haute taille, élancé, toujours énergique et déterminé, Podvoïski donnait l'impression d'être un officier de carrière, chef de troupe.

Me fixant droit dans les yeux selon son habitude, il déclara :

– Ça tombe bien, camarade Malkov, je viens justement de donner l'ordre de te chercher. On a décidé de te nommer commandant du Smolny. Tu vas prendre ton poste, et au travail !

J'étais stupéfait.

– Permettez, Nikolaï Ilitch, quel commandant vais-je faire ? Je suis un simple matelot, je n'y connais rien de rien, je ne saurais pas m'y prendre. Il y faut l'expérience. Commandant du Smolny ! Ce n'est pas une plaisanterie !

Podvoïski brandit énergiquement sa main de haut en bas, comme pour trancher et balayer mes objections :

– Je sais bien qu'être commandant du Smolny n'est pas une plaisanterie. Je sais aussi que tu n'as pas l'expérience voulue. Mais qui d'entre nous la possède, l'expérience ? Tu crois peut-être que j'ai passé ma vie à commander des troupes ? Je n'ai jamais commandé et je le fais maintenant, puisqu'il le faut ! Si nous te désignons, c'est que nous avons confiance en toi, il ne te reste plus qu'à la justifier. L'expérience, il te faudra l'acquérir au travail. Le principal : tu ne dois pas oublier

que tu n'es plus un simple matelot, mais un bolchévik et que ton devoir est d'accomplir n'importe quelle mission du parti.

Sans plus écouter mes protestations, Podvoïski m'entraîna à sa suite au Comité révolutionnaire militaire qui siégeait ces jours-là presque sans interruption, et la décision de me nommer commandant du Smolny fut adoptée séance tenante. C'est ainsi que le 29 octobre 1917 je commençai à travailler au Smolny.

* * *

Nikolaï Ilitch Podvoïski avait naturellement raison quand il disait que les bolchéviks ne possédaient aucune expérience du métier d'homme d'Etat, de l'administration, du commandement. Du reste, aux premiers jours, aux premiers mois du pouvoir des Soviets, en Octobre 1917, d'où auraient-ils pu prendre cette expérience ?

Après avoir renversé le pouvoir des propriétaires fonciers et des capitalistes et s'être attelé à la construction du premier Etat socialiste du monde, la classe ouvrière et la paysannerie pauvre de la république des Soviets avaient remis le pouvoir au parti bolchévik qui, depuis des dizaines d'années, préparait les masses aux batailles décisives et qui, pendant les journées d'Octobre, les avait menées à l'assaut et à la victoire.

Des bolchéviks éprouvés, proches compagnons et disciples de Lénine, étaient devenus commissaires du peuple, commandants des forces armées de la République, chefs de l'industrie. Des mili-

tants bolchéviks, hier encore ouvriers, soldats et matelots, dirigeaient maintenant les administrations et les institutions, les banques et les entreprises, étaient chefs et commissaires de division, de régiment et de navires de guerre. Parmi eux personne n'avait ni ne pouvait avoir l'expérience du gouvernement. Mais ils possédaient autre chose : une longue expérience de la lutte au sein même des masses populaires, expérience d'organisateurs et de guides des travailleurs, d'agitateurs et de propagandistes. Forts de cette expérience et conduits par Lénine, les bolchéviks apprenaient l'art d'administrer l'Etat ; ils s'assimilaient la tâche complexe qui consistait à gérer l'industrie, les finances, l'agriculture, les forces armées de la première république ouvrière et paysanne. Moi, Pavel Malkov, matelot de première classe de la Flotte de la Baltique, membre du parti bolchévik depuis 1904, nommé commandant du Smolny, j'étais parmi les bolchéviks du rang que le parti, après la Révolution victorieuse d'Octobre, avait promus aux différents secteurs du travail d'Etat, administratif et militaire.

L'activité dans les organisations bolchéviques clandestines, la participation à la révolution de 1905, les bagnes tsaristes étaient maintenant du passé. Du passé, les années de service dans la marine et le travail révolutionnaire parmi les matelots de la Baltique, la révolution de Février, le Tsentrobalte* et, enfin, Octobre !

---

* Comité central de la Flotte de la Baltique. *(N.R.)*

À LA VEILLE D'OCTOBRE

J'étais entré dans la marine en 1911, après avoir été appelé sous les drapeaux dans l'armée tsariste. On m'avait envoyé à Helsingfors, alors port d'attache d'une escadre de la flotte de la Baltique, sur le croiseur *Diana* où je servis comme matelot jusqu'à la Révolution d'Octobre.

Au début de 1912, peu après mon arrivée sur le *Diana*, le navire fut mis en cale sèche à Cronstadt, alors centre révolutionnaire de la flotte de la Baltique. Cette ville était surtout peuplée de marins, d'ouvriers des chantiers navals et d'innombrables dockers. Parmi la population de Cronstadt on comptait pas mal de bolchéviks, en contact régulier avec Pétersbourg et son comité bolchévik.

Les habitants de Cronstadt qui se rendaient à Pétersbourg et les ouvriers de la capitale qui venaient à Cronstadt apportaient souvent des tracts bolchéviks et aussi la *Pravda*, quand ce journal commença à paraître. Nous étions ainsi au courant des événements politiques, ce qui facilitait notre travail à bord des navires.

La guerre mondiale éclata en 1914. La situation changea brusquement du tout au tout. Les navires de guerre n'entraient plus que rarement à Cronstadt, les contacts des matelots avec la terre ferme étaient coupés et il était devenu très difficile de maintenir la liaison même avec les équipages des autres navires. Les bâtiments partaient en mission de combat par petits groupes et restaient la plupart du temps en haute mer : quand ils regagnaient leurs bases d'attache à Helsingfors,

Aboï Reval, on ne permettait presque jamais aux matelots de descendre à terre.

Dans ces conditions, il était vraiment difficile de se tenir en contact avec les camarades, de faire le travail du parti. Et pourtant, vers le milieu de 1915, sur plusieurs navires s'étaient constitués de solides groupes bolchéviks qui parvinrent à établir une liaison entre eux.

Il était cependant impossible de mener le travail comme il l'aurait fallu. En décembre 1915, l'organisation bolchévique de la flotte de la Baltique fut décapitée. L'Okhrana tsariste dépista et arrêta Khovrine, Sladkov, Filippov et d'autres militants. Les contacts à peine noués furent coupés. Chaque bolchévik resté en liberté dut faire le travail à son bord pour ainsi dire seul, à ses risques et périls, presque sans aide, sans littérature de propagande.

Mais plus la guerre durait, et plus le mécontentement croissait parmi les marins, plus les idées révolutionnaires fermentaient dans la masse des matelots.

En 1915-1916, des troubles se produisaient tantôt sur un bâtiment, tantôt sur l'autre. Les matelots du cuirassé *Gangut* se mutinèrent en octobre 1915. La mutinerie fut férocement réprimée, l'équipage du *Gangut* fut dissous, plusieurs centaines de matelots versés dans des unités disciplinaires de l'infanterie, une vingtaine d'entre eux condamnés au bagne.

Sur ordre du commandant de la flotte, les équipages de divers navires furent envoyés pour réprimer la rébellion. Le capitaine de vaisseau

Ivanov 7*, commandant du *Diana,* reçut lui aussi l'ordre de désigner des hommes pour participer à cette opération. Mais il trouva un faux-fuyant pour éviter d'obéir : il informa le commandant de la flotte que le navire rentrant tout juste de croisière, l'équipage était fatigué, qu'il fallait procéder à un nettoyage général et qu'il lui serait difficile de détacher des hommes. Il réussit ainsi à tirer son épingle du jeu. Les matelots du *Diana* ne participèrent pas à la répression.

En 1916, une mutinerie faillit à son tour éclater sur le *Diana.* La faute en était au porc salé. A déjeuner, on nous avait servi du *borchtch* avec du lard gâté. Les matelots étaient indignés. L'équipage refusa comme un seul homme de manger, ce qui à l'époque était considéré comme un acte de rébellion. Difficile à dire comment cela aurait pu finir avec un autre commandant. Mais Modeste Vassiliévitch Ivanov, en dépit de son grade élevé, traitait les matelots avec beaucoup d'humanité. En outre, il craignait que la chose ne s'ébruitât et voulait éviter le scandale. Sur son ordre, tout l'équipage s'aligna sur le pont supérieur et il apparut en grande tenue avec toutes ses décorations.

Ivanov déclara solennellement :

– En temps de guerre, je suis investi d'un pouvoir illimité. En cas de mutinerie j'ai même le droit de faire sauter le navire. Mais je n'ai pas

---

* Dans l'armée et la marine tsaristes, lorsque dans une même unité plusieurs officiers portaient le même nom, on y ajoutait un numéro d'ordre : Ivanov 7, Pétrov 4, etc.

l'intention d'en user. J'espère que vous vous raviserez vous-mêmes.

– Je ne cherche pas à savoir qui sont les meneurs, conclut-il. J'ordonne de mettre fin aux désordres. Sinon, tant pis pour vous ! N'ayez crainte, je retrouverai ceux qui ont fichu ce bordel et je les ferai tous pendre à la vergue, la tête en bas ! Tenez-le vous pour dit.

Les menaces du commandant impressionnèrent certains, les esprits se calmèrent ; du reste on commença à nous mieux nourrir et le conflit se termina paisiblement.

Bien que les manifestations qui éclataient sur tel ou tel navire fussent isolées, et férocement réprimées, le gouvernement du tsar et le commandement militaire n'étaient plus en mesure de les prévenir, ni de les dissimuler au reste de la flotte. L'essor révolutionnaire grandissait parmi les matelots, prenait de l'ampleur, gagnait un navire après l'autre. Sur la flotte de la Baltique grondait le tonnerre de la révolution montante.

... A la fin de février 1917, sur les navires de guerre concentrés à Helsingfors après la fermeture de la navigation, le bruit courut qu'à Pétrograd avaient eu lieu des manifestations révolutionnaires d'ouvriers, que des désordres s'étaient produits à Cronstadt et à Reval. Les bruits toujours plus insistants, plus tenaces, se transmettaient d'un matelot, d'un navire à l'autre. La tension s'accentuait d'heure en heure, de minute en minute.

L'ordre de l'amiral Népénine, commandant de la flotte de la Baltique, qui annonçait l'abdication de Nicolas II et le passage du pouvoir aux mains

du Comité provisoire de la Douma mit le feu aux poudres. L'amiral, haï des marins, déclarait que des troubles avaient eu lieu à Reval, mais que lui, le commandant, se rangeait résolument du côté du Gouvernement provisoire avec la totalité de la flotte à lui confié et qu'à Helsingfors il ne tolérerait aucune infraction à l'ordre, aucune manifestation.

Sur les navires, lecture fut donnée de l'ordre de Népénine le 3 mars, et le soir même toute la flotte mouillée en rade d'Helsingfors se souleva.

Les marins de l'*Andréi Pervozvanny* avaient donné le branle. Tard dans la soirée un feu rouge flamboya à la vergue du cuirassé. Le navire insurgé signala à toute l'escadre : Main basse sur les officiers indignes. Les nôtres sont arrêtés. A la suite de l'*Andréi Pervozvanny* les autres se mutinèrent et des feux rouges s'allumèrent sur tous les navires de guerre.

Sur le *Diana* il n'y avait alors que trois bolchéviks : Martchenko, Manaenko et moi. Nous primes immédiatement l'initiative et Manaenko hissa le feu rouge. Nous désarmâmes sur-le-champ tous les officiers et les enfermâmes au carré.

Le 4 mars, au matin, l'*Andréi Pervozvanny* signala : « Envoyez à terre deux délégués par navire. » Tous les vaisseaux dépêchèrent les leurs. Ceux du *Diana* (j'étais l'un d'eux) se rendirent, eux aussi, à cette première réunion générale des délégués des bâtiments. La réunion forma un Soviet des députés et le jour même des comités de vaisseau furent élus sur tous les navires. A la réunion, les délégués dénoncèrent la brutalité de certains officiers, partisans enragés de l'autocratie, les sévices qu'ils infligeaient aux matelots. Sur juge-

ment des équipages, les pires d'entre eux furent fusillés. Les autres furent remis en liberté le jour même, le 4 mars, et reprirent le service.

Les marins nourrissaient une haine féroce pour le commandant de la flotte, l'amiral Népénine, fameux pour sa cruauté et la façon inhumaine dont il traitait les matelots. Quand au matin du 4 mars Népénine se rendit en ville accompagné de son officier d'ordonnance, ils furent accueillis à terre par une foule de matelots et de dockers. Des coups de feu partirent de la foule et l'odieux amiral s'écroula sur la glace.

A Helsingfors, un strict ordre révolutionnaire avait été établi. Des patrouilles de marins surveillaient les rues. On ne signalait ni vols ni violences, aucun acte de voyouterie, pas un seul incident sérieux. Il gelait encore à pierre fendre et bien que les matelots n'eussent que des cabans, des bottines et des bonnets pour se protéger, personne ne refusait d'être de garde, nul ne tirait au flanc.

Le général Fraïberg, chef de la gendarmerie locale, tenta de soûler les matelots et de semer la discorde dans leurs rangs. Vers le 6 mars, sur son ordre, plusieurs citernes d'alcool furent amenées à Helsingfors. Les mouchards de la gendarmerie, se glissant parmi les matelots, les incitaient à prendre d'assaut la gare pour s'emparer des citernes et se partager l'alcool. Mais personne ne mordit à l'hameçon. L'alcool fut confisqué, Fraïberg et ses suppôts arrêtés.

J'avais un ami sur le *Diana,* Egor Koroliov, grand amateur de cuites. Un jour, je le rencontrai sur le pont, très animé, excité même. Je lui demande :

– Qu'est-ce que t'as ? Tu as l'air tout chose.

– C'est que, vois-tu... je reviens juste de la gare... Nous sommes allés avec les gars pour confisquer l'alcool.

– Ah bon, c'est clair. T'as l'air d'en avoir pris une bonne là-bas.

Egor s'empourpra de colère :

– Non, t'es pas dingo ? C'est le moment de se soûler, à ton avis ? Personne n'en a même pris une goutte. Tout s'est passé réglo. On a réquisitionné les wagons d'alcool et posté des sentinelles pour que les salauds de toute espèce ne s'avisent pas d'aller y fourrer leur nez.

Bon, me dis-je, si Egor renonce à l'alcool gratuit, c'est qu'il comprend de quoi il en retourne.

La Révolution de Février avait apporté des changements radicaux dans la vie de la flotte. Les matelots prenaient part à la vie politique. Tout le monde s'intéressait maintenant à la politique. Je crois qu'il n'y avait pas un seul matelot de la Baltique qui s'en tint à l'écart. A bord comme à terre les réunions, les meetings se succédaient. Dès le 5 mars avait été élu le Soviet des députés de l'armée, de la flotte et des ouvriers du port de Sveaborg qui, en avril, reçut une nouvelle appellation : Soviet des députés de l'armée, de la flotte et des ouvriers d'Helsingfors. On élisait aussi des comités sur les navires. A la mi-avril fut constitué le Comité central de la flotte de la Baltique ou Tsentrobalt, qui se mit à la tête de tous les comités de la Baltique.

Au début, les membres du Tsentrobalt n'avaient pas été élus par un congrès ; les plus grands

navires avaient simplement délégué au comité leurs représentants. Un certain nombre de sièges avaient été mis à la disposition de Cronstadt, de Reval et d'autres bases de la flotte de la Baltique. J'avais été délégué par le *Diana* puis élu plus tard par le congrès des marins de la flotte et restai membre du Tsentrobalt jusqu'à novembre 1917, date où l'on m'envoya travailler à Pétrograd.

Dès les premiers jours de la révolution, les bolchéviks avaient déployé dans la flotte une activité débordante.

Les organisations bolchéviques qui existaient sur presque tous les navires à la mi-mars furent alors regroupées en une Section principale du P.O.S.D.(b)R. Un groupe de camarades venus de Cronstadt à Helsingfors nous fut d'un grand secours : Iline-Génevski, Pélikhov, Jemtchoujine. Khovrine et Maroussev, les matelots bolchéviks arrêtés en 1915, revinrent eux aussi.

Fin mars, nous constituâmes le Groupe de marins du P.O.S.D.(b)R. de Sveaborg et au début d'avril se tint la première réunion générale des représentants des organisations bolchéviques d'Helsingfors. Chaque organisation avait envoyé un ou deux représentants. Les bolchéviks du *Diana* m'avaient délégué avec un camarade. On était au printemps. Nous gagnâmes la rive en chaloupe et non plus à pied sur la glace, comme au début de la révolution.

La réunion générale élit le comité du P.O.S.D.(b)R. d'Helsingfors. Chaque candidature était minutieusement discutée. Pendant la discussion, le candidat devait quitter la salle et revenait

seulement après que tous ceux qui le désiraient avaient exprimé leur opinion à son égard. Furent élus Khovrine, Jemtchoujine, plusieurs autres camarades, et moi du nombre.

Vers la fin de mars, peu de temps avant la réunion, nous avions réussi à mettre sur pied notre journal, la *Volna* (La Vague) dont le premier numéro sortit le 30 mars.

Au début, nous le tirions dans une imprimerie finlandaise, puis, après nous être procuré une presse, nous installâmes une petite imprimerie dans les anciens locaux de la Sûreté qui, après la révolution de février, abritaient le comité bolchévik d'Helsingfors et la rédaction de la *Volna.* Y collaboraient Dmitriev, Jemtchoujine, Iline-Génevski, d'autres camarades et aussi des militants envoyés de Pétrograd par le Comité central bolchévik.

La *Volna* jouait un rôle important pour attirer aux bolchéviks la masse des matelots. On la diffusait sur tous les navires, dans toute la flotte. Nous l'expédions aussi à Pétrograd. Les marins qui se rendaient là-bas dissimulaient les numéros sous leurs vareuses, dans leurs pantalons, puis les faisaient parvenir à destination. Impossible de les faire passer autrement : la révolution avait beau être la révolution, le poste douanier de Biéloostrov, à la frontière de la Finlande et de la Russie, saisissait les journaux bolchéviks, bien qu'ils fussent légaux. Aussi devait-on avoir recours à toutes sortes de subterfuges.

Comme nous manquions d'argent pour le journal, nous décidâmes de créer un fonds inaliénable de la *Volna :* on fit circuler sur les

navires des listes de souscription et la somme nécessaire fut rapidement réunie. Cet argent était destiné non seulement à l'édition du journal, mais aussi à l'entretien des militants du parti qui ne servaient pas sur les vaisseaux, et des représentants du Comité de Pétrograd et du C.C. qui venaient à Helsingfors. Une partie de l'argent était expédiée au C.C. Nous autres, les matelots, vivions mal à l'époque, le ravitaillement laissait à désirer, mais nous n'avons jamais dépensé pour nous un seul copeck sur l'argent collecté.

Peu à peu la liaison avec le Comité de Pétrograd et le C.C. du Parti devint régulière. En avril, le C.C. envoya des militants en vue travailler à Helsingfors : Zalejski, plus tard Stark et d'autres camarades. Zalejski surtout déployait une activité débordante (son nom de guerre était « Vladimir »), il devint bientôt un des dirigeants du Comité bolchévik d'Helsingfors. Certains membres de notre comité se rendaient constamment à Pétrograd et j'eus aussi plusieurs fois l'occasion d'aller au Comité central.

La première fois, ce fut au début de mai 1917. Nous étions venus à Pétrograd, un camarade de la flotte de la Baltique et moi, pour rendre compte au C.C. du travail du Comité bolchévik d'Helsingfors et recevoir des directives.

De la gare nous nous rendîmes directement rue Bolchaïa Dvorianskaïa, à l'hôtel de la danseuse Kschessinska, ancienne favorite du tsar, où avaient pris quartiers, après la Révolution de Février, les organisations bolchéviques, notamment l'Organisation militaire, le Comité central et celui de Pétrograd.

Arrivés à l'hôtel Kschessinska, nous nous informâmes auprès des soldats qui emplissaient la vaste salle où siégeait le Comité central et montâmes au premier. Voici le C.C. Nous entrons. Une grande pièce bruyante, beaucoup de monde, de petits groupes de soldats et d'ouvriers causent avec animation. Nous restions là indécis, ne sachant pas à qui nous adresser. Debout, devant la table se tenait un homme à l'épaisse toison noire, à petite barbiche, portant un lorgnon. Il parlait avec assurance et fermeté. On l'écoutait avec une attention soutenue.

Je poussai du coude un soldat qui était près de moi et lui demandai :

– Qui est ce type à crinière hirsute près de la table ?

Le soldat me regarda avec pitié et répondit :

– Comment, tu ne sais pas ? Et ça se dit marin ! Hirsute ! Mais dis donc ! C'est Sverdlov, Iakov Mikhaïlovitch.

Sverdlov nous avait tout de suite aperçus. L'entretien une fois terminé, il sortit de derrière la table et vint à nous.

– D'ou arrivez-vous, camarades ? demanda-t-il.

– Du Comité du parti bolchévik d'Helsingfors.

– Très bien. Racontez-moi comment ça marche chez vous.

Il se mit à nous questionner sur l'état d'esprit des équipages, de la garnison, des habitants. Il s'informa des activités du Comité, de la façon dont se faisait le travail, demanda qui faisait partie du comité. Il s'intéressait aux hommes, au travail de Zalejski et des autres camarades délé-

gués à Helsingfors par le Comité central. Puis il s'enquit de nous : depuis combien de temps nous étions au parti et dans la marine, où travaillions-nous avant d'être mobilisés. Il écoutait attentivement, les yeux fixés sur son interlocuteur, parfois il plaisantait et riait. Rien n'était plus facile que de causer avec lui. Ses questions étaient claires et précises. Il donnait ses conseils, ses directives sans hésiter, avec fermeté et assurance. L'entretien terminé, nous prîmes congé de Sverdlov. Alors mon camarade déclara : « Ça, c'est un homme. Un gars d'attaque. Ce qu'il peut être calé ! »

Depuis, chaque fois que nous venions à Pétrograd, nous autres marins de la Baltique, nous ne manquions pas d'aller voir Sverdlov et c'était le plus souvent de lui que nous recevions conseils et directives.

C'est aussi à l'hôtel Kschessinska, au C.C., qu'un peu plus tard, au mois de juin, je rencontrai pour la première fois Lénine. Il est vrai que je n'eus pas l'occasion de lui parler. Debout, je parlais affaires avec un membre du C.C. lorsque j'entendis deux personnes qui conversaient derrière moi. L'une d'elles, s'adressant à l'autre, la nomma « Vladimir Ilitch ». C'était donc Lénine. Abasourdi, je me retournai et regardai de tous mes yeux. Lénine dit quelques mots à son interlocuteur, fit un signe de tête et quitta la pièce...

* * *

Entre-temps la lutte pour la flotte de la Baltique s'accentuait. Les nuances subtiles des multiples programmes des différents partis politiques

échappaient à la grande majorité des matelots ; beaucoup se considéraient comme des socialistes-révolutionnaires*, mais sympathisaient en réalité avec les mots d'ordre bolchéviks. Les revendications précises et nettes des bolchéviks quant à la cessation immédiate de la guerre, la remise des terres aux paysans, l'introduction de la journée de huit heures pour les ouvriers répondaient aux aspirations les plus secrètes des marins. Il est vrai que dès les premiers jours de la révolution, les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires constituaient la majorité au Soviet d'Helsingfors, mais eux aussi devaient compter avec les matelots et ils adoptaient souvent les résolutions des bolchéviks.

La prédominance des menchéviks et des s.-r. au Soviet s'expliquait non seulement par l'immaturité politique des masses, mais également du fait que parmi les menchéviks et les s.-r. il y avait beaucoup d'intellectuels, gens instruits, beaux parleurs, qui savaient se rendre populaires. Ils tachaient d'accaparer les « postes de responsabi-

---

* Socialistes-révolutionnaires, parti petit-bourgeois en Russie, qui se constitua en 1901-1902. Ne comprenant pas le sens de la lutte des classes, les s.-r. rejetaient l'idée de la dictature du prolétariat. En automne 1917, leur parti se scinda en aile droite et aile gauche. Des s.-r. de droite engagèrent une lutte ouverte contre la révolution : les s.-r. de gauche, porte-parole des masses paysannes (de leur couche aisée, principalement) soutinrent au début la lutte des travailleurs contre les grands propriétaires fonciers et la bourgeoisie.

Mais à mesure que la dictature du prolétariat se renforçait, les s.-r. de gauche rallièrent graduellement le camp de la contre-révolution. *(N.R.)*

lité » au Soviet, au Tsentrobalt ; quant au travail parmi les matelots, ils le faisaient mal, à contre-cœur. Pour ce qui est de l'organisation, ce n'était pas leur fort. Chez eux régnait toujours la zizanie ; et toujours un mélange confus de courants et de tendances diverses ; chez eux ni cohésion, ni discipline. Souvent chacun agissait comme bon lui semblait.

Par contre, dès les premiers jours de la révolution les bolchéviks s'étaient constitués en une organisation cohérente, solide, unie, soudée par la discipline du parti. Personne de nous ne pensait à soi, tous avaient à cœur la cause commune. Chez nous le travail parmi les masses se situait au premier plan. La majorité des organisations étaient composées de simples matelots, fraternellement liés aux équipages des navires où ils servaient. Les gens nous connaissaient et nous faisaient confiance. L'influence des bolchéviks croissait rapidement. Sur le *Diana,* par exemple, avant la Révolution de Février il n'y avait que trois bolchéviks, mais le 20 avril, à notre première réunion du groupe du P.O.S.D.(b)R. assistèrent près de 120 matelots bolchéviks. Nous adoptâmes la résolution suivante : « Inviter tous les camarades qui n'ont pas encore rallié une organisation quelconque, les camarades à qui la liberté tient à cœur, qui aiment notre Russie martyrisée et à peine libérée des chaînes de l'esclavage, à qui est cher le sang répandu, pour que naisse et s'épanouisse notre liberté, à se ranger sans tarder sous le drapeau où sont inscrites les paroles de notre grand éducateur Karl Marx « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »

La fameuse note du ministre du Gouvernement provisoire Milioukov sur la poursuite de la guerre « jusqu'à la victoire finale », publiée le 19 avril, fut connue le lendemain à Helsingfors et souleva une tempête d'indignation. Sous la pression des masses populaires, le Soviet menchévik et s.-r. d'Helsingfors adopta la résolution présentée par les bolchéviks et lança une proclamation disant : « Par sa note, le Gouvernement provisoire a trahi le peuple, il est temps de renverser le Gouvernement provisoire ! »

Le Soviet d'Helsingfors adressa un télégramme urgent à l'Exécutif du Soviet de Pétrograd, portant que le Soviet des députés de l'armée, de la flotte et des ouvriers d'Helsingfors était prêt « à soutenir de toutes ses forces toute action révolutionnaire du Soviet de Pétrograd, prêt à renverser le Gouvernement provisoire au premier signe du Soviet de Pétrograd ».

Notre télégramme alarma sérieusement le Gouvernement provisoire et ses caudataires, menchéviks et socialistes-révolutionnaires qui siégeaient au Soviet de Pétrograd. Une délégation du Soviet arriva en toute hâte à Helsingfors pour faire entendre raison aux marins. Le Gouvernement provisoire, disaient-ils, n'approuvait pas la note de Milioukov. Il aurait déjà fait une série de réserves à ce propos. Le Soviet ne permettrait pas, le Soviet n'admettrait pas, etc. Les matelots se fièrent à ces assurances et peu à peu se calmèrent.

Au mois de mai Kérenski, ministre de la guerre et de la marine, vint en personne à Helsingfors. Il avait l'intention de visiter tous les vais-

seaux de guerre et de prendre la parole devant les matelots. Un des premiers navires où il se rendit était le *République*. Là-bas c'étaient des gars d'attaque, l'équipage tenait pour les bolchéviks. Dès que Kérenski apparut, les marins exigèrent qu'il répondît à plusieurs questions préparées d'avance : « La guerre allait-elle bientôt prendre fin ? Le Gouvernement provisoire avait-il l'intention de conclure bientôt la paix ? Etait-ce vrai que Kérenski avait voté à la Douma la poursuite de la guerre ? ». Les questions étaient nombreuses, toutes dans cet ordre d'idées. Kérenski eut beau tourner autour du pot, ses réponses ne satisfirent pas les matelots et il dut partir bredouille. Il décida alors de parler à la Maison du Peuple d'Helsingfors. La grande salle était bondée de représentants de la bourgeoisie locale qui l'acclamèrent. Par contre, la galerie était à nous, remplie uniquement de matelots. A peine Kérenski était-il monté à la tribune que des galeries retentissaient des sifflets et des cris assourdissants. Les voix isolées de gens « comme il faut » exigeant qu'on laisse parler Kérenski étaient noyées dans un brouhaha et un vacarme indescriptibles. C'est ainsi que les marins coupèrent le sifflet au nouveau « leader ».

Furieux, Kérenski dépêcha à Abo, où mouillaient une partie des navires de guerre, Lébédev, son adjoint aux affaires de la Marine, avec ordre d'arrêter les matelots bolchéviks les plus récalcitrants. Informés des intentions de Lébédev, les matelots indignés décidèrent d'arrêter l'émissaire de Kérenski. Lébédev n'en aurait pas mené large s'il était tombé aux mains des matelots, mais des

officiers s'empressèrent de l'avertir et il quitta furtivement Abo sur une vedette. Kérenski donna alors l'ordre de livrer les meneurs, à quoi les matelots répondirent : « Nous sommes tous des meneurs, arrête tout le monde ! »

La solidarité des marins russes et des ouvriers finlandais se renforçait. Au début d'avril, les ouvriers tinrent un meeting sur la place du Sénat à Helsingfors, exigeant la journée de 8 heures. Les bolchéviks décidèrent d'appuyer leurs camarades finlandais : nous publiâmes un tract spécial invitant au meeting tous les marins. Vers 11 heures du matin plusieurs milliers d'ouvriers finlandais et pas moins de dix mille matelots se réunirent sur la place. C'était un meeting imposant. A ce même moment, le Conseil de l'Union des fabriquants finlandais (le Soviet des patrons, comme on l'appelait) et le Sénat tenaient séance. Tandis que nous étions au meeting, ils examinèrent les revendications des ouvriers et décidèrent de les rejeter. Quand nous l'apprîmes, le matelot Kiril Orlov monta à la tribune :

– Camarades ! Là-bas les bourgeois sont en train de comploter contre nos frères. Le tolérerons-nous ?

– A bas ! crièrent les marins. Nous exigeons la journée de 8 heures pour les ouvriers finlandais. Que le Sénat prenne une décision équitable, sinon nous irons la lui dicter nous-mêmes !

On dépêcha une députation de marins au « Soviet des patrons » et au Sénat. L'effet fut immédiat. Les patrons votèrent une loi instaurant la journée de 8 heures, et quelques minutes plus tard la proclamèrent publiquement sur la place

où les matelots poursuivaient leur meeting, en attendant la décision. Ce n'est qu'après l'avoir entendue que nous clôturâmes le meeting et défilâmes à travers la ville en une manifestation imposante.

Les organisations du parti sur les navires se fortifiaient, le groupe bolchévik sur le *Diana* devenait lui aussi une force. Le 14 mai, nous organisâmes une réunion générale de l'équipage pour examiner la question du gouvernement de coalition*. La réunion adopta à l'unanimité la résolution bolchévique que nous avions proposée et disant que la bourgeoisie avait besoin du gouvernement de coalition pour sauver son prestige et poursuivre la guerre. A ces fins, les capitalistes avaient même conclu un accord avec le Soviet des

---

* En avril 1917, le ministre des Affaires étrangères de Russie Milioukov avait adressé aux alliées une note confirmant que le Gouvernement provisoire resterait fidèle à tous les engagements du gouvernement tsariste et que la Russie poursuivrait la guerre jusqu'à la victoire.

Cette note provoqua de la part des ouvriers et des soldats une vague de manifestations qui déferla à travers toute la Russie. Ils exprimaient leur méfiance au Gouvernement provisoire et exigeaient la remise du pouvoir aux Soviets. C'est alors que le Gouvernement provisoire remania le cabinet en y admettant des représentants du parti socialiste-révolutionnaire et du parti menchévik.

Le 5 mai, un accord intervint entre le Gouvernement provisoire et le Comité exécutif s.-r. et menchévik du Soviet de Pétrograd, et un gouvernement dit de coalition fut mis sur pied.

Le nouveau gouvernement n'était pas en mesure de résoudre les tâches que posait la Révolution. Le parti bolchévik dénonçait le caractère bourgeois du gouvernement de coalition et préconisait la remise de la totalité des pouvoirs aux Soviets. *(N.R.)*

députés ouvriers et soldats mettant à la disposition des socialistes 6 postes sur les 16 que comprenait le gouvernement. Mais c'était une duperie. Nous devions forger nous-mêmes notre bonheur et tout le pouvoir devait passer aux mains du peuple. Les équipages du cuirassé *République,* de la cannonière *Bobr* et d'autres vaisseaux se rallièrent à notre résolution.

A mesure que l'organisation du parti s'étendait et que notre influence croissait parmi les matelots, le besoin se faisait sentir toujours davantage en militants expérimentés, en dirigeants du parti. Nous manquions de bons organisateurs, d'agitateurs, de propagandistes. Les intellectuels étaient rares parmi nous. Dans les duels verbaux, les simples matelots qui souvent savaient à peine lire et écrire, pouvaient difficilement affronter les beaux parleurs menchéviks et socialistes-révolutionnaires dont la plupart avaient une instruction supérieure ; aux réunions qui se tenaient presque tous les jours, il nous arrivait souvent d'avoir le dessous.

Il est vrai que le Comité central nous aidait beaucoup. A part les camarades détachés en permanence à Helsingfors par le C.C., celui-ci nous envoyait souvent de brillants propagandistes comme Nikolaï Antipov (surnom du parti « Anatoli »), Alexandra Kollontaï, orateur ardent dont la popularité était immense parmi les matelots. Mais maintenant cela ne suffisait plus.

Vers la fin de mai, les camarades me délèguèrent à Pétrograd, au C.C., pour demander qu'on envoie à Helsingfors encore quelques militants compétents. Au palais Kschessinska, j'attendis

Sverdlov et quand il vint, je lui dis : voilà, nous avons besoin d'aide, le comité d'Helsingfors du parti vous prie d'envoyer quelques camarades à la hauteur.

Sverdlov me regarda en souriant :

– Vous êtes insatiables, vous autres, marins de la Baltique. On vous a envoyé Zalejski, d'autres encore. Il y a quelques jours le Comité de Pétrograd a envoyé Cheinman. Je le connais peu, il est vrai, il faut voir le genre d'homme que c'est, mais ceux de Pétrograd l'ont recommandé... Bon, étant donné que la flotte de la Baltique ça compte, et bien que nous manquions d'hommes – de partout on demande des militants – on va vous envoyer encore quelqu'un. Mais qui ?

Sverdlov resta pensif un instant. J'attendais sans mot dire.

– Savez-vous, dit-il en s'animant, nous avons un militant, Antonov-Ovséenko, qui rentre tout juste d'émigration. Il est vrai qu'à certain moment il s'est compromis avec les menchéviks. Pendant la guerre il se disait internationaliste, mais à présent il a rallié les bolchéviks. Lénine le connaît. C'est un militant de valeur et bon orateur. Il sera à sa place aux meetings de matelots où il faut se battre avec les menchéviks et les s.-r. Nous l'avons déjà envoyé faire des prises de parole, il ne s'en est pas mal tiré. Je pense que nous allons vous l'envoyer.

Antonov-Ovséenko arriva à Helsingfors au bout de quelques jours. Il se mit rapidement à l'œuvre et devint bientôt un militant actif du comité bolchévik de la ville.

C'était effectivement un excellent orateur et il était arrivé juste à temps. Nous avions de plus

en plus souvent de furieuses algarades avec les s.-r., jusqu'à en venir aux mains parfois (à Helsingfors, les menchéviks étaient peu nombreux et n'avaient aucune influence). Un jour arriva une délégation de la flotte de la mer Noire dirigée par Fédor Batkine qui se disait matelot de la mer Noire. Or, c'était un vrai monarchiste, un Cent-Noir, bien qu'il adhérât au parti socialiste-révolutionnaire. Il faut lui rendre justice : il parlait merveilleusement, c'était un orateur de grande classe.

En l'honneur des marins de la mer Noire un meeting fut convoqué sur la grande place. Il y avait un monde fou venu de tous les navires. Et Batkine se déchaîna. Il se mit à déblatérer contre les bolchéviks, déclarant : « Chez nous, dans la flotte de la mer Noire, nous nous sommes depuis longtemps débarrassés de cette vermine. » Il prêchait la poursuite de la guerre « jusqu'à la victoire totale », réclamait le soutien sans réserve du Gouvernement provisoire. Les bolchéviks ne se laissèrent pas démonter. Antipov prit la parole en notre nom et moucha Batkine de main de maître. Voyant que la chose tournait mal pour eux, les marins de la mer Noire tombèrent sur Antipov à bras raccourcis. Mal leur en prit. Nous fîmes mur autour d'Antipov, intimant aux gars de la mer Noire : « Fichez le camp avant qu'on ne vous rompe les os ! »

Ils eurent beau faire du raffut, ils durent abandonner le terrain.

En juin 1917, tandis que le I^er^ Congrès des Soviets des députés ouvriers et soldats de Russie tenait ses assises à Pétrograd, nous organisâmes

sur le vaisseau de ligne *Pétropavlovsk* une réunion des comités de presque tous les navires en rade à Helsingfors. Une résolution fut adoptée, exigeant que le Congrès des Soviets destitue les dix ministres-capitalistes et transmette la totalité des pouvoirs au Soviet des députés ouvriers et soldats de Russie. Nos autres revendications : mise en jugement de Nicolas-le-Sanguinaire, dissolution du Conseil d'Etat et de la Douma, arrestation de tous les réactionnaires, publication des traités secrets conclus avec les puissances alliées par Nicolas II et la bourgeoisie. La résolution des comités de vaisseau était toute pénétrée d'esprit bolchévik.

* * *

Les événements de juillet approchaient. Le 4 juillet, dès que parvint à Helsingfors la nouvelle de la manifestation d'ouvriers, de soldats et de marins, qui se déroulait à Pétrograd, le Tsentrobalt se réunit avec les comités de vaisseau. Une résolution fut adoptée réclamant la remise de la totalité des pouvoirs aux Soviets. On décida d'envoyer à Pétrograd une délégation spéciale, qui quitta Helsingfors le 5 juillet à bord du torpilleur *Orphée*. A Pétrograd, la contre-révolution était déchaînée. A peine arrivés dans la capitale, tous nos délégués furent mis en état d'arrestation. Dans la nuit du 6 juillet, une autre délégation ayant à sa tête le président du Tsentrobalt Pavel Dybenko partit pour la capitale sur le torpilleur *Gromiachtchi*. Mais elle subit le même sort que la première.

Le Gouvernement provisoire était passé à l'offensive. La dualité des pouvoirs avait disparu. Etayée par les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires, la bourgeoisie contre-révolutionnaire avait pris tout le pouvoir en main.

Le 7 juillet, Kérenski publiait une ordonnance portant la dissolution du Tsentrobalt et il nommait un nouveau Comité qui ne comptait que quelques bolchéviks et où les menchéviks et les s.-r. dominaient entièrement.

Le Gouvernement provisoire donna l'ordre d'arrêter Lénine. Toute la presse bourgeoise se mit à hurler déversant de monstrueuses calomnies sur Lénine et sur le parti bolchévik. La presse conciliatrice faisait chorus, accusant les bolchéviks de comploter contre les Soviets. Les agitateurs contre-révolutionnaires de tout acabit s'en donnaient à cœur joie. A Helsingfors et ailleurs, les matelots dont les convictions n'étaient pas très fermes commencèrent à fléchir. Certains étaient déroutés, d'autres ajoutaient foi aux abominables calomnies des ennemis de la révolution. Des canailles de toutes espèces, qui, après la Révolution de Février, s'étaient tapis dans leurs trous et se tenaient cois, relevèrent la tête.

Il y avait sur le *Diana* un télégraphiste, fils d'un régisseur de domaine. Jusqu'à juillet il s'était tenu bien tranquille, faisant mine d'être avec nous. Déchaîné à présent, il allait d'un matelot à l'autre en répétant : « Il faut jeter Malkov pardessus bord ! »

Le 15 juillet, la rédaction du journal *Volna* fut mise à sac et plusieurs bolchéviks d'Helsingfors, dont Antonov-Ovséenko, Stark et autres, fu-

rent arrêtés. Mais cette violence et l'arrestation de nos camarades rendirent un mauvais service à la bourgeoisie, en dessillant les yeux des marins. A Helsingfors, on ne réussit pas à refouler notre parti dans la clandestinité. Pour ce qui est de crier, les contre-révolutionnaires ne s'en privaient pas, mais ils n'osaient sévir contre nous sachant que les marins n'admettraient pas que l'on touche à leurs camarades bolchéviks.

Juste à la veille des événements de juillet, le comité bolchévik d'Helsingfors me chargea d'une mission et je partis en province. Je ne revint à Pétrograd que vers la mi-juillet. Ayant appris que Dybenko et d'autres marins de la Baltique étaient arrêtés, je voulus aller les voir. Naturellement, on ne me le permit pas, encore heureux de n'être pas arrêté. Sans plus tarder, je regagnai Helsingfors.

Là-bas, le travail batait son plein. Une semaine après la fermeture de la *Volna*, le comité d'Helsingfors s'était adressé au contre-amiral Razvozov, commandant de la flotte de la Baltique, exigeant la levée immédiate des scellés de notre imprimerie et la restitution au comité de tous les biens du parti, saisis par les autorités lors du raid contre la rédaction. Quelques jours plus tard nous avions lancé un nouveau journal, sous le titre : *Priboï* (Le Ressac).

C'est alors qu'éclata le soulèvement de Kornilov*. Les marins de la Baltique se dressèrent

* Soulèvement contre-révolutionnaire (août 1917) dirigé par le général Kornilov en vue d'écraser le parti bolchévik, les Soviets, d'instaurer la dictature militaire pour rétablir ensuite la monarchie en Russie. *(N.R.)*

comme un seul homme à la défense de la révolution. Les ouvriers de Pétrograd, les soldats et les matelots, avec le parti bolchévik à leur tête, écrasèrent la sédition en quelques jours.

Les rapports entre la flotte de la Baltique et le Gouvernement provisoire étaient de plus en plus tendus.

La collision directe devenait inévitable. Fin août, le Gouvernement provisoire autorisa Vyroubova, dame d'honneur de la tsarine, et des dignitaires tsaristes à partir à l'étranger. Mais à la gare-frontière de Rakhimiaki, Vyroubova et ses compagnons furent arrêtés par un poste de matelots qui les refoula sur Helsingfors d'où ils furent transférés à la forteresse de Sveaborg. C'était un acte d'insubordination ouverte au Gouvernement provisoire.

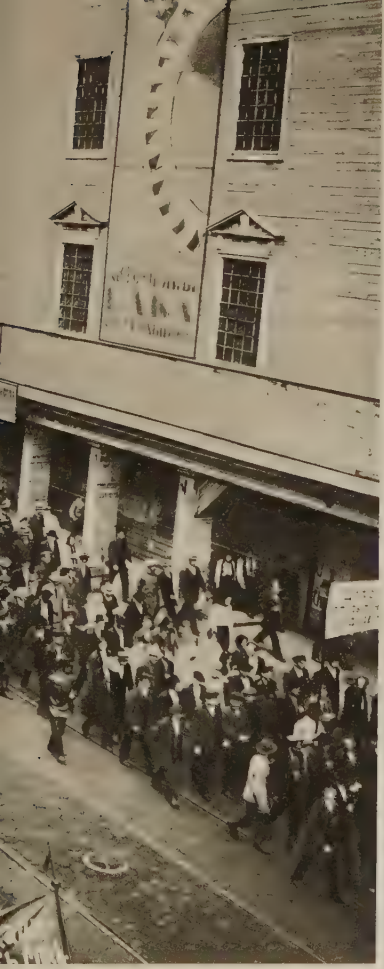
Plus on allait et plus les choses se gâtaient. Peu après l'écrasement de l'insurrection kornilovienne, au début de septembre, les bolchéviks firent adopter par le Tsentrobalt la décision de hisser le pavillon rouge sur tous les navires pour protester contre le décret du Gouvernement provisoire où la Russie était dénommée « République russe » sans la mention de « démocratique ». Une résolution fut votée, déclarant que le Tsentrobalt « était pour la remise du pouvoir aux Soviets des députés ouvriers, soldats et paysans.

Un jour, resté seul avec Dmitriev et moi, Zalejski nous dit :

– Eh bien, les gars, sachez qu'Ilitch est ici, à Helsingfors.

– Ilitch ? ! Ici !

Les membres de l'Organisation militaire centrale des bolchéviks en 1917.
Au premier rang, quatrième à droite : N. Podvoïski.



Juin 1917. Manifestation à Pétrograd sous le mot d'ordre : « A bas les dix ministres-capitalistes ! Tout le pouvoir aux Soviets des députés ouvriers, soldats et paysans ! »

– Oui. Mais motus ! Pas un mot à qui ce soit. Naturellement, il est dans la clandestinité. Voici pour quelle raison je vous ai avertis : il faut se tenir prêts. Je ne vous communiquerai pas son adresse, pour le moment c'est inutile, mais restez toujours armés et absentez-vous le moins possible du Comité, pour que l'on puisse vous trouver en cas de besoin. Nous vous dirons alors où aller.

Après cette conversation, Dmitriev, moi et quelques autres bolchéviks sûrs, ne fermâmes presque plus l'œil. Nous guettions Zalejski pour savoir s'il n'avait pas besoin de nous. Mais tout restait calme. Ilitch était bien caché, personne ne l'inquiétait, et nous n'eûmes pas à intervenir.

Le 25 septembre, le deuxième Congrès des représentants de la flotte de la Baltique se réunit et exiga la convocation immédiate du Congrès des Soviets de Russie et la remise de la totalité des pouvoirs aux Soviets. Dans sa résolution, le congrès déclarait nettement : « Le deuxième Congrès des représentants de la flotte de la Baltique exige que le Comité Exécutif central convoque immédiatement le Congrès des Soviets de Russie ; en cas de refus, le congrès propose au Soviet des députés ouvriers et soldats de Pétrograd d'assumer l'initiative de la convocation du Congrès des Soviets de Russie qui devra prendre le pouvoir en main. »

Cette fois, les représentants de la flotte de la Baltique prenaient position non seulement contre le Gouvernement provisoire, mais aussi contre le Comité Exécutif central s.-r. et menchévik.

Entre-temps, les bolchéviks avaient repris fermement en main la direction du Tsentrobalt et l'orientaient résolument dans la voie bolchévique.

uillet 1917. Les troupes du Gouvernement provisoire font eu sur une pacifique manifestaion de travailleurs.

Dybenko et les autres camarades, arrêtés le 7 juillet par le Gouvernement provisoire, avaient été relâchés. Ils étaient rentrés à Helsingfors et s'étaient remis au travail.

A la mi-octobre, le Tsentrobalt prit la décision d'organiser des sections permanentes de choc sur toutes les grosses unités. Ces sections devaient se tenir prêtes à intervenir immédiatement au premier ordre du Tsentrobalt et d'exécuter n'importe quelle de ses directives. Les journées décisives approchaient.

L'ASSAUT D'OCTOBRE

Sous la pression des masses, le Comité exécutif central des Soviets des députés ouvriers et soldats fut obligé de décider la convocation du II[e] Congrès des Soviets de Russie. Le Congrès, fixé d'abord pour le 20, fut ensuite remis au 25 octobre 1917.

Les marins de la Baltique élirent leurs députés au II[e] Congrès le 4 octobre, à l'une des séances de clôture du deuxième congrès des délégués de la flotte de la Baltique. Le 19 octobre, le Tsentrobalt procéda à des élections complémentaires de délégués au II[e] Congrès des Soviets de Russie ; j'étais parmi les élus. Ce même jour, le 19 octobre, le Tsentrobalt tint séance avec les délégués élus aux réunions de matelots, les comités des vaisseaux et des compagnies. A cette séance, nous décidâmes ne plus reconnaître le pouvoir du Gouvernement provisoire et de ne pas obéir à ses ordres.

En apprenant que j'avais été élu au Congrès et que je devrais me rendre à Pétrograd, les matelots me chargèrent de m'informer au C.C. : Pourquoi faisait-on traîner les choses ? Il était temps d'agir. Si Pétrograd ne le faisait pas, nous commencerions nous-mêmes. Nous sommes prêts, annonce-le-leur.

Je partis pour Pétrograd le 20 octobre. Sans attendre l'ouverture du Congrès des Soviets, le Comité d'Helsingfors du parti et le Tsentrobalt me chargèrent d'assurer la liaison avec le C.C. bolchévik. On me chargea aussi d'une autre mission : réquisitionner le *Standart*, le yacht du tsar amarré sur la Néva, et l'envoyer à Cronstadt d'où il devait être transféré à Helsingfors. Nous avions besoin de la station de T.S.F. installée sur ce yacht que nous voulions aussi utiliser pour les besoins du Tsentrobalt.

Ce n'était pas chose facile. Pour transférer le yacht à Helsingfors, il fallait une autorisation du Tsentroflot (Direction centrale de la Flotte) qui siégeait à Pétrograd, à l'Amirauté. Or, l'état-major avait catégoriquement interdit de faire sortir le yacht de la Néva. Au Tsentroflot, c'étaient les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires qui faisaient la loi, et lorsque je m'y adressai pour demander de l'aide ils regimbèrent.

Que faire ? Je décidai alors de me rendre à Cronstadt. Là-bas on était entre copains, entre bolchéviks. Ceux de Cronstadt allaient sûrement nous aider.

Arrivé à Cronstadt sans incident, je me rendis directement au Comité bolchévik. Mais que vois-je là-bas ? Plus une seule personne de connaissance,

les gens se hâtent, affairés. Les matelots viennent un à un, deux par deux, ou par groupes, échangent bruyamment quelques propos, et se dirigent en hâte vers le port, pour regagner leurs navires. Ils sont fiévreux, exaltés. D'après des bribes de phrases j'essaie de comprendre de quoi il en retourne. Soudain j'aperçois Ludmila Stahl, une militante de l'organisation bolchévique de Pétrograd, que j'avais eu l'occasion de rencontrer plusieurs fois, en été, au Secrétariat du C.C. Je m'adressais d'emblée à elle :

– Camarade Stahl, pouvez-vous au moins m'expliquer pour quelle raison les gars de Cronstadt sont tellement excités ?

– Alors vous n'êtes au courant de rien, là-bas, à Helsingfors ?

– Comment ça, au courant de rien ! Nous sommes au courant de certaines choses. Nous sommes prêts pour l'insurrection. Mais c'est pour quand ? Il est temps, peut-être ? J'ai quitté Helsingfors il y a deux jours, et à Pétrograd j'ai fait antichambre dans les bureaux, c'est pourquoi je ne suis plus au courant.

– Oui, en effet, répondit Stahl, vous n'êtes vraiment pas au courant. A propos, dans quels bureaux avez-vous fait antichambre et pourquoi ?

Je lui fis part de l'insuccès de mes démarches au sujet du *Standart*, tout en me demandant : Qu'est-ce que ça veut dire : pas au courant ? Peut-être l'heure est-elle venue d'intervenir ?

Après m'avoir écouté, Stahl dit :

– Vous n'avez rien à faire ici, camarade Malkov. A Cronstadt, personne ne s'occupera de votre

yacht, en ce moment, on a d'autres chats à fouetter.

J'éclatai :

— Comment ça : mon yacht ! Je m'en moque pas mal de ce *Standart.* Mais il y a un ordre du Tsentrobalt et je dois l'exécuter.

— Bon. Exécutez-le. Prenez vous-même quelques gaillards résolus et agissez. Mais procédez énergiquement, en révolutionnaires, au lieu de faire antichambre dans les bureaux. Les gars de Cronstadt sont excités parce qu'ils ont reçu l'ordre du Comité central d'alerter les hommes et d'attendre le signal d'un instant à l'autre.

Je ne posai plus de questions. Tout était clair maintenant. Sans perdre de temps, je me précipitai à Pétrograd et me rendis immédiatement sur l'*Avrora,* comptant sur l'aide des camarades : il fallait en finir au plus vite avec le *Standart* et passer à des affaires plus pressantes. Au Tsentroflot déjà, en me disputant avec les s.-r., je les avais menacés : « Si vous ne m'aidez pas, j'irai sur l'*Avrora* ». A ce moment-là, je n'accordais pas moi-même une grande importance à ma menace. En effet, comment ceux de l'*Avrora* auraient-ils pu m'aider ? A présent, la situation avait changée. Nous allions engager l'action d'un jour à l'autre, il était temps d'agir en révolutionnaires !

Sur l'*Avrora* les camarades m'accueillirent cordialement, m'exprimèrent leur sympathie, mais refusèrent net de me donner des hommes. Impossible, dirent-ils, nous attendons un ordre du Comité révolutionnaire militaire ; d'un moment à l'autre, nous allons allumer les feux et remonter la Néva vers le centre de la ville. Chaque homme

doit être à son poste. (Sortie de cale, l'*Avrora* était amarrée au débarcadère de l'usine franco-russe, non loin de l'embouchure de la Néva.)

Nous discutions de la sorte sur le pont du croiseur quand soudain nous aperçûmes une auto blindée suivie d'une compagnie d'élèves-officiers commandés par un enseigne. Ils s'approchèrent de l'*Avrora* et l'enseigne cria :

– Ohé, du navire ! Est-ce que Malkov, membre du Tsentrobalt, est chez vous ?

– Oui, il est là, répondit un des matelots, et puis après ?

– Sur ordre du Commandant suprême, Kérenski, nous venons arrêter Malkov. Qu'il descende immédiatement et nous suive.

Ce fut un tel vacarme qu'on ne s'entendit plus parler.

– Tiens, tiens, le dégourdi ! lui cria-t-on. Monte donc ici toi-même, on va t'en faire voir un « suprême », tu ne reconnaîtra plus ta mère, après !

L'enseigne devint furieux :

– Alors quoi, c'est une trahison ? Livrez immédiatement Malkov, sinon nous le prendrons de force.

– De force ? En bien, vas-y donc !

L'enseigne se tourne vers les élèves-officiers et lance un ordre : ils épaulent leurs fusils et l'auto blindée commence à faire virer sa tourelle de mitrailleuse. Alors les marins de l'*Avrora* se mirent en colère pour de bon. Quelques-uns se précipitèrent vers les canons et les pointèrent sur les élèves-officiers. Dès que ceux-ci aperçurent les gueules menaçantes tournées vers eux, ils s'évanouirent comme emportés par un coup de

vent. Saisissant les pans de sa capote qui flottait, l'enseigne disparut le premier au coin de la rue. Sans perdre de temps, l'auto blindée les suivit à toute allure.

Mais l'affaire du *Standart* n'avançait pas d'un pouce.

Je me rendis au Deuxième Dépôt des équipages de la Baltique. J'y rencontrerai quelques-uns de nos gars, pensais-je, et nous trouverons bien un moyen. A peine arrivé, je vois venir à ma rencontre Anatoli Jélezniakov, un matelot de la Baltique, délégué lui aussi au Congrès des Soviets, un gars hardi, résolu. Je m'adresse à lui :

– Veux-tu venir avec moi, Anatoli, réquisitionner le yacht du tsar ? C'est un ordre du Tsentrobalt et il faut l'exécuter.

Jélezniakov accepta immédiatement : – Pourquoi pas ? Allons-y !

Nous nous rendîmes tout d'abord sur le *Standart* pour voir ce qui restait de l'équipage et quelles gens c'étaient : de braves gars que c'étaient, personne n'objecta au transfert du yacht à Helsingfors. Seulement, dirent-ils, nous ne pouvons pas naviguer par nos propres moyens, il faut un remorqueur et même plusieurs, un seul ne suffira pas.

– Bon, répondis-je. Il me fallait votre consentement. Quant au remorqueur, je vais m'en occuper. J'en trouverai un.

Nous quittâmes le yacht, Jélezniakov et moi, marchâmes le long de la berge. Sous ma vareuse de matelot je portai un gros Colt américain. Près de la berge nous aperçûmes un remorqueur qui pouvait faire l'affaire. Après avoir échangé un

coup d'œil, nous montâmes à bord. Nous nous approchâmes du capitaine. Je lance un ordre :

– Tu va prendre le *Standart* à la remorque et tu l'emmèneras à Cronstadt.

– Impossible, répond le capitaine. Le commandant du port m'a ordonné de ne pas bouger d'ici.

Je tire mon Colt :

– Tiens, le voici, l'ordre !

Le capitaine fut immédiatement d'accord. Jélezniakov resta sur le remorqueur, et moi j'allais en chercher un autre. Plusieurs étaient amarrés à côté. Là aussi il me fallut « faire pression ». Mais le résultat fut excellent.

Nous en réunîmes cinq. Ils prirent le *Standart* à la remorque et lui firent descendre la Néva, vers la mer, puis mirent le cap sur Cronstadt. Quel poids de moins sur les épaules : enfin, j'en avais fini avec ce maudit yacht !

C'était un dimanche, le 22 octobre 1917. Le Soviet des députés ouvriers et soldats de Pétrograd avait justement annoncé que ce serait la journée du Soviet, de la revue et de la mobilisation des forces du prolétariat de Pétrograd et des soldats de sa garnison. Le journal *Rabotchi Pout* parut avec une grande manchette : « C'est aujourd'hui la journée du Soviet de Pétrograd. Camarades ouvriers et soldats, invitez les masses à rallier le drapeau du Soviet de Pétrograd ! Tous aux meetings ! »

Ce jour-là dans toute la ville eurent lieu des réunions et des meetings tumultueux. Ils se déroulaient sous les mots d'ordre bolchéviks, réclamant la remise de la totalité du pouvoir aux So-

viets. L'état d'esprit des ouvriers et des soldats de Pétrograd était aussi belliqueux que possible. Quant aux matelots, inutile d'en parler ! cela allait de soi. L'atmosphère était surchauffée, on sentait que l'orage allait éclater d'un moment à l'autre.

La contre-révolution se préparait, elle aussi. On rappelait à Pétrograd les troupes restées fidèles au Gouvernement provisoire. Des patrouilles de cosaques, d'élèves-officiers, des blindés firent leur apparition dans les rues. Le 22 octobre devait avoir lieu une procession religieuse de cosaques, mais juste la veille le Gouvernement provisoire l'avait annulée, pris de peur, sans doute.

Après avoir expédié le yacht du tsar à Cronstadt, nous nous rendîmes, Jélezniakov et moi, à la Maison du peuple de Pétrogradskaïa Storona, où se tenait un meeting monstre. En entrant, nous vîmes des socialistes-révolutionnaires et des mencheviks qui grimpaient à la tribune ; on ne voulait pas les écouter et des gens les tiraient en bas. On réclamait les bolchéviks. Les orateurs bolchéviks se succédaient. D'abord Lounatcharski, puis Sverdlov prennent la parole. Lounatcharski parle magnifiquement, on n'a cesse de l'écouter, mais Sverdlov parle encore mieux. Sa voix tonne, on dirait les trompettes de Jéricho. Le public hurle, applaudit frénétiquement.

Après ce meeting, je me rends au Smolny, chez Sverdlov. Je le trouve au Comité révolutionnaire militaire.

– Voilà, lui dis-je, j'arrive d'Helsingfors pour le Congrès des Soviets. Les matelots m'ont demandé de vous dire qu'il est temps d'agir, sinon nous

interviendrons nous-mêmes. Nous voudrions savoir ce que le C.C. a décidé.

Sverdlov répond :

— Nous restons en contact étroit avec Helsingfors et sommes au courant de l'état d'esprit des matelots. La question de l'insurrection a été décidée au C.C., nous allons intervenir très prochainement. Nous vous informerons dès qu'il le faudra. Quant à toi, on va tout de suite te trouver du travail ici...

Sverdlov m'envoya chez Podvoïski qui me chargea de plusieurs missions successives.

Le 24 octobre, dans l'après-midi, je me rendis pour déjeuner au Dépôt des équipages de la Baltique. J'y prenais mes repas quand j'étais à Pétrograd. J'entends les matelots dire : Les élèves-officiers sont en train de lever les ponts. En voilà une histoire ! me dis-je. Les élèves-officiers s'apprêtent à couper le centre de la ville des quartiers ouvriers. Il faut vérifier.

J'appelle un camarade et nous nous rendons tous deux au port. La voiture du chef du port y stationnait. Nous nous approchons du chauffeur.

— En route ! lui dis-je.

Lui ne voulait rien entendre : « Qui es-tu, toi ? » J'empoigne mon Colt, le chauffeur change de ton et met le moteur en marche. Nous prenons place dans la voiture, mon camarade et moi, et en route pour le pont Nikolaïevski ! Nous arrivons, rien d'anormal semble-t-il. Le pont n'est pas levé et les quais sont pleins de gardes rouges et de matelots. Je descends de voiture (mon camarade reste à surveiller le chauffeur, pour qu'il ne s'éclipse pas). J'interroge l'un et l'autre et j'apprends qu'à

deux heures de l'après-midi environ des élèves-officiers étaient arrivés, avaient fait évacuer le pont par les piétons, les fiacres, les voitures, intercepté la circulation et avaient commencé à lever le pont. Juste à ce moment étaient survenus des gardes rouges et les matelots de l'*Avrora* qui, sur ordre du Comité révolutionnaire militaire, avait été halé près du pont. Ils avaient mis en fuite les élèves-officiers, rétabli le pont, et maintenant ils y montaient la garde.

Dans la foule j'aperçus un ami, un matelot de l'*Avrora*. Il m'avait vu lui aussi et s'approcha de moi.

– Tu vois, dit-il, la tournure que prennent les choses. Il faut mater résolument les élèves-officiers, c'est l'ordre du Comité révolutionnaire. Donc inutile de rester ici à bayer aux corneilles.

Je comprenais bien moi-même qu'il fallait agir, mais comment ? Le mieux était de se rendre au Smolny, chez Podvoïski. Je regagnai la voiture et mis au courant mon camarade.

– Allons au Smolny, au Comité révolutionnaire, lui dis-je.

Il me répondit :

– Naturellement qu'on peut aller au Smolny. Mais la chose est tout à fait claire. Il faut désarmer les élèves-officiers, on te dira la même chose au Comité révolutionnaire. Seulement nous nous ferons engueuler, parce que nous perdons du temps à nous balader sans nécessité. Si nous agissions sans tarder ?

Dans la matinée, au Smolny, j'avais déjà entendu parler de l'appel adressé par le Comité révolutionnaire aux soldats et aux ouvriers de Pé-

trograd, les invitant à riposter à la contre-révolution. On y parlait d'une lutte décisive contre les élèves-officiers. En effet, me dis-je, il faut agir !

Nous montâmes en voiture en donnant l'ordre au chauffeur de nous mener perspective Nevski, donner la chasse aux élèves-officiers. C'était un brave homme ; comprenant de quoi il s'agissait, il accepta volontiers.

Arrivés perspective Nevski, nous cherchions des yeux des élèves-officiers. Dès que nous en apercevions deux ou trois, nous arrêtions la voiture, sautions à terre en brandissant nos pistolets : « Bas les armes ! » Dès que la voiture était pleine, nous emmenions les élèves-officiers à la forteresse Pierre-et-Paul où nous les remettions aux gardes. Nous fîmes ainsi la navette toute la nuit.

A l'aube, mon camarade déclara : « Il est temps que je rentre au Dépôt des équipages de la Baltique ! »

Je le raccompagnai en auto, puis je me rendis à Smolny. A peine entré, je rencontre Podvoïski.

– Malkov, d'où sors-tu ?

– Je me suis baladé perspective Nevski, j'ai désarmé des élèves-officiers et je les ai ensuite emmenés à la forteresse Pierre-et-Paul.

– A la forteresse Pierre-et-Paul ? Très bien ! Mais comment les as-tu transportés ?

– Dans la voiture que j'ai réquisitionnée au port.

– Parfait. Allons !

Et Podvoïski s'élança rapidement en montant les marches deux par deux. Je le suivais. Dans une pièce du deuxième étage un militaire aux épaulettes de lieutenant-colonel était assis,

morose, encadré de deux gardes rouges, fusil en main.

Podvoïski me dit :

— Voilà le chef du contre-espionnage de l'état-major de l'arrondissement militaire de Pétrograd, le lieutenant-colonel Sournine. Emmène-le, lui aussi à Pierre-et-Paul et remets-le au commissaire de la forteresse.

Je pris en charge le chef du contre-espionnage, le fis sortir du Smolny, l'installai dans la voiture, et en route pour la forteresse. Le lieutenant-colonel, plus mort que vif, était tout tremblant. Arrivé à destination, je le remis au commissaire et repartis. Mais je ne parvins pas jusqu'au Smolny.

Le jour pointait, il commençait à faire clair, des petits crieurs de journaux déambulaient dans les rues avec de gros paquets de journaux : *Diélo Naroda, Novaïa Jizn, Retch, Novoïé Vrémia, Birjévyé Viédomosti,* (« Birjovka », comme on l'appelait) et, naturellement, notre *Voix Ouvrière.* Seulement je ne pensai pas à la *Voix Ouvrière,* mais à la *Birjovka,* un vil torchon archi-réactionnaire, qui publiait toutes sortes de saloperies et qui avait plus d'une fois calomnié les marins de la Baltique. Nous détestions la *Birjovka* et avons spécialement posé au Tsentrobalt la question de ce journal ; nous avions adopté des résolutions de protestation et les avions envoyées à la *Birjovka* qui ne les avait pas imprimées. En fin de compte, nous avions décidé de demander au gouvernement d'interdire les *Birjévyé Viédomosti* en tant qu'organe bourgeois et calomniateur. Mais sans résultat. C'est justement à cette décision que je songeais en ce moment et j'ordonnai au chauf-

feur de me conduire au Dépôt des équipages de la Baltique.

Arrivé là-bas, je dis aux gars : il est temps de boucler la *Birjovka*, pas besoin de prendre des gants avec elle, puisqu'il y a une résolution du Tsentrobalt.

Quelques volontaires s'offrirent sur-le-champ. Nous montâmes en auto et nous nous rendîmes rue Galernaïa, à la rédaction des *Birjévyé Viédomosti*. Les gars descendent de voiture, se placent devant les portes et ne laissent plus entrer ni sortir personne. Les petits vendeurs emportaient justement la dernière édition de la *Birjovka*. Nous nous saisîmes des journaux et les jettâmes, en donnant l'ordre aux gosses de ficher le camp. J'entrai à la rédaction.

– Par ordre du Tsentrobalt, je ferme votre journal, déclarai-je aux gens qui se trouvaient là.

Ils semblaient avoir avalé leur langue. Une jeune fille tenta de protester, mais je ne daignai pas lui répondre.

– Et dire que ça s'appelle des gens cultivés ! La révolution a éclaté en Russie et vous continuez de publier votre ignoble feuille, vous diffusez des calomnies. Fichez le camp d'ici et qu'on ne vous voie plus !

Ils déguerpirent, chacun de son côté.

Le lendemain, le *Diélo Naroda*, organe des socialistes-révolutionnaires, écrivait : « Hier, l'édition du matin des *Birjévyé Viédomosti* n'a pas paru. Un détachement de marins a occupé la rédaction, rue Galernaïa... »

En quittant la rédaction de la *Birjovka* je vis que la revue *Ogoniok* avait son siège dans le

même immeuble. Mauvaise revue, elle aussi. Après nous être concertés avec les gars, nous décidâmes de la fermer par la même occasion. C'est ce que nous fîmes, puis nous postâmes des sentinelles et je regagnai Smolny pour faire mon rapport. Il était environ 7 heures du matin au 25 octobre. Je n'avais pas fermé l'œil depuis plus de 24 heures et j'étais affamé. J'aperçois une boulangerie. J'entre, mais les commis refusent de me vendre du pain, ils exigent ma carte de rationnement. Je leur dis :

– Une carte, moi ? Vous voyez bien que je suis un matelot. Je n'ai pas de carte.

Ils insistent. Heureusement que les femmes qui étaient dans la boutique prirent mon parti :

– Mais donnez-lui du pain. Il se bat pour la révolution !

Je pris le pain, j'en dévorai la moitié chemin faisant et je donnai l'autre moitié au chauffeur. Il était à bout de forces et dormait presque au volant.

– Laisse-moi rentrer, implora-t-il, je t'en prie. Je n'en peux plus, je n'ai plus la force de te véhiculer.

– Bon, lui dis-je, tu me rameneras au Smolny, puis tu pourras rentrer.

Une fois au Smolny, je monte au deuxième, et me rends illico au Comité révolutionnaire militaire. J'entre. Une pièce pas très grande avec deux portes : l'une, par laquelle je suis entré, donne sur le couloir, la deuxième, à droite, mène dans une petite chambre contiguë. La pièce n'est presque pas meublée, il n'y a que deux chaises à gauche de l'entrée. L'une est occupée par un homme qui a posé sur l'autre une feuille de papier et,

tout courbé, écrit dessus très rapidement. Le dos tourné au mur se tient Lénine les mains appuyées au dossier de la chaise. Il parle. Dans la pièce se trouvent aussi Sverdlov, Dzerjinski, Podvoïski, Ouritski, Avanessov, Antonov-Ovséenko et quelques autres que je ne connais pas. Certains sont debout, d'autres assis à croupetons sur le plancher. Une douzaine de personnes en tout. Ils sont en train de discuter le plan d'assaut du Palais d'Hiver où le Gouvernement provisoire s'est retranché.

Je m'étais arrêté sur le pas de la porte. Lénine avait justement fini de parler. Un brouhaha de voix s'était élevé. Les répliques, les questions pleuvaient. Podvoïski déclara :

– Il faut dresser le plan d'assaut du Palais d'Hiver.

Antonov-Ovséenko, Lazimir et moi fûmes chargés de cette tâche. Lazimir, un tout jeune officier, presque un adolescent, était un socialiste-révolutionnaire de gauche, mais il marchait avec les bolchéviks. Il collaborait très activement aux travaux du Comité révolutionnaire militaire dont il avait même été le premier président, avant Podvoïski. Peu après Octobre, il rallia définitivement les bolchéviks.

Nous nous installâmes dans la deuxième pièce, devant une espèce de guéridon rappelant une chaire d'instituteur. Après un échange d'opinions, Antonov-Ovséenko se mit à écrire. Notre plan d'opérations se réduisait à cinq points :

1. A 9 heures du soir, on dépêche au Palais d'Hiver des parlementaires qui présentent un ultimatum.

2. Si le Gouvernement provisoire refuse de capituler sur-le-champ, la forteresse Pierre-et-Paul donne le signal en lançant une fusée.

3. Après quoi l'*Avrora* tire trois coups à blanc.

4. La forteresse Pierre-et-Paul ouvre le feu sur le Palais d'Hiver.

5. A ce signal les gardes rouges, les marins et les soldats commencent l'assaut du Palais d'Hiver.

Ceci fait, nous regagnâmes la première pièce. Antonov-Ovséenko exposa notre projet et le Comité révolutionnaire militaire l'approuva. Tout cela n'avait pas pris plus d'une heure. Il était 8 heures du matin, le 25 octobre 1917.

Antonov-Ovséenko et moi, quittant immédiatement le Smolny, montâmes à bord d'un remorqueur amarré non loin de là sur la Néva et nous nous rendîmes à la forteresse Pierre-et-Paul. Après avoir informé le commissaire Blagonravov de la décision du Comité révolutionnaire militaire, nous lui ordonnâmes de mettre un canon en batterie sur le rempart et de préparer les fusées.

Blagonravov se mit à l'œuvre, et nous gagnâmes l'*Avrora*. Là-bas, on brûlait d'impatience. Le comité de vaisseau attendait les ordres du Comité révolutionnaire militaire. Les matelots, électrisés, allaient et venaient devant les canons. Nous leur expliquâmes qu'au signal donné par la forteresse Pierre-et-Paul, ils devraient tirer trois coups à blanc : puis nous nous rendîmes sur le mouilleur de mines *Amour*. Vers midi, l'*Amour* avait ramené de Cronstadt 500 matelots, de fiers lascars, bien nippés, tous armés.

Au-dessus du pont de l'*Amour* un filet était tendu. Antonov-Ovséenko et moi, nous nous his-

sâmes dessus et prononçâmes de brèves allocutions pour expliquer aux marins comment ils devraient procéder : à neuf heures du soir, on donnerai l'assaut au Palais d'Hiver si d'ici là le Gouvernement provisoire n'avait pas capitulé. Ce qui se passa alors est indescriptible. On criait « hourra ! », on voulut même nous porter en triomphe. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous dégager et nous nous hâtâmes de rentrer au Smolny.

Antonov-Ovséenko nous quitta, Podvoïski me chargea d'une nouvelle mission :

– Les torpilleurs *Samson* et *Zabiaka* sont arrivés d'Helsingfors. Rends-toi immédiatement sur le *Samson* et attends l'ordre. S'il le faut, vous tirerez sur le Palais d'Hiver.

Je m'en fus rejoindre le *Samson.* Mais de l'endroit où il était amarré, le Palais était invisible, dissimulé par d'autres édifices. Je descendis sur la rive avec plusieurs matelots ; nous fîmes lever le pont et amenâmes le torpilleur à un poste de combat convenable, non loin du palais.

A 9 heures du soir, le matelot de quart annonça qu'une fusée avait été lancée de la forteresse Pierre-et-Paul. Immédiatement après, des coups de canon retentirent de l'*Avrora.* L'assaut du Palais d'Hiver avait commencé.

Le temps passait, les coups de fusil et le crépitement des mitrailleuses n'arrêtaient pas : ils s'apaisaient pour un instant, puis reprenaient de plus belle. Il est temps, pensai-je, de faire feu nous aussi, il sera bientôt onze heures du soir. Mais l'ordre n'arrivait toujours pas. J'ordonnai en tout cas de se tenir prêts à tirer. Un officier

s'approcha de moi pour me dire qu'il ne fallait pas tirer : en tirant de plein fouet, avec des canons de gros nous mettrions tout en pièces.

Je décidai alors de me rendre au Palais d'Hiver pour voir moi-même où en étaient les choses. On nous avait peut-être oubliés et nous aurions dû ouvrir le feu depuis longtemps, malgré le calibre des canons ?

Une fois à terre, j'eus l'impression que la fusillade avait soudain cessé. De la place du Palais parvenaient des cris, un tumulte, des sifflets. Je débouchai sur la place au pas de course : je vois des élèves-officiers et des combattants du bataillon féminin de choc, tous désarmés. Plus loin, une poignée de civils serrés les uns contre les autres dans un cercle étroit de matelots, de soldats et de gardes rouges : les ministres du Gouvernement provisoire. Tout autour la foule clamait. Le Palais d'Hiver est pris. C'est fait !

Ce qu'il pouvait y avoir de monde au Palais d'Hiver, c'était inouï! Outre les gardes rouges et les soldats qui l'avaient pris d'assaut, il y avait là des gens de toute sorte, venus d'on ne sait où. Certains s'affairaient, d'autres étaient là en simples spectateurs, par curiosité. Tchoudnovski (qui les premiers jours fut le gérant du Palais d'Hiver) réunit les gardes rouges et les matelots et leur ordonna de nettoyer le palais de tous ces badauds. Voyant que je n'avais plus rien à faire sur le *Samson*, je décidai de ne plus y retourner : pour le moment je devais me rendre utile ici. Un groupe de matelots fut placé sous mes ordres, nous commençâmes à expulser les badauds du Palais. Certains par la persuasion, d'autres, en les

prenant au collet ; le palais fut enfin vidé. Dans la fièvre de l'action, je ne me rendais pas compte de l'heure. Or, la soirée était déjà très avancée. Le II[e] Congrès des Soviets de Russie devait justement s'ouvrir ce soir-là. L'ouverture avait probablement eu lieu depuis un moment. Et moi, qui étais délégué ! Quelle malchance ! Je me précipitai au Smolny. Je n'avais pas d'auto, les tramways ne marchaient pas, il fallut faire le trajet à pied ; or, ça faisait un bon bout de chemin. Arrivé au Smolny, mes jambes flageolaient, mais je me rendis directement dans la salle où le Congrès siégeait depuis longtemps. A peine étais-je entré que Podvoïski vint à ma rencontre. En ces journées, il semblait être partout à la fois, dans des dizaines d'endroits simultanément.

– Te voilà ? me demanda-t-il. Comment ça marche sur le *Samson ?*

– Tout va bien là-bas, Nikolaï Ilitch. Seulement je n'ai rien à faire sur le *Samson,* j'y ai perdu pour rien le temps le plus précieux. Nous n'avons pas eu besoin de tirer.

– Tu regrettes que tout se soit passé sans canonade ?

– Mais non, je ne regrette pas, seulement c'est vexant d'être arrivé pour le dénouement.

– Ne t'en fais pas, me rassura Podvoïski. On est bien loin du dénouement. On ne fait que commencer, mon ami.

Il m'envoya à la forteresse Pierre-et-Paul, avec une commission pour Blagonravov, puisque la séance du Congrès tirait déjà à sa fin. Là-bas, dans le bureau du commandant de la forteresse, je fis un petit somme pendant un couple d'heures

(ça faisait plus de 48 heures que je n'avais pas dormi), puis je revins au Smolny. La journée du 26 octobre 1917 se levait.

Je me rendis au Comité révolutionnaire. J'y trouvai Antonov-Ovséenko en conversation animée avec Nikolaï Khovrine, lui aussi membre du Tsentrobalt. Je m'approchai d'eux.

– Que dois-je faire maintenant ? demandai-je.

– Ce que tu dois faire ? redemanda Antonov-Ovséenko. Mettre en état d'arrestation le Tsentroflot, voilà ce qu'il faut faire.

Nous nous regardâmes, Khovrine et moi en silence.

– Oui, continua Antonov-Ovséenko, nous fermons le Tsentroflot, on a trop longtemps toléré cette officine des menchéviks et s.-r. Il faut arrêter les membres du Tsentroflot, cela vous regarde. Nous remplaçons le Tsentroflot par un Comité révolutionnaire provisoire de la Marine, et après on verra. Un marin de la Baltique, Ivan Vakhraméev – vous le connaissez ? – sera président de ce Comité, Khovrine, Malkov et quelques autres en seront les membres. C'est clair ? Maintenant, à l'ouvrage !

On me délivra sur-le-champ un mandat :

« AU COMISSAIRE DU MINISTÈRE DE LA MARINE DE LA PART DU COMITÉ RÉVOLUTIONNAIRE MILITAIRE.

26 octobre 1917, n° 4,
Pétrograd

ATTESTATION

Nous certifions que le porteur du présent mandat, le camarade Malkov, est membre du Comité provisoire de la Marine. »

Nous prîmes nos mandats, racolâmes encore quelques matelots et nous nous rendîmes à l'Amirauté pour dissoudre le Tsentroflot et organiser le Comité révolutionnaire provisoire de la Marine.

Pour nous la chose était claire, mais loin d'être simple. Certes, au Tsentroflot siégeaient des menchéviks et des socialistes-révolutionnaires, pas des bourgeois quelconques, mais des frères, des matelots. Les arrêter, mais comment ? C'était tout autre chose que d'empoigner les élèves-officiers sur la perspective Nevski : là-bas on livrait une espèce de combat, c'était à qui aurait le dessus. Ici, c'était une autre paire de manches.

Tout en discutant nous arrivâmes sans nous en apercevoir devant l'Amirauté. Nous restâmes encore un moment dans la rue, puis nous entrâmes au Tsentroflot.

A peine entrés, Khovrine commanda : « Tout le monde en haut ! »

La pièce était vaste, il y avait beaucoup de monde et on accourait aussi des autres pièces. De nombreuses connaissances, à moi surtout : il y avait trois jours à peine que je m'étais disputé avec eux au sujet du *Standart*.

Ils nous regardent en rigolant. Que venez-vous faire ici ?

Khovrine toussota, puis se mit à parler :

– Voilà, frangins, de quoi il s'agit. Il y a un ordre du Comité révolutionnaire : dissoudre le Tsentroflot et vous arrêter. Compris ?

Ils devinrent sérieux.

– C'est donc pour ça que vous êtes venus ?

– Oui. Au nom du Comité révolutionnaire vous êtes arrêtés.

Un membre du Tsentroflot demanda :

– Alors, vous allez nous emmener en prison maintenant ?

– Pourquoi en prison ? répondit Khovrine. Vous allez rester ici jusqu'à ce que le Comité révolutionnaire décide de ce qu'on va faire de vous. Vous allez seulement donner votre parole de marins que vous ne vous enfuirez pas (telle était la décision que nous avions prise en route).

Ils donnèrent leur parole, nous postâmes près de la porte une sentinelle et nous procédâmes à l'organisation du Comité de la Marine.

Un jour s'écoula ainsi, puis un autre, une décision s'imposait au sujet des membres du Tsentroflot. Nous nous rendîmes au Comité révolutionnaire militaire demander ce qu'il fallait faire de nos prisonniers. Après avoir réfléchi encore et encore, on nous répondit :

– Qu'ils aillent à tous les diables !

Nous poussâmes un soupir de soulagement. De retour à l'Amirauté, nous allâmes délivrer les prisonniers. Mais il n'y en avait plus que deux ou trois. Les autres, las d'attendre, s'étaient dispersés chacun de son côté, malgré la parole donnée et les sentinelles, qui, d'ailleurs, n'avaient même pas essayé de les retenir.

LE COMMANDANT DU SMOLNY

Le 29 octobre 1917, le Comité révolutionnaire militaire me confirma dans les fonctions de commandant du Smolny. Quelques jours plus tard on me délivra un certificat :

« Sur décision du Comité révolutionnaire militaire :

Le camarade MALKOV est nommé Commandant de l'Institut Smolny. Le camarade Kassioura est nommé son adjoint pour la garde intérieure.

Le camarade Ignatov est nommé son adjoint pour le choix du personnel.

Pour le Président : *F. Dzerjinski.* »

C'est ainsi que je devins commandant du Smolny. Il me fallut réceptionner les affaires, bien qu'il n'y eût pas grand-chose à réceptionner. Ayant choisi une trentaine de matelots et à peu près autant de gardes rouges, je commençai à mettre sur pied la garde du Smolny. Les temps étaient troubles. Kérenski et Krasnov avaient organisé un soulèvement et marchaient sur Pétrograd à la tête des troupes cosaques. A Pétrograd même les élèves-officiers s'insurgeaient.

Avant même que j'eusse le temps de mettre de l'ordre dans les affaires, Podvoïski me manda :

– Les élèves-officiers ont occupé le Central téléphonique. Ils ne donnent plus les communications au Smolny. Il faut les en déloger immédiatement. Tiens, voici un mandat, vas-y !

Il me tendit un papier :

« ÉTAT-MAJOR DU COMITÉ RÉVOLUTIONNAIRE MILITAIRE DU SOVIET DES DÉPUTÉS OUVRIERS ET SOLDATS.

29 octobre 1917

Nous certifions par la présente que le camarade Pavel Dmitriévitch Malkov est nommé chef des détachements qui opèrent contre les élèves-officiers insurgés et qu'il a le droit d'entrée dans toutes les institutions révolutionnaires.

Le Président *N. Podvoïski.* »

Je laissai une quinzaine de matelots avec les gardes rouges au Smolny, et avec le restant je m'en fus reconquérir le Central téléphonique. Mais, comme par un fait exprès, pas une seule voiture n'était disponible ; or, on n'avait pas de temps à perdre. Comment faire ? Voyant passer un tramway, nous l'arrêtâmes, fîmes descendre tout le monde et nous installâmes avec les gars dans le wagon.

Je grimpai sur la plate-forme avant, à côté du conducteur, et lui ordonnai :

– A la forteresse Pierre-et-Paul, et plus vite que ça !

Il protesta : Ce n'était pas ce numéro-là qu'il fallait prendre, son itinéraire était différent... Je sortis mon Colt. En route, lui dis-je, espèce de salaud ! L'argument agit et le tram se mit en marche. Il fallut, il est vrai, manœuvrer nous-mêmes l'aiguillage pendant le trajet, mais nous parvînmes sains et saufs à la forteresse. Après avoir pris là-bas un canon que nous attelâmes au tramway, nous nous rendîmes rue Morskaïa où se trouvait le Central téléphonique. Le canon roulait avec fracas sur la chaussée derrière nous.

Rue Morskaïa, le conducteur déclara : On ne peut plus avancer, les rails finissent ici.

Mais on n'était plus très loin. Nous détachâmes le canon, et le roulâmes à force de bras jusqu'au Central. Une fois là-bas, nous crions :

– Rendez-vous, sinon nous ouvrons le feu et nous ne laisserons pas pierre sur pierre !

Les élèves-officiers tinrent conseil pendant un moment, puis hissèrent le drapeau blanc. Que pouvaient-ils contre un canon ? Une trentaine

d'élèves-officiers quittèrent l'édifice. Nous les acheminâmes immédiatement à la forteresse Pierre-et-Paul tandis que nous occupions le Central. Les locaux étaient pleins de jeunes standartistes : certaines pleuraient, d'autres criaient, personne ne voulait travailler. Les matelots s'installèrent à leurs places devant les standarts, et parvinrent à grand-peine à établir la communication avec le Smolny. J'annonçai par fil à Podvoïski que la mission était accomplie et me hâtai de regagner Smolny et le bureau du commandant.

Il me fallait prendre les affaires en mains, mais au début je ne savais pas par où commencer. Si encore j'avais pu réfléchir dans le calme, exercer mes méninges, demander conseil à des personnes d'expérience, mais où trouver le calme ?

Les temps étaient troubles. Chaque jour parviennent de nouvelles, souvent alarmantes, les événements se succèdent sans trêve. On dit que Kérenski occupe déjà Gatchina, Tsarskoïé Sélo, le radio-télégraphe, qu'il lance partout des messages par radio ordonnant de ne pas obéir au Comité exécutif central élu par le II[e] Congrès des Soviets. Les cosaques approchent, paraît-il, de Poulkovo. Le 3[e] corps de cavalerie s'est mis en marche pour les appuyer. Il se peut, naturellement, que l'on exagère, mais comment s'y retrouver ? Dzerjinski, Podvoïski, Avanessov, eux, doivent être au courant, mais on ne peut tout de même par les importuner de questions.

On racontait aussi autre chose : que les nôtres tenaient ferme, les gardes rouges et les matelots en première ligne ; de Pétrograd, des unités de soldats allaient les rejoindre ; les régiments Iz-

maïlovski et Litovski s'étaient mis en marche. Pour le moment, les régiments Préobrajenski et Séménovski tenaient des meetings, mais ils allaient probablement se mettre en campagne, car Podvoïski s'était rendu chez eux.

A Pétrograd, non plus tout n'était pas calme. L'insurrection des élèves-officiers n'avait pas encore été définitivement matée. Ils s'étaient retranchés en plusieurs endroits. Le Comité révolutionnaire militaire avait fait venir de l'*Avrora* une vedette avec des mitrailleuses pour défendre le Smolny, le cas échéant. Des groupes de gardes rouges patrouillaient depuis le canal Obvodny jusqu'au Smolny.

Le Smolny était toujours en effervescence. Lénine y résidait ainsi que d'autres membres du Comité central bolchévik. Ici on jetait les bases du nouvel Etat russe, ici fonctionnait le premier Gouvernement ouvrier et paysan qu'ait connu l'histoire de l'humanité. Ici se trouvaient les dirigeants du Comité exécutif central des Soviets, le Soviet de Pétrograd et le Comité révolutionnaire militaire, ainsi que différentes organisations publiques, les syndicats, les rédactions de journaux et de revues.

Au rez-de-chaussée, dans la chambre n° 31 était installé le bureau du commandant ; à côté se trouvait le corps de garde. Nous étions en tout 60 ou 70 matelots et gardes rouges à l'assurer. Or, il fallait un grand nombre de sentinelles de toute confiance car l'édifice était immense. D'autant plus grande était la responsabilité.

Du reste, les postes, ce n'était encore rien, on aurait pu s'en tirer ; mais il fallait aussi assurer

la garde des prisonniers, ravitailler le Smolny, veiller au chauffage, délivrer les laissez-passer, bref, le commandant avait des soucis par-dessus la tête. En outre, on me chargeait tantôt d'une mission, tantôt d'une autre, qui n'avaient rien à voir avec le Smolny. Des missions importantes, de toute urgence. Tantôt, le Comité révolutionnaire militaire ordonnait d'envoyer une auto blindée pour désarmer trois compagnies et le groupe de mitrailleurs du bataillon féminin à Lévachovo, sur la route de Finlande ; tantôt on me déléguait avec Dzerjinski à la Commission de répartition des locaux à Pétrograd ; puis, c'étaient les dépôts de spiritueux qu'il fallait liquider en ville ; ou bien rétablir l'ordre au Palais d'Hiver ; à chaque jour sa tâche. Mais l'essentiel était le Smolny, c'était du Smolny que j'étais responsable au premier chef, la sécurité du Smolny était pour moi l'affaire n° 1. Or, en fait, il fallait tout organiser depuis le commencement.

Rentré le 29 octobre du central téléphonique, je décidai d'installer les postes de garde, seulement du diable si je savais où les poster et dans quel ordre. Une chose était claire : la disposition actuelle des postes ne valait rien. Au Smolny les entrées étaient nombreuses, mais toutes n'étaient pas gardées, loin de là, et n'importe qui pouvait y entrer comme dans une auberge.

Pour me rendre compte de la situation, je décidai de faire moi-même le tour des postes. Je parcourus l'édifice : c'était fabuleux. Le Smolny est partagé en deux corps de logis : Nikolaïevski, le plus petit, et Alexandrovski, le plus grand. Le corps de logis Nikolaïevski abritait le Conseil des

commissaires du peuple, le Comité exécutif central de Russie, le Comité révolutionnaire militaire et d'autres institutions soviétiques ; or, il se trouvait que le corps de logis Alexandrovski était occupé par de vieilles institutrices du Smolny, par d'anciennes maîtresses et par plusieurs élèves qui, pour une raison quelconque, s'étaient attardées à l'Institut. Un véritable guêpier. Même la vieille directrice, liée d'amitié avec la famille impériale, habitait ici. Sa chambre était presque contiguë aux locaux du Conseil des commissaires du peuple et du Comité révolutionnaire militaire.

J'allai jeter un coup d'œil au sous-sol : ça allait de mal en pis ! Il était bondé de locataires : anciens domestiques, suisses, plongeuses, etc. Bref, des gens pas sûrs du tout.

Tandis que je déambulais ainsi à travers le Smolny, dans la cour, devant une des entrées donnant accès au corps de logis Alexandrovski, je rencontrai deux officiers. Très élégants, les moustaches bien cirées, sentant à plein-nez l'eau de Cologne fine. J'allai vers eux :

– D'où venez-vous ? Vos laissez-passer.

Ils s'arrêtèrent. Le plus jeune voulut se rebiffer, mais l'aîné le tira par la manche comme pour lui conseiller : tais-toi, avec les matelots, il fait mauvais de plaisanter.

Ils présentèrent leurs laissez-passer qui étaient en bonne et due forme, le cachet, la signature.

Je leur demandai :

– Qui vous a délivré ces laissez-passer ? Où allez-vous, pour quelle affaire ?

Le plus jeune s'emporta de nouveau :

– Ça te regarde, non ? Qui es-tu, toi ? On t'a

montré les laissez-passer et ça suffit. Va-t'en d'où tu viens.

– Ah, c'est ainsi que vous le prenez, vos noblesses ! Eh bien, faisons connaissance. Je suis le commandant du Smolny. Quant à vous, on va voir à l'instant qui vous êtes. Vous n'avez pas voulu répondre de bon gré, tant pis. Ouste, à la chambre 75, on verra là-bas quels oiseaux vous êtes.

Messieurs les officiers perdirent immédiatement toute leur morgue. Depuis les premiers jours de le révolution, la chambre 75 de l'Institut Smolny, où siégeait la Commission d'enquête, jouissait d'une terrible réputation parmi la bourgeoisie, les officiers et autres individus de ce genre. Le plus jeune, éperdu, se mit à balbutier des choses incohérentes, tandis que l'autre se lançait dans des explications :

– Permettez, Monsieur le commandant, permettez ! C'est un simple malentendu. Pourquoi à la chambre 75 ? Nous allons tout vous expliquer. Voyez-vous, c'est une affaire intime, inutile donc de faire du bruit. Le lieutenant et moi nous allons, pour ainsi dire, rendre visite à des dames de notre connaissance. Ce sont elles qui nous ont obtenu ces laissez-passer.

J'étais abasourdi.

– A des dames ? Quelles dames ? Pas les institutrices, par hasard ? Car la plus jeune n'a pas moins de 50 ans. Qu'est-ce que vous allez faire chez elles ! C'est louche, messieurs !

– Pourquoi chez les institutrices ? Avec votre permission, nous nous rendons chez nos collègues, pardon, chez nos sœurs d'armes, à l'état-major

des combattantes de choc. Une société d'élite, permettez-moi de le dire. Je la recommande particulièrement à votre attention, Monsieur le Commandant. Au besoin, je m'estimerais heureux de vous présenter personnellement. Parole d'honneur d'officier, vous ne le regretterez pas !

Ah, pensai-je, enfant de putain ! Tu me prends pour un salaud de ton espèce. Je confisquai aux officiers leurs laissez-passer, leur fit faire demi-tour et m'en fus vérifier ce qu'était que cet état-major de combattantes de choc installé au Smolny.

Et je découvris qu'au rez-de-chaussée du corps de logis Alexandrovski habitaient quelques dizaines de femmes, l'état-major des bataillons féminins de choc. Comment ne les avais-je pas encore repérées ? Joli le commandant ! C'étaient des jeunes filles plus dévergondées l'une que l'autre. Ça se dénommait un état-major, mais c'était, en fait, un espèce de bouge ou tout simplement un bordel. Une vrai honte.

Je racontai l'histoire à Podvoïski. Voilà, lui dis-je, dans la fièvre et le remue-ménage des premiers jours, je n'y avais pas fait attention. « Que faire, répondit Podvoïski, au Comité révolutionnaire, nous avons, nous aussi, fait preuve de négligence. Bon, on va tâcher d'y remédier. » Deux jours plus tard l'ordre parut de dissoudre tous les bataillons féminins et de liquider leurs états-majors.

Les combattantes de choc furent chassées du Smolny ; entre-temps, j'avais vérifié le système des laissez-passer : jusque-là ils étaient délivrés à n'importe qui. Au bureau du commandant, sans doute, mais par qui ? Par des scribes de l'armée

tsariste, qui travaillaient au bureau dès avant les journées d'Octobre. Or, scribes et sous-offs étaient des salauds de tout premier ordre, toujours à se frotter aux chefs, chaque matelot et chaque soldat le savait. Allez-donc voir à qui ces scribes délivraient des laissez-passer ?

Je compris que cela ne pouvait plus durer ainsi. De quelle sécurité pouvait-il être question dans ces conditions ? J'allai trouver Dzerjinski pour lui dire : il faut prendre des mesures, Félix Edmundovitch. Le jour même le Comité révolutionnaire militaire prit la décision de congédier tout le personnel du bureau du commandant de Smolny. Le lendemain, ordre fut donné au commandant de procéder encore une fois à une visite minutieuse de tout l'édifice, de poster des sentinelles sûres et de faire un rapport.

Après avoir consulté Bontch-Brouévitch, chef du Secrétariat du Conseil des commissaires du peuple, je choisis quelques marins de la garde parmi les plus débrouillards et nous commençâmes la visite de Smolny. Nous fouillâmes l'édifice de fond en comble, et jusqu'au moindre recoin, prîmes des notes et présentâmes un rapport : « Au Comité révolutionnaire militaire. Au sujet de la garde de l'Institut Smolny. »

Après avoir décrit en détail la situation, nous proposions les mesures suivantes :

« 1. Evacuer du principal corps de bâtiment tous les éléments étrangers.

2. Vérifier le personnel domestique.

3. Constituer un collège composé de délégués des responsables des services, de représentants de la garde rouge, des matelots et du bureau

Pavel Malkov et Anatoli Jélezniakov.

Matelots et gardes rouges révolutionnaires montent la garde du Smolny.

du commandant ; ce collège qui serait chargé de la surveillance générale et du maintien de l'ordre à l'Institut Smolny, devait compter 10 membres au plus.

4. Réorganiser le bureau du commandant, en chasser les éléments contre-révolutionnaires et y inclure un représentant du collège mentionné ci-dessus. »

Sans faire traîner les choses en longueur, le 2 novembre 1917 le Comité révolutionnaire militaire discuta le rapport sur la garde de l'Institut Smolny. Le 29 octobre, ma nomination au poste de commandant avait été décidée au pied levé par plusieurs membres du Comité révolutionnaire militaire. Mais maintenant le C.R.M. confirma officiellement ma nomination et me conféra le droit de recruter le personnel du bureau du commandant sous réserve de l'approbation du Comité. Ce dernier décida du même coup d'expulser du Smolny tous les éléments suspects.

Facile à dire : recruter du personnel pour le bureau du commandant. Mais où le trouver ? De nouveau je me rendis chez Dzerjinski pour lui demander conseil. Félix Edmundovitch m'écouta, puis me dit :

— La chose n'est pas aisée. Des hommes, on en a besoin partout. Donc, ne te fais pas trop d'illusions. Nous prendrons quelques hommes parmi les plus sûrs à Cronstadt. Avec les matelots que tu as amenés au Smolny avec toi, ils formeront l'armature du bureau du commandant, son noyau. Pour le reste, la garde rouge t'aidera.

Dzerjinski s'assit à son bureau, jeta quelques mots sur une feuille de papier et me la tendit :

l'entrée du Smolny.

–Tiens. Rends-toi à Cronstadt chercher du renfort.

Je lus :

« AU COMITÉ DE LA MARINE DE CRONSTADT

4 novembre 1917

Prière de désigner sept matelots pour assurer le service à l'Institut Smolny.

Le Président *Dzerjinski.* »

– Sept ? Ce n'est pas beaucoup, Félix Edmundovitch...

– Tu t'imaginais peut-être que nous allions t'en donner 70 ?

Je pris le papier, je signai sur la copie (Dzerjinski écrivait toujours sur un feuillet de bloc-notes, avec papier-carbone. Beaucoup faisaient ainsi alors et gardaient une copie pour le contrôle) : « Reçu l'original. Le commandant Malkov », et je partis pour Cronstadt.

Là-bas les choses s'arrangèrent rapidement. Je m'entendis pour qu'on choisisse des hommes absolument sûrs à diriger dès le lendemain sur Smolny.

On me posa soudain une question :

– Eh toi, comment vont tes affaires ?

– Mes affaires ? Vous le voyez bien, je suis en train d'organiser la garde du Smolny.

– Ça nous le voyons, mais il s'agit d'autre chose : Tu es inscrit sur le *Diana,* mais tu restes indéfiniment au Smolny. Il faudrait régulariser ta situation comme de juste. Sinon, ça ne colle pas.

En effet, les camarades avaient raison. Je n'y avais pas songé, ayant d'autres chats à fouetter. Or,

qu'en résultait-il ? J'étais en service actif sur le *Diana* comme matelot de 1er classe, mais il y avait plus de deux semaines que j'en étais absent. Un déserteur, quoi !

Rentré au Smolny, je choisis un moment propice pour m'adresser à Dzerjinski : il faudrait régulariser ma situation, sinon ça fait mauvais effet.

Il fut tout de suite d'accord : Bon, on va s'occuper de ça. Il rédigea sur-le-champ deux documents qu'il signa lui-même, les fit contresigner par Goussev et me les remit. Voici la teneur du premier :

6 novembre 1917

Au Comité central de la Flotte de la Baltique.

Sur ordre du Comité révolutionnaire militaire, le matelot Pavel Malkov est retenu à Pétrograd pour assumer les fonctions de commandant de l'Institut Smolny.

Pour le Président : *Dzerjinski.*
Le secrétaire : *Goussev.*

Le deuxième papier, d'un contenu analogue, était adressé au Comité de vaisseau du croiseur *Diana.* C'est ainsi que se termina mon service dans la marine.

Je regrettais naturellement la mer, mes camarades, le navire, car je servais sur le *Diana* depuis près de six ans ; mais il n'y avait pas à discuter. Du reste, quels regrets pouvais-je avoir ? La vieille vie et la vieille Russie avaient été balancées, envoyées aux cinq cents diables. On commençait à construire une vie nouvelle, jamais connue dans l'histoire : la Russie socialiste soviétique.

... Peu à peu, la garde du Smolny s'organisait. Le Comité révolutionnaire militaire avait

établi un ordre sévère pour la délivrance des laissez-passer : c'était le bureau du commandant qui en était chargé. Les laissez-passer permanents étaient délivrés pour un mois, conformément à des listes dressées par les organisations et les services installés au Smolny. Passé ce délai, on les reprenait et on en délivrait de nouveaux. Les personnes ne travaillant pas ici recevaient un laissez-passer valable pour une seule fois, sur présentation de leurs papiers, et non comme avant, quand n'importe qui pouvait en recevoir sans rien présenter.

A la mi-novembre, le Comité révolutionnaire militaire prit une décision spéciale relative à l'organisation du service de garde au Smolny. Il y était souligné que tous les postes et tous les services de garde relevaient du commandant.

Ainsi parvint-on, non du premier coup et non sans peine, à chasser du Smolny les indésirables, toutes les anciennes institutrices, maîtresses, élèves, domestiques et autres.

Le 12 novembre 1917, je fus nommé commandant du Congrès extraordinaire des Soviets des députés paysans de Russie qui s'ouvrit le 23 novembre, à Pétrograd. Le congrès siégeait tantôt dans les locaux de la Douma municipale, tantôt dans l'ancienne Ecole impériale de droit, sur la Fontanka, et clôtura ses travaux à Smolny. Ce congrès me donna beaucoup de tracas.

Un jour, pendant une séance, Sverdlov me fit appeler. Il avait été récemment élu président du Comité exécutif central de Russie.

– Camarade Malkov, où en êtes-vous quant à l'expulsion des éléments étrangers du corps de

logis Alexandrovski, au Smolny ? Autant que je m'en souvienne, le Comité révolutionnaire militaire a voté une résolution à ce sujet.

– La résolution existe, Yakov Mikhaïlovitch, mais seulement en principe, pour ainsi dire. Pratiquement, les gens n'ont pas encore été expulsés. On ne sait où les mettre, ils sont si nombreux...

Sverdlov fronça le sourcil :

– Il est fâcheux que la pratique soit en désaccord avec les principes. Il va falloir vous hâter. Nous avons besoin du corps de logis Alexandrovski pour y installer le Comité exécutif qui va être élu par le Congrès paysan. Il faut que pour la fin du Congrès les locaux soient libres et que tout y soit remis en ordre, donc dépêchez-vous ! Quant aux institutrices, il y a suffisamment de logements à Pétrograd. Voyez si on ne pourrait pas les installer à la laure Alexandre Nevski ou à l'Institut Kséninski qui est en quelque sorte le frère cadet du Smolny. En un mot, il faut le faire, et au plus tôt.

Puisqu'il le fallait, il n'y avait plus qu'à s'exécuter. Je dépêchai plusieurs matelots à la laure, mais cela ne donna rien de bon. Tout juste si les moines ne les accueillirent pas à coups de mitrailleuse. Ils ne les laissèrent même pas entrer dans la cour. Et refusèrent toute conversation. Les gars criaient aux moines : « Vous êtes des chrétiens ! Et le Christ ordonne d'aimer son prochain, offrez donc un abri aux petites vieilles du bon Dieu ! » Mais ce fut peine perdue ; ils ne voulurent rien entendre.

J'abandonnai l'idée de la laure. Je décidai de transférer mes locataires à l'Institut Kséninski,

qui était en effet un établissement similaire au Smolny.

J'y envoyai une des institutrices choisie parmi les plus énergiques pour mener les pourparlers. Ce sont des gens du même bord, pensais-je, ils auront vite fait de s'entendre. Il n'en fut rien ! A peine le directeur de l'Institut Kséninski apprit-il l'affaire qui amenait la représentante du Smolny, qu'il fit des grands bras et refusa net : « Pensez-vous ! dit-il, nous n'avons pas de locaux, nous ne savons pas où caser nos gens, nous ne pouvons même pas accepter dix personnes, sans parler de deux ou trois cents. Ce serait avec plaisir, mais nous n'avons pas de place. »

Retour de Kséninski, cette dame vint tout droit me trouver, elle pleurait presque. Ce n'est pas qu'elle eût grande envie de quitter le Smolny, mais elle jugeait vexant d'être éconduite de la sorte. Et par qui ? Par ses propres collègues, que ceux du Smolny avaient toujours traité en « parents pauvres ».

Je la tranquillisais : Bon, ne vous faites pas de mauvais sang. Puisque vous n'avez pas réussi, c'est nous qui allons essayer. Ce directeur sera peut-être plus coulant avec nous.

Je fis venir mon adjoint et lui donnais l'ordre de se rendre immédiatement à l'institut Kséninski.

– Dis au directeur, que s'il ne trouve pas de place à l'Institut Kséninski pour les jeunes filles nobles et les domestiques du Smolny, nous lui en trouverons une au Smolny et sur-le-champ, aujourd'hui même, une place très sûre...

Une heure ne s'était pas écoulée que mon adjoint était de retour. En voilà une comédie !

dit-il. Du vrai cirque. Le directeur accepte non seulement de loger toutes les institutrices et les domestiques, mais même quelques autres personnes par-dessus le marché. La représentante de Smolny l'a mal compris, à son dire, il a tout simplement voulu plaisanter et elle a pris la chose au sérieux. Elle a eu bien tort d'inquiéter Monsieur le commandant.

Les pourparlers diplomatiques avec l'institut Kséninski ayant été couronnés de succès, le surlendemain nous commençâmes à évacuer ces dames.

Enfin, le Smolny était débarrassé de ceux qui n'avaient rien à y faire. Non seulement le corps de logis Alexandrovski était libre, mais aussi le sous-sol, dont les locaux étaient très convenables. On décida d'y transférer les détenus. Ils n'étaient pas nombreux au Smolny, il est vrai, mais il y en avait quand même plusieurs.

Ces détenus nous donnaient beaucoup de soucis. Dans le local n° 75 où siégeait la Commission d'enquête, on amenait des contre-révolutionnaires déclarés, des gardes blancs, des officiers, des élèves-officiers et de simples suspects. La Commission délibérait : elle en gardait certains, mais relâchait sur-le-champ la plupart. Au début, nous étions beaucoup trop confiants et nous remettions en liberté sur parole un tas de gens et même des fieffées canailles. Nous relâchâmes ainsi le général Krasnov en personne, chef de la première mutinerie contre le pouvoir des Soviets, qui avait été capturé à Gatchina. Remis en liberté sur sa parole d'honneur de ne plus lutter contre les Soviets, il prit la poudre d'escampette et s'enfuit

sur le Don pour se mettre à la tête des gardes blancs locaux. La voilà, la parole d'honneur d'un général !

Ou bien encore Gotz, un leader socialiste-révolutionnaire, appréhendé alors qu'il tentait de quitter Pétrograd pour rejoindre Kérenski à Gatchina. On le conduisit au Smolny, on lui notifia qu'il devait se présenter à la Commission d'enquête, chambre n° 75. Il donna sa parole d'honneur qu'il y allait immédiatement. Mais dès qu'on le laissa seul, il s'éclipsa.

Le bureau du commandant n'avait pas à s'inquiéter de ceux qu'on remettait en liberté. Puisqu'on les avait relâchés, tout était dit. C'était l'affaire de la Commission d'enquête et pas la nôtre, pas celle du commandant. Mais il en allait autrement pour ceux qu'on écrouait. Certains étaient transférés à la forteresse Pierre-et-Paul ou aux « Kresty » (une prison de Pétrograd), mais on en gardait quelques-uns à Smolny et le bureau du commandant en assumait l'entière responsabilité. Il fallait les loger, les nourrir et, naturellement, les garder à vue. Eux faisaient des caprices : je ne veux pas de ceci, je ne veux pas de cela. Comment donc, c'étaient des messieurs. Leurs parents venaient sans cesse aux nouvelles, et tous s'adressaient au bureau du commandant. Ils exigeaient des rendez-vous, apportaient des provisions, du linge, de la literie pour les prisonniers, il aurait presque fallu engager du personnel spécial pour les servir.

La question du ravitaillement et du chauffage me causait de gros soucis. A Pétrograd, il n'y avait ni vivres, ni bois de chauffage. La ville était

à moitié affamée. Les fenêtres des somptueux hôtels particuliers laissaient dépasser les courts tuyaux coudés des petits poêles en tôle qui ne donnaient de chaleur que tant qu'on les chauffait. Leurs gueules insatiables avalaient les meubles de style en acajou, les armoires de chêne, les parquets précieux, mais il n'en faisait pas moins un froid de chien dans les appartements.

Au Smolny, nous gelions nous aussi ; nos chefs et Lénine aussi gelaient dans leurs bureaux. C'est au prix d'efforts héroïques que l'on se procurait du charbon et du bois, mais parfois des interruptions se produisaient dans les arrivages ; or, l'hiver, comme par un fait exprès, était d'une extrême rigueur.

Le ravitaillement en vivres n'était pas plus facile.

Au Smolny, on se nourrissait comme tous les travailleurs de Pétrograd. Une cantine avait été organisée pour le personnel, et où chaque visiteur muni d'un laissez-passer avait droit lui aussi à un repas.

Les dirigeants du Comité exécutif central et du Comité révolutionnaire militaire y prenaient les leurs ainsi que les commissaires du peuple qui venaient pour affaires au Smolny.

La cantine était ravitaillée par les services alimentaires du Comité révolutionnaire militaire et du Soviet, mais quelle nourriture ! Millet et lentilles, et encore pas tous les jours ! Parfois on pouvait compter les grains qui flottaient dans la soupe ! Et pas question de viande.

La chose était particulièrement pénible pour les camarades responsables qui travaillaient pres-

que 24 heures d'affilée et fournissaient un effort surhumain sans prendre aucun repos. Beaucoup d'entre eux avaient une santé délabrée par la prison, par les années de privations. C'était dur pour eux de ne jamais manger à leur faim, de ne jamais dormir tout leur soûl. Certains s'évanouissaient d'inanition.

A la fin de 1917, Sverdlov me manda chez lui et m'ordonna d'ouvrir au Smolny une petite cantine pour les commissaires du peuple et les membres du Comité central. Ça ne peut plus continuer ainsi, me dit-il, les camarades sont à bout de forces. Or, ils ont un travail titanesque à accomplir. Il faut les soutenir. Nous allons en alimenter au moins quelques-uns, ceux que nous pourrons.

Je mis sur pied la cantine. Les repas n'étaient pas fameux, toujours ce même millet, mais au moins avec du beurre. On réussissait parfois à se procurer de la viande, mais c'était rare. On arrivait pourtant à sustenter les militants les plus surchargés de travail et les camarades dont la santé était particulièrement éprouvée.

Le bureau du commandant n'avait pas à s'occuper de la cantine, mais nous devions ravitailler la garde ; c'est là que surgissaient les difficultés. Au début, lorsque les matelots en constituaient la majorité, c'était moins dur. De temps en temps, tantôt d'un navire, tantôt d'un autre on nous envoyait des vivres. Les magasins de l'Intendance de la marine contenaient encore quelques réserves et jusqu'à nouvel ordre la flotte était ravitaillée. Mais les marins se faisaient toujours plus rares parmi les sentinelles : certains avaient été envoyés en mission spéciale, d'autres étaient par-

tis se battre contre Kalédine qui avait soulevé une insurrection sur le Don, ou contre Doutov devant Orenbourg, ou en Ukraine. Le contact avec les navires se relâchait et il devenait toujours plus difficile de se procurer des vivres. Il me fallait souvent batailler avec les services de ravitaillement pour pouvoir nourrir tant bien que mal mon monde.

Il est vrai que parfois survenait un coup de chance : lors de la liquidation d'une organisation contre-révolutionnaire, d'un tripot clandestin ou d'une bande de trafiquants (nous prenions constamment part à des opérations de ce genre), il nous arrivait de découvrir un dépôt de vivres que nous nous empressions de réquisitionner. Un jour, nous saisîmes ainsi 20 sacs de pommes de terre, une autre fois, un grand stock de biscuits, puis deux barillets de miel. Je faisais chaque fois un rapport au Comité révolutionnaire et il arrivait qu'on délivrât une partie des vivres à la section alimentaire du Smolny et le reste, aux services de ravitaillement de la ville.

Une fois, nous eûmes une chance inouïe avec le *halva.* J'avais appris qu'un des magasins du chemin de fer Nikolaïevskaïa contenait une centaine de seaux de *halva* dont le propriétaire avait disparu depuis longtemps sans laisser de traces.

J'en informais immédiatement Avanessov, secrétaire du Comité exécutif central de Russie, et un dirigeant du Comité révolutionnaire. Il faudrait songer à faire quelque chose avec ce *halva.*

– Songer à quoi ? répondit Avanessov. On ne va pourtant pas laisser perdre une bonne chose

comme ça ? Amène le *halva* ici, on pourra au moins prendre le thé avec.

Ce jour même, il fit ratifier la décision par le Comité révolutionnaire militaire et j'amenai au Smolny tout un chariot de *halva.*

Une autre fois nous confisquâmes 80 charrettes de farine. Nous l'amenâmes au Smolny et nous empilâmes les sacs dans une des pièces, constituant ainsi une espèce de dépôt. Je postais devant des gardes rouges leur ordonnant de ne laisser approcher personne, et je fis un rapport au Comité révolutionnaire.

Généralement, ce genre de questions étaient rapidement tranchées, mais cette fois la chose traîna en longueur. La farine restait en place, le poste de garde à côté, tout semblait bien en règle. Mais un jour, en entrant dans la salle de garde, qu'est-ce que je vois ? Dans la pièce toute enfumée flottait une si appétissante odeur de crêpes que l'eau m'en vint à la bouche.

Un seul regard me suffit pour comprendre : les gars s'étaient arrangés, ils s'étaient procuré une énorme poêle et faisaient cuire des galettes sur le petit fourneau de fer.

– Qu'est-ce que c'est ? leur demandai-je. D'où viennent la farine, le beurre ?

Silence. Enfin un jeune gars, un ouvrier de l'usine Poutilov, s'avança :

– Camarade commandant, dit-il, peut-être c'est pas bien, mais c'est terrible ce qu'on a envie de bouffer, et cette farine qui se trouve sous la main ! De toute façon elle est destinée à nos frères, les ouvriers, pas aux bourgeois, n'est-ce pas ?

Alors, voilà, nous en avons réquisitionné un tout petit peu...

Il se tut, embarrassé, je me aisais, moi aussi. Que pouvai-je dire ? J'aurais peut-être dû les engueuler, les punir même, mais je n'en avais pas le courage : je savais très bien que les gars étaient affamés.

– Pour la farine, je comprends, mais d'où vient l'huile ?

– L'huile ? Mais ce n'est pas de l'huile ordinaire, c'est comme qui dirait de l'huile sainte. Nous l'avons trouvée dans l'église d'ici (le Smolny avait sa propre église et j'avais ordonné d'y entasser tous les meubles inutiles).

– Dans l'église ?

– Dans l'église, camarade commandant. Toutes les veilleuses devant les icônes étaient pleines, alors nous les avons vidées.

– Bon, lui dis-je, puisque c'est dans l'église, c'est une autre paire de manches. Ce ne sera pas un péché si je goûte moi aussi à la galette « sainte ».

Tout le monde se mit à parler à la fois, on se serra, on me fit place devant le petit poêle. Les galettes étaient tout à fait mangeables. Je dis aux gars : Bon, faites, mais défense d'emporter ne fût-ce qu'une poignée de farine à la maison.

Ils m'assurèrent qu'ils le comprenaient très bien eux-mêmes.

Les gardes rouges mangèrent de la galette pendant quelques jours encore, puis on enleva la farine, mettant ainsi un terme à leurs festins.

... Le rythme impétueux auquel se déroulaient les événements aux premiers jours de la révo-

lution faisait graduellement place à une progression non moins dynamique, mais mieux organisée, plus harmonieuse, au travail créateur en vue de jeter les fondements de la vie nouvelle. On acquérait de l'expérience, des traditions naissaient.

Le Comité révolutionnaire militaire, état-major de combat de l'insurrection armée et premier organisme du pouvoir des ouvriers et des paysans, omniprésent pendant les premiers jours de la révolution, cédait peu à peu la place aux organismes nouveaux de l'Etat des Soviets. Après la victoire de la révolution prolétarienne, le Comité révolutionnaire militaire abandonnait une fonction après l'autre pour devenir l'organe exécutif du Conseil des commissaires du peuple et du Comité exécutif central de Russie. Maintenant, la tâche essentielle du C.R.M. était la lutte avec la contre-révolution et l'instauration d'un ordre révolutionnaire dans le pays et la capitale. Peu de temps après, le Comité révolutionnaire militaire était devenu inutile. En décembre 1917, sur l'initiative de Lénine fut créée la Commission extraordinaire de Russie pour la lutte avec la contre-révolution, le sabotage et la spéculation (la Tchéka). Elle avait à sa tête le glorieux chevalier de la révolution, l'ardent bolchévik Félix Dzerjinski.

Au Smolny, les changements intervenus dans la vie se reflétaient comme dans un miroir. L'existence s'organisait, entrait dans un cours normal. Il devenait évident qu'il n'était pas possible de maintenir l'ordre et veiller à la sécurité du Smolny avec les seuls matelots (il n'en restait presque plus) et les gardes rouges. Malgré leur

dévouement à la révolution, leur fermeté et leur discipline, les gardes rouges ne possédaient pas de connaissances militaires suffisantes, ni l'expérience du service de garde. Il était absolument impossible d'initier les gardes rouges à l'art militaire, aux devoirs d'une sentinelle en faction. Que pouvait-on apprendre à un garde rouge venu d'une usine ou fabrique avec son équipe pour monter la garde au Smolny pendant 3 ou 5 jours, une semaine tout au plus, et qui s'en retournerait ensuite à l'usine ? A peine avait-il acquis quelques notions élémentaires sur le service de garde, qu'un nouveau venait le remplacer et tout était à recommencer.

Ces fluctuations constantes dans les effectifs de la garde du Smolny présentaient un autre danger. Les comités du parti et d'usine avaient beau choisir soigneusement les gardes rouges, il n'y avait aucune garantie qu'un contre-révolutionnaire ou qu'une habile canaille ne se glisserait pas dans l'équipe. Quant à nous, les cadres permanents responsables de la sécurité du Smolny, nous n'avions aucune possibilité de vérifier ou d'étudier les hommes à qui nous en confions la garde, ni même de faire connaissance avec eux, ne fût-ce que superficiellement, de vue. En vérifiant les postes de garde, je rencontrais chaque jour des sentinelles inconnues, qui ne me connaissaient pas, elles non plus. Cela donnait constamment lieu à des malentendus ridicules et à des altercations sans fin. Tantôt c'était moi ou mes adjoints qui emmenaient au bureau du commandant une sentinelle récalcitrante qu'ils avaient prise pour un étranger, ou bien c'était une sentinelle qui poin-

tait sa baïonnette sur ma poitrine pour m'arrêter. Cela devenait vraiment intenable.

J'en touchais un mot à Podvoïski, qui venait d'être nommé commissaire du peuple aux Affaires militaires, ainsi qu'à Avanessov et à Dzerjinski. Je leur dis qu'il fallait faire quelque chose en ce qui concerne la garde du Smolny, car ça ne pouvait plus durer ainsi.

Je n'eus à convaincre personne : tout le monde comprenait aussi bien que moi que les gardes rouges pouvaient difficilement assurer la sécurité du Smolny, qu'il fallait une unité militaire dont les éléments posséderaient les qualités prolétariennes des gardes rouges et leur dévouement à la révolution, joints à l'expérience et aux connaissances des militaires de carrière.

Il était douteux que l'on pût trouver parmi les troupes de la garnison de Pétrograd une unité où les prolétaires seraient en majorité. La grande masse des soldats était d'origine paysanne et ne possédait pas les qualités prolétariennes et révolutionnaires des ouvriers d'usine. D'ailleurs existait-il en général dans l'armée des unités essentiellement composées d'ouvriers de souche ?

Je ne parle pas des matelots, des unités techniques, comme par exemple les autos blindées, où le pourcentage d'ouvriers avait toujours été très fort. Par leur composition, ces unités auraient fait l'affaire, mais en règle générale elles étaient peu nombreuses et il était absolument impossible d'en retirer les 300 ou 400 hommes nécessaires, d'autant plus qu'à l'époque, à la fin de 1917, la vieille armée se désagrégeait, se démobilisait spontanément et l'on était encore loin de la mise

sur pied d'une nouvelle armée ouvrière et paysanne.

Et, cependant, on trouva les unités nécessaires : des régiments réguliers de tirailleurs, pénétrés d'esprit prolétarien, composés principalement d'ouvriers presque à cent pour cent bolchéviks et dévoués sans réserve à la révolution. C'étaient les tirailleurs lettons, la garde glorieuse de la révolution prolétarienne.

Qui au juste avait eu l'idée de confier la garde de l'Institut Smolny aux tirailleurs lettons : Sverdlov ou Dzerjinski, Podvoïski ou Avanessov, ou peut-être même Lénine en personne, je l'ignore, mais la décision fut prise et le Comité exécutif des tirailleurs lettons reçut l'ordre d'envoyer à Smolny 300 hommes choisis parmi les meilleurs pour y assurer le service de garde.

Au début de 1918, leur nombre fut porté à 1 000. Ensuite, une partie des hommes fut démobilisée et seuls restèrent les volontaires qui voulaient continuer à servir. Au mois de mars 1918, on comptait au Smolny environ 500 tirailleurs lettons.

Ce sont eux, les vaillants tirailleurs lettons qui, après les héroïques gardes rouges de Pétrograd et les intrépides marins de la Baltique accomplirent pendant le dur hiver de 1917-1918, toujours à moitié affamés, les missions de combat les plus complexes que leur confia tout d'abord le Comité révolutionnaire militaire, puis la Tchéka, le Conseil des commissaires du peuple et le Comité exécutif central de Russie. Ce sont les soldats rouges, les matelots et les tirailleurs let-

tons qui ont veillé sur la citadelle de la révolution, sur le Smolny, sur le premier gouvernement des Soviets du monde, sur Lénine !...

* * *

...Lénine ! Sa volonté inflexible stimulait et orientait la marche des événements, sa puissante intelligence s'incarnait dans chaque décret, dans chaque ordonnance du pouvoir des Soviets. Toute l'atmosphère du Smolny était imprégnée de sa présence. Pourrait-on s'imaginer Smolny aux jours de la révolution, Smolny pendant les premiers mois du pouvoir des Soviets, sans Lénine ? Le voilà qui parcourt de sa démarche ferme et rapide le long corridor, il s'arrête devant une fenêtre avec un ouvrier de l'usine Poutilov qui porte des chaussures éculées et un pardessus usé, et en un clin d'œil un cercle d'ouvrier, de soldats et de matelots se forme autour d'eux ; voici Lénine à la tribune de l'immense salle aux colonnes blanches et qui, de son bras levé, calme la tempête d'ovations délirantes, le voilà dans son modeste bureau au deuxième étage du Smolny : penché au-dessus de la table, il fait inlassablement progresser la marche de l'histoire en traçant les voies de l'édification de l'Etat socialiste, il résout des milliers de problèmes de toute première importance. Voilà Ilitch au rez-de-chaussée, dans sa chambre, aux rares instants de répit...

Lénine était arrivé au Smolny tard dans la soirée du 24 octobre 1917. Il était venu pour lancer à l'assaut décisif les puissantes colonnes prolétariennes en armes, les régiments et les batail-

lons révolutionnaires de la garnison de Pétrograd, les détachements des marins de la Baltique, pour prendre personnellement en main la direction pratique de l'insurrection qu'il avait préparée avec une telle ténacité et un si génial don de prévision.

...La nuit du 24 au 25 octobre 1917, la journée du 25 octobre, la nuit du 26 octobre, encore une journée, encore une nuit se succèdent ; des rapports et des comptes rendus à n'en plus finir, les ordres et les dispositions pleuvent, les réunions volantes du Comité central, les séances du Soviet de Pétrograd et du Comité révolutionnaire militaire, le II[e] Congrès des Soviets de Russie, les rapports sur la paix et la terre, puis les décrets sur la paix et la terre, le Conseil des commissaires du peuple se constitue. Et c'est Lénine ! Lénine ! ! Lénine ! ! ! qui ne ferme l'œil ni de jour ni de nuit, – son puissant cerveau fonctionnant sans répit –, qui est partout à la fois, qui est avec nous tous, dans chacun de nous.

Le bureau de Lénine se trouve en haut, au deuxième étage de Smolny. On y pénètre par une petite pièce de réception partagée en deux par une simple balustrade composée de quelques colonnettes surmontées d'une rampe en bois, et c'est tout. Derrière cette balustrade, à une petite table, se tient assis le secrétaire du Conseil des commissaires du peuple. Il règle la réception, invite les uns à entrer chez Lénine, laisse passer les autres, fait patienter les troisièmes.

Près de la table du secrétaire une porte donne accès au bureau de Lénine, une pièce pas très grande, mais claire, meublée d'une table à écrire,

de quelques chaises, d'une armoire à livres. Rien de superflu, aucun luxe. Tout est simple et modeste comme le maître de céans.

Lénine travaillait énormément, j'ignore même s'il dormait et quand. A son bureau dès 10 heures du matin, l'après-midi il se rendait dans les fabriques et les usines, dans les casernes, et prenait la parole presque tous les jours. Le soir il regagnait son bureau et y restait jusqu'à 4 ou 5 heures du matin et parfois même toute la nuit. Et ainsi de jour en jour, nuit après nuit. Souvent, en faisant ma ronde à la pointe du jour, j'entrouvrais avec précaution la porte de la salle de réception et j'apercevais le secrétaire qui somnolait devant la table ou la dactylo de service du Conseil des commissaires du peuple : Lénine était donc dans son bureau, il travaillait encore, bien que le matin fût proche.

Lénine n'avait pas de logement à Pétrograd. A son retour d'émigration en avril 1917, il s'était installé avec Nadejda Konstantinovna chez sa sœur, Anna Ilinitchna Elizarova. Après les journées de juillet, ce fut la clandestinité : une meule de foin à Razliv, puis Helsingfors, Vyborg. Au début d'octobre, Lénine rentra illégalement à Pétrograd et habita à Vyborgskaïa Storona dans un logement aménagé spécialement à son intention. Le soir du 24 octobre, il quitta ce logement pour n'y plus jamais revenir. Il resta au Smolny. C'est là qu'il passa les premières journées qui suivirent la Révolution d'Octobre, et parfois même les nuits. S'il s'absentait parfois pendant la nuit, il allait coucher chez des amis, chez Vladimir Dmitriévitch Bontch-Brouévitch.

Une quinzaine de jours après la révolution, lorsque j'étais déjà commandant du Smolny, nous aménageâmes au rez-de-chaussée, dans une ancienne chambre d'institutrice, un logement pour Lénine et Kroupskaïa. C'était une petite pièce divisée en deux par une cloison. On y accédait par une salle de toilette dotée d'une multitude de robinets : c'est ici que jadis les pensionnaires faisaient leur toilette. La pièce contenait en tout et pour tout une petite table à écrire, un petit canapé et deux chaises. Derrière la cloison, de simples petits lits en fer pour Vladimir Ilitch et Nadejda Konstantinovna, deux tables de nuit et une armoire, rien d'autre.

J'affectais à l'« appartement » de Lénine un soldat, Joltychev. C'est lui qui faisait le ménage, allumait le poêle, apportait les repas de la cantine : une soupe claire, un morceau de pain mélangé de balle et parfois de la bouillie, soit la ration ordinaire de n'importe quel citoyen. Il arrivait que Lénine, le soir, allât lui-même chercher sa soupe à la cantine. Je le rencontrais plusieurs fois, une gamelle de soldat à la main.

Par la suite, quand on ouvrit la cantine du Conseil des commissaires du peuple, le ravitaillement s'améliora quelque peu. La mère d'un des plus anciens bolchéviks de Pétrograd, Alexandre Vassiliévitch Chotman, s'occupa du logement de Lénine. Elle venait spécialement au Smolny, elle dirigeait Joltychev, vaquait aux soins du ménage, surveillait l'alimentation de Lénine.

Lénine était étonnamment modeste et peu exigeant. Il était fort rare qu'il adressât à quelqu'un une demande personnelle et quand il demandait

quelque chose pour lui-même, il n'exigeait jamais, mais demandait, toujours poliment, avec délicatesse, ne voulant gêner personne pour ses besoins personnels.

Une fois je me trouvais dans mon bureau, lorsque la porte s'ouvrit soudain : Vladimir Ilitch se tenait sur le seuil, en pelisse, en bonnet fourré, il partait sans doute à une réunion ou à un meeting. Il tenait en main un élégant petit coffret de bois.

– Camarade Malkov, avez-vous quelques minutes ?

Je sautai sur pieds.

– Vladimir Ilitch, je suis...

De la main il me fit signe de demeurer assis.

– Restez, restez, c'est pour affaire personnelle.

Lénine avait un air inhabituel, et même un peu confus. Il me tendit avec précaution le coffret.

– Si cela ne vous dérange pas, ouvrez ce coffret, je n'y arrive pas. Seulement, je vous en prie, faites bien attention, allez-y doucement, ne l'abîmez pas. J'y tiens beaucoup, il contient des lettres de maman.

« De maman » – c'est ainsi qu'il s'exprima.

– Je vais le faire à l'instant, Vladimir Ilitch.

– Mais non, pourquoi à l'instant ? Quand vous en aurez le temps. Moi, je pars de suite. Seulement, je vous en prie, faites-le aujourd'hui même. Gardez-le chez vous, en attendant, vous me le rendrez quand je reviendrai.

Lénine une fois parti, je me mis à examiner le coffret. Je le pris avec précaution, non seulement j'avais peur de l'égratigner, mais même de souf-

fler dessus. Je passais une demi-heure avant de parvenir à l'ouvrir. Avec quelle joie je le rendis à Lénine lorsqu'il revint.

Il le prit, passa amoureusement la main sur sa surface polie, me regarda les yeux clignés :

– Merci, camarade Malkov, grand merci.

Lorsque nous découvrîmes le *halva*, je le distribuai aux collaborateurs du Conseil des commissaires du peuple, du Comité exécutif central, du Comité révolutionnaire militaire. Je mis de côté quelques livres pour Lénine et je les lui portai moi-même dans sa chambre.

Quelques heures plus tard, on frappa à ma porte.

– Entrez.

C'était Nadejda Konstantinovna. Elle entra et posa sur ma table le paquet de *halva*.

– Joltychev a dit que c'est vous qui l'avez apporté, camarade Malkov. Grand merci, mais nous n'en avons pas besoin. Merci. Il n'y en a pas tant, mais tout de même partagez-le également entre tous les camarades.

– Nadejda Konstantinovna, de grâce, nous avons énormément de *halva*, ce n'est pas seulement à vous, j'en ai distribué à tous.

– Ça, c'est une autre affaire. Mais prenez-le quand même, donnez-le à quelqu'un d'autre.

– A quelqu'un d'autre ? Mais pourquoi ? Peut-être que Vladimir Ilitch n'aime pas le *halva* ?

– Mais non, il l'aime et même beaucoup, seulement, vous comprenez, il coûte cher, or en ce moment nous n'avons pas d'argent. Excusez-nous.

– Jamais de la vie je ne le reprendrai, Nadejda Konstantinovna. Quant à l'argent, n'y songez

pas. Ce *halva* n'appartenait à personne, aussi nous l'avons distribué gratuitement.

Je parvins à grand-peine à persuader Nadejda Konstantinovna de reprendre le *halva*. Voilà comment ils étaient, Lénine et Kroupskaïa, de vrais bolchéviks !

En 1917, Lénine circulait partout sans garde du corps. Cela m'inquiétait beaucoup. J'essayai plusieurs fois de lui en parler, mais il faisait un geste de dépit :

– Pensez-vous, mon brave, il ne manquerait plus que ça !

Il était inutile de discuter avec lui.

Sverdlov et Dzerjinski avaient eux aussi parlé à Lénine au sujet d'un garde du corps, mais sans le moindre succès, eux non plus. Or, non seulement Vladimir Ilitch quittait sans cesse le Smolny, il se rendait souvent le soir faire un tour à pied avec Nadejda Konstantinovna pour se reposer un peu de la tension surhumaine. J'avais remarqué que les promenades à pied étaient le délassement favori de Lénine.

Il est vrai qu'en 1917 peu de gens connaissaient de vue Lénine, on ne publiait pas encore ses portraits, mais savait-on jamais ce qui pouvait arriver ! Et quand Lénine allait se promener, je ne me sentais pas tranquille. Sans rien dire à Ilitch, je donnai des ordres sévères aux sentinelles : ne pas le perdre de vue ainsi que Kroupskaïa quand ils se promènent aux alentours du Smolny, mais surtout que Lénine ne s'en aperçoive pas (je savais qu'il serait fâché s'il le remarquait). Et si un étranger paraissant suspect s'approchait d'eux,

il fallait agir résolument, protéger Ilitch contre un danger éventuel.

La chose était relativement facile, car des patrouilles de gardes circulaient constamment autour du Smolny pour disperser tout rassemblement suspect.

Un soir, le chef de la garde accourut chez moi et m'annonça qu'à proximitié du Smolny, un groupe de quinze ou vingt personnes s'était rassemblé, des commères pour la plupart, qui disaient des infâmies de Lénine. Or, comme par un fait exprès, celui-ci était justement allé se promener avec Nadejda Konstantinovna.

Sans trop réfléchir, je dépêchais une patrouille de gardes rouges. Ils appréhendèrent les bonnes-femmes et les conduisirent au Smolny. Je voulus leur parler moi-même et tirer les choses au clair. Je me rendis dans la pièce où elles étaient enfermées, mais dès que j'entrai elles firent un tel chahut qu'on ne pouvait plus s'entendre. De dépit, je crachai par terre et m'en fus. Bon, me dis-je, on va voir ça demain matin.

Le lendemain j'allai trouver Nadejda Konstantinovna. Aidez-moi, lui dis-je. Hier, nous avons arrêté près du Smolny un groupe de commères. Elles s'exprimaient en termes injurieux sur le compte de Lénine, mais impossible de leur parler : elles hurlent toutes à la fois, ne laissent pas placer un mot. Je n'arrive à rien avec elles. Peut-être qu'elles voudront bien vous écouter vous, une femme ? Quant à les transférer illico dans le local 75, c'est un peu gênant. Si par hasard il n'y avait rien de sérieux, on se moquerait de moi.

– Bon, répondit Nadejda Konstantinovna. Conduisez-moi chez vos détenues, nous allons voir.

Nous nous rendîmes sur les lieux. La moitié des prisonnières n'y étaient plus, elles s'étaient volatilisées pendant la nuit. Je m'adresse à la sentinelle : Alors, qu'est-ce que tu faisais, toi ?

Il cracha par terre :

– Qu'elles aillent à tout les diables, camarade commandant. Des vraies furies. A peine avais-je entrouvert la porte (une d'elles me l'avait demandé), elles se sont précipitées sur moi, c'est un miracle si je suis resté vivant. Heureusement, que toutes ne se sont pas échappées. J'ai pu en réintégrer quelques-unes, les plus dociles.

Entre-temps, Nadejda Konstantinovna qui était entrée toute seule chez elles, en ressortit. Elle riait : Ce sont de simples femmes ignorantes. Que vient faire ici la contre-révolution ? Relâchez-les au plus vite et que ce soit une affaire finie.

Le 1er (14) janvier 1918, Lénine prit la parole à un grand meeting au manège Mikhaïlovski. Maria Ilinitchna, sa sœur, l'accompagnait, ainsi que le socialiste suisse Friedrich Platten, rentré de Suisse en Russie avec Lénine, après la Révolution de Février.

Le meeting une fois terminé, à peine étaient-ils montés tous les trois en voiture et celle-ci s'était ébranlée, des coups de feu retentirent. Platten, un homme robuste, de grande taille, saisit Lénine par les épaules, le courba vers le siège et le couvrit de son propre corps. Le chauffeur mit les gaz et la voiture fonça à toute allure. Personne dans la voiture ne fut atteint, sauf Platten, qui s'en tira avec une blessure peu grave : une balle lui avait égrati-

gné l'épaule. Mais la carrosserie avait été trouée en plusieurs endroits.

Cela se passait peu avant l'ouverture de l'Assemblée constituante. Après quoi on ne tint plus compte de l'opinion de Lénine et on organisa un stricte service de garde, surtout lorsque Ilitch se rendit à la séance de l'Assemblée constituante.

Pendant toute cette période la garde du Smolny resta en état d'alerte. Les postes avaient été renforcés, leur nombre augmenté, les permissions en ville avaient été supprimées. Le jour de l'ouverture de la Constituante, Bontch-Brouévitch, chef du secrétariat du Conseil des commissaires du peuple, me téléphona pour me transmettre l'ordre de Lénine : renforcer la vigilance des sentinelles, poster les mitrailleuses et ne pas m'absenter du Smolny. Je ne pus donc me rendre à l'ouverture de la Constituante et ce n'est pas nous qui veillâmes sur Lénine au Palais de Tauride où siégeait l'Assemblée.

Du reste, même après l'attentat, on ne protégea réellement Lénine que pendant quelques jours.

Puis il protesta énergiquement et exigea qu'on retire les gardes du corps. Et de nouveau il circula tout seul à pied ou en voiture à travers Pétrograd.

LES AFFAIRES COURANTES DU COMMANDANT DU SMOLNY

Je n'eus même pas le temps de bien organiser le travail du bureau du commandant, de mettre sur pied le service de garde, que déjà les « affaires courantes » me submergeaient. Je res-

tai parfois des 24 heures sans rentrer au Smolny. Heureusement que mes adjoints étaient des hommes énergiques, connaissant leur affaire et qui ne flanchaient pas.

Dès le premier jour de mon travail au Smolny j'avais établi pour moi-même une règle immuable : je faisais la ronde plusieurs fois par jour et vérifiais personnellement les postes de garde, surtout le matin.

Le 31 octobre, le surlendemain de ma nomination au poste de commandant, en rentrant de ma tournée matinale, au seuil de mon bureau je me heurtai à Podvoïski.

– Où as-tu disparu ?

– Je n'ai pas disparu, je vérifiais les postes.

– Tu vérifiais les postes ? Bon, ça c'est une autre affaire. Prépare-toi, nous partons.

Je n'avais pas l'habitude de demander où et pourquoi : un ordre est un ordre. J'étais fin prêt, ma vareuse sur le dos, mon bonnet de matelot sur la tête, mon Colt passée dans mon ceinturon.

Podvoïski marcha rapidement vers la sortie, je le suivais. Une conduite intérieure avec deux matelots armés de fusils nous attendait dans la cour. Derrière il y avait un camion. Podvoïski prit place à côté du chauffeur, moi derrière, sur le strapontin et la voiture démarra. Le camion nous suivait. Une fois quitté le Smolny, Podvoïski se tourna vers moi :

– Connais-tu le décret du Conseil des commissaires du peuple adopté hier, à propos de la réouverture des banques ?

Je fis non de la tête. Non, répondis-je, je ne l'ai pas lu. Ce décret ne me concerne pas.

– Les directeurs et les employés de banques sont des saboteurs, poursuivit avec colère Podvoïski. Ils viennent à la banque, mais ils ne délivrent pas d'argent, ils n'ouvrent pas les guichets. Le Conseil des commissaires du peuple a ordonné hier à toutes les banques de reprendre ce matin, à partir de 10 heures, le travail normal, et a averti les directeurs et les membres des Conseils de direction qu'en cas d'insoumission, ils seraient arrêtés. Nous allons justement causer avec ces canailles et vérifier comment ils exécutent l'ordre du Conseil des commissaires du peuple.

Entre-temps, les voitures s'étaient arrêtées devant un sombre édifice administratif. C'était une des banques. Nous descendîmes. Plusieurs matelots et gardes rouges sautèrent à bas du camion. Après leur avoir donné l'ordre d'attendre dans la rue, Podvoïski se dirigea directement vers la grande porte d'entrée. Je le suivais. La porte était close, bien qu'il fût déjà 10 heures et quart.

Nous frappâmes énergiquement et la porte s'entrouvrit. Sur le seuil apparut un suisse solennel à favoris blancs. Podvoïski l'écarta et nous nous mîmes à la recherche du directeur.

Tous les guichets des caisses étaient grands ouverts, les employés étaient à leur place, mais les tables étaient vides, pas un papier, pas un coupon. Les uns étaient plongés dans la lecture d'un épais roman, d'autres lisaient le journal, d'autres encore s'entretenaient avec leur voisin. Ils sabotaient.

Suivant à grand-peine Podvoïski qui avançait précipitamment, j'entrai dans le vaste bureau luxueusement meublé du directeur de la banque.

De derrière une grande table à écrire, un monsieur d'une cinquantaine d'années, gras et d'une belle prestance se leva à notre rencontre :

– En quoi puis-je...

Podvoïski l'interrompit avec colère, sans le laisser achever sa phrase.

– Pourquoi la banque ne fonctionne-t-elle pas ? Pour quelle raison ?

L'autre haussa négligemment les épaules, sans mot dire. Podvoïski éclata :

– Vous ne voulez pas répondre ? Endossez votre pardessus, prenez vos affaires, vous êtes arrêté.

Je posais la main sur mon Colt. Le gros bonhomme se mit à cligner des yeux avec épouvante. Il pâlit légèrement, mais n'en continua pas moins à crâner :

– Permettez, de quel droit ? !

– Je ne permets rien ! En vertu du décret du Conseil des commissaires du peuple. Le voilà, il est sur votre table. – Podvoïski montra une feuille de papier que dans sa hâte, le directeur n'avait pas eu le temps de cacher. Quant au droit, il nous a été donné par le peuple qui est maître dans son pays. Ou bien vous allez immédiatement ouvrir la banque, ou bien...

Le directeur commença à se vêtir en silence. Il ne voulait pas ouvrir la banque. Nous appréhendâmes encore quelques chefs de service, les fîmes monter dans le camion et roulâmes en direction d'une autre banque. La même histoire se répéta là-bas.

Après avoir ramassé ainsi une vingtaine de dirigeants de banques, nous rentrâmes au Smolny.

Podvoïski emmena les détenus convoyés par plusieurs matelots quelque part à l'étage supérieur, et moi je regagnai mon bureau. Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'on ressortait les détenus, on les faisait monter en camion, et on les ramenait au lieu de leur travail. J'ignore ce qu'on leur avait dit, mais une heure plus tard toutes les banques ouvraient leurs portes.

Tandis que je regagnais mon bureau, je fus interpellé par Manaïenko, un mineur du *Diana*, un vieil ami à moi qui était maintenant mon adjoint.

– Pavel, un copain à toi veut te voir. Il t'attend dans ton bureau. Manaïenko cligna de l'œil et sourit avec malice.

Qu'était-ce encore que ce « copain » ? J'ouvris la porte du bureau et qui vois-je ! Grands dieux ! En voilà un visiteur ! M'étant posté au garde-à-vous sur le seuil de la porte je lançai d'une voix de stentor :

– Mon capitaine, j'ai l'honneur de vous saluer !

Devant moi se tenait assis ni plus ni moins que l'ancien commandant du *Diana*, le capitaine de vaisseau Ivanov 7, Modeste Vassiliévitch. Mais dans quel état ! Il ne restait trace du brillant officier de marine. Un bonnet de fourrure sale et déchiré remplaçait sa casquette immaculée. Au lieu de l'uniforme brodé d'or sur son dos flottait une capote de soldat grise, usée, qui par endroits tombait en loques.

Jamais je n'avais eu de haine pour le capitaine, au contraire, j'avais toujours éprouvé du respect pour lui. C'était un homme nullement sot,

droit et qui nous traitait, nous les matelots, avec aménité. Je me souvenais de son attitude lors de la mutinerie sur le *Gangout,* lorsqu'il évita à l'équipage du *Diana* de faire part de l'expédition punitive contre le croiseur insurgé. Je n'avais pas oublié non plus sa conduite pendant les troubles chez nous, sur le *Diana,* troubles qui avaient failli dégénérer en révolte. Tout s'était bien terminé, aucun matelot n'avait été puni, bien que certains officiers eussent voulu châtier les meneurs.

Oui, les matelots connaissaient bien Modeste Vassiliévitch Ivanov. Ils l'estimaient et avaient confiance en lui. Ce n'est pas un hasard si, lors des journées d'Octobre, quand il avait fallu choisir les membres du collège pour les affaires de la marine, Khovrine, moi et d'autres matelots, avions recommandé le capitaine de vaisseau Ivanov. Et voici mon ancien chef ici, au Smolny. Mais dans quel état ! Que signifiait ce déguisement ?

– Qu'as-tu à me reluquer comme ça, mon vieux ? Pas facile à reconnaître le capitaine, hein ? articula Modeste Vassiliévitch avec un sourire amer.

De son récit il ressortait que déjà au moment de l'insurrection d'Octobre, il avait déclaré à certains officiers qui lui proposaient de prendre part à la lutte contre les bolchéviks, qu'il ne marcherait pas contre son peuple, contre la Russie. On l'avait alors traité de « bolchévik » et menacé de représailles.

Immédiatement après l'insurrection, il s'était rendu à Tsarskoïé Sélo où habitait sa famille, pour rassembler ses idées, comme il m'expliqua.

Là-bas, à Tsarskoïé Sélo, sa maison de campagne fut attaquée par des gardes blancs qui la mirent à sac, lui-même réussit à grand-peine à s'en tirer grâce à son ancienne ordonnance qui lui procura cette méchante capote.

– Maintenant, au moins, tout est clair pour moi, termina son triste récit l'ex-commandant du *Diana*.

Je serrai avec émotion sa main et je m'en fus conter l'histoire à Podvoïski. Un ou deux jours plus tard, le 4 novembre 1917, je pus lire le décret du Conseil des commissaires du peuple signé par Lénine : « Le capitaine de vaisseau Modeste Ivanov est nommé vice-ministre de la marine, faisant fonction de président du Collège suprême du ministère de la Marine ».

... Quelque jours encore s'écoulèrent. Je m'habituais peu à peu à mes fonctions de commandant et j'organisai le service de garde. Un soir, la sonnerie du téléphone retentit. Je prends le récepteur et j'entends la voix d'Avanessov :

– Passe au Comité révolutionnaire, c'est urgent.

Je montai au deuxième. Dans la vaste pièce du Comité révolutionnaire militaire il y avait foule comme d'habitude. Plusieurs personnes se tenaient assises devant la longue table : Dzerjinski, Avanessov, Goussev... Des matelas étaient étendus sur le plancher, près du mur. C'est là que prenaient un bref repos les membres du Comité.

Dzerjinski, leva des yeux fatigués de dessus les papiers étalés sur la table, et me sourit avec bienveillance, en m'indiquant un siège d'un geste de la tête :

– Assieds-toi.

Je m'assis.

– As-tu entendu parler des clubs d'officiers ? me demanda Avanessov. Sais-tu ce que c'est ?

– Pour ça oui, j'en ai entendu parler. Mais je ne les connais pas beaucoup, j'ai jamais eu l'occasion de les fréquenter.

– En bien, maintenant tu vas les fréquenter... A Pétrograd, ces clubs d'officiers poussent comme des champignons vénéneux après la pluie : il y en a dans les messes, les hôtels et les appartements privés. On y mène un jeu d'enfer, on s'y saoûle, on fait la noce. Bien que ce soit tout à fait répugnant, ce ne serait qu'un demi-mal. Mais il y a pire : nous disposons de renseignements en foi de quoi certains clubs sont de vrais repaires de la contre-révolution. Il va falloir s'en assurer. Choisis quatre ou cinq matelots parmi les plus résolus (là-bas, les gens sont armés, avec des officiers on peut s'attendre à tout), et vas-y. Naturellement, tu confisqueras les cartes, le vin, tu fermeras le club. Les plus suspects, amène-les ici, nous tâcherons de tirer les choses au clair. Tiens, voici l'adresse d'un club, commence par celui-ci.

Je me levai.

– Bon. Je peux disposer ?

– Oui. Mets-toi à l'œuvre.

Je regagnai mon bureau, je pris cinq lascars qui n'avaient pas froid aux yeux, je fis venir un camion et nous partîmes. Chemin faisant j'expliquai aux gaillards ce que nous allions faire. Le principal, leur dis-je, c'est de garder son sang-froid, d'agir rapidement, avec énergie. Empêcher

messieurs les officiers de reprendre leurs esprits et d'avoir recours aux armes.

La voiture s'arrêta devant un grand édifice cossu. Des fenêtres étaient éclairées bien qu'il fût tard, minuit passé depuis longtemps. Nous grimpâmes au premier, je poussais une porte qui s'ouvrit. Nous pénétrâmes dans une vaste antichambre. Le long des murs des porte-manteaux chargés de capotes d'officiers, de luxueuses pelisses d'homme et de femme. Sur une chaise, près d'un grand miroir à hauteur d'homme un suisse somnolait. Plusieurs portes donnaient sur l'antichambre, de derrière l'une parvenaient un murmure de voix, des exclamations, des rires de femmes, des glapissements.

En nous voyant, le suisse sauta rapidement sur pieds, clignant des yeux effarés. Sans un mot, je mis un doigt sur mes lèvres et de l'autre main je frappai d'un air menaçant mon pistolet passé dans mon ceinturon. Le suisse hocha la tête d'un air compréhensif.

Je vis que le bonhomme avait de la jugeotte, qu'on pourrait s'entendre. Je lui chuchotai à voix basse :

– Dis donc, explique-nous la géographie des lieux : qu'est-ce que c'est comme établissement, combien il y a de pièces, comment sont-elles disposées ? Y a-t-il beaucoup de monde en ce moment, quel genre de gens ?

Quelques instants plus tard, tout était clair : la grande porte à deux battants, à gauche, donnait accès à la grande salle, on y jouait aux cartes. Derrière la salle se trouvaient deux pièces moins grandes, la buvette. Et derrière celle-ci, les cui-

sines. Mais les « clients » ne s'y rendaient jamais. La porte devant nous menait aux toilettes, celle de droite, dans un corridor, où donnaient quelques petites pièces : les cabinets particuliers.

– Mais c'est rare maintenant que l'on loue un cabinet particulier, expliqua le suisse. Non seulement messieurs les officiers, même les dames ont perdu toute vergogne, elles se débauchent en public, dans la grande salle. Parfois elles en font tant qu'on en est dégoûté.

Je l'interrompis.

– Bon. Nous allons faire cesser ce scandale et fermer votre boîte.

Chemin faisant, nous dressâmes rapidement le plan d'action : un matelot restera dans l'antichambre pour le cas où quelqu'un essaierait de fuir. Il surveillera en même temps la porte du corridor aux cabinets particuliers. Les autres entreront dans la salle, deux y resteront et trois se rendront à la buvette ; après avoir rassemblé tous les clients, nous vérifierons leurs papiers, puis on verra. On ne fera usage des armes qu'à toute extrémité.

Nous empoignons nos revolvers, nous ouvrons toute grande la porte de la salle :

– Haut les mains ! Que chacun reste à sa place, sans bouger.

Ce fut instantanément un silence de mort. Puis on entendit un murmure ivre, un sanglot hystérique de femme, ensuite tout redevint silencieux.

Je jetai rapidement un coup d'œil autour de moi. Dans la salle immense au plafond très haut, quinze ou vingt petites tables étaient dressées près des murs. Au centre, il y avait un espace libre.

Sur la plupart des tables couvertes de drap vert s'amoncelaient des billets de banque, de l'or et des cartes. Des tables plus grandes étaient chargées d'hors-d'œuvres, de bouteilles, de verres pêle-mêle avec de la vaisselle sale.

Les petites tables étaient occupées surtout par des officiers, il y avait aussi des civils et quelques femmes luxueusement vêtues. La plupart étaient assis, certains massés dans le dos des joueurs, autour de quelques tables où l'on jouait sans doute gros jeu.

Des sofas bas et moelleux étaient disposés le long des murs, entre les petites tables. Des officiers s'y vautraient. Des femmes demi-nues.

D'épaisses nappes de fumée flottaient dans l'air imprégné d'une odeur de vin renversé, de remugle d'alcool, de parfums violents. Presque tous les visages étaient terreux, bouffis, les yeux cernés.

– Je vous conseille de vous tenir tranquilles, de ne pas quitter vos places. Posez les armes sur la table, vos papiers aussi. Ceux dont les papiers sont en règle seront relâchés. En cas de résistance, nous ne nous gênerons pas.

Et je jetai un coup d'œil significatif sur mon pistolet.

Autour des petites tables ce fut un remue-ménage. Les revolvers, nagans, brownings, smith-et-wessons tombaient sur le drap vert avec un bruit sourd. On sortait en toute hâte des poches les cartes d'officiers, les passeports, divers papiers d'identité. Mais, oh miracle ! A mesure que les armes et les papiers s'entassaient sur les tables, l'argent se volatilisait. Le tas de billets de ban-

que fondaient littéralement à vue d'œil, enfouis sans doute dans les poches des joueurs. Et avec tant d'habileté qu'on ne remarquait rien.

Je restai un moment songeur. On ne m'avait pas donné d'instructions au sujet de l'argent, ni mentionné les perquisitions personnelles. Bon, me dis-je, on ne va tout de même pas prendre des gants !

– Interdit de toucher à l'argent sur les tables, il est confisqué !

Un murmure s'éleva alors et quelques exclamations. Je n'eus qu'à hausser un peu la voix pour que tout rentre dans l'ordre.

Tandis que messieurs les officiers et consorts sortaient leurs armes et leurs papiers et fourraient en douce l'argent dans leurs poches, on amena de la buvette quelques autres clients de l'établissement. Certains tenaient à grand-peine sur leurs jambes et les gars les poussaient sans trop d'égards dans le dos.

Nous procédâmes à la vérification des papiers et j'envoyai à tout hasard un matelot à la cuisine voir s'il n'y avait personne là-bas et se procurer par la même occasion quelques sacs. Revenu un peu après, il annonça qu'il n'avait rien trouvé de suspect à la cuisine et en rapportait trois sacs.

La vérification des papiers se poursuivait. Nous ordonnions à ceux dont les papiers étaient en règle de décamper immédiatement. Ils ne se le faisaient pas répéter et la salle se vidait peu à peu.

Je pris un des sacs et j'y empilai l'argent et les cartes restés sur les tables. Dans un autre j'entassai les armes. Puis ce fut le tour du vin. Je

remplis de bouteilles le sac vide et le traînai dans les toilettes. Je brisais l'un après l'autre les goulots, et vidais le contenu des bouteilles dans les lavabos.

Après avoir liquidé le vin de la salle je m'attaquais à la buvette. J'étais en train de trimballer vers les toilettes une cargaison de bouteilles, quand je vis une dame très chic, âgée d'une trentaine d'années, me barrer le passage. Je m'arrêtai :

– Que voulez-vous, citoyenne ?

Elle ne dit rien, puis tout à coup elle se mit à trembler de tout son corps. Un sourire étrange, pareil à une grimace, tordit ses lèvres maquillées. Bon, me dis-je, en voilà une affaire ! Il ne manquait plus que ça, d'avoir à m'occuper d'une petite dame hystérique. Je lui demande :

– On a vérifié vos papiers ? Oui ? alors vous pouvez rentrer chez vous, vous êtes libre !

Elle ne bougea pas, puis me saisit par la manche, toute frémissante et murmura :

– Matelot, petit matelot, pourquoi gâcher ces bonnes choses ? ! Donne-moi une bouteille de vin, je prierai toute ma vie le bon Dieu pour toi...

Oh là, là ! Pour ce qui est d'une dame chic !

Je l'écartai avec précaution (c'était quand même une femme), la poussai vers la sortie en lui disant :

– Allez-vous-en, citoyenne ! Je ne vous donnerai pas de vin, inutile de quémander !

Elle tomba à genoux. Entourant mes jambes de ses bras, elle hurla presque :

– Donne-moi une bouteille de vin, je me meurs !

Cette fois, je me fâchai tout rouge. La saisissant sous les aisselles je la relevai, la remis sur pieds, lui fis faire demi-tour et la poussai vers la porte. Assez jouée la comédie !

Elle bondit et se mit à brailler :

– Que la peste t'emporte, sois maudit, sale bolchévik !

Elle lâcha tout ça d'un jet et s'enfuit. Eh bien, me dis-je, une vraie mégère ! Mince, alors !

Tandis que je m'occupais du vin, les gars avaient terminé la vérification des papiers. Ils avaient appréhendé une dizaine d'officiers qui leur avaient parus suspects et relâché les autres.

Ayant réuni les domestiques je leur dis :

– Difficile à comprendre qui est le chef parmi vous, du reste ça ne nous regarde pas. Fourrez-vous bien dans la tête et dites-le à vos maîtres : sur ordre du Comité révolutionnaire militaire nous fermons votre établissement. Si nous découvrons encore une fois quelque chose de pareil, nous arrêterons tout le monde. Et alors on ne fera pas tant de façons !

Nous emmenâmes les personnes arrêtées, les fîmes monter dans le camion et nous nous dirigeâmes vers le Smolny. Je remis au Comité révolutionnaire les armes, l'argent et les officiers et je permis aux matelots d'aller se reposer. La nuit touchait à sa fin, l'aube pointait.

La nuit suivante, nous allâmes fermer un autre club d'officiers, puis encore et encore.

A peine en avions nous fini avec ces clubs, qu'il nous fallut nous occuper des dépôts de spiritueux.

A Pétrograd, ce n'étaient pas les stocks de vins divers qui manquaient. Un peu partout dans la ville étaient aménagés des caves et des celliers, grands et petits. Des caves immenses se trouvaient dans les sous-sols du Palais d'Hiver, à l'île Goutouïevski et en d'autres endroits.

Dès le début de novembre une vague de pillages des caves à vin déferla à travers la ville. Elle prenait de l'ampleur et s'étendait, devenait une menace. Parfois ces pillages étaient spontanés, mais le plus souvent ils étaient dirigés par une main habile, par des contre-révolutionnaires qui tentaient de nuire par tous les moyens au pouvoir des Soviets, de saper et d'anéantir le régime soviétique.

En règle générale, les initiateurs étaient des voyous, des commis des boutiques et magasins de Pétrograd, des petits bourgeois et toute sorte d'éléments déclassés. Souvent des soldats se joignaient à eux et parfois même des ouvriers peu conscients, frais émoulus des campagnes.

Ces gens mettaient à sac un dépôt de vin, se soûlaient comme des bourriques, soûlaient la population, puis emportaient des seaux entiers de vin et de vodka. Le pillage s'accompagnait de débauches, de cambriolages, d'assassinats et parfois même d'incendies. Chaque fois il fallait beaucoup de force et d'énergie pour mater la foule ivre et ensauvagée qui avait perdu tout aspect humain. Le prolétariat de Pétrograd, le jeune pouvoir des Soviets durent prendre les mesures les plus sévères pour mettre un terme au pillage des caves dans la ville, pour couper court aux tentatives des ennemis de la révolution de saper l'ordre révolution-

naire dans la capitale. C'est au Comité révolutionnaire militaire qu'avait été dévolue l'organisation de la lutte contre les pogromes d'ivrognes.

Les caves du Palais d'Hiver furent attaquées les premières. On ne parvint pas à les piller totalement, c'était impossible, tellement elles étaient immenses, mais les ivrognes se précipitèrent en foule vers le Palais.

Au début nous ignorions tout de l'existence de ces caves. Qui aurait pu supposer que les tsars russes avaient entassé sous leur demeure des stocks de vin pour des centaines, sinon des milliers d'années !

De vieux serviteurs du Palais dévoilèrent le secret de ces caves ; ils le révélèrent non pas au Comité révolutionnaire militaire, mais à certains soldats qui montaient la garde au palais après le 25 octobre.

Ayant appris que les sous-sols du palais contenaient d'immenses stocks de vin, les soldats découvrirent l'entrée murée, démolirent le mur de briques et parvinrent à une porte en fonte massive, garnie d'une grille ; ils en brisèrent les serrures à coups de crosse, et s'introduisirent dans les caves qui abritaient des milliers de bouteilles et des centaines de tonneaux et tonnelets des meilleurs vins. Il y avait là des bouteilles âgées de centaines d'années, toutes couvertes de mousse.

Une fois dans la cave, les soldats s'étaient mis à boire. Bientôt presque toute la garde du Palais était ivre morte. Quand le bruit se répandit en ville que le Palais d'Hiver contenait des dépôts de vin, les gens accoururent en foule. La garde n'était plus en mesure de repousser les innom-

brables amateurs de soulographie, au reste la plus grande partie de la garde tenait à peine sur pieds.

Le 14 novembre, le Comité révolutionnaire militaire examina la situation et décida de relever la garde du Palais d'Hiver, de la remplacer par un groupe de matelots sûrs et de murer à nouveau les caves.

Quatre ou cinq jours s'écoulèrent. Un soir, je me trouvais au Comité révolutionnaire militaire en train de m'entretenir avec Avanessov. Goussev était là, ainsi que plusieurs autres membres du Comité. Surgit Blagonravov, nommé commandant du Palais d'Hiver après Tchoudnovski. Il avait l'air bouleversé.

– Qu'est-ce qu'il t'arrive encore là-bas, au Palais d'Hiver ? lui demanda Avanessov.

– Toujours la même histoire ! Ils ont à nouveau enfoncé la porte des caves et sont en train de boire comme des sauvages. Ils ne reconnaissent ni Dieu ni diable, et moi d'autant moins. Pensez donc, dit-il en s'adressant aux personnes présentes, en une quinzaine de jours, c'est la troisième fois que je change toute la garde, c'est comme si je chantais. Jolie garde, du reste !... Il aurait fallu placer une garde contre la garde. A peine entendent-ils parler de vin, ils deviennent pour ainsi dire enragés, rien ne peut les retenir. Et voilà que maintenant...

– Attends, attends ! l'interrompit Avanessov. Quoi « maintenant » ? Qui a enfoncé la porte ? Qui se soûle ? Les matelots ?

– Quels matelots ? on ne m'a pas encore envoyé de matelots, on m'en a promis seulement, mais on ne m'a envoyé que des gardes rouges...

– Ce sont peut-être les gardes rouges qui se sont soûlés ? Qu'est-ce que tu rabâches ?

– Non, les gardes rouges ne boivent pas, mais ils ne parviennent pas à contenir les autres, ces mêmes soldats... Ils gueulent, ils jurent à en perdre la voix, mais personne ne leur obéit. Ils ont même essayé de pointer leurs baïonnettes. Eh bien, les soldats et toute la racaille venue de la ville se sont précipités dessus. On brise les bouteilles, un ivrogne est tombé sur un tas de verre cassé, il s'est étripé, j'ignore s'il survivra. Comment les retenir ? Tirer dessus, peut-être ?

– Tirer dessus ? Tu n'es pas fou ! Avanessov resta songeur un instant, puis se tourna vers moi.

– Dis donc, Malkov, transporte tout ce vin au Smolny ! Les caves ici sont immenses, il y aura suffisamment de place et la garde est sûre. Ici, l'ordre sera respecté, personne n'osera s'y frotter.

Je me révoltai.

– Ah ça non ! J'irai trouver Lénine au Conseil des commissaires du peuple, mais je n'admettrai pas qu'on amène cette peste au Smolny. Il me faut veiller sur le gouvernement et vous voudriez attirer ici tous les bandits et la racaille de Pétrograd ? ! Je ne transporterai pas le vin ici, un point c'est tout.

– Hum... en voilà une affaire ! Avanessov retira son lorgnon, l'essuya avec son mouchoir et le replaça sur son nez. Il tapota des doigts sur la table. Dites donc, camarades, et si l'on supprimait complètement ce maudit vin, hein ? Oui, ce serait la meilleure solution. Bon, nous allons consulter Lénine et les autres camarades, et puis nous déciderons...

Entre-temps, les marins de la Baltique étaient arrivés au Palais d'Hiver et s'étaient immédiatement posés en maîtres. Aidés des gardes rouges, ils avaient chassé à coups de poing, de pied, de crosse de revolver et de fusil tous les gredins et les pochards qui grouillaient dans les caves. Difficile à dire si c'était pour longtemps, mais les caves avaient été vidées lorsqu'un ordre parvint : détruire les stocks de vin du Palais d'Hiver.

Les matelots se mirent à l'œuvre : on lançait les bouteilles contre le sol, on brisait les fonds des tonneaux, on cassait, démolissait... Un flot de vin coulait par terre, se gonflait, atteignait la cheville, le genou. Les vapeurs de vin montaient à la tête, on risquait d'être absolument abrutis. De presque toute la ville des gens de toute sorte accouraient vers le Palais : petits bourgeois, ivrognes, profiteurs. Ayant entendu dire qu'on démolissait les dépôts de vins ils se précipitaient : on n'allait pas laisser perdre une si bonne chose ! D'une minute à l'autre, les caves allaient de nouveau être envahies...

Alors on fit appel aux pompiers. Ils mirent en marche leurs moteurs, emplirent les caves d'eau et commencèrent à pomper le tout dans la Néva. Du Palais d'Hiver s'écoulaient des ruisseaux troubles où tout s'était mélangé : vin, eau, boue.

La foule devenait toujours plus dense. Des ouvriers s'étaient approchés : on a bien fait ! dirent-ils. Il y a longtemps qu'on aurait dû supprimer cette abomination pour que les faibles ne soient pas tentés. Par contre les commis et les fripons de tout acabit, et notamment des moines,

protestaient à grands cris. Certains, les plus acharnés, se mettaient à quatre pattes et buvaient cette saleté. D'autres apportaient des seaux et des bouteilles. Tout cela dura un ou deux jours, jusqu'au moment où il ne resta plus rien dans les caves du Palais.

La garde du Smolny fut chargée de liquider les entrepôts de vin de l'île Goutouïevski. Ces celliers étaient immenses. Chaque nuit j'y dépêchai une patrouille de trente hommes qui procédaient à la destruction des stocks. Il fallut environ un mois pour tout anéantir.

Nous eûmes l'occasion, Manaïenko et moi, de liquider personnellement, par nos propres moyens, un petit dépôt. Un soir, nous cheminions tous deux dans une rue lorsque nous entendîmes du bruit et des cris. Un homme fonçait droit sur nous, courbé sous le poids d'un sac où brimbalait quelque chose. Manaïenko le saisit par le col (Manaïenko est fort comme un bœuf), le secoua vigoureusement et le sac s'écroula sur les pavés. Il contenait des bouteilles de vin qui volèrent en mille morceaux. C'était clair ! On pillait une cave dans le voisinage.

Nous nous hâtâmes en direction du bruit. Nous vîmes un dépôt de vin dont la porte était grande ouverte. D'en bas montaient des braillements d'ivrognes, des jurons, un bruit de verre brisé.

Je m'élance vers la porte : « Sortez tous d'ici ! » hurlai-je. Personne ne réagit. Le vacarme continuait. Je saisis mon Colt, le passai dans l'ouverture de la porte et tirai en l'air, en direction du plafond. Pour un instant tout se calma. Plusieurs soldats bondirent dehors portant des sacs pleins

et voulurent s'esquiver, mais en vain. Nous saisîmes les sacs et vlan ! sur le trottoir. Eux, nous les chassâmes. Entre-temps, le vacarme avait repris de plus belle dans la cave. Que faire ? Nous n'étions que deux, et là-bas, à en juger aux cris, ils étaient au moins une centaine.

Nous restâmes un moment à tenir conseil. Soudain nous entendîmes un bruit de sabots. C'était une patrouille montée, lancée au galop. Elle fonçait droit sur nous, au risque de nous écraser. Je saisis un des chevaux par la bride en criant : « Vous n'êtes pas dingo, par hasard ? Je suis le commandant du Smolny ! »

Voyant qu'ils avaient affaire à des matelots, ils mirent pied à terre et on commença à s'expliquer. Ils venaient justement de rencontrer les soldats auxquels nous avions pris le vin et ceux-ci leur avaient raconté que les bandits qui pillaient le dépôt les avaient attaqués.

Nous nous expliquions avec la patrouille quand un bruit parvint de nouveau de la rue. Des soldats accouraient à toutes jambes, une compagnie presque au complet, baïonnettes croisées, conduits par nos « victimes ».

– Les voilà, les bandits ! braillaient-ils. Arrêtez-les !

Les gars de la patrouille montée saisirent leurs fusils, un moment encore et on allait se massacrer. Il n'y avait pas un moment à perdre.

– Halte ! hurlai-je à pleins poumons. Au nom de la révolution, halte !

Les soldats s'arrêtèrent. Quelques-uns sortirent des rangs et s'avancèrent.

– Je suis Malkov, le commandant du Smolny. Compris ? Je vous ordonne de vider la cave et d'anéantir le vin.

Après deux heures de travail, il ne resta plus une bouteille entière, pas un tonneau. Tout était détruit.

Au sortir de la cave, je puais le vin à une lieue. Mes pantalons étaient trempés, nous avions eu du vin jusqu'aux genoux. Retour au Smolny, je rencontrai Antonov-Ovséenko. Il huma l'air :

– Dis donc, Malkov, on dirait que tu es ivre ? Aurais-tu vraiment bu ?

– Ce n'est pas que j'ai bu, mais je me suis littéralement baigné dans ce maudit vin !

– Ah, je comprends... Vous avez liquidé un dépôt ? A cette besogne on peut vraiment devenir ivre. Il faut en finir au plus vite avec ces caves.

Le 26 novembre, le Comité révolutionnaire militaire prit la décision de détruire tous les dépôts de vin, tous les stocks d'alcool présentant un danger.

Le 29 novembre parut une ordonnance du Comité militaire révolutionnaire intimant au commandement de la Garde rouge et aux comités de régiment de Pétrograd :

« 1. De mettre immédiatement en état d'arrestation toutes les personnes ivres et suspectes d'avoir pris part au pillage des caves du Palais d'Hiver et autres entrepôts. Les comités de régiment sont tenus de vérifier les effectifs des compagnies et d'arrêter tous ceux qui ont pris part au pillage des caves.

2. D'organiser immédiatement des tribunaux révolutionnaires près des arrondissements militai-

V. Lénine et F. Platten (à gauche au 1er Congrès de l'Internationale communiste.

VIVE
LONG LI

res de la Garde rouge et des jurys d'honneur dans les unités militaires, qui devront examiner publiquement tous les délits portant atteinte à la dignité du soldat-citoyen.

3. De déférer immédiatement devant les tribunaux révolutionnaires et jurys d'honneur tous les ivrognes et les personnes ayant pris part au pillage et les faire immédiatement passer en jugement.

4. Les tribunaux révolutionnaires et jurys d'honneur sont tenus de prononcer des verdicts d'un maximum de six mois de travaux obligatoires.

5. Une responsabilité particulière incombe à tous les militaires montant la garde devant les dépôts de spiritueux. Ceux qui ne remplissent pas leur devoir de citoyens seront jugés avec toute la rigueur qui s'impose.

6. Informer immédiatement le Comité militaire révolutionnaire de toutes les arrestations et des verdicts prononcés. »

Les ouvriers de Pétrograd, la Garde rouge, les soldats révolutionnaires et les matelots s'attelèrent énergiquement à la besogne. L'ivrognerie à Pétrograd regressa rapidement et le pillage des dépôts de vin cessa.

* * *

La liquidation des caves et entrepôts demandait naturellement un certain courage et de l'énergie mais, somme toute, ce n'était pas une tâche très compliquée. Les difficultés étaient bien plus grandes quand on avait affaire à un ennemi habile et rusé, quand on ne pouvait agir directement et

que le caractère spécitique de l'opération nécessitait une certaine expérience et de l'adresse, choses qui nous manquaient justement au début.

A ne prendre que les clubs d'officiers ou les repaires des diverses organisations contre-révolutionnaires qui s'étaient multipliés à Pétrograd pendant l'hiver de 1917-1918. Ici, il fallait prévoir beaucoup de choses : garder strictement secrets les renseignements que nous possédions, ainsi que nos plans de liquidation des repaires et des cachettes de l'ennemi. Il fallait agir par surprise pour empêcher les contre-révolutionnaires de se mettre en état de défense, de s'évader ou de détruire les preuves, etc.

Chaque matelot, garde rouge ou soldat révolutionnaire était prêt à affronter l'ennemi à visage découvert : armé d'un pistolet, d'un fusil ou d'une bombe il se lançait dans n'importe quelle bagarre. Mais au début nous ignorions les méthodes secrètes des contre-révolutionnaires. Ce n'est que peu à peu, à la dure école d'une lutte sans merci contre les ennemis de la révolution, que nous acquerrions l'expérience, les connaissances et les méthodes indispensables. A chaque fois nous agissions avec toujours plus d'adresse et d'assurance. Or, il nous fallait constamment agir. Il se passait rarement une journée au Smolny sans qu'un ouvrier ou un soldat, un petit jeune ou une femme ne viennent nous signaler un suspect ou des contre-révolutionnaires qui complotaient. Agissez ! Défendez notre cher pouvoir des Soviets ! Et nous agissions. Nous nous rendions sur les lieux pour procéder aux vérifications, en cas de besoin nous faisions des perquisitions ; nous arrêtions les en-

nemis avérés, pris la main dans le sac, engagions la lutte armée, avions recours aux armes, nous exposant nous-mêmes aux balles quand on ne pouvait faire autrement.

Très souvent, grâce au signal d'un simple ouvrier, d'un soldat ou d'un paysan, on réussissait à découvrir un complot.

Quand les éléments bourgeois trament des conspirations, disait Lénine, et quand au moment critique on réussit à découvrir ces conspirations, est-ce un effet du hasard ? Non, ce n'est pas un effet du hasard. On les découvre parce que les conspirateurs sont obligés de vivre parmi les masses, parce que pour comploter ils doivent recourir à l'aide des ouvriers et des paysans ; alors ils finissent toujours par rencontrer des gens qui se rendent directement... à la Tchéka et qui disent : « Des exploiteurs se sont réunis à tel endroit. »

Parfois, il est vrai, les soupçons de certains de nos informateurs bénévoles étaient inconsistants : ils avaient pris de simples bavardages de gens de la rue pour des propos contre-révolutionnaires. Mais pour s'y reconnaître, il fallait chaque fois procéder à une minutieuse vérification.

...On était en décembre 1917, le temps était glacial avec des tempêtes de neige. Podvoïski me manda d'urgence au Comité militaire révolutionnaire.

– Selon une information qui nous est parvenue, Kérenski serait rentré clandestinement à Pétrograd pour préparer un soulèvement. Il se cache à une de ces adresses. Podvoïski me tendit un bout de papier avec deux adresses notées au crayon. Il faut immédiatement vérifier. Prends

des hommes et vas-y. S'il le faut, mets sens dessus dessous les appartements, mais retrouve ce sale petit avocat et amène-le ici. Compris ?

Je lus attentivement les adresses et quittai le C.R.M. J'allai chercher Manaïenko, puis je fis venir trois matelots parmi ceux qui restaient encore au Smolny et leur expliquai la mission dont nous étions chargés.

Les gars s'animèrent :

– Ah, une vieille connaissance ! Comment donc, nous ne l'avons pas oublié depuis Helsingfors. Ah, non, il ne nous échappera pas.

Je commandai une voiture et voilà les cinq matelots de la Baltique roulant à travers les rues désertes et enneigées de Pétrograd nocturne.

Nous découvrîmes sans peine l'immeuble. Sous le porche, juché sur un escabeau, un robuste *dvornik*, emmitouflé avec la tête dans une longue touloupe à haut col raide qui lui arrivait aux chevilles, était plongé dans un sommeil profond. Il se réveilla seulement quand Manaïenko, l'ayant saisi au collet, le mit debout de force ; et même alors il ne put comprendre de suite ce qu'on lui voulait.

Ayant enfin compris que nous avions l'intention de pénétrer avec son aide dans un des appartements du premier, le *dvornik* donna des signes de la plus vive inquiétude. A sa mine, aux regards obliques qu'il nous jetait, il était facile de deviner qu'il nous prenait pour des cambrioleurs.

Voulant le calmer, je lui dis que nous n'étions pas des bandits, mais des marins révolutionnaires et que nous agissions par ordre du Comité révolutionnaire militaire. Cela produisit juste l'effet

contraire à celui que j'escomptais. Révolution, Comité révolutionnaire militaire, tous ces mots n'étaient pas faits pour calmer le vieux gardien de l'ordre bourgeois qui, pendant de longues années, avait fait bon ménage avec les gendarmes et la police. Selon lui, les matelots révolutionnaires ne valaient guère mieux que les bandits. Le *dvornik* ahanait, marmonnait dans sa grande barbe et ne manifestait aucun désir d'exécuter nos ordres. Il fallut de nouveau le saisir par le col de sa touloupe et le secouer d'importance pour l'obliger à ouvrir la massive porte d'entrée et nous indiquer l'appartement que nous cherchions.

Après avoir escaladé le large escalier garni de tapis, nous nous arrêtâmes. Des pensées anxieuses se pressaient dans la tête : si, entendant derrière la porte des voix inconnues, on ne nous ouvrait pas ? Cette porte était solide et l'on ne réussirait pas à la défoncer rapidement. Et si l'appartement avait un escalier de service par lequel Kérenski pourrait s'esquiver pendant que nous défoncerions la porte de ce côté ? Il y avait un tas de « si », mais le temps manquait pour la réflexion.

Après un bref conciliabule, le *dvornik* nous ayant appris qu'il existait en effet un escalier de service, nous nous partageâmes en deux groupes. Deux matelots allèrent monter la garde devant la porte de service, tandis que nous trois, après avoir attendu une dizaine de minutes pour laisser à nos camarades le temps d'occuper leur poste, commençâmes à agir.

Je tirai du ceinturon mon pistolet, j'ordonnai au *dvornik* de sonner à la porte et de dire qu'il

apportait un télégramme urgent. Il piétina un moment sur place puis tendit avec hésitation la main vers la sonnette. Il sonna une fois, une autre ; enfin on entendit des pas rapides derrière la porte et une voix alarmée de femme demanda :

– Qui est là ?

– Un télégramme pour madame, c'est urgent, excusez-moi, lança tout d'un vrac le *dvornik* en fixant avec inquiétude mon pistolet.

– Ah, c'est toi, Potapytch ! Un moment...

La voix sembla se rassurer. Les verrous tintèrent et la porte s'ouvrit largement. A l'instant même je repoussai de l'épaule le balourd Potapytch et je pénétrai dans une luxueuse antichambre faiblement éclairée. Une gentille jeune femme vêtue d'une simple robe de chambre négligemment jetée sur les épaules poussa un faible cri, pressa avec effroi ses mains sur la poitrine et s'appuya au mur, fixant de ses yeux dilatés par la peur les matelots inopinément surgis.

Je lui dis le plus poliment possible :

– Ne vous alarmez pas, citoyenne. Sur ordre du Comité révolutionnaire militaire nous sommes venus vérifier s'il n'y a pas d'étrangers chez vous.

– Quels étrangers ? Vous n'y pensez pas ! Il fait déjà nuit ! A la maison il n'y a que madame et sa sœur, même monsieur n'est pas là, il est en voyage.

– Madame ? Et vous, qui êtes-vous ?

– Moi ! Je suis la femme de chambre... Macha...

Elle s'était ressaisie et un peu enhardie elle sourit même avec coquetterie.

– Bon, s'il en est ainsi, Macha, appelle ici ta maîtresse et fais-nous visiter l'appartement, on va vérifier.

Contrairement à Potapytch, Macha mit beaucoup de zèle à accomplir nos ordres : deux minutes plus tard, deux dames âgées paraissaient devant nous et les nombreuses pièces de l'appartement étaient brillamment éclairées.

Après avoir demandé à la maîtresse de maison s'il n'y avait pas d'étrangers au logis et sa réponse étant négative, nous procédâmes à la perquisition. Nous visitâmes toutes les pièces, la salle de bain, la cuisine, jetâmes un coup d'œil dans les armoires, sous les lits et les divans, fouillâmes chaque fente : personne !... Je décidai alors d'agir sans ambages.

Je m'adressai à la dame :

– Citoyenne, nous savons que Kérenski se cache chez vous. Où est-il ?

– Alexandre Fédorovitch ? ! La dame joignit avec bruit ses paumes. La nuit ? Vous n'y pensez pas ! Mais il y a deux mois qu'il n'est pas venu ici. Juste depuis son départ après cette affreuse... – elle s'interrompit – cette... révolution.

Son visage exprimait un étonnement tellement sincère qu'il n'y avait aucune raison de mettre en doute la vérité de ses dires. Après nous être excusés de cette visite tardive, nous quittâmes l'immeuble pour nous rendre à la deuxième adresse, perspective Litéiny. Là-bas, les choses se passèrent d'une façon à peu près identique. Il nous fallut rentrer bredouilles à Smolny.

– Eh bien, me demanda Podvoïski, tu ramènes Kérenski ?

J'écartai les bras d'un air piteux.

– Vous ne l'avez pas trouvé ? J'avoue que je m'y attendais. Les informations n'étaient pas très sûres. Mais il fallait les vérifier. Par contre, nous sommes sûrs maintenant que Kérenski n'est pas à Pétrograd. Donc, Pavel Dmitriévitch, ne te désole pas. Vous ne vous êtes pas déplacés pour rien.

Force nous fut de nous consoler avec ces explications de Podvoïski, mais nous étions tout de même vexés. Ça aurait été rudement beau de nous emparer de ce coquin de Kérenski !

Une nouvelle mésaventure nous arriva. Deux jours après l'échec avec Kérenski, on me donna l'ordre d'arrêter un groupe d'étudiants et de lycéens de familles bourgeoises, qui tramaient un complot contre-révolutionnaire.

Ce groupe était peu nombreux, une dizaine de blancs-becs, des fils à papa. J'envoyai pour opérer quelques tirailleurs lettons commandés par l'adjoint du commandant du détachement qui assurait la garde du Smolny. Je n'y allais pas moi-même, considérant l'affaire comme de peu d'importance. Or, ce fut un beau gâchis. L'adresse avait-elle été mal inscrite ou les Lettons s'étaient-ils trompés, le fait est qu'après avoir trouvé la maison où se tenait la réunion et être montés à l'étage indiqué, les Lettons frappèrent à la porte de l'appartement faisant face à celui qu'ils cherchaient.

De derrière la porte fermée on leur demanda ce qu'ils voulaient. Sans se lancer dans des pourparlers diplomatiques, le chef du groupe répondit :

– Ouvrez ! Je vous arrête en tant qu'ennemis du peuple.

Des coups de feu leur répondirent.

Le commandant, un homme brave et résolu, s'élança contre la porte pour la défoncer. On l'abattit au travers, comme une perdrix. Il s'affala, inondé de sang. Les gars tirèrent leur chef loin de cette maudite porte, se jettèrent à plat ventre et firent feu de leurs fusils. On leur répondit par un tir de pistolet. Une vraie bataille s'engagea.

Les Lettons tiraient sans arrêt, ils avaient vidé deux chargeurs chacun, sans aucun résultat : l'ennemi ne se rendait pas, le commandant perdait son sang à flots. Laissant là deux soldats pour monter la garde, les tirailleurs emportèrent leur commandant et se hâtèrent d'aller chercher du renfort au Smolny.

Ils firent irruption dans mon bureau et commencèrent leur rapport. Mais il ne s'agissait pas de rapport : le commandant respirait à peine. Nous appelâmes immédiatement le médecin et envoyâmes le blessé à l'hôpital ; puis nous essayâmes de tirer l'affaire au clair.

Le récit des Lettons m'étonna beaucoup. Que de petits étudiants et des lycéens, des fils à papa, élevés dans du coton, opposent une telle résistance et ripostent aux tirailleurs lettons, c'était invraisemblable ! Il y avait là quelque chose de louche. Il fallait me rendre moi-même sur place.

Avec les Lettons tout déconcertés je me rendis sur les lieux. Nous montâmes au deuxième où les tirailleurs en faction nous attendaient ; je jetai un coup d'œil au numéro de l'appartement et je crachai de dépit. Sur la plaque on voyait

nettement le chiffre 15, tandis que les étudiants se planquaient au 16.

Je partageai mon détachement en deux groupes : j'ordonnai à l'un de prendre d'assaut l'appartement 16, tandis que je décidai de pénétrer avec quelques Lettons dans l'appartement 15. Il fallait quand même voir qui étaient les lurons qui s'y retranchaient...

On n'eut aucun mal avec l'appartement 16. Les Lettons défoncèrent la porte, mais derrière il n'y avait personne. Ils fouillèrent de fond en comble l'appartement : personne. En entendant les coups de feu, les étudiants avec les maîtres du logis s'étaient esquivés par l'escalier de service (on ne les appréhenda que quelques jours plus tard).

Pendant que les Lettons perquisitionnaient dans le logement 16, je m'occupai du 15. Je me postai de côté de la porte (pour qu'une balle perdue ne m'atteigne pas) et hurlai :

– Je suis Malkov, le commandant du Smolny ! Ouvrez immédiatement. Nous ne ferons de mal à personne. Sinon, on va bombarder votre taudis de grenades à vous faire râler.

Une minute environ s'écoula, puis la porte s'entrouvrit légèrement, sans qu'on ôtât la chaîne de sûreté. Quelqu'un m'examina attentivement et lança à l'intérieur de l'appartement : ce n'est pas une blague ! C'est vraiment Malkov !

La porte s'ouvrit largement. Sur le seuil se tenait un homme âgé, maigre et de taille moyenne, un pistolet dans une main et une grenade dans l'autre. Je le connaissais. C'était un anarchiste « idéaliste » bien connu alors à Pétrograd, un de

ceux qui se battaient bravement. Donc, nos Lettons s'étaient trompés et à la place des étudiants s'étaient attaqués aux anarchistes. Ceux-ci n'avaient pas froid aux yeux et apprenant qu'on voulait les arrêter, s'étaient lancés dans une bataille sans y aller par quatre chemins.

Il y avait des victimes de part et d'autre, nous avions mortellement blessé un des leaders anarchistes. Notre commandant à nous s'en tira. Il resta à l'hôpital une quinzaine de jours et une fois sur pieds, il se présenta au Smolny.

– Je vais bien, déclara-t-il, je reprends mon service. Mais il avait une mine de déterré.

Je lui ordonnai de rester couché encore une petite semaine et j'intimai au chef du ravitaillement l'ordre de le suralimenter. Pour les vêtements, c'était plus compliqué. Sa capote d'officier presque neuve et doublée de fourrure, était trouée de balles et ensanglantée au point de ne plus pouvoir servir. Il n'avait pas de vêtements de rechange, or, il gelait à pierre fendre.

Il fallait tirer d'affaire le gars. Je me rendis au Comité révolutionnaire militaire y quémander de l'argent pour l'achat d'une capote neuve. Mais pour l'argent, ils ne voulurent rien entendre. Je réussis à grand-peine à persuader Dzerjinski, il me soutint et donna l'ordre de me verser 300 roubles pour la capote.

Le lendemain de la bagarre avec les anarchistes, l'un d'entre eux se présenta au bureau du commandant du Smolny, celui-là justement qui nous avait ouvert la porte. Des cheveux jusqu'aux épaules, une barbiche en pointe, un feutre mou, un macfarlane chaud sur les épaules – on en

portait à l'époque – une espèce de manteau sans manches.

Il entra, s'assit sans attendre qu'on l'invite et se vautra sur son siège. Au coins des lèvres fumait un mégot tout mâchonné.

– On a tué notre camarade. Bon. Il va falloir l'enterrer avec tous les honneurs. Bon. Conduisez-moi chez Lénine.

Je me levai de derrière la table, m'avançai vers lui et lui dis avec tout le calme possible :

– D'abord, assieds-toi convenablement, tu n'es pas au bistro. Je ne te laisserai pas aller chez Lénine. Tu n'as rien à dire à Lénine. Quant à l'enterrement, tu n'as qu'à t'entendre avec Bontch-Brouévitch, le chef du Secrétariat du Conseil des commissaires du peuple. Seulement, je ne te laisserai pas aller chez Bontch-Brouévitch non plus tant que tu ne cesseras pas tes simagrées.

Il se mit en colère :

– Quelles simagrées ?

– Celles-ci. Sors d'abord tes bombes, – je pointai mon index sur son macfarlane gonflé près de la ceinture, – donne-moi ton pistolet, alors peut-être je demanderai à Bontch-Brouévitch s'il veut bien te recevoir.

L'anarchiste éclata d'un rire strident en montrant des dents pourries, noircies par le tabac.

– Bah, tu es un sacré farceur, toi ! Bon, garde ces bombes, je les reprendrai en revenant de chez votre Bontch. Bon. Conduis-moi chez ton chef du secrétariat. Bon...

Il entrouvrit sa cape, retira de sa ceinture quelques grenades à main et un gros Colt.

– C'est tout ?

– Non, lui répondis-je, ce n'est pas tout. Sors aussi les pistolets qui sont dans tes poches. Ici, tu n'en as pas besoin.

En continuant de rire à gorge déployée, l'anarchiste sortit un pistolet de chaque poche et les posa sur la table à côté des bombes. Je serrai tout cet arsenal dans un tiroir de la table que je fermais à clé, je téléphonais à Bontch et lui dépêchais l'anarchiste.

Environ une heure plus tard mon anarchiste revint de chez le chef du Secrétariat, l'air très satisfait.

– Eh bien, nous nous sommes entendus. Bon. Un enterrement splendide, de première classe. Bon. Rends-moi mes armes, je m'en vais.

– Puisque vous vous êtes entendus, tant mieux. Quant aux armes... tu en as beaucoup trop. Tu risques de te faire sauter toi-même et de blesser les gens. Reprends ton revolver, – je lui en tendis un, – et le reste, je le garde chez moi, ce sera plus sûr.

Je croyais que l'anarchiste allait se fâcher car ils tiennent tous beaucoup aux armes mais il n'en fut rien.

– Tu es un pingre, voilà ce que tu es, dit-il. Bon, va au diable, garde ces babioles comme souvenir. Bon. Nous avons de cette marchandise en suffisance. Bon.

Cette fois-là notre rencontre avec le délégué des anarchistes se termina paisiblement.

Les anarchistes « idéalistes », dont la majorité étaient des intellectuels déclassés et révoltés, n'étaient pas particulièrement dangereux. Mais qu'ils

le veuillent ou non, ils constituaient un aimant pour toute sorte d'individus peu recommandables, amateurs de gain facile, d'aventuriers et tout simplement de bandits, cambrioleurs et autres représentants de la pègre. Parfois l'agitation démagogique, effrenée des anarchistes avait une certaine influence sur des soldats, des matelots et même des ouvriers, insuffisamment mûrs et mal aguerris en ce qui concerne l'esprit de classe. Aussi, le pouvoir des Soviets dut bientôt s'occuper sérieusement des anarchistes.

J'eus l'occasion d'observer de près les effets de l'action délétère des anarchistes à l'époque justement où se déroulaient les événements dont il vient d'être question.

Une fois, vers le soir, Podvoïski me téléphona pour me dire de passer au Comité révolutionnaire militaire. En entrant, je le vis assis à sa table plus sombre que la nuit. Je pressentis qu'un malheur était arrivé. C'était bien cela.

Avec calme, sans élever la voix, Podvoïski m'expliqua que quelques jours auparavant, un détachement de marins de Cronstadt comptant 500 hommes ou même plus, était rentré d'Ukraine à Pétrograd. Le détachement s'était installé dans les locaux d'une école, perspective Nevski. Les matelots avaient une conduite scandaleuse, se soûlaient, se livraient à la débauche. Des anarchistes qui s'étaient faufilés dans le détachement y faisaient la loi. De fait, ce détachement était totalement corrompu. Il fallait apparemment le dissoudre, arrêter les meneurs et les faire juger avec toute la rigueur des lois révolutionnaires.

– Jolis, ces gars de Cronstadt ! Ils déshonorent la flotte de la Baltique ! termina avec amertume Podvoïski.

J'étais accablé au point de ne rien pouvoir dire. Des marins de la Baltique, l'orgueil et la gloire de la révolution, devenus un ramassis de brigands ? Non, ce n'était pas possible !

– Nikolaï Ilitch ! C'est peut-être une erreur ? Ce ne sont peut-être pas des gars de Cronstadt ? Peut-être pas même des matelots ?

– Non, mon ami, nos informations sont exactes. Il est exact que c'est un détachement de matelots, et il est également exact qu'ils se conduisent indignement. Il se peut que le détachement ne soit pas entièrement corrompu, c'est une autre affaire. Mais en tout cas, une partie est pervertie. Quant à vérifier, nous allons vérifier, mais il faudra probablement dissoudre le détachement et déférer les meneurs aux tribunaux. C'est toi que nous chargeons d'enquêter sur l'affaire.

En quittant le Comité révolutionnaire j'étais tout à fait démoralisé. Comme si l'on m'avait craché dans l'âme. Se peut-il, pensai-je, que nos braves matelots soient tombés si bas ? Non, il devait y avoir autre chose.

Mais il ne s'agissait pas de discuter. Il fallait agir, mais comment ? 500 matelots ce n'est pas rien, ce n'est pas une douzaine d'anarchistes.

Pour établir un plan d'action concret, je décidai de procéder à une reconnaissance à fond. J'en chargeai Ozol, le commissaire du 1er détachement communiste des tirailleurs lettons.

On pouvait faire toute confiance à Ozol, un métallurgiste de Riga, un bolchévik ayant milité

dans la clandestinité. Peu loquace, toujours calme et maître de soi, Ozol faisait preuve d'une volonté de fer dès qu'il s'agissait de lutter pour la révolution. Les tirailleurs lettons et tous ceux qui le connaissaient le respectaient et l'aimaient. C'était un brave garçon, tout à fait sûr !

Je fis venir Ozol chez moi et lui exposai brièvement l'affaire. Il accepta d'aller en reconnaissance avec un calme imperturbable, comme s'il s'agissait d'une petite promenade d'agrément. Or, ce n'était pas une tâche facile qu'on lui confiait. Il fallait s'introduire dans le détachement, étudier minutieusement les lieux, examiner personnellement les endroits où l'on gardait les armes, se rendre compte de la façon dont se faisait le service de garde et faire connaissance avec les matelots. Du reste, peut-on énumérer toutes les tâches qui peuvent échouer à un éclaireur ? Et cela, sans éveiller de soupçons, sinon on risque de se faire vider avant d' avoir pu réunir un seul renseignement, ou même d'être assommé si les informations de Podvoïski étaient vraies ne fût-ce qu'à moitié !

Après avoir soigneusement examiné et pesé les choses, nous choisîmes le moyen le plus simple et le plus naturel. Ozol, accompagné d'un de ses tirailleurs, devait se présenter dans le détachement, soi-disant à la recherche d'un ami à lui, un certain matelot Ivanov avec lequel il était monté à l'assaut du Palais d'Hiver. Il ignorait sur quel navire servait Ivanov, il savait seulement qu'il était de Cronstadt. A l'époque, c'était un cas très ordinaire qui ne pouvait susciter aucune méfiance. Parmi les matelots du détachement il devait

sûrement y avoir plusieurs Ivanov. On les présenterait tous à Ozol, car les matelots sont des gens accueillants. Ozol parlerait à chaque Ivanov et voyant que ce n'était pas celui-là, il demanderait de lui en montrer un autre ; il passerait ainsi deux ou trois heures dans le détachement et apprendrait tout ce qu'il fallait.

Au matin, Ozol partit en mission avec un des tirailleurs lettons. Deux heures s'écoulèrent, puis trois, Ozol ne rentrait pas. Je commençais déjà à être sérieusement inquiet quand je le vis apparaître. Il entra, s'assit sans mot dire, alluma sans hâte une cigarette.

– Eh alors ?

– Tout va bien.

En quelques mots, laconiquement mais avec une précision rigoureuse, Ozol exposa la situation. Il avait élucidé tout ce qui nous intéressait. Ce qu'il n'avait pas pu voir de ses propres yeux, les matelots bavards le lui avaient raconté en l'aidant à retrouver le mythique Ivanov.

En effet, le détachement comptait environ 500 hommes, tous des gars de Cronstadt. Ozol n'avait pas vu de gens éméchés, rien remarqué de particulièrement préjudiciable. Mais l'ordre ne régnait pas non plus. Le service de garde obligatoire n'était pas assuré, il n'y avait qu'un seul poste à l'extérieur, à l'entrée de l'école. A l'intérieur, pas de poste.

Le détachement occupait le rez-de-chaussée d'une école. Il n'y avait pas de couchettes, les matelots dormaient dans de vastes pièces sur des matelas jetés à même le plancher. Plus de la moitié du détachement couchait dans l'immense salle

des fêtes. C'est aussi là-bas que tous les fusils du détachement étaient dressés en faisceaux contre le mur. Les mitrailleuses se trouvaient dans une pièce attenante à la salle. Pas de sentinelle pour les garder.

Il y avait bien des plantons et des hommes de service, mais ils vaquaient à leurs obligations avec négligence et dormaient la nuit. On n'est pas au front ici, disaient-ils, inutile de trop s'en faire !

D'après les conversations qu'Ozol avait pu surprendre, tout n'était pas calme dans le détachement, mais il n'avait pu saisir de quoi il s'agissait.

... La nuit tomba. Deux camions et une voiture s'arrêtèrent devant l'entrée centrale du Smolny. Une trentaine de tirailleurs lettons armés de trois mitrailleuses montèrent dans les camions, Ozol, Berzine, le chef des tirailleurs lettons, Manaïenko et moi, prîmes place dans la voiture et notre petit détachement se mit en route.

Ozol donna l'ordre de stopper à deux cents mètres de l'école pour que le bruit des camions ne donne pas l'éveil. Rapidement, dans un silence absolu, les hommes débarquèrent.

Une sentinelle faisait la navette devant l'entrée, le col de sa vareuse relevé, les mains enfouies dans les manches de sa veste et serrant sous son bras un fusil à la baïonnette pointée. L'avant-garde, Ozol en tête, passa en silence devant la sentinelle. Nous le suivions, moi et Manaïenko ; le reste de notre petit détachement, conduit par Berzine, fermait la marche.

Parvenus à la hauteur de la sentinelle, Manaïenko et moi (nous aussi en vareuses et bonnets de matelot), nous nous arrêtâmes ; j'allumai

une cigarette. La flamme du briquet était le signal. Le groupe d'Ozol se déploya et approcha de l'édifice d'un côté, Berzine de l'autre.

Je fis un pas vers la sentinelle et posai la main sur le canon de son fusil. Manaïenko se tenait à côté, prêt à intervenir.

– Tu ne me reconnais pas, frérot ? demandai-je à la sentinelle avec calme, sans lever la voix.

Il tira brusquement à soi le fusil.

– Ho-là, trêve de plaisanteries ! En voilà un ami !

A l'instant même Manaïenko lui saisit les bras et les serra comme dans un étau d'acier. Surprise par cette brusque attaque, la sentinelle ne pouvait faire un mouvement. Je réussis aisément à lui prendre son fusil.

– Pour un ami, je n'en suis pas un, mais il serait bon quand même que tu me reconnaisse. Je suis Malkov, le commandant du Smolny. T'as entendu parler de moi ? On va te mettre aux arrêts pour avoir mal monté la garde. Tu vas passer un moment au poste, ça te rendra plus intelligent. Arrêtez-le !

Les Lettons saisirent la sentinelle tout à fait déconfite et notre détachement pénétra sans obstacle dans l'édifice. Sur l'ordre d'Ozol, on plaça un petit peloton avec une mitrailleuse devant l'entrée des pièces où séjournait une partie des matelots, et nous fîmes irruption dans la salle des fêtes. Avant que les matelots qui dormaient eussent le temps de se réveiller et de comprendre ce qu'il leur arrivait, les Lettons, baïonnettes croisées, avaient déjà pris position devant les fais-

ceaux de fusils. Berzine, Manaïenko, deux mitrailleurs lettons et moi roulâmes les mitrailleuses au centre de la pièce de façon à battre toute la salle.

– Que tout le monde reste à sa place, sans bouger. Celui qui lèvera la tête le premier recevra une bordée du tonnerre !

Cette fois tous se réveillèrent. On remua sur les matelas, un murmure discret de voix s'éleva, mais pas un matelot n'essaya de se redresser. Sans lâcher un seul instant l'initiative, sans permettre aux matelots de se ressaisir et de songer à la résistance, je poursuivis :

– Je suis Malkov, le commandant du Smolny, matelot sur le croiseur *Diana.* Je suis là par ordre du Comité révolutionnaire militaire. Je vais désarmer votre détachement. Ça se soûle, ça fait du scandale, ça déshonore toute la flotte de la Baltique et ça se prétend des gars de Cronstadt ! Jolis gars de Cronstadt, en vérité...

Et sans plus me retenir, je lançai un juron tellement carabiné que malgré le tragique de la situation une exclamation enthousiaste parvint d'un coin de la salle :

– C'qu'il est fort en gueule ! Bravo le *Diana !*

Cette excalmation détendit l'atmosphère. Des rires fusèrent, on lança des plaisanteries, des questions. Et cela en position horizontale, sous la menace de nos mitrailleuses. Levant le bras, je rétablis le silence.

– Où sont le chef du détachement et le commissaire ? Qu'ils s'amènent. Je vais leur parler, devant tout le monde !

D'un des matelas les plus proches, une voix monta :

– Mais ils ne sont pas là. Ils sont dans la pièce voisine.

De dessous la couverture un bras nu émergea indiquant une porte dans un coin de la salle. Sans mot dire, je fis un signe de tête à Berzine. Il se dirigea vers cette porte, mais soudain elle s'ouvrit toute grande avec fracas. Deux matelots armés de pistolets et des bombes se tenaient sur le seuil. Dans la salle le silence se rétablit, sinistre, menaçant. Les Lettons se collèrent aux mitrailleuses, les autres, devant les faisceaux, firent claquer les culasses... Un instant encore et quelque chose de terrible aurait pu se produire... C'est alors qu'un des matelots qui se tenaient sur le seuil de la porte (c'était le commissaire du détachement), me regarda et demanda en hésitant :

– Malkov, Pavel, serait-ce toi, par hasard ?

En le regardant, je reconnus le matelot de l'*Avrora* avec lequel, à la veille des journées d'Octobre, nous avions discuté des moyens de transférer à Cronstadt le yacht du tsar, le *Standart.*

– C'est bien moi, en effet, mais toi, voilà où tu en es ! Vous avez déshonoré la flotte, tout Pétrograd en parle. Depuis votre retour, ce ne sont que soûleries, pillages. J'ai honte, rien qu'à vous regarder.

– Halte-là, commandant ! Marche arrière ! On n'est pas sans péché certes, mais ne médis pas du détachement ! Nous avons nous-mêmes réglé leur compte aux pourris.

Perplexe, je regardai le commissaire.

– Dis donc, mets de côté tes joujoux, poursuivit-il impassible, en montrant d'un signe de tête nos mitrailleuses. T'es pas venu chez des gardes blancs, ni dans un club d'officiers. Laisse les gars se lever et alors on causera entre hommes, entre matelots.

Un bourdonnement unanime approuva le commissaire. Il n'était ni menaçant ni hostile. En effet, nous étions chez des copains, chez des marins de la Baltique.

– Bon ! Levez-vous, hardis guerriers. Et dire que ça s'appelle un détachement de combat, des gars de Cronstadt. Ils roupillent comme dans le plumard de leur femme. On n'a qu'à venir et les prendre à mains nues.

Entre-temps, les matelots se levaient vivement, se hâtaient d'enfiler leurs pantalons et leurs vestes. Certains ayant reconnu Ozol s'exclamaient :

– Vois, vois donc, ce fils de diable ! Voilà le copain qu'il cherchait !

– Pour un malin, c'en est un, celui-là !

On ouvrit le meeting. Le commandant du détachement et le commissaire racontèrent que dès avant leur départ pour l'Ukraine, alors qu'on formait le détachement, quelques anarchistes y furent incorporés. Leur propagande démagogique tourna la tête à certains jeunes matelots. En Ukraine déjà, pendant les combats acharnés, on nota plusieurs infractions à la discipline, mais il ne s'agissait que de délits insignifiants. Par contre, quand le détachement rentra à Pétrograd et que la tension se fut relâchée, les anarchistes firent les quatre cents coups. Ils s'étaient procuré, on ne

savait d'où, du vin, se soûlaient, faisaient la bombe...

Hier justement, on avait commencé à s'occuper d'eux pour de bon. Vers le soir, les meneurs avaient été arrêtés et enfermés dans une des pièces pour être conduits ensuite au Smolny. Les autres, ceux qui par bêtise les avaient suivis, avaient donné leur parole d'honneur de ne plus jamais faire de scandale. Le détachement leur faisait confiance et répondait d'eux.

– Pour ce qui est de la discipline et du fait que vous nous avez surpris comme des poules dans leur poulailler, termina le commissaire, ça, vous avez raison. Mais c'est une autre paire de manches. C'est une affaire intérieure ; ne nous en veuillez pas, mais nous allons démêler les choses nous-mêmes, sans étrangers.

Le meeting étant clos, nous n'avions plus rien à faire ici. Après avoir amicalement pris congé de nos récents « adversaires », nous quittâmes le détachement le cœur soulagé.

– Quels gaillards ! fit Ozol, songeur, pendant le chemin du retour à Smolny. Des cœurs d'or !

Il se tut pendant quelques instants, puis reprit sur un autre ton, dur, tranchant :

– Quant à cette vermine... De la mauvaise herbe qu'il faut extirper sans pitié aucune !

Tôt dans la matinée, les matelots amenèrent au Smolny sous convoi les instigateurs des débauches. Après les avoir mis aux arrêts, je m'en fus au Comité révolutionnaire faire un rapport détaillé à Podvoïski.

Il me semble, dis-je en terminant, qu'il n'est pas nécessaire de désarmer et de dissoudre le détachement.

– Non, ce n'est pas nécessaire, confirma Podvoïski. L'affaire est close.

* * *

Survint l'année 1918. La situation à Pétrograd s'était stabilisée et petit à petit la vie reprenait son cours. Le pouvoir des Soviets s'étendait victorieusement dans tout le pays. Le 22 janvier (4 février) 1918, le Conseil des commissaires du peuple lança un appel :

« A tous, à tous, à tous !!!

Plusieurs journaux de l'étranger publient de fausses nouvelles sur les horreurs et le cahos à Pétrograd, etc.

Toutes ces informations sont absolument fausses. A Pétrograd et à Moscou, le calme est absolu. Il n'y a pas eu d'arrestations de socialistes. Kiev est aux mains du pouvoir des Soviets d'Ukraine. La Rada bourgeoise de Kiev est tombée et s'est dispersée. Le pouvoir soviétique d'Ukraine a été unanimement reconnu à Kharkov. Sur le Don, 46 régiments cosaques se sont soulevés contre Kalédine. Orenbourg est aux mains du pouvoir des Soviets, le chef cosaque Doutov a été défait et s'est enfui...

A Pétrograd, le ravitaillement s'est amélioré. Aujourd'hui, 22 janvier 1918, ancien style, les ouvriers de Pétrograd livrent 10 wagons de produits alimentaires pour aider les Finlandais. »

Le texte du radiotélégramme qui fit le tour du monde avait été rédigé par Lénine. Oui, le pou-

voir des Soviets tenait ferme, un strict ordre révolutionnaire était en train de s'établir dans tout le pays.

Certes, nous avions encore à surmonter d'immenses difficultés. Le pays était en ruines, c'était l'héritage légué à la jeune République des Soviets par la domination séculaire des tsars et les quatre années de la terrible guerre impérialiste. On manquait toujours de vivres, de combustible, de vêtements. Beaucoup de fabriques et d'usines étaient immobilisées. De temps à autre on découvrait des complots contre-révolutionnaires. Les propriétaires fonciers et les capitalistes russes n'entendaient pas renoncer sans lutte à leur domination, ne voulaient pas reconnaître le pouvoir des Soviets, s'efforçaient de lui nuire toujours et partout. La bourgeoisie d'Angleterre, de France, des Etats-Unis et des autres pays capitalistes les soutenait par tous les moyens. Une partie considérable du territoire de notre pays était sous la botte des soldats du Kaiser, car la guerre avec l'Allemagne n'était pas encore terminée.

Le début de janvier 1918 fut marqué par la découverte d'une grave conspiration d'officiers contre-révolutionnaires à Pétrograd. La sédition devait éclater le 5 (18) janvier 1918, jour de l'ouverture de la Constituante. La conspiration avait été éventée à temps par la Tchéka ; néanmoins, le jour de l'ouverture, quelques provocateurs qui n'avaient pas été appréhendés, tentèrent d'organiser une manifestation dans les rues de Pétrograd. Quand ce plan échoua, ils firent feu çà et là sur les gardes rouges, les patrouilles de soldats et de matelots qui veillaient à l'ordre dans la vil-

le. Le lendemain, ils répandirent des bruits calomnieux, prétendant que c'étaient les gardes rouges qui auraient fusillé les ouvriers.

Le 7 janvier 1918, un dimanche, le Comité exécutif du Soviet des députés ouvriers et soldats de Pétrograd publia un appel dans les *Izvestia :*

« A toute la population de Pétrograd !

« Les ennemis du peuple, les contre-révolutionnaires et les saboteurs, font courir le bruit que le 5 janvier, les soldats et les ouvriers révolutionnaires auraient fait feu sur des paisibles manifestations d'ouvriers.

Cela n'a qu'un but: semer la panique et l'inquiétude et provoquer des excès parmi les masses laborieuses, et, sous ce couvert, perpétrer contre les chefs de la révolution les attentats qu'ils préparent de longue date.

Il a déjà été établi que des coups de feu ont été tirés dans un but de provocation contre les ouvriers, les soldats et les matelots qui veillent à l'ordre dans la capitale.

Le Comité exécutif du Soviet des députés ouvriers et soldats de Pétrograd procède à une enquête sévère sur les événements du 5 janvier. Tous ceux qui sont coupables d'avoir versé le sang des ouvriers et des soldats révolutionnaires seront déférés devant les tribunaux. . .

Le Comité exécutif du Soviet des députés ouvriers et soldats de Pétrograd. »

L'Assemblée constituante dont le caractère antipopulaire, hostile au pouvoir soviétique se manifesta d'emblée, vécut moins de 24 heures et le lendemain même de son ouverture fut dissoute

sur décision du Conseil des commissaires du peuple et du C.E.C.R.

C'est Anatoli Jélezniakov qui « clôtura » l'Assemblée constituante, ce même Jélezniakov avec lequel nous avions, il n'y a pas longtemps, procédé au transfert du yacht du tsar à Cronstadt. Il commandait la garde du palais de Tauride le jour de l'ouverture de la Constituante. Il avait vu Lénine, Sverdlov et les autres bolchéviks quitter l'Assemblée après qu'elle eut repoussé la Déclaration des droits du peuple travailleur et exploité, rédigée par Lénine et présentée par Sverdlov. Tôt dans la matinée du 6 janvier, Jélezniakov monta à la tribune et proposa aux socialistes-révolutionnaires de droite, aux menchéviks et aux autres ennemis de la révolution, restés dans la salle de vider les lieux ; il déclara inexorablement : « La garde est fatiguée ! »

Janvier 1918 prit fin, février commença. Le 18 février*, le commandement allemand rompit traîtreusement l'armistice avec la Russie des Soviets et les hordes allemandes déferlèrent jusqu'au cœur du pays. Un danger mortel pesait sur la République des Soviets. Lénine exigea que la paix avec l'Allemagne soit immédiatement conclue et adressa en même temps aux travailleurs du pays un appel enflammé : « La Patrie socialiste est en danger ! »

A Pétrograd, les sirènes des fabriques et des usines hurlaient lugubrement. Le prolétariat de la ville se dressa résolument à la défense de la

---

* D'après le calendrier nouveau style, adopté dans la Russie des Soviets à partir du 1er février 1918. *(N.R.)*

capitale révolutionnaire. Comme dans les journées d'Octobre, les ouvriers et les ouvrières de Pétrograd le Rouge coulèrent en un flot ininterrompu vers le Smolny. Tous ceux qui étaient capables de tenir un fusil en main prenaient place dans les rangs. On formait en toute hâte des détachements et des droujines, des bataillons et des régiments qui, du Smolny, se rendaient directement au combat en chantant.

Un comité révolutionnaire chargé de la défense de la ville fut constituée, comprenant Sverdlov, Blagonravov, Bontch-Brouévitch, Volodarski, Goussev, Eréméev, Kossior, Krylenko, Mékhanochine, Podvoïski, Ouritski et d'autres dirigeants en vue de notre parti et d'éminents chefs militaires.

Le Comité de la défense révolutionnaire, placé sous la direction immédiate de Lénine, mobilisa les forces pour la lutte contre les envahisseurs allemands ; en même temps, il enrayait d'une main ferme toutes les tentatives de la contre-révolution de porter un coup dans le dos du pouvoir des Soviets.

Ces jours-là, on découvrit à Pétrograd quelques petits groupes contre-révolutionnaires et presque toujours ce fut aux tirailleurs lettons que l'on confia le soin de les liquider. Ils opéraient d'une manière parfaite, tout comme ils montaient à la perfection la garde du Smolny. C'étaient pour la plupart des communistes, entièrement dévoués à la cause de la révolution prolétarienne et au pouvoir des Soviets. Austères, énergiques, ils ignoraient la peur dans la lutte contre les ennemis de la révolution, ils étaient unis et disciplinés

au plus haut point, et pouvaient être qualifiés à juste titre, avec les gardes rouges de Pétrograd et les marins de la Baltique, de gardes de fer de la Révolution d'Octobre.

... Au début de mars 1918, Ouritski me téléphona. Les ouvriers de Kolpino, ayant arrêté le grand-duc Mikhaïl Alexandrovitch Romanov, frère de Nicolas II, qui s'était réfugié dans les environs de Pétrograd, voulaient le lyncher. La colère des ouvriers contre le grand-duc qui intriguait sans cesse contre le pouvoir des Soviets, avait beau être juste, on ne pouvait admettre qu'ils se fassent justice eux-mêmes.

Ouritski me donna l'ordre d'aller immédiatement chercher le grand-duc et de le mettre aux arrêts au Smolny sous bonne garde, mais séparément des autres détenus, afin que personne d'étranger ne sache où il se trouve.

– Si les représentants des ouvriers de Kolpino viennent vous trouver pour que vous leur livriez Mikhaïl, répondez-leur : il n'est pas chez nous. Force nous est d'agir ainsi, car les gens sont très montés. Entre-temps, nous déciderons de ce qu'on va faire de lui.

J'obéis. Je mis au secret Mikhaïl Romanov dans une pièce isolée, au deuxième étage du Smolny et postai des sentinelles sûres. J'allais plusieurs fois par jour vérifier personnellement si le frère du tsar était bien gardé.

Les craintes d'Ouritski ne se confirmèrent pas. Aucun ouvrier ne vint réclamer Mikhaïl. La conviction que le gouvernement soviétique déciderait avec équité du sort de ce descendant de la dynastie exécrée des Romanov était bien plus forte

chez les ouvriers que la haine et la colère spontanée*.

Mais ces jours-là, je n'avais plus la tête à Mikhaïl Romanov. J'avais d'autres tâches à accomplir, bien plus importantes.

Une fois, au début de mars, Sverdlov me fit venir chez lui pendant la nuit et m'annonça que sur proposition de Lénine il avait été décidé de transférer le gouvernement de Pétrograd à Moscou. Le Comité exécutif central de Russie partira le premier, dit Sverdlov, puis ce sera le tour du Sovnarkom (Conseil des commissaires du peuple). Par la suite, toutes les administrations seront graduellement transférées à Moscou.

– Quant à vous, camarade Malkov, il vous faudra prendre une part des plus actives au transfert du gouvernement. Vous êtes chargé de veiller sur le train du Sovnarkom. Vous êtes nommé commandant du convoi. N'oubliez pas que Lénine

---

* Le 9 mars 1918, le Conseil des commissaires du peuple prit la résolution suivante :

« Jusqu'à nouvel ordre, déporter dans la province de Perm l'ex-grand duc Mikhaïl Alexandrovitch Romanov, son secrétaire Nikolaï Nikolaïévitch Johnson, le secrétaire du palais de Gatchina Alexandre Mikhaïlovitch Vlassov et l'ancien chef de la gendarmerie des chemins de fer de Gatchina, Piotr Ludvigovitch Znamérovski. Le lieu de leur résidence dans la province de Perm sera fixé par le Soviet des députés des ouvriers, soldats et paysans, mais Johnson ne devra pas résider dans la même ville que l'ex-grand duc Mikhaïl Romanov.

Le Président du Conseil des commissaires du peuple.

V. Oulianov (Lénine). »

voyagera dans ce train. Il faudra vous occuper tout particulièrement de sa sécurité en cours de route et tout organiser pour le mieux.

Sverdlov me dit que pendant le trajet, la garde du train du Conseil des commissaires du peuple serait confiée aux tirailleurs lettons du Smolny.

– Choisissez 150 ou 200 hommes de toute confiance, ils vous accompagneront. Le détachement des tirailleurs lettons sera transféré à Moscou au complet. Ceux qui ne partiront pas avec le train du Sovnarkom, quitteront Pétrograd les jours suivants. A Moscou, les tirailleurs lettons assumeront la garde du Kremlin où résidera le gouvernement, et de l'hôtel « National ». Vladimir Ilitch habitera au « National » ainsi que plusieurs autres camarades. Les Lettons seront cantonnés au Kremlin.

– J'ai compris, Yakov Mikhaïlovitch. Je me levai estimant que l'entretien était terminé.

– Eh bien, et votre propre sort ne vous intéresse donc pas ? demanda Sverdlov en m'arrêtant.

– Si, il m'intéresse, bien sûr. Mais je suppose que vous m'informerez quand il le faudra.

– Je vous informerai, sans faute. Yakov Mikhaïlovitch sourit. Eh bien, voilà : vous êtes nommé commandant du Kremlin de Moscou, et vous entrerez en fonctions dès votre arrivée dans cette ville.

Quelques jours plus tard je reçus un ordre en conséquence du Secrétariat du Conseil des commissaires du peuple. Les préparatifs commencèrent. Je choisis 150 tirailleurs lettons et leur donnai des instructions détaillées, mais sans les informer préalablement des personnes qui voyage-

raient dans le train dont ils devraient assurer la sécurité.

Le 9 mars, au matin, le Présidium et une partie des membres du Comité exécutif central de Russie quittèrent Pétrograd par train spécial à destination de Moscou. Lénine devait partir le lendemain, le 10 mars 1918.

Tout était prêt chez moi en vue du départ, quand soudain, dans la soirée, Ouritski me fit appeler.

– On nous informe qu'un mauvais coup se prépare dans deux régiments d'infanterie. Des élèves officiers s'y sont infiltrés, ont réussi à en convaincre quelques-uns et préparent une manifestation contre-révolutionnaire. Des mesures urgentes s'imposent.

J'étais interdit.

– Mais que faire ? J'ai reçu l'ordre de Sverdlov de partir avec Vladimir Ilitch, d'assurer sa sécurité ; aujourd'hui j'ai reçu l'ordre officiel de Bontch-Brouévitch. Je suis en train de mettre au courant mon successeur...

Volodarski* entra dans le cabinet d'Ouritski :

– Tiens, Malkov est là, et moi qui le cherche partout au Smolny !

Nouveau désagrément ! Il s'avéra que certains responsables qui restaient à Pétrograd, ayant ap-

---

* V. *Volodarski* (Goldstein M. M. 1891-1918), bolchévik, prit part à la révolution d'Octobre 1917. Adhéra au mouvement révolutionnaire dès 1905. Après octobre fut élu membre du Comité Exécutif central de Russie et de son Présidium, nommé commissaire pour les affaires de la presse, l'agitation et la propagande. Assassiné par les s.-r. *(N.R.)*

pris que je devais partir le lendemain avec un fort contingent de Lettons, avaient objecté. A leur avis, je devais personnellement transmettre la garde du Smolny aux nouvelles unités, et il ne fallait pas que je parte avec les Lettons avant que la nouvelle garde soit constituée. D'après Volodarski, Zinoviev surtout était en proie à la panique, c'est tout juste s'il n'avait pas piqué une crise de nerfs.

– Pour ma part, ajouta Volodarski, je n'envisage pas les choses d'une façon aussi sinistre, mais il y en a qui sont furieux.

Ouritski fit une grimace de mécontentement. A lui aussi cette panique déplaisait visiblement.

Tout en regardant distraitement l'ordre de Bontch-Brouévitch que je lui avais présenté, il articula pensivement :

– Tu vois comment les choses tournent. En effet, on a besoin de toi à Pétrograd, et pas seulement pour rétablir l'ordre dans les régiments, mais aussi pour mettre sur pied la garde du Smolny, qu'il va falloir entièrement réorganiser étant donné votre départ. D'autre part, tu es chargé d'une mission de confiance, et ni moi ni lui, – Ouritski fit un signe de tête du côté de Volodarski, – ne pouvons annuler l'ordre de Sverdlov. Or, Sverdlov est déjà parti. Il ne reste qu'un moyen : s'adresser à Vladimir Ilitch. A lui de décider.

Le lendemain, vers huit heures du matin, ayant appris que Lénine était chez lui (il était venu de bonne heure pour préparer le départ), Volodarski et moi allâmes le trouver. Les camions grondaient déjà devant le perron du Smolny et les tirailleurs lettons, désignés pour accompagner le convoi du

Sovnarkom, étaient juste en train de se rassembler.

Tout d'abord Lénine accueillit avec un certain scepticisme les arguments de Volodarski suivant lesquels le Smolny resterait presque sans garde. Comment, 300 Lettons ne suffisaient pas ! Mais quand nous lui eûmes appris la situation dans les deux régiments d'infanterie et fait part du point de vue d'Ouritski, Lénine changea d'avis :

– Bon, dit-il. Malkov n'a qu'à rester ici. On peut laisser aussi une partie des Lettons désignés pour la garde du train du Sovnarkom. Nous nous contenterons d'un plus petit nombre.

Mais là je protestai avec véhémence : je resterai s'il le fallait. Je ne partirai pas avant d'avoir rétabli l'ordre dans les régiments et organisé la garde du Smolny. Mais je ne retirerai pas un seul homme du train du Sovnarkom. Ce serait inadmissible.

– Bon, acquiesça Vladimir Ilitch. C'est à vous de décider.

Je dépêchai quelques tirailleurs lettons parmi les plus dégourdis pour effectuer une reconnaissance dans les régiments suspects, puis je me rendis à la gare «Plate-forme des fleurs» afin de surveiller l'embarquement et l'organisation de la garde du train. Tout se passa sans incident et à l'heure fixée le convoi du Conseil des commissaires du peuple s'ébranla, emmenant Lénine à Moscou.

Quand je regagnai le Smolny, nos éclaireurs étaient déjà rentrés. La nuit même, deux groupes de tirailleurs lettons, d'une quarantaine d'hommes chacun, partirent en opération. J'en commandais un, l'autre avait à sa tête Ozol.

Après avoir désarmé sans trop de bruit la sentinelle en faction devant l'entrée de la caserne, nous nous saisîmes des dépôts d'armes et fîmes lever le régiment au signal d'alerte. Aucun des soldats ne tenta de résister. Tout se passa dans le plus grand calme. Les soldats chargèrent eux-mêmes les mitrailleuses, les fusils et les munitions du régiment dans les camions arrivés entre-temps.

Chez Ozol aussi, les choses se passèrent sans incident.

Après avoir désarmé les régiments, nous procédâmes à la mise en place des nouvelles unités qui devaient dorénavant assurer la garde du Smolny. Cela nous prit environ une semaine. Quand le dernier Letton eut quitté le Smolny, je transmis mes pouvoirs au nouveau commandant et je partis pour Moscou. Mes fonctions de commandant du Smolny, de cette glorieuse citadelle du grand Octobre, étaient terminées. Moscou m'attendait, le Kremlin...

Adieu Smolny !

MOSCOU,
LE KREMLIN

Россія
объявляется
Республикой
Совѣтовъ
Рабочихъ,
Солдатскихъ и
Крестьянскихъ
Депутатовъ.

Extrait de la « Déclaration des droits du peuple travailleur et exploité ». 1918.

LA RUSSIE EST PROCLAMÉE RÉPUBLIQUE DES SOVIETS DES DÉPUTÉS OUVRIERS, SOLDATS ET PAYSANS.

LE COMMANDANT DU KREMLIN

Et voilà Moscou ! Comment est-elle, cette ancienne capitale des tsars, aujourd'hui capitale du premier Etat au monde des ouvriers et des paysans ?

Je n'avais jamais été à Moscou et j'observai chaque chose avec un immense intérêt. Je dois avouer que ma première impression fut assez défavorable. Après Pétrograd, Moscou me sembla par trop provinciale et délabrée. Les rues étroites, tortues, sales, aux pavés ébréchés, contrastaient avec les larges avenues de Pétrograd, droites comme des flèches, pavées de bois. Les maisons étaient vétustes, dégradées. Çà et là, leurs murs gardaient les traces des balles et des obus d'Octobre. Même au centre de la ville, sans parler des faubourgs, les maisons de pierre à quatre ou cinq étages alternaient avec de misérables masures de bois.

En face du perron de l'hôtel « National » où s'étaient installés après leur arrivée à Moscou Lénine et quelques autres camarades, se dressait une chapelle surmontée d'une énorme croix. De-

puis le « National » jusqu'à la place du Théâtre s'étalait Okhotny Riad, un chaos de boutiques, d'échoppes, de petites baraques en bois, parfois en briques, au milieu duquel émergeait, tel un géant, la Maison des Syndicats, ancien Club de la noblesse.

L'étroite rue Tverskaïa* descendait en pente roide depuis la maison du gouverneur général (actuellement le Soviet de Moscou), longeait l'hôtel « National », Okhotny Riad et débouchait devant la chapelle Iverskaïa qui barrait l'entrée de la Place Rouge. Des deux côtés de la chapelle, sous des voûtes, il y avait d'étroits passages où deux charrettes pouvaient à peine passer de front.

Devant la chapelle il y avait toujours foule : mendiants, trafiquants, voleurs ; on entendait un bourdonnement incessant de voix, des jurons orduriers emplissaient l'air. C'était ici, et aussi place Soukharevskaïa où, au pied de la gigantesque tour du même nom, un immense marché débordait jusqu'aux rues et ruelles voisines, que la foule était la plus dense. Mais comparées à celles de Pétrograd, la plupart des rues semblaient presque désertes. Les passants étaient rares, des traîneaux attelés et quelques charrettes cheminaient mélancoliquement. Parfois une auto (il n'y en avait que trois ou quatre centaines à Moscou, en 1918), passait en trombe faisant jaillir un éventail de neige fondue et de boue. Les tramways étaient le principal moyen de transport, mais ils étaient rares et circulaient sans aucun horaire.

---

* Aujourd'hui, rue Gorki. (*N.R.*)

Parfois ils restaient au dépôt des journées entières car le courant électrique faisait défaut. Il y avait aussi les fiacres : en hiver, c'étaient de petits traîneaux où l'on tenait à deux, en été des voitures. Etant donné la pénurie d'automobiles, beaucoup de responsables, membres des collèges des Commissariats du peuple, et même certains commissaires du peuple adjoints se déplaçaient dans des calèches attachées aux administrations au même titre que les automobiles.

Les magasins et les boutiques étaient presque tous fermés. Des cadenas déjà rouillés pendaient à leurs portes. Ceux qui restaient ouverts délivraient du millet sur présentation des cartes de ravitaillement et un morceau de savon par personne et par mois. Par contre, les trafiquants prospéraient. On vendait en sous-main n'importe quoi, en n'importe quelle quantité, depuis la demi-livre de sucre ou de beurre jusqu'à la coco, depuis les culottes militaires usagées jusqu'aux pièces de drap ou de velours extra.

Les restaurants chics de Moscou et les luxueuses tavernes étaient fermés depuis longtemps, dans les cantines on servait une soupe claire et du gruau de millet (également contre des talons de ravitaillement). Par contre, les boîtes de nuit et les tripots prospéraient. A Okhotny Riad, par exemple, non loin du « National » un bourdonnement de voix ivres montait toute la nuit d'un cabaret semi-légal, dénommé « le Sous-Sol ». Ici se réunissaient les nobliaux et les marchands qui n'avaient pas encore pu quitter la Russie soviétique, des poètes décadents, des diplomates étrangers et des cocottes, des trafiquants et des ban-

dits. On payait un argent fou pour une bouteille de champagne, une portion de caviar. On y trouvait tout ce que l'on pouvait souhaiter. Le vin coulait à flot, les putains poussaient des cris hystériques, sur une petite estrade minaudait et grasseyait un type langoureux, au visage fortement poudré, qui débitait des couplets d'une voix de nez. Dans les établissements de ce genre se tordaient dans une ultime convulsion les débris du vieux Moscou marchand que la révolution d'Octobre avait supprimé.

Le nouveau Moscou, affamé et en haillons, mais plein de vigueur et de vitalité, austère, énergique, courageux se trouvait dans les quartiers ouvriers, les usines et les fabriques. Désormais, la classe ouvrière russe était le maître incontestable de la capitale, de toute la Russie. Et le cœur de ce nouveau Moscou, de la Russie nouvelle battait fermement dans l'antique Kremlin chenu.

Tel était Moscou à la fin de mars 1918.

D'ailleurs, ce n'est pas d'emblée que je fis connaissance de la ville. La nouvelle capitale de la Russie des Soviets se découvrit à moi petit à petit. J'appris graduellement à connaître non seulement sa façade, mais son envers. Mais le jour de mon arrivée, j'eus à faire face à tant d'affaires urgentes, que je n'eus même pas le temps de respirer.

Nous arrivâmes à la gare Nicolas* vers onze heures du matin, le 20 ou le 21 mars 1918. Je voyageais dans le train qui transportait de Pétrograd à Moscou le Commissariat du peuple aux

---

* Aujourd'hui, gare Léningradski. *(N.R.)*

Affaires étrangères. Dans ce même convoi se trouvait un détachement de 200 tirailleurs lettons, les derniers de ceux qui avaient veillé sur le Smolny et qu'on transférait maintenant au Kremlin. Il fallait organiser leur débarquement, ainsi que celui des armes et des équipements.

Autre souci. Etant donné qu'à Moscou on manquait d'automobiles, les institutions qui arrivaient de Pétrograd amenaient avec elles leurs voitures. J'avais moi aussi chargé sur une plate-forme spéciale, remorquée par notre convoi, l'automobile qui desservait le Bureau du commandant du Smolny. Il fallait maintenant la décharger et la mettre sur roues.

A la gare régnait une cohue inouïe. Il fallut pas mal gueuler et invectiver les chefs de gare avant de pouvoir se mettre à l'œuvre.

Enfin, une ou deux heures plus tard, les Lettons avaient débarqué et se dirigeaient en colonne vers le Kremlin. La voiture avait été déchargée et stationnait devant la gare. Son moteur ronronnait. On pouvait se mettre en route, semblait-il, quand soudain, surgie on ne sait d'où, la secrétaire du Commissariat aux Affaires étrangères accourut et nous supplia de prendre une caisse contenant des objets de valeur appartenant au Commissariat. Le chauffeur et moi dûmes aller prendre livraison de la caisse.

Celle-ci était volumineuse. Le couvercle mal fermé laissait entrevoir des gobelets d'or, des cuillers, des couteaux de vermeil et autres objets semblables. La secrétaire expliqua que c'était le service de gala du Commissariat. En débarquant, on avait simplement oublié la caisse.

Nous amenâmes la caisse précieuse au Kremlin et la déposâmes dans la cour de l'ancien édifice des Institutions judiciaires. Cette malencontreuse caisse y resta pendant deux ou trois semaines, sans que personne vienne la prendre. Je livrai enfin son contenu au Palais des armures.

Nous eûmes de la peine à atteindre le Kremlin, car ni moi ni le chauffeur arrivé lui aussi de Pétrograd, ne connaissions la route. Voici enfin le Manège, la tour Koutafia. Nos tirailleurs lettons du Smolny se tenaient en faction. Nous étions chez nous !

Par la porte Troïtskaïa, nous traversons le pont du même nom. A l'époque, on ne pouvait pénétrer dans le Kremlin que par la porte Troïtskaïa, toutes les autres – Nikolskaïa, Spasskaïa, Taïninskaïa, Borovitskaïa – avaient été condamnées. Ce n'est que trois ou quatre mois plus tard que nous ouvrîmes à la circulation la porte Spasskaïa en réservant la porte Troïtskaïa aux piétons. Les autres restèrent encore longtemps fermées, la porte Taïninskaïa l'est encore à présent.

Comme c'était du Présidium du C.E.C.R. que j'avais reçu les principales instructions concernant la garde du Smolny et le transfert de Pétersbourg à Moscou, je me hâtais de me rendre tout d'abord chez Sverdlov. Le Comité Exécutif Central de Russie, ainsi que le Conseil des commissaires du peuple s'étaient installés dans les anciens locaux des Institutions judiciaires : le C.C.P. au deuxième, dans les locaux du coin faisant face au Gros canon, le C.E.C.R. au premier, tout au centre de l'édifice.

L'appareil administratif du C.E.C.R. ainsi que celui du Conseil des commissaires du peuple étaient si réduits, qu'ils occupaient à peine la moitié des pièces de l'immense immeuble. Pendant longtemps une grande partie des locaux resta vide.

Sverdlov travaillait dans une vaste pièce située à l'entrée du corridor, à droite. Au début, il n'avait pas de bureau à lui.

Dans la même pièce se tenait Glafira Téodorovitch, chef du service de propagande du C.E.C.R., membre suppléant du Présidium du C.E.C.R. Ici travaillait aussi Grafov, adjoint de Sverdlov, venu avec lui du Smolny. Le bureau d'en face abritait Avanessov, secrétaire du Comité exécutif central de Russie.

Lorsque j'entrai chez Sverdlov, celui-ci était en conversation animée avec plusieurs personnes qui se trouvaient chez lui. Je saluai. Yakov Mikhaïlovitch me serra vigoureusement la main et d'un signe de tête m'indiqua un siège près du mur.

– Vous voilà arrivé ? Parfait. Attendez un moment, dès que j'aurai fini avec les camarades, nous pourrons causer.

Quelques minutes plus tard Sverdlov termina l'entretien et m'invita à prendre place devant son bureau.

– Comment le voyage s'est-il passé ? Comment vont les affaires au Smolny ?

Je fis un bref rapport. Sverdlov n'aimait pas la prolixité, détestait la « bavardomanie », selon son expression. Il m'écouta attentivement, me posa plusieurs questions, puis me parla de l'organisation de la garde au Kremlin.

– Il va falloir faire les choses plus convenablement qu'au Smolny, dit-il. Ici, tout est de plus grande envergure, du reste, nous aussi, nous prenons de l'importance. Sverdlov eut un léger sourire, puis reprit son sérieux. Un nouveau régime est en train de naître, le régime d'Etat soviétique. Cela doit se refléter en toute chose, y compris l'organisation de la garde du Kremlin. Je pense qu'il conviendrait de créer un service spécial. Il ne faut pas hypertrophier l'appareil, rien de superflu, pas de bureaucratisme, mais tout doit être organisé de façon stable, solide.

– A qui sera subordonné ce Service ? A mon avis, c'est clair : au Présidium du Comité exécutif central de Russie. Dressez vous-mêmes la liste du personnel et présentez-la pour être ratifiée. Mais, je le répète, rien de superflu. Discutez la chose avec Avanessov, consultez Dzerjinski. Dzerjinski surtout, sans faute. Vous aurez constamment affaire avec la Tchéka. Ce sont les Lettons qui monteront la garde, comme à Smolny, seulement ce ne sera plus un détachement, mais un bataillon ou un régiment. Réfléchissez à ce qui serait le mieux. Tenez-en compte quand vous dresserez votre liste. Nous confierons à l'administration militaire le ravitaillement de la garde et de tous les collaborateurs du Service, mais du point de vue organisation il n'y aura pas de subordination à l'administration militaire.

– Par quoi commencer ? Par réceptionner les affaires, naturellement, et sans délai, immédiatement. Familiarisez-vous le mieux possible avec le Kremlin, faites-en personnellement le tour et examinez bien le tout. Etablissez un plan pour la

disposition des postes de garde. Installez-en non seulement devant les portails, mais aussi sur les murs. Il faudra également placer plusieurs postes dans l'enceinte du Kremlin : à l'entrée du Conseil des commissaires du peuple, du bureau et de l'appartement de Lénine. Chez Lénine sans faute. Il faudra y mettre des gens de toute confiance.

– Faites plus ample connaissance avec la population du Kremlin. Beaucoup de gens habitent ici, mais la plupart n'ont rien à voir avec le Kremlin. Il faudra sans doute en déloger quelques-uns.

J'écoutai attentivement les instructions de Sverdlov, d'une netteté et d'une précision extrêmes. Ma tâche se dessinait plus clairement à mesure que Sverdlov continuait :

– C'est aussi vous qui serez chargé de la répartition des logements au Kremlin. Occupez-vous de l'installation des appartements : mobilier, vaisselle, linge. La plupart de nos camarades ne possèdent rien, pas une paire de draps, pas une tasse ni une assiette. Or, les gens doivent vivre dans des conditions humaines. Il faudra aussi installer au plus vite une cantine au Kremlin, pas très grande, pour les camarades les plus surchargés de travail et qui ont le plus besoin d'être suralimentés : les commissaires du peuple et leurs adjoints, les membres des collèges. J'ai en vue une excellente camarade, Nadejda Nikolaevna Vorontsova. Elle fera une très bonne économe. Vous pourrez lui confier cette tâche.

– Tenez, quand vous procéderez à l'aménagement des logements (car nous allons prochainement transférer certains camarades des hôtels « National » et « Métropole » au Kremlin) ne comp-

tez pas trop sur le garde-meubles du palais. Il vaut mieux utiliser le mobilier des hôtels, du « National », par exemple. Il faut conserver les palais tels que, plus tard nous y organiserons des musées qui seront largement ouverts au public. De façon générale, les palais ne seront pas de votre ressort, mais de celui du Service des biens des palais, du camarade Malinovski qui est un homme instruit et cultivé.

– Eh bien, il me semble que pour un commencement cela suffit. A propos, où êtes-vous installé ? Nulle part, pour l'instant ? C'est bien ce que je pensais. Comment ? Vous avez l'intention de mettre une couchette dans le bureau du commandant ? Non, mon ami ! Nous nous installons ici pour de bon et pour longtemps. Vous me ferez le plaisir d'en finir une fois pour toutes avec ce mode de vie nomade. Prenez un appartement et installez-vous convenablement.

L'entretien une fois terminé, Sverdlov jeta rapidement quelques mots dans son bloc-notes, arracha le feuillet et me le tendit. Je lus :

« COMITÉ EXÉCUTIF CENTRAL DES SOVIETS DES DÉPUTÉS OUVRIERS ET SOLDATS DE RUSSIE

21/III-1918

Attestation

Nous certifions que le camarade Malkov, détenteur de cette pièce, est le commandant du Kremlin.

Le Président du C.E.C.

Y. *Sverdlov.* »

Je pliai avec soin le papier et le glissai dans ma poche. Après avoir quitté Sverdlov, je m'en

fus à la recherche du bureau du commandant. Il se trouvait rue des Palais, non loin de l'immeuble des Institutions judiciaires, et occupait trois ou quatre pièces au rez-de-chaussée d'une maisonnette à deux étages, serrée tout contre le Corps des Chevaliers, presque en face de la porte Troïtskaïa. Les fenêtres du bureau donnaient sur cette porte.

Dans le bureau du commandant je trouvai plusieurs collaborateurs dont la plupart avaient travaillé au Smolny. Seul Strijak, qui jusqu'à mon arrivée avait assumé les fonctions de commandant du Kremlin, manquait.

Strijak était lui aussi originaire de Pétrograd. Après Octobre, il avait travaillé au Palais de Tauride. Dès que fut prise la décision de transférer le gouvernement à Moscou, on l'avait envoyé dans cette ville pour préparer le Kremlin. C'est lui qui devait me transmettre les affaires.

Je n'avais pas encore eu le temps de m'informer auprès des camarades de la façon dont marchaient les choses, comment on avait accueilli et installé les tirailleurs lettons arrivés avec moi de Pétrograd, qu'ils se rappelèrent eux-mêmes à notre souvenir. Brusquement la porte s'ouvrit et une quinzaine de Lettons, tous armés de fusils, firent irruption dans la pièce.

– Où est Strijak ?

Interrompant mon entretien avec les collaborateurs du bureau, je me levai de derrière la table :

– De quoi s'agit-il ?

– Rien de particulier, répondit un des Lettons. Nous sommes venus arrêter Strijak. Où est-il ?

– Comment « arrêter » ? Pourquoi ?

– C'est très simple ! Pour le mettre à l'ombre. En prison. Telle est la décision.

Je me mis en colère :

– Qu'est-ce que vous racontez-là ? Quelle décision ? Qui l'a prise ?

– Notre décision à nous. A la réunion générale du détachement, nous avons résolu d'arrêter Strijak en tant que saboteur...

Il s'avéra qu'une fois arrivés au Kremlin les tirailleurs lettons, fatigués par le voyage et la traversée à pied de Moscou, terriblement affamés, s'étaient adressés à Strijak pour lui demander de leur donner à manger. Mais celui-ci avait refusé de leur délivrer les conserves qui leur étaient destinées, sous prétexte qu'une formalité n'avait pas été remplie ; la liste n'avait pas été dressée selon les formes. Les Lettons, généralement calmes et maîtres de soi, ne supportaient pas le désordre et l'injustice. Ils s'indignèrent, d'autant plus que leurs camarades, arrivés à Moscou avant eux, leur avaient dit que Strijak avait des conserves. Ils s'étaient réunis en meeting séance tenante et avaient pris cette décision : Strijak était un saboteur et on allait l'arrêter en tant que tel.

Les Lettons s'exprimaient avec calme, se tenaient avec assurance. Non, selon eux, ils n'étaient pas des anarchistes, ce n'était pas de l'arbitraire. Ils agissaient conformément aux lois révolutionnaires : la décision unanime de la réunion générale est une loi. Il ne s'agissait pas tant des conserves, que du fait que Strijak était un saboteur ; or, avec les saboteurs, on n'y allait pas par quatre chemins...

Ayant enfin compris de quoi il s'agissait, je fis venir l'intendant et lui ordonnai de délivrer immédiatement des conserves aux Lettons. J'enguirlandai ceux-ci de belle façon : Jolie légalité que la vôtre ! Vous vous réunissez, vous faites du chahut, et la décision est prise : on l'arrête. Comme s'il n'y avait ni chefs, ni pouvoir soviétique, ni justice. C'est de l'anarchie pure et simple !

A peine les Lettons s'en étaient allés tout penauds, que Strijak apparut. Après l'avoir vertement admonesté, je commençai à réceptionner les affaires. Nous fîmes ensemble le tour de tous les postes, il me mit au courant de l'organisation de la garde du Kremlin, du mode de délivrance des laissez-passer, me remit la documentation peu compliquée du bureau du commandant et j'entrai dans mes fonctions de commandant du Kremlin de Moscou. Strijak fut nommé gérant d'une des Maisons des Soviets* qui avaient été installées dans les hôtels « National » (1re Maison des Soviets), « Métropole » (2e Maison des Soviets), dans les édifices situés l'un rue Sadovo-Karetnaïa (3e Maison des Soviets), l'autre à l'angle des rues Mokhovaïa et Vozdvijenka (4e Maison des Soviets) et rue Chérémétievskaïa (5e Maison des Soviets).

Dès le premier jour, je fus submergé de travail. Il fallait installer les postes de garde et les contrôler, organiser le système des laissez-passer et le ravitaillement de la garde, aménager des logements pour les camarades que l'on transférait

* Immeubles où logeaient les responsables du Parti et des Soviets, les membres du Gouvernement soviétique après son transfert à Moscou. *(N.R.)*

au Kremlin : impossible de tout énumérer ! Et tout comme à Pétrograd, j'étais sans cesse chargé de missions urgentes, tantôt par Dzerjinski, tantôt par Avanessov ou bien directement par Sverdlov et parfois même par Lénine en personne.

Je trouvais difficilement le temps de visiter à fond le Kremlin, de faire connaissance avec sa population. Or, sans cela il était impossible d'en assurer la bonne garde et d'établir un ordre sévère.

Rien que la visite extérieure du Kremlin avait montré qu'il y avait énormément à faire ici. A l'époque où le gouvernement soviétique avait été transféré de Pétrograd à Moscou, le Kremlin était dans un état de délabrement extrême. Une partie des édifices avaient été fortement détériorés pendant les journées d'Octobre et personne ne les restaurait. La cour de l'Arsenal était encombrée de monceaux de briques cassées, de verre, de toutes sortes de détritus. L'étage supérieur des immenses casernes qui s'alignaient de la porte Troïtskaïa presque jusqu'à l'entrée du Conseil des commissaires du peuple, avait été complètement détruit lors d'un incendie et ses fenêtres formaient de lugubres trous noirs.

Les rues étaient envahies par la boue. Le printemps de 1918 était précoce. A la fin de mars, il faisait tiède comme en avril et dans les rues du Kremlin s'étalaient de véritables lacs de neige fondue, salie par la boue et les ordures. La vaste place qui s'étendait entre le clocher d'Ivan-le-Grand et la porte Spasskaïa était transformée en marécage qu'on ne pouvait traverser ni à pied ni à la nage.

L'impression générale d'abandon et de désordre était renforcée par les innombrables icônes. Sales, enfumées, leurs verres presque tous brisés, leurs veilleuses éteintes depuis longtemps, elles ornaient non seulement les murs des monastères Tchoudov, de l'Archange et autres, mais il y en avait partout, à la tour Troïtskaïa, à l'entrée même du Kremlin, au-dessus des portails massifs qui fermaient les passages des tours Spasskaïa, Nikolskaïa et Borovitskaïa.

Un nettoyage général s'imposait, il fallait mettre de l'ordre, réparer, or, on manquait de main-d'œuvre au plus haut point. Les tirailleurs lettons étaient totalement accaparés par le service de garde et les missions que leur confiaient le Comité exécutif central et la Tchéka. Je ne disposais que d'une trentaine de plombiers, d'électriciens, de balayeurs et d'environ autant de vieux portiers de l'époque du tsar qui veillaient à l'ordre dans les locaux du palais. Il fallut mobiliser au nettoyage du Kremlin tous les habitants qui ne travaillaient pas dans les administrations soviétiques. On parvint tant bien que mal à déblayer les rues, mais l'ordre était loin d'être parfait.

Le nettoyage, naturellement, était une affaire sérieuse : le Kremlin devait avoir un aspect convenable ; toutefois, mon grand souci n'était pas le nettoyage, mais l'organisation de la garde du Kremlin. Ici la chose était encore plus compliquée qu'au Smolny.

Tout comme au Smolny, il y avait deux catégories de laissez-passer pour le Kremlin : permanents et temporaires. Les laissez-passer permanents étaient délivrés pour un mois, sur demande

des administrations. Les autres, pour une seule visite. On les délivrait dans une petite guérite en bois, serrée contre le mur de la tour Koutafia, à l'entrée de la Porte Troïtskaïa. Avaient le droit de commander ces laissez-passer la plupart des collaborateurs du Comité exécutif central, du Conseil des commissaires du peuple et presque tous les habitants du Kremlin. De cette façon, n'importe qui pouvait pénétrer dans le Kremlin.

Je m'entendis tout d'abord avec Avanessov et Bontch-Brouévitch pour que le nombre de collaborateurs de l'appareil administratif ayant le droit de commander ces laissez-passer soit notablement réduit. Dorénavant, seul Bontch-Brouévitch pouvait donner directement à la guérite de la porte Troïtskaïa l'ordre d'en délivrer. Les autres fonctionnaires du Secrétariat du Sovnarkom devaient s'adresser au bureau du commandant, à moi personnellement et je donnai alors un ordre en conséquence. A elle seule, cette mesure fit brusquement baisser la demande de laissez-passer temporaires. Ensuite, je réduisis considérablement le nombre des habitants du Kremlin ayant le droit d'en commander.

Peu à peu, l'affaire des laissez-passer s'organisait. Cependant, toute cette réforme n'aurait rien donné si l'on avait pu entrer au Kremlin en évitant les sentinelles. Je refaisais incessamment le tour du Kremlin, j'escaladais ses murailles voulant me rendre compte de la façon dont il fallait installer les postes de garde pour écarter toute éventualité de ce genre. Je constatai que du côté de la Place Rouge, de la Moskova et du Jardin Alexandrovski les murs étaient suffisamment éle-

vés, mais du côté des tours Spasskaïa et Nikolskaïa ils n'atteignaient que quelques mètres de haut et les escalader ne présentait aucune difficulté, surtout si quelqu'un aidait du haut du mur. Je pus m'en convaincre d'une façon tout à fait inattendue.

Une fois, vers le soir, en contournant le mur du Kremlin non loin de la tour Spasskaïa, du côté de la Moskova, je me heurtais à un groupe de gamins de 10 à 12 ans qui habitaient au Kremlin. Ils avaient fait glisser du haut du mur une grosse corde et, l'air affairé, s'efforçaient de hisser un gars costaud. Les choses allaient leur train, le gars pendait déjà à 2 ou 3 mètres du sol, il allait atteindre le haut du mur. En m'apercevant, les gamins s'égaillèrent et dans leur hâte lâchèrent la corde. Le gars s'écroula au sol. Il se remit lestement sur pied, lança un juron ordurier, me montra le poing et détala. Il n'était pas question de le rattraper, mais il fallait absolument savoir qui avait tenté de s'introduire de cette façon au Kremlin, et dans quel but.

Le lendemain, je fis venir dans mon bureau les « contrevenants » et je les interrogeai avec toute la sévérité qui s'imposait. Mais en vain. Ils ne pouvaient rien me dire de valable. Pour les gamins, c'était simplement un jeu. Ils avaient rencontré le gars l'après-midi, dans le jardin Alexandrovski. Après les avoir rapidement disposés en sa valeur, il les avait défiés de le hisser au moyen d'une corde sur le mur du Kremlin ; pour lui prouver qu'ils étaient capables de le faire, les gamins étaient prêts à n'importe quoi. Leur intérêt pour cette amusante aventure s'accrut lorsque le gars leur fit jurer de ne souffler mot aux grandes

personnes, car celles-ci pourraient venir les déranger. Naturellement, aucun des gosses ne connaissait le gars et ne savait d'où il venait.

Si des enfants avaient pu monter un coup pareil, inutile de dire à quel point cela serait plus facile à des adultes. En 1918, parmi la population nombreuse et hétéroclite du Kremlin, il pouvait très bien y avoir des gens qui auraient volontiers aidé quelqu'un à pénétrer clandestinement au Kremlin. Pour faire face à pareille éventualité, il fallut renforcer les postes mobiles sur tout le mur et y installer des sentinelles permanentes près des tours Spasskaïa et Nikolskaïa.

La population du Kremlin me donna beaucoup de soucis au début. Quelle sorte de gens n'y trouvait-on pas, au printemps de 1918 ! D'anciens domestiques avec leurs familles : frotteurs, cuisiniers, cochers, laveuses de vaisselle, etc., et aussi des employés des administrations jadis installées au Kremlin. Tous, à part les vieux portiers, n'y travaillaient plus depuis longtemps.

Ces vieux portiers étaient de curieux types. Au nombre de plusieurs dizaines, tous avaient dépassé depuis longtemps la soixantaine. Dans l'enceinte du Kremlin, il y avait alors trois palais : le Grand Palais, le Palais Potiechny et le Petit Palais Nikolaïevski. En 1934-1935, on bâtit sur l'emplacement de ce dernier un nouvel édifice qui abrite aujourd'hui le Théâtre du Kremlin. Les vieux portiers veillaient sur les biens de ces palais, ainsi que du Palais des Armures et du Corps des chevaliers. C'étaient eux également qui nettoyaient les locaux. Ces vieillards habitaient là depuis toujours, ils gardaient le souvenir non seulement de

Nicolas II, mais d'Alexandre III et vaquaient à leurs occupations avec beaucoup de zèle. Ils ne laissaient pas un grain de poussière se déposer sur les fauteuils ou les miroirs. Maintenant, après la révolution, ils accomplissaient leur tâche tout comme ils l'avaient accomplie jadis.

Au début, la majorité d'entre eux manifestait à l'égard du pouvoir des Soviets une hostilité non dissimulée : Quel pouvoir était-ce que celui-là ? Ni luxe, ni fastes, on était à tu et à toi avec n'importe quel artisan, n'importe quel moujik. Mais avec le temps, après avoir observé de plus près Lénine, Sverdlov, Dzerjinski, Tziouroupa et les autres bolchéviks, les vieux commencèrent à se rendre compte de la nature du nouveau régime, du régime soviétique, et s'attachèrent sincèrement à nos dirigeants, bien qu'en cachette ils les blâmassent pour leur modestie et leur simplicité, tout à fait inutiles du point de vue de ces anciens serviteurs du tsar.

– Ce n'est pas ça ! soupirait parfois un des vieux concierges en observant Lénine qui cheminait rapidement à travers le Kremlin, sa casquette rejetée sur la nuque, ou Sverdlov dans son immuable veste de cuir. Ce n'est pas ça ! Ils manquent de majesté. Lénine ! Quel homme c'est pourtant ! Tous devraient trembler devant lui, se sentir humbles. Mais lui serre la main à n'importe qui, tout simplement. Non, ce n'est pas ça !

Drôles de vieux bonshommes ! Ils n'étaient pas du tout dangereux. Mais les autres...

Tout le quartier qui s'étendait de la porte Spasskaïa à la place du clocher l'Ivan-le-Grand et de la place d'armes à l'édifice des Institutions

judiciaires, constituait un pâté de maisons et de masures surpeuplées, d'un ou deux étages, étroitement serrées les unes contre les autres. Les locataires pullulaient aussi dans les petits bâtiments situés dans la cour du Corps des chevaliers. Quel genre de gens était-ce, vas-y voir, en tout cas, leur présence dans l'enceinte du Kremlin n'était nullement indispensable.

Les moines et les religieuses qui circulaient à travers le Kremlin dans leurs soutanes noires, me causaient surtout du tracas et des désagréments. Ils logeaient dans les cellules des monastères Tchoudov et de l'Ascension, attenant à la porte Spasskaïa.

Les moines avaient leur propre statut et n'obéissaient qu'à leurs supérieurs. Ils ne tenaient presque pas compte de nos règlements et de nos ordres, et manifestaient presque ouvertement leur antipathie pour le pouvoir des Soviets. Et dire que j'étais tenu de délivrer à cette engeance, pour la plupart hostile, des laissez-passer permanents et temporaires ! Essayez un peu d'assurer dans ces conditions la sécurité du Kremlin et de le protéger contre les éléments étrangers.

Ces moines me rendaient la vie dure, chaque jour il se produisait quelque chose de nouveau. Non seulement ils n'inspiraient aucune confiance, mais des gens suspects leur rendaient visite. Il y eut même pire : ils organisèrent un vaste trafic de laissez-passer pour le Kremlin.

J'ignore à quel point les moines du Kremlin étaient pieux et respectaient leurs vœux et les règlements de l'Eglise ; mais je sais parfaitement que la majorité d'entre eux étaient des spécula-

teurs et des canailles. J'ai eu personnellement l'occasion de m'en convaincre. A ne prendre que la chanoinesse du monastère de l'Ascension. On découvrit qu'elle faisait le trafic de titres et valeurs au marché noir, près de la porte Iliinskaïa, devant la muraille de Kitaï-Gorod, et pour de fortes sommes. Pas elle-même, naturellement, mais par l'entremise de prête-noms.

Et l'histoire de la vente de laissez-passer temporaires ! Ce commerce se faisait ouvertement devant la porte Troïtskaïa, cinq roubles la pièce. N'importe qui pouvait en acheter.

Cette fois-ci je n'y tins plus ! Je me rendis chez Sverdlov et lui déclarai que tant qu'on ne mettrait pas les moines dehors, je ne répondais de rien.

Sverdlov fut immédiatement d'accord. Il est temps, dit-il, de débarrasser le Kremlin de cette engeance. Seulement, il faut l'avis de Lénine ; on ne peut chambarder toute cette fourmilière sans son consentement.

Je me rendis chez Lénine. Voilà, lui dis-je, il faut déloger les moines du Kremlin. Sverdlov est d'accord.

– Eh bien, répondit Lénine, je ne suis pas contre. Evacuez-les. Mais poliment, sans brutalité.

De chez Lénine, je me rendis directement chez le supérieur du couvent (j'avais déjà eu plusieurs fois l'occasion de lui parler). Lénine et Sverdlov, lui dis-je, ont donné l'ordre de vous faire quitter le Kremlin ; donc préparez-vous.

Le supérieur n'objecta rien, c'était un vieillard intelligent, il comprenait qu'il n'y avait pas à discuter.

Après avoir averti le supérieur, je donnai l'ordre de déloger les moines. Mais dans mon for intérieur j'étais inquiet : on ne savait pas trop ce qu'ils cachaient dans leurs églises. Nul doute qu'ils allaient dérober les objets précieux.

Après avoir consulté Avanessov, j'exigeais que le supérieur me délivre la liste des biens ecclésiastiques. Je l'avertis qu'il était interdit d'emporter les objets déclarés propriété du peuple. On forma une commission spéciale pour réceptionner les objets de valeur.

La chancellerie du monastère présenta immédiatement la liste, mais refusa catégoriquement de remettre les objets.

– Une fois que nous serons partis, déclarèrent les moines, vous pourrez les réceptionner à votre aise, mais jamais nous ne consentirons à vous les délivrer de notre propre gré. Nous cédons à la violence. Quant à voler, aucun des saints pères ne prendra rien. Veillez plutôt à ce que les vôtres ne chipent rien...

Bon, pensai-je, vous ne voulez pas les remettre de bon gré, tant pis. Pour ce qui est de l'intégrité des « saints pères », je sais à quoi m'en tenir ! Le commerce des laissez-passer m'en avait donné quelques notions. Je postai devant la porte Troïtskaïa une patrouille de Lettons et leur ordonnai de fouiller l'un après l'autre tous les moines qui partaient.

Les moines se révoltèrent. Puisqu'il en est ainsi, criaient-il, nous ne partirons pas !

– Rien à faire, mes amis ! leur dis-je. Vous partirez ! Personne n'attente à vos biens, empor-

tez vos frocs et vos soutanelles, mais je ne vous permettrai pas de voler le bien du peuple !

Voyant qu'ils n'auraient pas le dernier mot, les moines allaient céder, lorsque soudain retentit la sonnerie du téléphone. C'était Bontch :

– C'est un scandale ! Faites immédiatement cesser la fouille !

– Non, Vladimir Dmitriévitch, lui répondis-je, je n'en ferai rien, ne vous mêlez pas de ça. J'obéis à Lénine et à Sverdlov, pas à vous, vous n'avez donc pas d'ordres à me donner.

Je posai le récepteur. Un quart d'heure après, nouveau coup de téléphone. C'était Sverdlov :

– Qu'est-ce qu'il vous est arrivé avec Bontch ?

– Rien de particulier. J'avais simplement donné l'ordre de fouiller les moines qui partaient pour qu'ils ne subtilisent pas d'objets précieux. Bontch proteste, voilà tout.

– Ils en emporteront, cela ne fait aucun doute. Mais il ne fallait pas les faire fouiller, quant à ça, vous avez eu tort. C'est une mauvaise méthode. En outre, il ne faut pas donner aux moines un prétexte pour faire inutilement du scandale, laissez-les donc partir en paix. S'ils dérobaient quelque chose de très précieux, nous le leur reprendrons plus tard. Ils n'iront pas loin.

Il fallut laisser partir les moines. Mais le surlendemain les membres de la commission se présentèrent chez moi avec une longue liste : voyez un peu ce qui manque. La liste comprenait une mitre de patriarche en or, incrustée de diamants, très ancienne, quinze petites icônes en or appelées « panagies » (on les portait sur la poitrine), des croix d'or grandes et petites, etc., etc.. Toutes

ces choses étaient inscrites sur la liste, mais avaient disparu. Les saints-pères avaient tout de même réussi à les subtiliser !

Il fallait les retrouver, mais comment ? Je me souvins alors d'un moine ou plutôt d'un ancien novice.

Au Kremlin, tout le monde le connaissait et l'appelait familièrement Grichka. Grichka tout court, et pas autrement. On ignorait ses origines, et même son nom de famille. Grichka était un robuste gars d'une trentaine d'années, très malin. J'avais fait sa connaissance peu après mon arrivée au Kremlin. Il était venu me trouver dans mon bureau et avait déclaré résolument :

– Commandant, dis-donc, commandant, case-moi quelque part.

Je m'étais mis à rire.

– Comment veux-tu que je te « case » ? Je ne case pas les moines.

– Peu importe où. Quant aux moines, je vais les quitter, j'en ai marre. Qu'ils aillent à tous les diables ! D'ailleurs, je ne suis pas un moine, bien que je porte la soutane, je ne suis qu'un novice.

– Tu es donc, comme qui dirait, un larbin des moines ? lui demandai-je.

– Il paraît.

J'engageai Grichka comme *dvornik* et il se mit à balayer les rues du Kremlin. Il quitta le monastère, mais garda des amis parmi les moines.

J'ignore pour quelle raison, peut-être parce que j'avais fait preuve d'humanité à son égard, tandis que dans le monastère, on ne les gâtait guère, lui et les autres novices, mais Grichka s'é-

tait sincèrement attaché à moi et passait souvent me saluer à mon bureau. Son attachement ne faiblissait pas, même lorsque je le grondais pour une faute quelconque.

Grichka était parfaitement au courant de la vie privée des moines. C'est pourquoi je décidai d'avoir recours à lui pour effectuer une reconnaissance et découvrir où les moines cachaient les objets volés.

J'ordonnais de trouver Grichka et de me l'envoyer. Il se présenta sur-le-champ, comme s'il s'attendait à être appelé.

Je lui expliquai ce que je voulais et lui accordai un délai de trois jours.

– Hum, l'affaire n'est pas si simple ! il se gratta la nuque de sa large patte. On va tout de même essayer.

Grichka disparut pour deux jours et se présenta le troisième. La face tuméfiée, un énorme bleu sous l'œil droit, il avait néanmoins l'air satisfait et souriant.

– Où t'a-t-on si drôlement arrangé ? lui demandai-je.

– Ça ? Une vétille, ça va passer. On a simplement un peu discuté sur les principes religieux. Non sans en venir aux mains, naturellement.

Grichka n'avait pas perdu son temps. Il avait retrouvé de vieux copains, avait bu un coup avec l'un, discuté avec l'autre, bavardé avec le troisième et avait appris bien des choses. La plupart des moines qui avaient quitté le Kremlin s'étaient installés dans l'auberge du monastère Troïtski, un peu au-delà de la place Troubnaïa, dans la résidence du patriarche Tikhon.

– Il y a là-bas un père-économe, termina Grichka son récit, une rare canaille. C'est lui qui a préparé d'avance les locaux, il pressentait que les moines ne pourraient rester au Kremlin sous le nouveau régime. C'est lui, et personne d'autres, qui a chipé les objets. Certains moines racontent, ceux qui l'ont vu, qu'un sous-sol était aménagé dans sa cellule. C'est sans doute là-bas que tout est enterré.

L'information était intéressante. Je me rendis à la Tchéka, chez Dzerjinski. Après avoir écouté mon rapport, Félix Edmoundovitch me donna deux tchékistes comme auxiliaires, et nous nous rendîmes directement à l'auberge du monastère Troïtski, située non loin de la Loubianka.

C'était une véritable forteresse. Une haute muraille de pierre, un portail verrouillé. On entrait par un étroit portillon, également verrouillé. Nous eûmes grand-peine à nous faire ouvrir.

On refusa d'abord de nous laisser entrer, on nous soumit à un véritable interrogatoire pour savoir qui nous étions et ce que nous voulions. On ne nous laissa passer qu'après que j'eus menacé d'avoir recours aux armes. Devant nous s'étalait une vaste cour. Des moines allaient et venaient, on nous regardait avec curiosité et une hostilité non dissimulée. Après avoir longtemps posé des questions à droite et à gauche, nous parvînmes enfin à la cellule du père-économe. En m'apercevant, sa face se détendit en un large sourire, mais son regard perçant était sur le qui-vive. Sans perdre de temps, je déballai mon affaire. Je lui dis que nous savions tout. Livre-nous les objets précieux, sinon cela pourrait mal tourner.

– Les objets précieux ? fit l'économe, l'air stupéfait. Quels objets ? C'est la première fois que j'en entends parler !

Je fis de mon mieux, comme ci, comme ça, par la douceur et par la menace, mais en vain. Il s'obstinait : je ne sais rien de rien, j'ignore tout, disait-il.

Je m'en fus alors trouver le patriarche Tikhon en personne. Ce n'est pas bien, lui dis-je. Nous avons eu confiance en la parole des moines et ils ont volé les objets les plus précieux. Certains ont une valeur historique, maintenant on va les écouler au marché noir et jamais plus on ne pourra les récupérer.

Fixant sur moi un regard morne de sous ses sourcils broussailleux, Tikhon m'interrompit d'un geste las :

– C'est une affaire séculière. Adressez-vous, je vous en prie, au père-économe. Pour ma part, je n'ai aucun conseil à vous donner...

Je compris qu'il n'y était pour rien, qu'il ne savait rien. Je dus me retirer gros Jean comme devant.

Au sortir de la cellule du patriarche, je croisai dans l'étroit corridor six robustes gaillards en redingotes, appartenant à la garde du corps de Tikhon. Des gueules plus féroces l'une que l'autre. Ils auraient pû m'assommer avant que je dise ouf. Comme par un fait exprès, j'étais seul, les tchékistes étant restés en bas, chez l'économe. « Bon, me dis-je, ça va mal ! » Mais sans avoir l'air de rien, je fonçais droit sur eux, sans broncher. J'ignore si c'est ma mine résolue qui leur en imposa, ou si on ne leur avait pas donné

d'instructions à mon sujet, le fait est qu'ils s'écartèrent en silence et je pus descendre l'escalier. J'entrai chez l'économe hors de moi, tout à fait furieux.

– Si tu ne rends pas les objets de bon gré, lui dis-je, je vais mettre sens dessus-dessous ta cellule et je finirai bien par les retrouver.

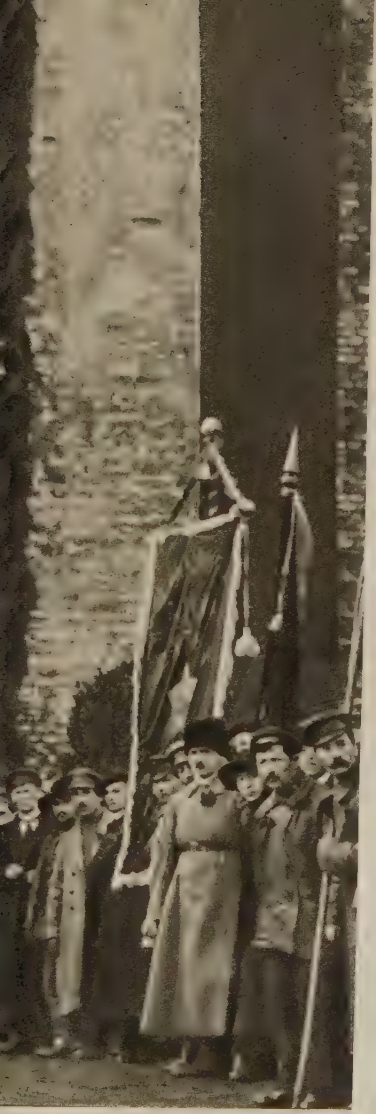
Je m'aperçus que cette fois-ci l'économe avait la frousse pour de bon ; toutefois il se taisait, mais ses yeux furetaient çà et là, s'arrêtant de préférence à un des coins. J'y jetai un coup d'œil moi aussi. Rien de particulier, semblait-il ; un lavabo au mur, au-dessous une cuvette sur un escabeau, une carpette sur le plancher. Mais à propos, que faisait là cette carpette ? La place d'une carpette n'est pas sous un lavabo. Je poussai l'escabeau, rejetai le tapis : au-dessous il y avait une fente dans le plancher et un anneau de fer fixé à une latte. Je tirai à moi l'anneau et mis à découvert l'entrée d'un sous-sol.

– Eh bien, saint-père, que vas-tu nous dire maintenant ?

Il était plus mort que vif. Un des tchékistes le poussa vers l'ouverture béante, sortit de sa poche une torche électrique et nous descendîmes tous les trois dans un profond souterrain humide, laissant l'autre tchékiste veiller en haut pour que personne ne referme le couvercle.

Mon camarade éclaira les lieux avec sa torche et nous vîmes une malle. Elle contenait la mitre, les icônes et d'autres objets précieux et, de surplus, environ un million en espèces et en valeurs.

Nous entassâmes le tout dans un sac trouvé sur place, nous remontâmes et sans perdre un



7 novembre 1918. Inauguration d'une plaque à la mémoire des victimes tombées pour la paix et la fraternité des peuples.

instant, quittâmes la sombre auberge du monastère en emmenant avec nous le père-économe. Je remis les objets précieux et l'argent à la Tchéka, quant au père-économe, les tchékistes s'en occupèrent, comme de juste.

* * *

J'eus maintes fois l'occasion de participer à des opérations avec les tchékistes. C'étaient tous des hommes intrépides, pleins d'initiative, animés d'esprit combatif, des ouvriers pour la plupart. Beaucoup d'entre eux avaient adhéré au Parti bolchévik dès avant Octobre. Parfois on leur adjoignait des tirailleurs lettons. Il leur arrivait également d'agir seuls.

C'est avec les Lettons que s'écoulèrent les premiers mois, les plus difficiles, de mon travail au Kremlin, quand on commençait seulement à s'organiser, à remettre de l'ordre.

Au Kremlin, les Lettons étaient plus nombreux qu'au Smolny. Au moment de notre arrivée, le 4e régiment letton de Vidseme y était cantonné. Quand les 500 tirailleurs lettons arrivèrent de Pétrograd, on forma encore un régiment, le 9e. Le 4e fut bientôt retiré du Kremlin, et c'est le 9e qui monta la garde pendant toute l'année 1918 et accomplit différentes missions de combat. Le régiment faisait partie de la division lettonne commandé par Vatsétis qui, plus tard, devint commandant en chef des forces armées de la République lettonne ; son commissaire était Péterson, un bolchévik, ancien militant clandestin. En fait, le régiment m'était subordonné.

upe motorisé du régiment
tirailleurs lettons au Kremlin.

Les Lettons étaient cantonnés dans les casernes faisant face à l'Arsenal, à droite de la porte Troïtskaïa.

Pendant les opérations, ils faisaient preuve d'énergie, de dévouement ; ils montaient la garde à la perfection ; il arrivait pourtant que certains d'entre eux fissent des frasques.

Ainsi, ils avaient pris en grippe les innombrables corbeaux des environs du Kremlin. A cette époque, des nuées de corbeaux tournoyaient au-dessus du Kremlin et surtout du jardin Alexandrovski, emplissant les alentours de croassements assourdissants. Dès que le soir tombait, les corbeaux perchés sur les arbres du jardin formaient une masse sombre.

Les Lettons déclarèrent une guerre à mort à la tribu croassante et ils s'y prirent avec une telle énergie, que Lénine finit par intervenir.

Pendant la journée, les corbeaux se perchaient de préférence aux aigles bicéphales dorés qui couronnaient les tours du Kremlin. Des grappes de corbeaux couvraient les aigles et se battaient avec acharnement pour le droit de s'accrocher à une patte ou de s'installer sur le sommet d'une tête. C'est alors qu'on amorça les opérations. Ce furent d'abord des sentinelles isolées qui tirèrent sur les corbeaux perchés sur les aigles, puis ce fut le tour des autres postes de garde. Les opérations prenaient chaque jour plus d'envergure, on allait bientôt, semblait-il, mettre en jeu les mitrailleuses.

Je leur avais bien dit de cesser de tirer, mais sans trop de sévérité ; je ne trouvais toujours pas le temps de m'en occuper. Un jour, la sonnerie du téléphone retentit :

– Camarade Malkov ? Ici Lénine. Je voudrais savoir qui a donné l'ordre de tirer sur les corbeaux du Kremlin, de gaspiller de précieuses munitions, de perturber le calme ?

– Personne n'a donné d'ordres, Vladimir Ilitch, ce sont simplement les gars qui s'amusent.

– Ils s'amusent ? Ah bon ! Et vous, le commandant du Kremlin, vous trouvez naturel ce genre d'amusement, vous l'approuvez ?

– Mais non, Vladimir Ilitch, je ne l'approuve pas, je leur ai déjà dit, ils n'obéissent pas...

– C'est votre affaire de vous faire obéir, oui, votre affaire. Faites immédiatement cesser ce tir scandaleux.

Naturellement, je donnai sur-le-champ des ordres stricts et le feu cessa, bien que parfois on entendît encore des coups isolés. Mais les coupables étaient sévèrement pris à partie.

Il arriva un jour aux Lettons une fâcheuse mésaventure. C'était vers la fin d'avril 1918.

Tout avait commencé par un raid ordinaire contre le marché Soukharevski. Une activité tumultueuse et, il faut l'avouer, assez répugnante, y régnait à l'époque. Le dimanche et les jours fériés, le marché se transformait en un océan humain déchaîné, où pullulaient les petits et les gros rapaces : trafiquants, grecs, prostituées, voleurs à la tire, cambrioleurs, une lie humaine très variée.

Au marché Soukharevski, on vendait et on achetait tout ce qui peut être acheté et vendu ; c'était surtout le troc qui prospérait ; on échangeait une pelisse de vison contre un demi-sac de millet, des cuillères d'argent contre du lard, des

chandeliers dorés contre du pétrole. L'argent avait perdu toute valeur.

A ce marché, on se soûlait et on se battait, on jouait aux cartes jusqu'à en perdre l'haleine, on concluait les marchés les plus extravagants, on plumait les naïfs, on spéculait, volait, pillait.

Après s'être installé à Moscou, le gouvernement des Soviets s'appliqua d'une main ferme à rétablir l'ordre dans la capitale. Une guerre sans merci fut déclarée à la spéculation, au vice, à la prostitution, au vol, au banditisme. Dans cette guerre, c'est Félix Dzerjinski qui dirigeait les forces de combat de la révolution, la Tchéka était son état-major et son armée, le prolétariat de Moscou, les glorieux tchékistes, la milice ouvrière et paysanne qu'on était en train de former et, parfois aussi, les tirailleurs lettons.

On porta successivement des coups écrasants aux bouges de nuit clandestins et aux gîtes des bandits, aux repaires de la spéculation, du vol et du banditisme. On épurait énergiquement les marchés de Moscou, éliminant les spéculateurs, les voleurs et toute sorte de vermine. Des descentes étaient régulièrement organisées, on cernait le marché et on procédait à une vérification générale des papiers. Et quels types ne pêchait-on pas là-dedans !

Souvent, sur ordre de Dzerjinski ou d'Avanessov, j'envoyai à ces expéditions les soldats de la garde du Kremlin. Elles avaient lieu surtout le dimanche. C'est ce qui arriva ce dimanche-là, le 21 avril 1918. Dans la matinée, plusieurs camions quittèrent le Kremlin. Ayant abordé le marché Soukharevski de différents côtés, ils s'arrêtèrent.

Les Lettons descendirent, se mirent en tirailleurs et encerclèrent le marché d'un anneau d'acier. L'opération commença. Plus de 300 personnes furent appréhendées.

Comme toujours, on fit monter les prisonniers dans les camions ; les Lettons, baïonnettes croisées, s'assirent sur les rebords des caisses, et les camions, au fur et à mesure qu'ils s'emplissaient, roulaient à la file vers les casernes où chaque prisonnier était soumis à un interrogatoire serré ; ensuite on le remettait à la milice ou bien on le relâchait.

Les rues étaient désertes, on croisait de rares fiacres ou des télègues de charroi, parfois un tramway bondé passait avec fracas. Les camions filaient à toute allure. Or, la malchance voulut que juste au moment où le premier camion fonçait de la place Loubianka par le passage Théâtralny vers l'hôtel « Métropole », un coup de feu retentisse à proximité. Les miliciens en faction devant l'hôtel « Métropole » crurent qu'on tirait du camion sur cet hôtel. Ils donnèrent l'alarme et le détachement qui montait la garde de l'hôtel se précipita immédiatement sur la place et posta les mitrailleuses. Entre-temps, le deuxième camion débouchait de la place Loubianka. En l'apercevant, les miliciens, croyant que c'était celui d'où on avait tiré qui revenait, s'élancèrent pour lui barrer le passage et essayer de l'arrêter. En vain. Voyant des hommes armés accourir vers le camion, le chauffeur crut que c'étaient des complices qui voulaient délivrer les gens appréhendés et marcha pleins gaz. Les Lettons pointèrent leurs fusils.

Voyant qu'ils étaient incapables de stopper le camion, la garde du Métropole et les miliciens firent feu des fusils et des mitrailleuses. Dans le camion plusieurs personnes furent atteintes, un tirailleur letton tué net, quelques passants blessés.

En entendant les rafales des mitrailleuses, le chauffeur comprit qu'un malentendu s'était produit, car les bandits ne possédaient pas de mitrailleuses. Il stoppa brusquement. Quelques minutes s'écoulèrent avant que l'on ne tire les choses au clair ; les miliciens confus, désireux de réparer leur faute, voulurent venir en aide aux blessés, mais les Lettons les écartèrent sans mot dire, remontèrent dans le camion qui reprit sa marche lentement en direction du Kremlin.

J'étais dans mon bureau sans me douter de rien, lorsque la sonnerie du téléphone retentit sur la table. Dans le récepteur j'entendis la voix intentionnellement calme de Sverdlov :

– Il se passe des choses abominables sur la place, et vous êtes tranquillement assis dans votre bureau. Rendez-vous immédiatement au régiment et voyez de quoi il s'agit.

Je passais mon Colt dans mon ceinturon, bondis hors de mon bureau et me précipitai vers la place d'armes. Tout y était en ébullition. Les Lettons quittaient en courant les casernes, roulant avec bruit les mitrailleuses sur le pavé. Tout le 9e régiment des tirailleurs lettons était en armes. Des camions avançaient à toute vitesse et les Lettons sautaient dedans en pleine marche s'aidant les uns les autres. Juste au milieu de la place se tenait immobile le camion aux bords troués de

balles et dont la caisse contenait le corps du tirailleur abattu devant le « Métropole ».

Me frayant un chemin à travers la foule, je saisis par la manche le premier chef de compagnie venu :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Le régiment s'en va en expédition.

– Comment, en expédition ? Et où va-t-il ?

Des voix montèrent de la foule :

– Nous marchons contre le « Métropole ».

– Chambarder la milice.

– Ce ne sont peut-être pas des miliciens, mais des bandits travestis ?

J'étais arrivé à temps. Encore quelques instants, et il aurait été trop tard. Je grimpai sur le camion le plus proche et je hurlai de toutes mes forces :

– Un meeting ! Ouvrez le meeting ! On ne peut pas se mettre en marche sans meeting !

Il fallait coûte que coûte gagner du temps, obliger les hommes à se raviser, alors seulement il serait possible de les retenir, de leur expliquer qu'il n'y avait pas de bandits travestis en miliciens, mais qu'il s'était produit un malentendu tragique. On prêta l'oreille à ma voix. Quelqu'un me soutint :

– C'est vrai. Il faut tenir un meeting. On partira après.

Juste à ce moment, arrivèrent Berzine et Ozol, pris, eux aussi, au dépourvu. Nous pûmes rapidement nous rendre maîtres de la situation, le silence s'établit sur la place. J'ouvris le meeting, puis je déclarai qu'il ne pouvait être question d'aucune expédition. Il fallait élire une délégation qui se

rendrait au Soviet de Moscou pour tirer l'affaire au clair. J'accompagnerai moi-même la délégation et je suis sûr que les coupables, dont le tir insensé avait coûté la vie à un de nos camarades, seraient sévèrement châtiés.

On approuva ma proposition, une délégation fut élue sur place et nous nous rendîmes au Soviet de Moscou.

Là-bas, nous trouvâmes plusieurs membres du présidium et il fut décidé qu'on allait procéder à une enquête minutieuse sur l'affaire et que les coupables seraient traduits devant les tribunaux. Du Soviet de Moscou, notre délégation, qu'accompagnait un membre du présidium, se dirigea au poste de milice de l'arrondissement Gorodskoï, chez les responsables de l'incident. En route, nous ne rencontrâmes pas un seul milicien dans les rues, ils avaient disparu. Pas de miliciens devant le « Métropole », ni rue Pétrovka, au poste les portes étaient grandes ouvertes, mais personne à l'intérieur, même pas de sentinelle. Dès que le bruit s'était répandu de la collision avec les Lettons, les miliciens de l'arrondissement Gorodskoï s'étaient dispersés chacun de son côté. Il fallut remettre l'enquête à plus tard.

... Les fêtes du 1er Mai approchaient. Pour la première fois au monde, le peuple libre d'un pays libre, qui s'était délivré pour toujours du joug des propriétaires fonciers et des capitalistes, fêtait la journée de la solidarité internationale des travailleurs.

Il avait été décidé de marquer solennellement le 1er Mai 1918, comme il convenait. Les préparatifs commencèrent longtemps à l'avance.

Nettoyage dans l'enceinte du Kremlin le 1er Mai 1918, à l'occasion du Samedi communiste de Russie.

Une semaine environ avant la fête, Sverdlov me fit venir chez lui et m'ordonna de décorer le Kremlin comme il ne l'avait jamais été. Il prescrivit de faire le nettoyage général de toutes les rues et des places, de décorer les édifices, les portails et les perrons, les murs et les tours. Il rédigea sur-le-champ à l'adresse du chef de l'industrie du textile, Alexéi Kissélev (plus tard, secrétaire du Comité exécutif central de Russie), l'ordre de me délivrer la quantité nécessaire d'andrinople et d'autres tissus.

J'invitai à participer à la décoration du Kremlin les meilleurs peintres, sculpteurs et architectes de Moscou : Fédorovski, Bogatov, Iassinski, Vinogradov et autres. Je mobilisai des dizaines de décorateurs, menuisiers, couvreurs. On travaillait d'arrache-pied, et le 1er Mai 1918, les Moscovites en liesse ne reconnurent pas leur Kremlin.

Des bandes de tissu rouge ceignaient la tour Koutafia, à ses murs pendaient d'immenses placards : « Vive la République Soviétique mondiale ! », « Vive le Drapeau rouge du travail libre ! ». Très haut, au-dessus de la tour, flottaient orgueilleusement deux pavillons rouges.

Tout le long du pont Troïtski, depuis la tour Koutafia jusqu'à la tour Troïtskaïa, deux rangées de drapeaux rouges claquaient au vent printanier formant un couloir pittoresque. Aux quatre murailles de la tour Troïtskaïa, pendaient des draps avec des mots d'ordre ; la vieille icône noircie au centre de la tour avait été remplacée par un immense panneau représentant un puissant chevalier rouge cabré au-dessus de la terre.

Troisième promotion des élèves des cours de mitrailleurs du Kremlin. Au premier rang, deuxième à gauche, Pavel Malkov.

Le bâtiment du Conseil des commissaires du peuple et du Comité Exécutif central de Russie était embrasé par les flammes d'andrinople vermillon. Les autres édifices avaient aussi été décorés, même les monastères et les églises. De fraîches guirlandes de verdure ornaient tous les perrons et les portails à l'intérieur du Kremlin.

Ces jours-là, j'eus l'idée de me débarrasser des icônes fixées aux tours et aux églises du Kremlin. Je voulus néanmoins demander conseil à Lénine ou à Sverdlov et l'occasion s'en présenta bientôt. A la veille de la fête, Lénine et Sverdlov firent ensemble le tour du Kremlin pour examiner les décorations. Ils m'invitèrent avec eux. Après avoir quitté le Conseil des commissaires du peuple et dépassé le Gros Bourdon nous atteignîmes la cathédrale de l'Annonciation ; c'est alors que je demandai à Lénine s'il ne fallait pas enlever les icônes.

– C'est tout à fait juste, approuva Lénine, tout à fait juste. Il le faut absolument. Mais pas toutes : il faut laisser les icônes anciennes, qui ont une valeur artistique ou historique, et enlever les autres.

Soudain Lénine écarta les bras en éclatant de rire :

– Surtout, camarade Malkov, n'allez pas enlever celle-là, et il montra du doigt l'icône incrustée dans le mur de la cathédrale de l'Annonciation, sinon Lounatcharski va nous faire une scène, et quelle scène ! Et ce n'est pas seulement à vous qu'il s'en prendra, mais à moi par la même occasion. Faites donc attention à ne pas me mettre dans le pétrin !

Vint le 1er Mai 1918. La matinée était grise et sombre. Le soleil ne se montra qu'après-midi. La manifestation devait commencer à 11 heures, mais dans tout Moscou une animation inusitée régnait depuis le début de la matinée. Les ouvriers et les employés se groupaient par arrondissement. Les troupes qui devaient prendre part à la manifestation à la tête des colonnes des arrondissements se dirigeaient vers les lieux de rassemblement. La parade militaire devait se dérouler après la fin de la manifestation.

Les membres et les collaborateurs du Comité Exécutif central de Russie et du Conseil des commissaires du peuple, s'étaient réunis à 9 h 30 du matin au Kremlin, devant l'édifice des Institutions judiciaires.

Lénine apparut. Il était gai, plaisantait et riait. Quand je m'approchai, il me salua avec aménité, me souhaita bonne fête, puis me menaça du doigt, en riant :

– Tout est bien, mon ami, tout est bien, mais cette horreur-là, vous ne l'avez pas enlevée et vous avez eu tort. Et il montra le monument érigé à l'endroit où avait été assassiné le grand-duc Serguéi Alexandrovitch.

Je soupirai l'air désolé.

– Vous avez raison, Vladimir Ilitch, répondis-je. Je ne l'ai pas fait enlever car je n'en ai pas eu le temps, la main-d'œuvre manquait.

– Joli prétexte, ma foi ! Vous dites que vous manquiez de main-d'œuvre ? Eh bien, pour une affaire de ce genre, on va en trouver immédiatement de la main-d'œuvre ! Qu'en pensez-vous, camarades ? s'adressa-t-il à ceux qui l'entouraient.

Tout autour des voix unanimes l'approuvèrent.

– Vous voyez ? Et vous dites qu'on manque de main-d'œuvre. Eh bien, puisqu'il nous reste du temps jusqu'à la manifestation, apportez des cordes.

En un clin d'œil je me rendis au bureau du commandant et en revins avec des cordes. Lénine fit une boucle et la lança adroitement autour du monument. Tout le monde se mit à l'œuvre et bientôt la statue était ficelée de tous côtés.

– Allons, tous ensemble ! commanda avec entrain Vladimir Ilitch.

Lénine, Sverdlov, Avanessov, Smidovitch, d'autres membres du Comité Exécutif central et du Conseil des commissaires du peuple et les collaborateurs de l'appareil administratif s'attelèrent dans les cordes, tirèrent, firent un effort, et le monument s'écroula sur le pavé.

– Emportez-le loin d'ici, jetez-le aux ordures ! continuait de commander Lénine.

Des dizaines de mains saisirent les cordes et le monument roula avec fracas sur les pavés vers le Jardin Taïninski.

De façon générale, Lénine ne pouvait sentir les monuments aux tsars, aux grands-ducs, aux généraux qui s'étaient rendus célèbres sous le régime tsariste. Il disait souvent que le peuple victorieux devait enlever toutes ces horreurs qui évoquaient l'autocratie, et ne laisser à titre d'exception que les véritables œuvres d'art, comme, par exemple, le monument à Pierre 1er à Pétrograd. A Moscou, en 1918, on enleva, sur la proposition de Lénine, les monuments à Alexandre II au Kremlin, à Alexandre III devant l'église du

Sauveur, et au général Skobélev. Sur l'emplacement du monument à Skobélev, face au Soviet de Moscou, on érigea un obélisque à la Liberté.

Moscou, disait Lénine, est la capitale de l'Etat soviétique, de l'Etat des ouvriers et des paysans. Ses rues doivent être ornées de monuments non pas à la gloire des tsars et des princes, mais des grands révolutionnaires, des combattants pour le bonheur du peuple. Nous enlèverons tout ce bric-à-brac, déclarait-il, et nous érigerons à Moscou et dans les autres villes de la Russie soviétique des monuments à Marx, Engels, Marat, Robespierre, aux héros de la Commune de Paris et de notre révolution. Nous élèverons des monuments aux grands hommes, aux savants et aux écrivains, aux poètes et aux compositeurs.

Lénine posa lui-même la première pierre du monument à Karl Marx. On éleva à Moscou des monuments temporaires à plusieurs grands révolutionnaires.

Nous nous mîmes en marche en direction de la Place Rouge où les drapeaux écarlates mettaient une lueur d'incendie. A 11 heures tapant, les colonnes de manifestants déferlèrent sur la place. Des dizaines de milliers de Moscovites, les prolétaires des arrondissements Presnia et Khamovniki, Sokolniki et Zamoskvorétchié défilaient en un flot innombrable devant les antiques murailles du Kremlin, devant la petite tribune en planches où se tenaient les membres du C.E.C.R. et du Conseil des commissaires du peuple, où se tenait Vladimir Ilitch Lénine. Les soldats des régiments de Moscou défilèrent, ainsi que des colon-

nes d'enfants, fillettes et garçons, futurs bâtisseurs du communisme.

La manifestation dura plus de cinq heures. Quand elle prit fin, ici même, sur la Place Rouge, s'ouvrit un grandiose meeting des travailleurs de la capitale.

Une heure plus tard, à la Khodynka eut lieu la revue des troupes. Lénine avec Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa et Maria Ilinitchna Oulianova s'y rendirent directement de la Place Rouge, et après la revue, quand l'obscurité commença à tomber, la fête se poursuivit au Kremlin. Ici eut lieu un meeting des tirailleurs lettons et des collaborateurs du Kremlin, où Lénine et Sverdlov, accueillis par de bruyantes ovations, prirent la parole.

Quelques mois s'écoulèrent, et, fin septembre 1918, il fallut me séparer des tirailleurs lettons. Beaucoup d'entre eux étaient exténués par le dur service de garde, les nuits sans sommeil, les fréquentes missions. Mais ce n'était pas l'essentiel. Les tirailleurs lettons aspiraient à partir au front, à se mesurer en combat ouvert avec les ennemis de la révolution qui cernaient d'un anneau de feu la jeune République des Soviets.

Après avoir tenu conseil avec les commandants de la Division lettonne, nous décidâmes de retirer le 9e régiment du Kremlin et de l'envoyer au front, conformément au vœux exprimé par la majorité des tirailleurs.

A la mi-septembre, une séance spéciale fut réunie à cette occasion. Péterson, le commissaire de la division, en communiqua les résultats à Sverdlov dans le rapport suivant :

« *18 septembre 1918*

Au Président du Comité Exécutif central de Russie,
le camarade Sverdlov

A la réunion générale, à laquelle assistaient les commissaires et les commandants de la Division lettone, ainsi que le président de l'Iskolastrel et le camarade Malkov, commandant du Kremlin, nous avons décidé à l'unanimité qu'il fallait transférer aux casernes de l'école Alexandrovski le 9e régiment cantonné au Kremlin, et le remplacer pour le service de garde au Kremlin par le 2e régiment soviétique des tirailleurs lettons se trouvant actuellement dans les camps d'instruction.

En conséquence, nous vous prions de donner votre accord au remplacement du 9e régiment des tirailleurs lettons par le 2e régiment.

Le Commissaire de la Division soviétique
des tirailleurs lettons *K. PETERSON.* »

Sverdlov approuva notre proposition pour ce qui était du 9e régiment. C'est exact, dit-il, il est temps de faire changer d'ambiance aux camarades lettons. Il faut leur donner la possibilité d'aller cogner sur la vermine blanche. Mais à quoi bon remplacer un régiment par un autre ? Nous allons faire autre chose : nous transférerons au Kremlin la Première Ecole de mitrailleurs de Lefortovo. Les élèves monteront la garde au Kremlin et feront en même temps leurs études. Les effectifs des cours varient : les uns les terminent et s'en vont, d'autres viennent les remplacer, ainsi le service de garde n'a pas le temps de leur devenir fastidieux. Les élèves des cours sont des hommes sûrs, ils ne le cèdent guère aux Lettons, ce sont pour la plupart des ouvriers. Beaucoup sont des communistes. Ils ne nous joueront pas de mauvais tour.

C'est ce que l'on fit. En automne 1918, les tirailleurs lettons quittèrent le Kremlin et les élèves de la Première Ecole de mitrailleurs, qui par la suite devint l'Ecole du Comité Exécutif central de Russie, prirent leur place.

VLADIMIR ILITCH LÉNINE

Les premiers temps après le transfert du gouvernement à Moscou, Lénine logea à la 1re Maison des Soviets (l'hôtel « National »). Chaque jour, il se rendait au Kremlin à pied, sans garde du corps. De façon générale, avant l'abominable attentat de Kaplan, Lénine se rendait partout seul, à pied ou en voiture, s'opposant catégoriquement à être accompagné. Après l'attentat, Lénine dut se soumettre aux instances des camarades et consentir à être gardé ; mais même alors il s'en allait ou partait assez souvent non accompagné.

Une quinzaine de jours après l'arrivée à Moscou, à la fin de mars 1918, Lénine alla demeurer au Kremlin. Un peu plus tard Sverdlov, Avanessov, Démian Biédny et d'autres camarades emménagèrent eux aussi là-bas.

Au début, Vladimir Ilitch habita un minuscule appartement de deux pièces dans le Corps des chevaliers, puis il alla s'établir dans l'édifice des Instructions judiciaires, dans le même local qui abritait le Conseil des commissaires du peuple. Ce logement non plus n'était pas spacieux, quatre petites pièces, sans grand confort. Auparavant, c'était le logement d'un fonctionnaire quelconque ou bien un local auxiliaire, je ne sais pas au juste,

Lénine, Sverdlov et Avanessov examinent le monument provisoire à Marx et Engels. Moscou, le 7 novembre 1918.

car on l'avait choisi avant mon arrivée à Moscou. Il était dans un état déplorable, mais il se trouvait dans la proximité immédiate du cabinet de travail de Lénine, qui donnait sur le même petit corridor ; et c'était là un immense avantage.

A peine étais-je entré dans mes fonctions de commandant du Kremlin, que Bontch-Brouévitch m'ordonna de m'occuper de l'aménagement de l'appartement de Lénine ; je pris ainsi une part directe à l'installation du local.

Les travaux de réfection furent des plus sommaires : les murs furent blanchis, on n'y colla même pas de papiers, on plaça quelques meubles. C'est Bontch et moi qui les choisîmes, on se limita au plus strict nécessaire sachant bien que Lénine n'accepterait rien de superflu. Nous installâmes deux simples lits de fer pour Lénine et Kroupskaïa, deux tables à écrire. Dans la salle à manger une petite table d'un mètre cinquante sur deux environ, contre le mur une modeste étagère de bois, dans l'antichambre quelques armoires à livres, une demi-douzaine de chaises. C'était là tout le mobilier du Président du Conseil des commissaires du peuple.

Si simple que fût l'ameublement, Vladimir Ilitch en était tout à fait satisfait. Son peu d'exigence, sa modestie exceptionnelle étaient généralement connus. Et rien de spectaculaire, d'artificiel dans cette modestie.

Aussi bien dans le privé que dans les rapports avec son entourage, Lénine était modeste à l'extrême, délicat, parfois même timide. Néanmoins, malgré toute sa modestie et simplicité, Lénine restait toujours Lénine.

Jamais et avec personne il n'admettait de familiarité. Je l'ai vu d'innombrables fois s'entretenant avec les gens. J'ai eu moi-même des dizaines de fois l'occasion de lui parler, aussi bien tête-à-tête qu'en présence de tiers. Avec n'importe qui, que ce soit un commissaire du peuple ou un simple ouvrier, un savant, un écrivain ou un paysan, Lénine était toujours affable, parlait d'une voix égale, sans l'ombre d'une supériorité quelconque. Mais tout dans son extérieur, ses manières, son assurance inébranlable d'avoir raison, subjuguait son interlocuteur quel qu'il soit. En s'entretenant avec Lénine chacun sentait que malgré sa simplicité, c'était un homme sortant de l'ordinaire, un homme supérieur.

Quand il le fallait, Lénine pouvait être impérieux et sévère. Comme personne d'autre il savait remettre à sa place n'importe qui. Et parmi tous les gens que j'ai connus, il n'en est guère qui pouvaient aussi tranquillement, sans élever la voix, par une ou deux phrases, un geste sobre, rembarrer n'importe qui, le soumettre à sa volonté de fer, inflexible.

Dans la vie courante, Ilitch était d'une austérité invraisemblable. Dans son logement il faisait froid : on chauffait au bois, or le bois manquait. En général, au Kremlin on éprouvait des difficultés pour se procurer du combustible. Mais jamais ni Lénine ni Kroupskaïa ne se plaignirent d'avoir froid, n'émirent aucune prétention. Pour ma part, je n'en savais rien, jusqu'au jour où Sacha, leur domestique, se plaignit du froid. Elle se plaignit, mais se reprit immédiatement :

– Seulement, je vous en supplie, ne dites pas que je me suis plainte à vous. Si Vladimir Ilitch ou Nadejda Konstantinovna l'apprenaient, ce qu'ils me gronderaient.

Il en allait de même pour les vivres. Lénine se nourrissait mal. Souvent, il manquait de sucre, de thé, de gruau, sans parler de la viande ou du beurre. Il recevait ses repas dans la cantine du Kremlin, mais ces repas étaient mauvais. Une soupe claire, de la bouillie de millet, pendant un certain temps il y eut de la viande salée, du caviar rouge, et c'était tout. Or, ce n'était que le repas principal, il fallait en outre déjeuner et souper.

J'avais toujours en réserve une certaine quantité de vivres pour les cas d'urgence : maladie, arrivée inopinée, départ imprévu, toutes choses qui pouvaient se produire. Parfois Avanessov ou d'autres dirigeants du Comité Exécutif central, ou même Sverdlov m'adressaient des billets : délivrez 20 livres de pain à la délégation des ouvriers de Pétrograd ; délivrez cent grammes de sucre à un membre du Comité Exécutif central, tombé malade. Des vivres, on en avait ; en quantités limitées, il est vrai. Mais jamais Lénine ni personne de son entourage, ne s'est adressé à moi pour en recevoir. Mieux encore. J'avais essayé à plusieurs reprises d'apporter quelques provisions chez Lénine, mais toujours je m'étais heurté à un refus.

C'est seulement lorsqu'il eut une maladie d'estomac, que Sacha se risqua à me demander un peu de semoule ; nous décidâmes alors d'avoir recours à la ruse. Je m'entendis avec Sacha pour qu'elle passe chaque matin chez moi et prenne ce qu'il

fallait pour Lénine, sans rien dire ni à lui ni à Kroupskaïa. Notre ruse, naturellement, pouvait être facilement éventée, je décidai donc de faire participer Maria Ilinitchna à notre « complot ». Après avoir mis longtemps à se laisser persuader, elle accepta enfin de téléphoner quand on aurait besoin de quelque chose ; et en effet, elle téléphonait, mais une ou deux fois par mois, tout au plus.

Or, très souvent on apportait ou on envoyait à Lénine des colis de vivres, rassemblés avec amour. C'étaient des camarades, ou des délégués des bourgs et des villages qui les envoyaient. Mais jamais Lénine ne garda rien pour lui, il expédiait tout aux gosses des écoles et des maisons d'enfants.

Ainsi, par exemple, après la prise de Rostov par nos troupes, Boudenny arriva à Moscou. Il apportait de nombreux présents. Il vint me trouver dans mon bureau et me demanda comment on pourrait remettre les friandises envoyées à Ilitch par les combattants de la Première Armée de Cavalerie. Rien de plus simple, lui répondis-je : apportez-les ici, je les lui remettrai. Boudenny se fâcha :

– Merci pour le conseil, mais je n'ai nul besoin d'aide. Je saurai bien les remettre moi-même.

J'ignore comment, mais Boudenny remit le jour même à Lénine tout ce qu'il avait apporté. Après sa visite, il repassa à mon bureau :

– On s'est passé de votre aide, camarade commandant. J'ai tout remis à Ilitch. Voilà !

Bon, tant mieux pour lui s'il l'a remis. Mais le lendemain matin Vladimir Ilitch m'appelle au téléphone : Passez chez moi, à mon appartement.

J'y allai.

– Hier, le camarade Boudenny est venu me voir, me dit Lénine. Un très brave camarade ! Il a apporté des vivres. Prenez-les, s'il vous plaît, et envoyez-les aux petits d'une maison d'enfants. Aux enfants sans faute.

Il me remit absolument tout, sans rien garder pour lui.

Et comment s'habillait Lénine ! Je crois qu'il n'avait en tout et pour tout qu'un seul complet. Toujours très propre, bien repassé (Vladimir Ilitch détestait la négligence, le laisser-aller), mais très usé et pour tout dire, unique. Pas plus de deux, en tout cas.

Un jour, Sverdlov et Dzerjinski décidèrent qu'il était indispensable de commander un nouveau complet pour Lénine. Ils me firent appeler, m'ordonnèrent de trouver du tissu et d'amener un tailleur. Seulement, me dirent-ils, pas un mot à Ilitch, pour l'instant. S'il l'apprenait d'avance, il refuserait. Il faut le prendre au dépourvu.

Je me procurai du tissu, trouvai un tailleur et téléphonai à Sverdlov pour l'informer que tout était prêt.

– Bon, répondit-il. Attendez les ordres.

Assis dans mon bureau, j'étais inquiet. Le tailleur se tenait auprès de moi, ignorant pour qui il aurait à travailler. Près d'une heure s'était écoulée quand Sverdlov me téléphona :

– Nous nous rendons à l'instant chez Lénine, Dzerjinski et moi. Amenez votre tailleur dans une dizaine de minutes.

C'est alors que j'appris au tailleur que le complet était pour Lénine.

– Pour Lénine ? redemanda-t-il. Pour Lénine en personne ? Il bondit de son siège, ses mains tremblaient. Vous... vous ne plaisantez pas ?...

– Mais non, lui dis-je, je ne plaisante pas. Allons-y !

Quelques instants plus tard nous entrions, le tailleur et moi, dans l'appartement de Lénine. Dans la salle à manger, Sverdlov et Dzerjinski parlaient avec animation. Sverdlov et Dzerjinski étaient assis devant la table, Lénine arpentait la pièce, les pouces enfoncés dans les entournures du gilet et riait allégrement.

A notre vue, Lénine s'arrêta, jeta un regard étonné sur moi et sur le tailleur, se tourna vers Sverdlov et Dzerjinski. Ceux-ci ne bougeaient pas, l'air imperturable. Sverdlov tapotait des doigts sur la table et lançait des regards par la fenêtre ; Dzerjinski se tourna lentement, tendit le bras, prit sur l'étagère placée derrière lui le premier livre qui lui tomba sous la main et se mit à le feuilleter.

Le tailleur qui haletait dans ma nuque, piétinait sur place.

Lénine rompit le premier le silence.

– Qu'est-ce qu'il y a, camarade Malkov ? Je ne crois pas vous avoir appelé ? Qui est-ce qui se cache derrière votre dos ?

Ne sachant par quoi commencer, je fis un pas hésitant en avant, tirant presque de force derrière moi le tailleur éperdu. Sverdlov vint à mon secours.

– Le camarade Malkov a sans doute amené un tailleur pour prendre les mesures. J'ai cette impression.

– Les mesures ? De qui ? Qu'est-ce que cette absurdité ? Lénine commençait à se fâcher.

– Vos mesures à vous, Vladimir Ilitch, vos mesures, intervint Dzerjinski.

– Permettez, l'interrompit Lénine. Permettez... Mais à ce que je vois c'est un véritable complot ?

– Comme vous voudrez, répondit Dzerjinski imperturbable. Un complot ? Eh bien, ma spécialité, c'est justement de dévoiler les complots...

Tout le monde se mit à rire. Avec un soupir comique, Vladimir Ilitch écarta les bras.

– Rien à faire... Vous m'avez eu.

Il fit un pas vers le tailleur, lui tendit la main.

– Bonjour, camarade ! Excusez de vous avoir dérangé. J'aurais pu venir moi-même chez vous...

Dzerjinski et Sverdlov échangèrent un regard : Il y serait allé, comment donc !

Entre-temps, le tailleur prit rapidement les mesures. Quelques jours plus tard le complet était prêt.

Un jour, Lénine me téléphona :

– Camarade Malkov, un tas de nouveaux livres se sont amassés chez moi, il faudrait les trier. A propos, aujourd'hui on m'a promis d'installer encore une armoire à livres. Ne pourriez-vous pas m'envoyer quelqu'un ?

– Mais oui, pourquoi pas ? J'enverrai quelqu'un aujourd'hui même.

Dans mon for intérieur, je pensai : « Je n'enverrai personne, je vais y aller moi-même. »

Vers quatre heures, lorsque d'ordinaire ni Lénine, ni Kroupskaïa, ni Maria Ilinitchna n'étaient

à la maison, je me rendis là-bas et je commençais à trier les livres.

Accroupi sur mes talons, je les choisissais par ordre alphabétique avant de les ranger dans l'armoire quand soudain la porte s'ouvrit doucement derrière moi. Quelqu'un entra, se tint immobile quelques minutes (je ne m'étais aperçu de rien) et toussota timidement. Je me retournai : c'était Vladimir Ilitch.

– Je ne vous dérange pas ?

Je bondis sur mes pieds.

– Pardon, Vladimir Ilitch, je ne vous ai pas entendu entrer. Je vais m'en aller, je terminerai plus tard.

– Pensez-vous, pensez-vous ! fit-il en écartant les mains. C'est vous qui devez m'excuser de vous avoir dérangé. J'ai eu besoin d'un de ces livres. Je vais le prendre et je m'en irai, ne vous dérangez pas, continuez le travail. Grand merci pour votre aide !

Il prit le livre et s'en alla.

Une autre fois, Maria Ilinitchna téléphona et me demanda d'envoyer quelqu'un pour déplacer les meubles dans l'appartement : à eux deux, Nadejda Konstantinovna et elle, n'y parviendraient pas. Naturellement, j'y allai moi-même. En me voyant, elles se troublèrent. Pourquoi vous déranger, dirent-elles, nous allons le faire nous-mêmes. Me déranger ? Mais j'étais prêt à remuer des montagnes pour Vladimir Ilitch, non seulement des meubles, et j'en aurai sûrement eu la force.

A Moscou, comme à Pétrograd, Lénine travaillait énormément. Qui d'autre que moi, responsable de sa sécurité, aurait mieux pu connaître l'ho-

raire de sa journée ? La journée de travail de Lénine était strictement délimitée. Les séances et les réunions commençaient exactement à l'heure, sans une minute de retard. Un règlement de fer était établi pour les rapporteurs : 10 ou 15 minutes tout au plus. Qu'on le veuille ou non, cela devait suffire. Même moins, pour les débats. Pas de bavardages inutiles. Lénine détestait la prolixité. Tout se déroulait d'après un plan fixé d'avance, de façon organisée et rapidement.

Lénine recevait chaque jour un très grand nombre de personnes pour des questions concernant le Parti, l'Etat, l'économie et parfois même des questions personnelles. Souvent la réception ne durait que quelques instants : Lénine saisissait avec une rapidité étonnante le fond de chaque question, trouvait sur-le-champ la solution, et une fois la décision prise, exigeait son application sans réserve. Et il la contrôlait. Il n'y manquait pas.

Lénine accordait beaucoup d'attention aux affaires militaires ; il analysait en détail tous les principaux problèmes stratégiques et participait personnellement à la direction des fronts et des armées. Souvent, appelé pour telle ou telle question chez Lénine, je le trouvais penché sur la carte des opérations militaires étalée sur la table, ou en train de déplacer des petits drapeaux sur une autre carte, fixée au mur.

Ilitch était très accessible. Non seulement les dirigeants, mais n'importe quel visiteur sans fonctions officielles pouvait sans trop de difficultés être reçu par lui, si cela était vraiment nécessaire. Lénine recevait souvent et avec une cordialité particulière les ouvriers des fabriques et des usines

et les nombreux délégués paysans qui venaient de tous les coins du pays. Cela ne signifie nullement que n'importe qui pouvait venir n'importe quand chez Lénine. Il recevait seulement ceux qu'il convoquait lui-même, dont il avait besoin pour affaires, ou bien ceux qui étaient en mesure de prouver la nécessité d'un entretien particulier avec lui. Le temps de chaque entretien était strictement limité. Seules les délégations d'ouvriers et de paysans faisaient exception, car Lénine les recevait, en règle générale, de suite et s'entretenait longuement avec elles.

Les collaborateurs de l'appareil peu nombreux, mais bien agencé, du Président du Conseil des commissaires du peuple s'entretenaient au préalable avec chaque solliciteur, puis faisaient un rapport à Lénine qui décidait lui-même s'il le recevrait personnellement, ou s'il fallait l'acheminer sur telle ou telle administration, chez tel ou tel camarade. Ainsi, malgré l'affluence des visiteurs, il n'y avait jamais foule dans la salle de réception, jamais les gens ne devaient attendre longtemps.

Le cabinet de travail de Lénine, spacieux, sans plus, avait trois portes. L'une, à droite de sa table à écrire, donnait sur le corridor qui reliait son bureau et la salle de réception du Président du Sovnarkom à son appartement. Une sentinelle était postée devant cette porte. Personne sauf Lénine qui, généralement utilisait cette porte, n'entrait par là. La sentinelle avait reçu des ordres très sévères : ne laisser entrer personne, qui que ce soit, sauf Lénine. La deuxième sentinelle se tenait au bout du corridor, devant l'appartement

de Lénine. Je confiai ces postes aux hommes les plus sûrs et je les surveillais soigneusement moi-même, je les vérifiais constamment.

La deuxième porte disposée juste en face de la table à écrire, menait dans la salle de réception où travaillaient Lydia Alexandrovna Fotiéva et les autres secrétaires du Sovnarkom. On pénétrait dans cette salle par une porte donnant sur le même corridor que la première porte, celle du bureau de Lénine. Cette porte n'était pas gardée. Tous les visiteurs, que ce soit un commissaire du peuple, ou un simple ouvrier, un membre du Comité central du Parti, ou un délégué paysan de Toula, un chef d'armée ou un savant, entraient chez Ilitch seulement par cette porte, après avoir traversé la salle de réception, seulement sur convocation, et à une heure fixée d'avance. C'était une règle établie presque pour tout le monde. Seuls faisaient exception Sverdlov et Dzerjinski.

Ceux-ci utilisaient généralement une troisième porte, petite, qui se trouvait derrière la table à écrire, dans le dos d'Ilitch. Cette porte menait à une petite pièce contiguë que l'on appelait « chambre aux appareils ».

Elle abritait le central du Kremlin, dit « Supérieur », qui ne comptait que quelques dizaines d'abonnés, et dont les appareils étaient installés dans les bureaux et dans quelques appartements des principaux responsables : commissaires du peuple, membres du C.C., et dans plusieurs administrations : la Tchéka, le Conseil militaire révolutionnaire, le bureau du commandant du Kremlin, le garage du Détachement motorisé de combat qui desservait le Présidium du Comité exécu-

tif central de Russie. Et c'était tout. Il y avait au Kremlin un autre central, dénommé « Inférieur », qui reliait toutes les institutions du Kremlin et la majorité des logements.

Dans la chambre aux appareils veillaient jour et nuit des hommes de service et toute personne qui aurait tenté de pénétrer dans le bureau de Lénine par cette pièce se serait heurtée à ces hommes qui connaissaient parfaitement leurs obligations.

Lénine était toujours d'une affabilité et d'une cordialité extrêmes pour les sentinelles en faction devant son bureau et son appartement, pour les hommes de service de la pièce aux appareils. Souvent il s'entretenait amicalement avec eux et les saluait toujours aimablement en passant devant. Lénine se comportait ainsi à l'égard de tous les collaborateurs du Sovnarkom et des sentinelles des autres postes. Jamais il ne s'irritait et ne se fâchait quand des malentendus se produisaient. Or, cela arrivait parfois.

Aux années 1918-1919, de temps à autre des pannes de courant se produisaient et parfois les édifices du Kremlin restaient plongés dans l'obscurité. Seulement les édifices car, à cette époque, les rues du Kremlin étaient éclairées par des lanternes à gaz qu'un employé allumait chaque soir et éteignait au matin.

Un soir, la lumière s'éteignit juste au moment où Lénine et Kroupskaïa rentraient chez eux. Ils étaient devant leur appartement, mais la sentinelle ne les reconnut pas à cause de l'obscurité, et ne les laissa pas entrer. Ils eurent beau la raisonner, rien n'y fit. Heureusement, il consentit à téléphoner au chef de la garde.

Celui-ci m'avertit et je me hâtai vers l'appartement de Lénine avec quelques gros cierges que j'avais dénichés dans un monastère du Kremlin.

Je vis Vladimir Ilitch et Nadejda Constantinovna qui, debout devant la sentinelle, riaient sous cape ; je m'apprêtais à gronder la sentinelle, mais Lénine prit sa défense :

– Mais non, camarade Malkov, mais non ! Il n'y a pas de mal à ce que le camarade ne nous ait pas reconnus dans cette obscurité. Ce qu'il faudrait, c'est donner des bougies à toutes les sentinelles, en cas de panne d'électricité. Songez-y.

Les sentinelles connaissaient très bien Lénine de vue et généralement il entrait et sortait du Kremlin sans présenter son laissez-passer. C'est pourquoi il lui arrivait parfois de ne pas l'avoir sur lui. Un jour qu'il avait quitté le Kremlin, en son absence on releva les sentinelles, et devant la porte Spasskaïa qui, à l'époque était déjà ouverte au trafic, on en mit en faction une qui ne connaissait pas Lénine de vue. Elle permit au chauffeur, qui avait son laissez-passer, de poursuivre sa route, mais interdit à Lénine de passer.

Lénine eut grand mal à la persuader de téléphoner au chef de la garde. Tout d'abord il refusa net : Je suis en faction et téléphoner n'est pas mon affaire. Si tu en as besoin, vas à la guérite Troïtskaïa et téléphone toi-même. (Il n'y avait pas de guérite à la porte Spasskaïa, car on délivrait les laissez-passer temporaires à la porte Troïtskaïa où il y avait un appareil.)

Après de longs pourparlers, la sentinelle consentit enfin à appeler le chef de la garde. Ce dernier, naturellement, reconnut immédiatement Lé-

nine et fut bouleversé. Il donna l'ordre de le laisser passer, puis me téléphona pour m'informer : Voilà ce qui est arrivé, un vrai scandale ! A peine avais-je posé le récepteur, que la sonnerie retentit de nouveau. Cette fois c'était Lénine.

– Camarade Malkov, je vous prie de prendre bonne note de la sentinelle qui est en faction devant la porte Spasskaïa. Un excellent camarade, qui connaît très bien les consignes, et fait parfaitement son service.

Une chose me surprenait toujours chez Lénine : bien que surchargé de travail ayant une immense portée politique, il ne négligeait jamais les petites choses et les considérait toujours du point de vue du parti et de l'Etat. Au surplus, certaines de ces petites choses étaient, au fond, loin d'être des vétilles.

Bientôt après le transfert du gouvernement à Moscou, Vladimir Ilitch me convoqua.

– Camarade Malkov, il faudrait hisser le drapeau rouge sur l'édifice des Institutions judiciaires. Rendez-vous compte, il abrite le gouvernement soviétique et il n'y a pas de drapeau. Ce n'est pas bien !

– Bon, répondis-je. Je vais m'en occuper, Vladimir Ilitch.

En quittant Lénine je me disais : pour ce qui est de promettre, j'ai promis, mais comment le hisser, ce drapeau. Il y avait à peine une semaine, en prenant mon poste, j'avais fouillé tous les recoins du Kremlin, j'avais examiné tous les toits. J'avais surtout minutieusement visité l'édifice des Institutions judiciaires qui était surmonté d'une immense coupole de fer. Impossible d'y planter

tel quel un drapeau, il fallait forer un orifice dans le fer, or, ce n'était pas chose facile.

Heureusement qu'il y avait au Kremlin un serrurier, Berens, qui travaillait là depuis toujours. Agé d'une cinquantaine d'années, de petite taille, robuste et trapu, il était plombier de profession, mais pouvait fabriquer n'importe quoi. Un habile artisan russe. Une tête et des mains d'or. Je fis venir Berens et lui dis :

– Lénine m'a donné l'ordre de hisser le drapeau rouge sur l'édifice des Institutions judiciaires. Il faut pratiquer dans la coupole un nid pour la hampe. Pourras-tu le faire ?

– Pourquoi pas ? répondit Berens. Ce n'est pas sorcier.

Il prit ses instruments et grimpa sur le toit. Il y passa plusieurs jours à bricoler. Et il y aménagea un nid excellent et solide. Nous hissâmes alors au-dessus de l'édifice abritant le gouvernement soviétique le drapeau rouge. Nous le hissâmes à tout jamais.

Quelque temps se passa, et Bontch-Brouévitch me téléphona :

– Pavel Dmitriévitch, Lénine vous fait demander s'il ne serait pas possible de remettre en marche l'horloge de la tour Spasskaïa (elle était arrêtée depuis le début de la révolution) et la faire jouer comme avant, pas de la musique d'église, mais notre Internationale.

– Je ne sais pas si nous réussirons, Vladimir Dmitriévitch, mais on va toujours essayer.

Je convoquai de nouveau Berens et nous grimpâmes ensemble à la tour Spasskaïa. Il se mit à farfouiller dans le mécanisme. Ce mécanisme était

énorme, les pièces, les roues, les volants étaient gigantesques et ne ressemblaient guère à ceux d'une horloge. Après avoir longuement fureté, Berens, tout souillé d'huile, sortit l'air satisfait.

– Bon, dit-il, on va s'y mettre.

A partir du lendemain, Berens grimpa chaque jour à la tour Spasskaïa pour réparer l'horloge. Bien des jours s'écoulèrent, et soudain, oh surprise ... Des sons retentirent au-dessus du Kremlin. Je tendis l'oreille, c'était l'Internationale. L'horloge de la tour Spasskaïa s'était mise en marche et jouait notre musique à nous, la musique soviétique.

Il se peut qu'après 1920, quand j'eus quitté le Kremlin, l'horloge fut à nouveau réparée par d'autres personnes. Mais en 1918 c'est Berens, simple artisan russe, plombier au Kremlin, qui, pour la première fois après la révolution, répara cette horloge et la fit jouer l'Internationale.

Le désir qu'avait manifesté Lénine de voir hisser le drapeau rouge sur l'édifice du gouvernement soviétique et réparer l'horloge de la tour Spasskaïa, ne peut, au fond, être qualifié de chose futile. Mais Lénine s'intéressait même à de très petites choses.

En automne 1918, on livra au Kremlin du bois de chauffage qu'on empila juste en face de l'aile Detskaïa du Grand Palais. Presque aussitôt Lénine me téléphona :

– Camarade Malkov, c'est vous qui avez donné ordre de livrer du bois au Kremlin ?

Au ton de sa voix, je sentis que quelque chose n'allait pas, sans toutefois comprendre de quoi il s'agissait.

– C'est moi, Vladimir Ilitch. Il faut faire des provisions pour l'hiver.

– Des provisions de quoi ? De bois ? Et qu'est-ce qu'on vous a livré ? Vous l'avez vu ?

– Naturellement, je l'ai vu. Du bois.

– Du bois ! Ça, du bois ? Ce sont des traverses, des traverses de chemin de fer, ni plus ni moins. Il nous faut rétablir les transports ; chaque rail, chaque traverse est précieux, et vous allez brûler des traverses dans les poêles ? Non, c'est inconcevable ! Renvoyez sur-le-champ, vous entendez, sur-le-champ, les traverses et retrouvez les imbéciles qui nous les ont envoyées au lieu de bois. Nous les punirons de façon exemplaire.

Il fallut naturellement renvoyer les traverses et économiser sur le chauffage jusqu'à ce que le stock de bois soit renouvelé. Quant à ceux qui nous avaient envoyé les traverses, ils furent tancés d'importance.

Ou encore : un jour, on déblayait la neige sur les toits de l'édifice du Sovnarkom. Tout à coup Lénine téléphona : Est-ce permis de nettoyer la neige de cette façon ? On la jette directement sur les câbles au risque de les rompre, puis il va falloir les réparer. C'est inadmissible. Il faut donner les instructions précises aux ouvriers et ne pas permettre un pareil scandale.

Une fois, en été 1918, nous décidâmes, Démian Biedny, Ivan Ivanovitch Skvortsov-Stépanov et moi, de nous rendre à la pêche. Comment pêchions-nous ? Il faut l'avouer, nous pêchions à la dynamite. Naturellement, nous prîmes beaucoup de poisson. Une fois rentré, j'en portai une partie à Vladimir Ilitch et à d'autres camarades. Nadej-

da Konstantinovna ne voulait à aucun prix accepter, mais je lui fis entendre raison en lui disant que ce poisson n'avait pas été acheté, que je l'avais pêché moi-même. Par quels moyens, elle l'ignorait.

Un jour s'écoule, puis un autre. Démian Biedny travaillait chez lui quand soudain la sonnerie du téléphone retentit. C'était Lénine :

– Qu'est-ce que vous avez encore inventé, vous et Malkov, espèces de braconniers ? ! Vous mériteriez d'aller en prison tous les deux pour ce genre d'exploit.

On sait que Démian n'avait pas la langue dans sa poche. Il essaya de tourner la chose en plaisanterie :

– Vous avez raison, Vladimir Ilitch, dit-il, c'est très mal ! Seulement, vous êtes, vous aussi, notre complice ! Vous avez, vous aussi, mangé du poisson dynamité ! C'est à vous le premier que Malkov en a offert.

Lénine se mit en colère pour de bon :

– Votre Malkov est un mystificateur. Il n'a pas dit comment il avait pêché ce poisson. Je vous avertis que si pareille histoire se répète, j'exigerai pour vous deux une punition exemplaire.

Démian Biedny vint me trouver plus sombre que la nuit.

– Tu vois ce qui s'est produit ? Et c'est la faute à Bontch. C'est lui qui a raconté à Vladimir Ilitch que Démian et Malkov se baladent dans les environs de Moscou et s'amusent à massacrer le poisson à la dynamite.

* * *

Presque chaque jour Lénine se promenait dans l'enceinte du Kremlin, le plus souvent sur le trottoir faisant face au Grand Palais d'où s'ouvre un vaste panorama sur Moscou, ou en bas, dans le jardin Taïninski, envahi par la verdure qu'on ne soignait pas. Parfois il se promenait pendant la journée, parfois le soir ou même la nuit, presque toujours seul. Il méditait et détestait qu'on le dérange pendant ces promenades.

Une fois, au cours d'une promenade nocturne, Vladimir Ilitch s'aperçut que dans certains logements la lumière brûlait fort tard dans la nuit. Au matin il me fit appeler.

– Prenez une feuille de papier et allez cette nuit vérifier et inscrire ceux qui consomment inutilement de l'électricité. Coupez-leur le courant. Vous me remettrez ensuite la liste, nous les gronderons d'importance pour qu'ils ne brûlent pas inutilement l'électricité. Nous devons économiser chaque kilogramme de combustible, chaque kilowatt d'énergie, et eux s'amusent à illuminer. Il faut mettre un terme à ce scandale.

Lénine était plein de sollicitude pour les travailleurs, il avait un souci constant d'améliorer le sort des ouvriers et des paysans, vu les dures conditions de l'époque. Quant à son attitude envers ses camarades du parti, inutile d'en parler. Un jour, en entrant dans son bureau, j'entendis sa conversation au téléphone avec le commissaire au Ravitaillement de la province de Moscou. Sur un ton sans réplique, bref et autoritaire, Vladimir Ilitch ordonnait au commissaire d'assurer le jour même le ravitaillement en pain des ouvriers de Moscou.

– Et je vais le vérifier personnellement, sachez-le. Si vous n'exécutez pas mes ordres, vous serez déféré devant les tribunaux. N'en doutez pas.

En hiver 1918, l'épidémie de typhus atteignit Moscou. On se mit à installer d'urgence des postes sanitaires dans toutes les gares de la ville. Un jour Lénine m'ordonna de venir le rejoindre à l'entrée du Sovnarkom.

Je m'y rendis. Une auto stationnait devant le perron. Lénine apparut.

– Partons. A la gare Nikolaïevski, voir comment fonctionne le poste sanitaire.

Je voulus l'en dissuader : il y a trop de monde là-bas, on risque de se contaminer. Pensez-vous ! Il ne m'écouta même pas.

Arrivés à la gare, Lénine descendit de voiture, je le suivis. Nous allâmes à la recherche du poste sanitaire. On constata qu'il avait été aménagé, mais pas encore ouvert, une formalité quelconque n'avait pas été remplie.

Ayant appris que Lénine était ici, les autorités de la gare accoururent, mais bien mal leur en prit. Ilitch leur passa un de ces savons ! Ils en eurent chaud, mais le poste sanitaire fut immédiatement ouvert.

Un jour arriva de l'étranger Friedrich Platten. C'est lui qui, en mars 1917, avait accompagné Lénine de la Suisse en Russie et qui, en janvier 1918, lors d'un attentat, avait protégé Lénine de son propre corps.

Vladimir Ilitch me téléphona tard dans la soirée. Il faut, me dit-il, installer le camarade Platten pour la nuit. Je lui répondis que je n'avais rien de libre

en ce moment. Je pouvais seulement l'inviter chez moi, où je pourrais mettre une pièce à sa disposition.

– Est-ce commode ? demanda Vladimir Ilitch. Il ne va pas vous gêner ?

– Mais non, on s'arrangera.

J'amenais Platten chez moi. Une demi-heure plus tard on frappa à la porte. C'était Lénine. Il voulait savoir si Platten était bien installé et s'il ne me gênait pas, moi et ma famille.

Quand il en avait le temps, Lénine se rendait volontiers chez des camarades, chez de vieux membres du parti. Il jouait avec eux aux échecs, riait, plaisantait. Il fréquentait P. Lépéchinski qui habitait rue Ostojenka (aujourd'hui Métrostroïevskaïa), alla plusieurs fois chez P. Daughé, rue Arkhanguelskaïa (aujourd'hui Télégraphnaïa). Vladimir Ilitch aimait beaucoup Daughé, un vieux bolchévik, dentiste de profession.

Une fois, je me rendis chez Daughé avec Vladimir Ilitch. La maison était grande, l'ascenseur ne fonctionnait pas. Il fallut monter au quatrième à pied. Daughé tachait de convaincre Ilitch qu'il était temps de commencer à rédiger l'Histoire du parti, que c'était absolument nécessaire. Lénine était d'accord.

Et quelle bonté, quelle sollicitude paternelle manifestait Lénine à l'égard de Maxime Gorki ! Plus d'une fois j'eus l'occasion de passer chez Lénine quand Gorki y était. Et j'ai vu comment Lénine s'efforçait avec le plus grand tact, avec une douceur pleine de ténacité à aider le grand écrivain à se reconnaître dans la situation extraordinairement complexe de l'époque.

Un soir, je travaillais dans mon bureau quand Sverdlov m'appela au fil pour me demander si je ne savais pas où se trouvait en ce moment Lénine.

Je ne pus lui répondre.

– Non, je l'ignore, Yakov Mikhaïlovitch. Il n'est donc pas chez lui ? dis-je la première chose qui me passa par la tête.

– S'il était chez lui, je m'en serais rendu compte sans votre aide, je suppose. C'est que justement il n'est pas chez lui. Il y a environ trois heures, il a commandé sa voiture et est parti. Ni Bontch ni Nadejda Constantinovna ne savent rien. Mais vous êtes le commandant du Kremlin et quand Lénine quitte son enceinte, vous êtes *tenu* d'en être informé sur-le-champ, vous êtes *tenu* de savoir où est allé Lénine et, en cas de besoin, de prendre immédiatement les mesures qui s'imposent pour sa sécurité.

– Mais, Yakov Mikhaïlovitch...

– Pas de « mais » ! Téléphonez à tous ceux qui sont en mesure de savoir où se trouve Lénine, faites tout le nécessaire pour élucider où il se trouve, s'il ne lui est rien arrivé. Mais agissez avec calme, sans bruit.

Je raccrochai et restai un moment pensif. Où chercher Lénine ? Comment le chercher ? J'avais bien donné l'ordre au poste de garde de la porte Spasskaïa de m'informer immédiatement dès que Lénine passait. Mais voilà, on ne m'avait pas informé !

Je téléphonai au secrétaire du Comité du Parti de la ville pour lui demander si par hasard Lénine n'était pas chez eux. Non. Je téléphonai à tout

hasard à Fotiéva, secrétaire du Conseil des commissaires du peuple. Elle ne savait rien non plus. Je décidai alors de téléphoner à Anna Ilinitchna Elizarova qui habitait en face du Kremlin, rue Manejnaïa. Mais elle me répondit qu'Ilitch n'était pas chez elle.

– Téléphonez donc à Gorki, me conseilla-t-elle. Ilitch est probablement chez lui.

Il y était, en effet. Il s'était rendu chez Alexéi Maximovitch sans avertir personne, et s'était attardé là-bas.

* * *

Les jours se suivaient, le pouvoir soviétique prenait des forces, se consolidait, quand soudain il se produisit un malheur inattendu. Le 30 août 1918, Vladimir Ilitch fut grièvement blessé.

C'était un vendredi, jour du Parti. Tous les vendredis, à Moscou se tenaient de grands meetings où les membres du Comité central et d'autres responsables du Parti prenaient la parole devant les ouvriers et les soldats rouges.

La journée du 30 août 1918 avait mal débuté. Une sombre nouvelle était parvenue de Pétrograd : Ouritski, membre suppléant du C.C. du Parti, président de la Tchéka de Pétrograd, avait été assassiné. Tous ceux qui connaissaient de près Ouritski étaient bouleversés. Dzerjinski partit immédiatement pour Pétrograd afin de procéder lui-même à l'enquête.

Lénine devait prendre ce jour même la parole à l'usine ex-Michelson. Ayant appris l'assassinat d'Ouritski, ses intimes essayèrent de le retenir, de le dissuader d'aller au meeting. Pour les calmer,

Vladimir Ilitch déclara pendant le déjeuner qu'il n'irait peut-être pas, mais néanmoins il commanda sa voiture et partit. Rien n'aurait pu empêcher Lénine d'y aller quand il savait que les ouvriers l'attendaient. Entre-temps, parmi la foule innombrable des ouvriers de l'usine qui porte aujourd'hui avec honneur le nom de Lénine, s'était glissée une poignée de criminels. Le meeting une fois terminée, Lénine, ovationné par les ouvriers sortit dans la rue, se dirigea vers l'auto... et tomba frappé par les balles de Kaplan, une terroriste socialiste-révolutionnaire.

J'étais dans mon bureau lorsque la sonnerie du téléphone retentit avec insistance. J'entendis la voix sourde, entrecoupée de Bontch-Brouévitch :

– Vite, des oreillers, immédiatement. Cinq ou six oreillers ordinaires. Lénine est blessé... Grièvement...

Ilitch blessé ? Non ! Ce n'est pas possible, c'est inconcevable !

– Vladimir Dmitriévitch, pourquoi vous ne dites rien ? La blessure n'est pas mortelle, n'est-ce pas, Vladimir Dmitriévitch !

Je repoussai brusquement ma chaise, renversai presque l'homme de service qui venait à ma rencontre, et m'élançai dehors en direction du Grand Palais.

Là-bas, dans la garde-robe de Nicolas II, se trouvaient les meilleurs oreillers. Je fis irruption dans le palais, sans répondre aux questions des concierges effarés, j'enfonçai du pied la porte fermée à clé de la garde-robe, je saisis quelques oreillers et filai vers l'appartement de Lénine.

Dans le couloir précédant l'appartement, se

pressait une foule de gens désemparés : des collaborateurs du Sovnarkom, quelques commissaires du peuple. La tête entre ses mains, le front collé aux vitres de la fenêtre, Lounatcharski était immobile, dans une pose de désespoir inconsolable.

La porte toujours fermée de l'appartement de Lénine était maintenant largement ouverte. Une sentinelle impassible, au visage de pierre, baïonnette croisée, se tenait devant la porte et en barrait l'entrée de son corps. En m'apercevant, elle s'écarta, et je remis les oreillers à Bontch-Brouévitch qui était dans l'antichambre. D'interminables et angoissantes minutes s'écoulèrent. J'étais comme cloué au seuil, sans avoir la force de bouger, de quitter cette porte. Des gens allaient et venaient en toute hâte, et moi j'étais toujours immobile...

Véra Mikhaïlovna Bontch-Brouévitch, la femme de Vladimir Dmitriévitch, entra en courant dans l'appartement. C'était une excellente bolchévique et un médecin compétent. Sans regarder ni saluer personne, Sverdlov passa en toute hâte, l'air sombre comme jamais. Au fond du couloir apparut, soutenue sous le bras par un des commissaires du peuple, Kroupskaïa, vieillie d'un coup. Elle revenait juste d'une séance et n'avait rien su avant d'entrer au Kremlin. Tous s'écartèrent dans un silence affligé. Hâletant, traînant à grand-peine ses jambes soudain alourdies, Nadejda Konstantinovna disparut derrière la porte.

Le professeur Mintz arriva enfin, ainsi que plusieurs autres grands spécialistes... Le soir tomba, la nuit approchait, il fallait se retirer, mais personne encore ne savait rien au juste, personne

ne pouvait dire dans quel état était Lénine, si ses blessures étaient graves, s'il vivrait.

Je regagnai mon bureau, mais impossible de travailler. Je ne pouvais rien faire. Une seule pensée vrillait mon cerveau : comment va-t-il en ce moment, Ilitch ?

Je passai une nuit sans sommeil, du reste quelqu'un songeât-il à dormir cette nuit-là au Kremlin ? A plusieurs reprises je me rendis à l'appartement de Lénine. La sentinelle était toujours figée devant la porte. Tout était plongé dans un profond et sinistre silence. Au fond de l'appartement, dans la chambre de Lénine, un combat opiniâtre se livrait contre la mort, un combat pour sa vie. Nadejda Konstantinovna, Maria Ilinitchna, des professeurs et des infirmières se trouvaient là-bas. Comme j'aurais voulu être avec eux, les aider d'une façon quelconque, alléger tant soit peu les souffrances de Lénine. Il me semblait que si cela eût pu être utile, eût pu le soulager, ne fût-ce qu'un tout petit peu, j'aurais volontiers donné tout mon sang jusqu'à la dernière goutte, toute ma vie jusqu'au dernier soupir, avec joie et enthousiasme. Et je n'étais pas le seul.

Mais je ne pouvais rien, même en pensée je n'osais pas franchir le seuil interdit. J'errais tristement dans le couloir vide menant à la salle de réception du Sovnarkom, déserte en ces heures nocturnes, devant la porte du bureau d'Ilitch. Une faible lumière passait sous le seuil de cette porte derrière laquelle tantôt encore résonnait la voix si familière, si énergique. Installé devant la table à écrire de Lénine, penché sur des papiers, Sverdlov veillait. La vie se poursuivait. Le pouls de la

révolution avait subi un à-coup, mais rien ne pouvait arrêter son rythme puissant.

Le jour même de l'attentat contre Lénine, le 30 août 1918, fut publié le célèbre appel du Comité Exécutif central de Russie : « A tous ! A tous ! A tous ! » signé par Sverdlov et proclamant la terreur impitoyable contre tous les ennemis de la révolution.

Un ou deux jours plus tard, Avanessov me manda chez lui.

– Rends-toi immédiatement à la Tchéka et ramène Kaplan ici. Tu l'installeras au Kremlin sous bonne garde.

Je fis venir une auto et je me rendis à la Loubianka. Je ramenai Kaplan au Kremlin et je l'enfermai dans une pièce du sous-sol, au-dessous de l'aile Detskaïa du Grand Palais. C'était une vaste pièce, très haute. La fenêtre garnie d'une grille de fer se trouvait à 3 ou 4 mètres du sol. Je postai des sentinelles devant la porte et en face de la fenêtre, leur donnant l'ordre sévère de ne pas quitter des yeux la prisonnière. J'avais choisi moi-même les sentinelles parmi les communistes et donné personnellement à chacune des instructions. L'idée ne me venait même pas que les tirailleurs lettons eussent pu manquer de vigilance à l'égard de Kaplan. C'est autre chose qu'il fallait craindre : qu'une des sentinelles ne lui tire une balle de sa carabine.

Un ou deux jours s'écoulèrent et Avanessov m'appela de nouveau. Il me montra la résolution de la Tchéka : passer Kaplan par les armes, la sentence devant être exécutée par le commandant du Kremlin, Malkov.

– Quand ? demandai-je brièvement.

Pas un muscle ne trembla sur la face d'Avanessov, généralement si bon, si humain.

– Aujourd'hui. Sur-le-champ.

– A vos ordres.

Oui, pensai-je à cet instant, la terreur rouge n'est pas un mot vain, une simple menace. Pas de pitié pour les ennemis de la révolution !

Ayant fait demi-tour, je quittai Avanessov et regagnai mon bureau. Je fis venir plusieurs Lettons, des communistes que je connaissais très bien, je leur donnai des instructions détaillées et nous allâmes quérir Kaplan.

Sur mon ordre, la sentinelle la fit sortir du local qu'elle occupait, nous lui ordonnâmes de monter dans la voiture qui se trouvait là.

Il était 4 heures de l'après-midi, le 3 septembre 1918. La sentence fut mise à exécution. Personnellement par moi, Pavel Malkov, membre du Parti bolchévik, matelot de la flotte de la Baltique, commandant du Kremlin de Moscou. Et si l'histoire se répétait, si de nouveau une canaille avait levé la main sur Ilitch et se trouvait à portée de mon pistolet, ma main ne tremblerai pas plus en appuyant sur la gâchette qu'elle n'avait tremblé ce jour-là.

Le lendemain, le 4 septembre 1918, les *Izvestia* publiaient une brève information :

« Hier, sur décision de la Tchéka de Russie, Fanny Royde (alias Kaplan), la socialiste-révolutionnaire de droite qui a tiré sur le camarade Lénine, a été fusillée. »

* * *

Des dizaines et des centaines de mille ouvriers, des millions de travailleurs de la campagne lisaient avidement les quelques lignes du bulletin quotidien sur la santé de Lénine. Ces bulletins étaient lus à haute voix dans les ateliers, les usines et les fabriques, dans les rues et les gares, dans les champs et les isbas villageoises. L'immense pays vivait avec une seule idée, des millions de cœurs battaient d'un seul élan : Lénine, rétablis-toi, le plus vite possible, guéris ! Et de jour en jour les bulletins s'amélioraient, devenaient plus optimistes. On s'acheminait vers la guérison. Lénine surmontait les conséquences de sa grave blessure.

Dès le matin, une file se formait près de la porte Troïtskaïa. Des dizaines, des centaines de gens voulaient pénétrer au Kremlin pour envoyer à Ilitch un salut, un bref billet, une petite lettre. Des dizaines et des centaines apportaient des bouquets de fleurs et chacun voulait le remettre personnellement. Les hommes de service de la guérite Troïtskaïa étaient absolument débordés, avaient perdu la voix à expliquer du matin au soir aux centaines et aux milliers de gens, que Lénine n'était pas encore complètement rétabli, que pour le moment le médecin ne laissait entrer personne chez lui, qu'on ne pouvait rien lui remettre personnellement.

Nous ne pouvions laisser entrer tout le monde chez Lénine, naturellement, mais nous ne pouvions tout de même pas refuser les fleurs. Je donnai l'ordre de les accepter et d'épingler à chaque bouquet un billet avec le nom de l'expéditeur.

Ensuite bouquets et billets étaient envoyés à Lénine.

Passée la première semaine de septembre, on me permit enfin de porter moi-même un bouquet à l'appartement de Lénine. J'entrai dans la salle à manger : elle était pleine de fleurs, de haut en bas. Des fleurs sur la table, sur les chaises, sur les rebords des fenêtres, par terre.

Quelques jours plus tard, Ilitch commença à se lever. Le 16 septembre, il prit part, pour la première fois après sa maladie, à la séance du C.C. du P.C.(b)R. et le soir il dirigea la séance du Sovnarkom. Lénine se remettait au travail.

« On nous informe, écrivait la *Pravda*, que la santé du camarade Lénine s'est améliorée au point qu'hier, le 16 septembre, il a pris part pour la première fois à la séance ordinaire du C.C. du P.C.(b)R.

Les membres du Comité central pour qui l'apparition de Lénine était une agréable surprise, acclamèrent chaleureusement leur chef et guide qui reprenait son travail après une interruption involontaire. »

Mais Ilitch s'était trop hâté. Quelques jours plus tard, son état empira. Il lui fallait prendre un bon repos. C'est alors que Sverdlov me fit venir chez lui. J'y trouvai le président du Comité exécutif de la province de Moscou. Sverdlov nous chargea tous les deux de trouver en banlieue une maison confortable où l'on pourrait installer momentanément Lénine pour qu'il puisse se reposer et récupérer définitivement ses forces.

– Sachez, nous avertit Sverdlov, que personne ne doit être informé de cette mission. N'en par-

lez à personne, agissez à vous deux et tenez-moi au courant.

La tâche n'était pas facile. Dans les environs de Moscou, il est vrai, les villas abondonnées, les datchas luxueuses, les vastes palais étaient nombreux, mais nous savions que Lénine n'accepterait pas d'habiter un palais. Il fallait trouver une maison confortable, en bon état, mais pas trop luxueuse.

Après avoir fait le tour de la banlieue et des sites de villégiature, visité un grand nombre de villas, nous arrêtâmes notre choix sur la propriété de l'ancien gouverneur de Moscou, Reinbott, à Gorki. La maison était en très bon état, bien qu'un peu délaissée. A proximité se trouvait un petit pavillon.

J'informai Sverdlov des résultats de nos recherches. Il approuva notre choix et ordonna de remettre en état la maison pour l'arrivée de Lénine. Nous nous y rendîmes avec le président du Comité exécutif, y restâmes quelques jours à remettre de l'ordre dans la mesure de nos forces : nous sortîmes toutes les vieilleries et détritus, nettoyâmes et lavâmes les planchers, les murs, les fenêtres, battîmes les meubles. Quand tout fut prêt, nous rentrâmes à Moscou.

J'envoyai à Gorki du linge et de la vaisselle, un tonneau de pétrole pour le chauffage, car les nuits étaient déjà fraîches et on avait aussi besoin de combustible pour faire la cuisine.

Pour monter la garde à Gorki, Dzerjinski choisit une dizaine de tchékistes qu'il plaça sous mes ordres. Je les accompagnai sur place et les installai dans le pavillon habité jadis par l'intendant ;

L'édifice du Kremlin où vécut e travailla Lénine.

le lendemain, j'emmenai à Gorki Vladimir Ilitch et Nadejda Konstantinovna. C'était le 24 ou le 25 septembre 1918.

Pendant les trois semaines que Lénine resta à Gorki, j'y allai une ou deux fois par jour, et parfois même trois : je contrôlai la garde et apportais en même temps le courrier et les journaux à Lénine.

Un jour, dans ma hâte, j'oubliai les journaux et je me présentai devant Ilitch les mains vides. Il se fâcha rouge :

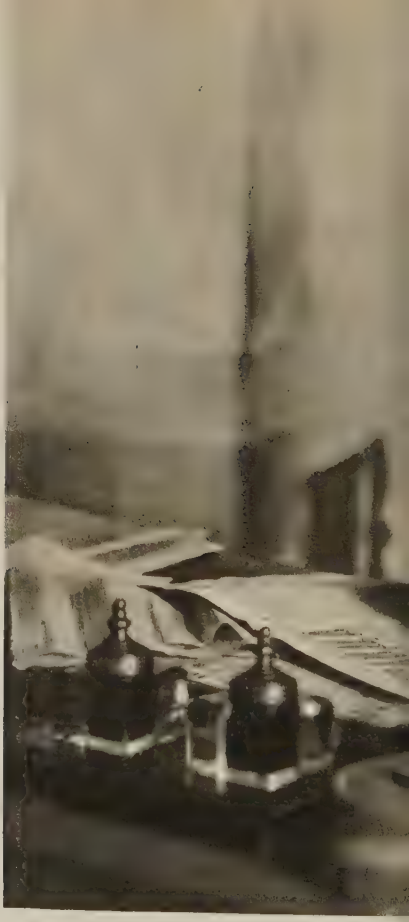
– Vous n'avez pas apporté de journaux ? Vous les avez oubliés ? Mais comprenez-vous ce que c'est que de me laisser sans journaux ! Si cela arrive encore une fois, tant pis pour vous !

Avant de me rendre à Gorki, je passais chaque fois chez Sverdlov. Généralement, il me chargeait de transmettre quelque chose à Lénine de vive voix, ou bien lui adressait de brefs billets que je devais lui remettre. Parfois il envoyait des documents, des matériaux. Une fois, au début d'octobre, je partis sans être passé voir Sverdlov. Or, il lui fallait justement transmettre quelque chose d'urgent à Lénine ; il dut envoyer quelqu'un spécialement. L'envoyé arriva lorsque j'étais encore à Gorki ; Lénine me montra avec un sourire de reproche le billet de Sverdlov qui commençait par ces mots :

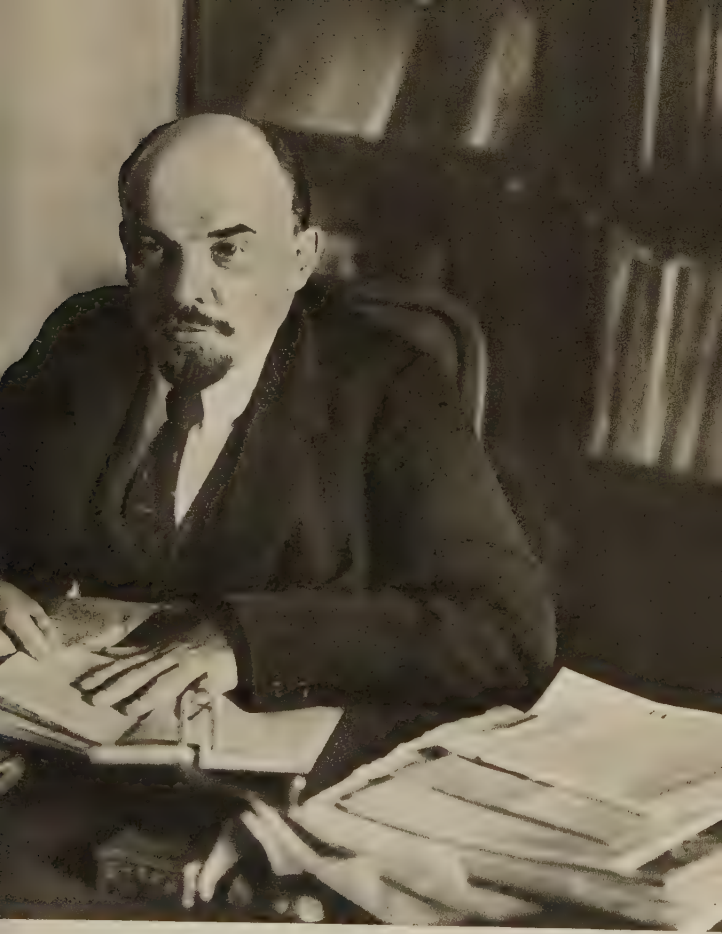
« A mon grand regret, Malkov est parti sans m'avertir... » Bon, me dis-je, ce que je vais prendre à mon retour ! Et je ne m'étais pas trompé.

Sverdlov se rendait souvent à Gorki. Une fois je l'accompagnais, mais généralement il y allait seul. Il n'y restait pas plus d'une heure

Cabinet de travail de Lénine a Kremlin.



Lénine en octobre 1918.



Deux pièces de l'appartement de Lénine au Kremlin.

ou d'une heure et demie, pour ne pas fatiguer Lénine.

Dzerjinski et Bontch-Brouévitch s'y rendaient également sans moi. J'ignore si d'autres personnes y allaient, si oui, c'était rare et pour peu de temps. Beaucoup de personnes me demandaient où se trouvait Ilitch, où il était parti. Mais je ne répondais pas, je me taisais.

Quand Lénine fut parti à Gorki, nous entreprîmes de réparer et réaménager son appartement au Kremlin.

Vers la mi-octobre, Vladimir Ilitch se sentit beaucoup mieux, il s'informait toujours plus souvent de la marche des réparations et s'il pourrait bientôt rentrer à Moscou. J'en parlai à Sverdlov qui me répondit :

– Faites traîner les réparations. Sinon il sera impossible de garder Lénine à la campagne, il plaquera tout avant d'être complètement rétabli. Qu'il reste le plus longtemps possible au bon air, qu'il se repose jusqu'à ce que les médecins lui permettent de rentrer.

Mais ce n'était pas simple de garder Lénine à la campagne. Il voulait à tout prix rentrer à Moscou, se remettre au travail.

Environ trois semaines après son transfert à Gorki, lors de ma visite ordinaire, Lénine m'accueillit avec une amabilité soulignée, toute particulière.

– Eh bien, camarade Malkov, les réparations vont bon train dans mon appartement ?

– A dire vrai, Vladimir Ilitch, ça avance assez lentement. Tantôt on manque de matériaux,

tantôt d'une chose ou d'une autre... Vous le comprenez vous-même...

Ilitch eut un sourire ironique :

– Bon, bon ! Vous dites qu'on manque de matériaux ? D'une chose ou d'une autre ? Bon, bon !

Soudain il se rembrunit :

– Vous ne valez vraiment rien comme diplomate, camarade Malkov ! Les réparations au Kremlin sont terminées depuis deux jours, je m'en suis informé moi-même. (C'était Bontch-Brouévitch, venu avant moi, qui avait vendu la mèche.) Je rentre dès demain à Moscou et je me mets au travail. Oui, oui, demain. Avertissez-en entre autres Sverdlov. Je sais très bien qui vous donne des instructions. N'oubliez donc pas, demain !

Et me tournant brusquement le dos, Lénine regagna sa chambre. Le lendemain il était de retour à Moscou.

Maintenant que Vladimir Ilitch avait repris complètement son travail ; il quittait de nouveau régulièrement le Kremlin pour prendre la parole aux innombrables meetings et réunions, se rendait dans les usines et les fabriques de Moscou, dans les unités militaires, la question de sa sécurité se posait très sérieusement. On proposa à Ilitch de ne jamais quitter le Kremlin sans garde du corps. Et c'est à moi qu'en incombait la responsabilité.

L'affaire était extrêmement compliquée, tout d'abord parce que Vladimir Ilitch n'estimait pas qu'un garde du corps fût absolument indispensable. Il arriva donc qu'à plusieurs reprises Lénine quittât le Kremlin avec son chauffeur, sans es-

corte. Je me plaignis aussi bien aux membres du Bureau d'organisation du C.C. qu'à Dzerjinski, tous furent d'accord avec moi et me soutinrent, mais il était impossible de faire entendre raison à Lénine.

Alors (on était au printemps 1919) je rédigeai un rapport officiel adressé au Bureau d'organisation du C.C. demandant d'examiner la question, et le remis à Eléna Dmitrievna Stassova.

Un ou deux jours plus tard, Stassova me manda et me dit : Le Bureau d'organisation vous prescrit de faire en sorte que Lénine ne quitte jamais le Kremlin sans garde du corps.

Bon, me dis-je, on me prescrit, c'est juste, c'est bien, mais comment prescrire à Vladimir Ilitch ?

La chose suivante se produisait. Je prenais toutes les précautions nécessaires pour qu'Ilitch ne sorte pas du Kremlin sans garde, mais il s'esquivait et me grondait par-dessus le marché quand je lui en parlais : Pourquoi m'importunez-vous avec ces vétilles ?

Après son retour de Gorki, les tchékistes qui l'avaient accompagné là-bas veillaient sur lui. Pour assurer au mieux sa sécurité, j'avais fait installer un système de signalisation spécial reliant le poste de garde, situé devant l'appartement de Lénine, au local commun où habitaient les gardes du corps. Ils prenaient la relève à tour de rôle et une partie d'entre eux se tenait toujours prêts à intervenir. Dès que Lénine s'apprêtait à quitter le Sovnarkom, la sentinelle en faction devant la porte de son appartement, appuyait sur le bouton et les hommes de garde qui étaient de service allaient attendre Lénine devant le perron du Sovnarkom et le suivaient s'il quittait le Krem-

lin. Ils avaient à leur disposition une voiture pour escorter Ilitch.

C'est moi personnellement qui devais accompagner Lénine lors de ses déplacements hors de la ville. Sverdlov avait donné l'ordre de mettre à ma disposition une automobile rapide, mais je l'utilisais rarement. Quand, après avoir guetté Lénine, j'avais réussi à ne pas le laisser partir seul, il ne me permettait jamais d'utiliser une autre voiture et m'obligeait à prendre place dans la sienne.

Souvent le dimanche Vladimir Ilitch se rendait avec Nadejda Konstantinovna et Maria Ilinitchna en banlieue. Il aimait beaucoup les promenades à la campagne et surtout la région de Barvikha, sur la route de Mojaïsk. Là-bas aussi il se promenait parfois seul, quittant ses com-compagnons.

Au printemps 1919, après que Stassova m'eut communiqué la décision du Bureau d'organisation du C.C., il arriva que Vladimir Ilitch se rendit plusieurs dimanches d'affilée à la campagne sans garde du corps, profitant de ce que les hommes de garde arrivaient en retard. J'eus alors recours au moyen suprême : je donnai l'ordre au poste de la porte Spasskaïa de ne pas laisser sortir Lénine du Kremlin sans garde du corps.

Après avoir donné cet ordre, je me tins dans mon bureau dans l'attente de ce qui allait se passer.

Vers 10 heures du matin, la voiture de Lénine s'arrêta devant le bureau du commandant. Lénine, Nadejda Konstantinovna et Maria Ilinitchna s'y trouvaient.

Je surveillais par la fenêtre, et dès que je vis la voiture, je me précipitai dans la rue. Vladimir Ilitch ouvrit la portière et descendit. Il avait l'air mécontent ou même légèrement fautif, difficile à dire. Mais il m'interpella avec colère.

– Soyez aimable, camarade Malkov, de m'expliquer ce qui se passe. La sentinelle a refusé net de me laisser sortir du Kremlin. Qu'est-ce encore que ces fumisteries ?

– Non, répondis-je, ce ne sont pas des fumisteries, Vladimir Ilitch, mais une décision du Bureau d'organisation du Comité central du Parti : ne pas vous laisser sortir du Kremlin sans garde du corps. Je vais vous suivre et on vous laissera immédiatement passer.

– Hum, hum ! Une décision ? Je ne me rappelle pas d'avoir vu cette décision. C'est peut-être parce que je ne suis pas membre du Bureau d'organisation ? Alors, il est dit dans la décision qu'il faut donner l'ordre aux sentinelles de ne pas laisser sortir du Kremlin le Président du Conseil des commissaires du peuple ? Cela, mon ami, ce n'est pas une décision, c'est de l'arbitraire.

– Permettez...

– Je ne permets rien ! C'est de l'arbitraire. Et c'est pourquoi vous allez être sévèrement puni. Sur-le-champ. Ici même. Montez dans ma voiture et venez annuler votre ordre stupide, puis vous resterez avec moi, aux arrêts. Quant à la décision du Bureau d'organisation... On verra cela plus tard.

Son ton était fâché, menaçant, mais une lueur malicieuse, bien de lui, pétillait dans ses yeux.

– Je ne veux pas vous gêner. J'ai une voiture toute prête. Je lui montrai du doigt l'automobile qui stationnait à proximité. Partez, et je vous suivrai.

Vladimir Ilitch ouvrit résolument la portière de sa voiture.

– Ça, c'est d'une bêtise accomplie. Soyez aimable de monter... Utiliser une deuxième voiture, dilapider l'essence qui appartient à l'Etat, faire travailler inutilement le chauffeur, c'est tout simplement stupide. Même pas stupide, c'est criminel. Oui, oui, qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ? C'est criminel. Jeter au vent l'argent du peuple est un crime, nous aurons suffisamment de place dans une seule voiture. En outre, n'oubliez pas que vous êtes aux arrêts ! Partons.

Malgré tous nos subterfuges, Lénine réussissait quand même de temps en temps à s'esquiver du Kremlin sans garde du corps. Il arriva même une fois que le garde du corps ne fut pas d'une grande aide. Une randonnée faillit se terminer tragiquement. Cela se passait en janvier 1919.

L'hiver était froid, neigeux. A Moscou, on ne déblayait presque pas, faute de main-d'œuvre et les rues étaient encombrées de bancs de neige.

On ne déblayait que les rails du tramway, en amoncelant la neige de deux côtés, de façon à former d'immenses montagnes, où les rails passaient comme dans une étroite tranchée. Et dans ces tranchées les rails étaient profondément enfoncés dans des ornières creusées par les roues des wagons. Quand on s'engageait dans une de ces ornières, il était difficile d'en sortir.

A la fin de 1918, Nadejda Konstantinovna tomba gravement malade. Il lui fallait un long repos, un calme complet, de l'air pur. Comme à l'époque il n'y avait pas de maisons de cure dans les environs de Moscou (du reste, il ne pouvait y en avoir en 1918 !), Nadejda Konstantinovna s'installa à Sokolniki dans une école d'enfants, située dans la forêt. En ces temps, Sokolniki était presque un lieu de villégiature, en tout cas l'air là-bas était salubre, surtout en hiver.

Lénine rendait presque chaque jour visite à Nadejda Konstantinovna, lui apportait des vivres et des cadeaux aux enfants. Il y allait le plus souvent avec Maria Ilinitchna, accompagné d'un garde du corps.

Un soir de janvier, je passai dans la salle de réception de Lénine. Je vis que la porte de son bureau était largement ouverte, lui-même était absent et tout le monde avait l'air désemparé. Les collaborateurs du Secrétariat couraient en tumulte d'un téléphone à l'autre et donnaient l'alarme à grands cris. J'appris que Vladimir Ilitch était parti avec Maria Ilinitchna à Sokolniki. Chemin faisant, ils avaient été attaqués par des bandits qui les avaient fait descendre, avaient pris leur place et étaient repartis dans la voiture. Lénine et sa sœur avaient gagné à pied le Soviet de l'arrondissement de Sokolniki, qui, par bonheur, se trouvait non loin de là, s'étaient procuré à grand-peine une voiture et étaient enfin parvenus à l'école, où Nadejda Konstantinovna commençait à s'inquiéter.

Je connaissais très bien l'école forestière, il n'y avait donc pas de temps à perdre. Je comman-

dai une voiture et me rendis en toute hâte à Sokolniki. Une fois là-bas, je questionnai tout d'abord le garde du corps de Lénine, qui se tenait dans le vestibule, l'air accablé.

– Eh bien, lui dis-je, nigaud !...

– Voyez-vous, Pavel Dmitriévitch, c'est la faute au lait ! N'était-ce le lait...

– Le lait ? Quel lait ?

Je n'arrivai pas à saisir. Mais je finis par comprendre, qu'en quittant le Kremlin, Vladimir Ilitch avait remis au garde du corps un petit bidon de lait pour Nadejda Konstantinovna, en lui demandant de faire bien attention car le couvercle fermait mal. Il tenait donc ce bidon et ses mains étaient occupées. Du reste, il ne réalisa pas immédiatement ce qui arrivait. Ensuite, ce fut trop tard.

Il me raconta que les bandits s'étant jetés en travers de la route, la voiture avait dû stopper. On avait cru qu'il s'agissait seulement d'un contrôle des papiers. A cette époque trouble, des vérifications de ce genre avaient constamment lieu. Ilitch descendit de voiture et présenta sa carte d'identité ; on lui appliqua le canon du revolver à la tempe, on lui prit sa carte sans même la regarder, on fit descendre les autres passagers et le chauffeur. Les bandits montèrent en voiture et déguerpirent. Heureusement que tout se passa sans coups de feu.

Tandis que nous conversions, Lénine descendit l'escalier. Comprenant sans doute de quoi il s'agissait, il déclara qu'il n'y avait pas lieu d'accuser le garde du corps, que les événements s'étaient

déroulés de telle façon qu'il avait été impossible de faire quoi que ce soit.

– En général, quand on a à choisir entre la vie ou la bourse, et que la force est du côté des bandits, il faut être un rude imbécile pour choisir la bourse, fit observer Lénine.

Ayant appris qu'il resterait au moins une heure encore chez Nadejda Konstantinovna, je décidai d'aller à la recherche de la voiture volée, le lieu où s'était produit l'événement étant tout proche. Dans ce quartier les voitures sont rares, il n'y a donc presque pas de traces. Je vais engager la recherche, me dis-je, peut-être que je réussirai.

Je découvris sans peine la trace des roues de la voiture de Lénine, je m'allongeai sur une des ailes et nous suivîmes la piste. De la main je faisais signe au chauffeur ; à gauche, à droite. Mais bientôt la trace disparut : après avoir parcouru environ deux verstes, les bandits avaient conduit la voiture sur les rails du tramway. Il fallut revenir bredouille.

Entre-temps, toute la Tchéka, toute la milice de Moscou avaient été mobilisées. On avait communiqué aux patrouilles qui sillonnaient la ville le signalement de la voiture volée.

La nuit, on finit par retrouver la voiture, mais on ne put arrêter les bandits qui réussirent à s'enfuir en traversant la Moskova sur la glace.

La nuit même, on organisa à Moscou des perquisitions massives et parmi les bandits arrêtés il s'en trouva qui étaient au courant du vol de la voiture. Mais ils ignoraient à qui elle appartenait et s'étonnaient qu'on la recherchât si activement, avec un tel acharnement.

Un des individus arrêtés raconta que c'était Korolkov, un récidiviste bien connu à l'époque à Moscou, qui était l'auteur du vol. Outkine, un tchékiste brave et plein d'initiative, ancien ouvrier de Pétrograd, se chargea de retrouver Korolkov. Il parvint bientôt à le dépister et à l'arrêter.

Je ne connais pas tous les détails, mais on m'a raconté que lors de son arrestation Korolkov opposa une résistance farouche. On le prit seulement après qu'il eut tiré toutes les balles de son Mauser, et l'on dut même lancer contre lui une grenade. Lors de la perquisition, on trouva chez Korolkov un billet confirmant que les bandits ne savaient pas qui se trouvait dans la voiture et n'avaient pas reconnu Lénine. C'est ce qui lui sauva la vie...

* * *

Vladimir Ilitch détestait le tapage autour de sa personne, il ne supportait absolument pas les louanges, l'encensement.

En avril 1920 se tint le IX^{e} Congrès du Parti. Je m'y trouvai chargé d'organiser la garde. A l'une des séances, les camarades décidèrent de marquer solennellement le 50^{e} anniversaire de Lénine. Mikhaïl Ivanovitch Kalinine prit la parole, puis ce fut Félix Kohn qui fit un discours. Lénine se fâcha pour de bon. J'étais non loin de lui lorsqu'il fit un geste de la main et dit :

– Si vous voulez faire œuvre utile, mettons-nous au travail. Mais il ne faut pas faire perdre du temps au Congrès à de vains bavardages. Si vous continuez vos discours, je m'en irai, je ne resterai pas un instant à la séance.

Force fut de terminer. Et pourtant tous avaient parlé de tout cœur, car ils étaient sincèrement attachés à Lénine. Que dire alors des cas où les louanges n'étaient pas sincères, où perçait ne fût-ce qu'une seule note fausse, servile ? Lénine devenait alors tout simplement furieux et pour lui le flagorneur cessait d'exister à jamais.

J'AI TRAVAILLÉ SOUS LEUR DIRECTION...

Je recevais assez souvent des ordres directs de Lénine, il me chargeait parfois d'une mission ou d'une autre mais, naturellement, il ne s'occupait jamais des menues affaires du bureau du commandant du Kremlin, pas plus que jadis de celui du Smolny. C'est du Présidium du Comité exécutif central de Russie que relevait le bureau du commandant et j'avais surtout affaire à Varlam Alexandrovitch Avanessov, secrétaire du C.E.C.R. aux premières années du pouvoir des Soviets. C'est à lui que je faisais mes rapports sur les affaires courantes, c'est de lui que je recevais la plupart des instructions pratiques et des directives.

Nous nous rencontrions chaque jour, j'allai constamment le trouver au C.E.C.R., parfois il passait dans mon bureau, nous nous fréquentions aussi en privé.

Avanessov travaillait énormément. Personne, peut-être, sauf Dzerjinski, ne restait si tard à travailler. Il était surchargé d'affaires à un point inimaginable. Il assumait les fonctions de secré-

taire du C.E.C.R., était membre du Collège de la Tchéka et, en outre, était constamment chargé d'un tas de missions de grande responsabilité par le Comité central du Parti et le Sovnarkom.

Avanessov vivait dans de très mauvaises conditions. Il n'avait pas de famille, sa santé laissait beaucoup à désirer. Pendant la journée, il travaillait généralement au Kremlin, au C.E.C.R. ; la nuit, il se rendait à la Loubianka, à la Tchéka ; à l'aube, il regagnait son bureau du Kremlin, et se remettait au travail. Presque toujours vers 3 ou 4 heures du matin, la sonnerie du téléphone retentissait dans mon bureau ou chez moi, à la maison :

– Pavel, tu ne dors pas ? Excuse-moi de te déranger, mon ami, n'aurais-tu pas quelque chose à se mettre sous la dent ?

C'était Avanessov, qui, de retour de la Tchéka, s'attelait aux affaires du C.E.C.R. non terminées pendant la journée et s'était rappelé ne pas avoir dîné ou même soupé. Or, chez lui, dans sa chambre vide et inconfortable, il n'y avait aucune nourriture.

Je lui répondais naturellement que je ne dormais pas, bien que parfois j'avais déjà vu plusieurs rêves, je prenais avec moi quelque beignets de millet que ma femme préparait à merveille ou un pot de gruau, et j'allais rejoindre Avanessov au C.E.C.R. Et, naturellement, nous entamions une conversation qui durait parfois une heure ou deux. Il arrivait qu'apercevant de la lumière, Dzerjinski, qui rentrait de la Tchéka encore plus tard qu'Avanessov, venait nous retrouver, et aussi Démian Biedny qui très souvent écrivait ses vers

pendant la nuit, ou bien un autre camarade, et nous ne nous séparions que vers cinq ou six heures du matin.

* * *

Je recevais constamment des instructions de Dzerjinski, aussi bien en ce qui concernait la sécurité du Kremlin et de Lénine, que les différentes missions que la Tchéka confiait souvent au bureau du commandant du Kremlin.

Immédiatement après la Révolution d'Octobre, le Parti avait désigné Félix Edmoundovitch Dzerjinski, le glorieux chevalier de la révolution, à un des postes les plus responsables : on lui confiait l'organisation de la lutte contre les complots contre-révolutionnaires, le sabotage, la spéculation.

La première République des Soviets naissait au milieu d'un combat dur et cruel contre les ennemis des travailleurs, contre les forces du vieux monde, qui auraient voulu faire tourner à rebours la roue de l'histoire, renverser le pouvoir des ouvriers et des paysans, rétablir la domination des propriétaires fonciers et des capitalistes.

Les capitalistes russes et étrangers, tous les partis politiques bourgeois et petit-bourgeois à l'intérieur du pays, depuis les socialistes-révolutionnaires et les menchéviks, jusqu'aux plus fieffés cadets et monarchistes s'étaient unis dans la lutte contre l'Etat des travailleurs.

La République des Soviets n'aurait pu tenir une semaine sans une répression sévère et impitoyable de la contre-révolution, sans une riposte énergique à toutes les tentatives, ouvertes ou dissimulées, de renverser le pouvoir soviétique.

La classe ouvrière de notre pays, guidée par le Parti bolchévik et forte du soutien des millions de travailleurs, se dressa comme un seul homme à la défense des conquêtes d'Octobre, s'attacha avec une énergie révolutionnaire inouïe à jeter les bases du nouvel ordre social et politique, opposa une résistance acharnée aux tentatives des contre-révolutionnaires de jeter bas le pouvoir des Soviets.

Après la Révolution d'Octobre, le poids essentiel de la lutte avec la contre-révolution à l'intérieur du pays échut tout d'abord au Comité révolutionnaire militaire et, ensuite à la Commission Extraordinaire de Russie pour la lutte avec la contre-révolution, le sabotage et la spéculation, près le Conseil des commissaires du peuple, c'est-à-dire la Tchéka.

Dès les premiers jours qui suivirent la Révolution d'Octobre, je me rendais constamment au Comité révolutionnaire militaire. Sverdlov et Dzerjinski étaient parmi les membres du Comité central du Parti que j'y rencontrais le plus souvent. Par la suite, les fonctions du C.R.M. se réduisirent surtout à la lutte avec la contre-révolution. Quand Sverdlov fut élu à la présidence du C.E.C.R., il alla plus rarement au C.R.M. ; presque toujours j'y rencontrais Dzerjinski et je commençais à le considérer comme le dirigeant réel du Comité révolutionnaire militaire. Enfin, lorsque ce comité fut liquidé et que le 20 (7) décembre 1917 fut créée la Tchéka, Félix Dzerjinski fut placé à sa tête.

En ces jours et ces années, alors qu'il fallait tout créer à nouveau, en livrant une lutte achar-

née aux ennemis des travailleurs, tout le monde travaillait énormément, des 16, 18 et 20 heures par jour, ignorant le sommeil, les loisirs. On ne pouvait faire autrement. Les intérêts de la révolution l'exigeaient. Et pourtant, même alors, parmi les hommes de fer de cette époque, Dzerjinski se distinguait tout particulièrement. Il semblait qu'il ne dormait jamais. Que ce soit à Pétrograd, rue Gorokhovaïa, ou à Moscou, rue Bolchaïa Loubianka, pendant la journée ou tard dans la nuit, je le trouvais toujours à son poste.

C'est surtout à Moscou que j'eus l'occasion d'aller souvent le voir à la Loubianka 11, qui abritait alors la Tchéka. Il travaillait dans un petit bureau modestement meublé, sans rien de superflu, sans aucun luxe. C'est ici que Dzerjinski vécut en fait jusqu'à la fin de 1918. Ici même, derrière un petit paravent, se trouvait une étroite couchette recouverte d'une simple couverture de soldat. Les murs de cette pièce étaient témoin du travail inlassable de Dzerjinski. Ils entendaient les sinistres aveux des ennemis de la révolution obligés de reculer devant l'extraordinaire pénétration et la volonté inflexible de Félix, l'homme de fer, qui procédait personnellement à l'interrogatoire de dizaines et de centaines des contre-révolutionnaires les plus dangereux. C'est entre ces murs que se dévoilaient les plus ténébreux complots, les crimes les plus monstrueux.

Ce n'est que tard dans l'automne de 1918, que Dzerjinski songea pour la première fois à lui-même, qu'il rentra parfois chez lui, au Kremlin, pour y passer la nuit. Voici comment cela arriva. Sur les instances de Lénine et de Sverdlov, en

octobre 1918, Dzerjinski, épuisé par un travail surhumain, se rendit pour quelques jours en Suisse où résidait sa famille : sa femme Sofia Siguismoundovna et son petit Yassik.

Naturellement, Dzerjinski y alla sous un faux nom. Il se rasa la barbe et se déguisa pour le cas où il rencontrerait par hasard des gardes blancs réfugiés à l'étranger et dont certains l'avaient peut-être personnellement connu. L'ayant rencontré dans la rue, à la veille de son départ, je ne le reconnus même pas au premier moment, à tel point, sans barbe il ne ressemblait plus au Dzerjinski que nous connaissions tous.

Bientôt après son retour de Suisse, sa famille rentra elle aussi (j'ignore pourquoi ils revinrent séparément), et ils s'installèrent au Kremlin, dans un minuscule logement de trois pièces. D'une austérité spartiate, d'une modestie et d'une simplicité rares, Dzerjinski se privait de tout, ne songeait jamais au confort, ou aux biens matériels. Sa famille lui ressemblait sous ce rapport.

Au cours de l'hiver 1918/19, de fortes tempêtes amassaient au Kremlin d'immenses bancs de neige, qui empêchaient de passer soit à pied, soit en voiture. La main-d'œuvre manquait pour déblayer. Une fois, après une bourrasque qui sévit pendant plusieurs jours, Sverdlov, qui avait pu à grand-peine se rendre de son logement au Comité exécutif central, me fit appeler.

– Eh bien, camarade commandant, qu'allons-nous faire ?

– Vraiment, Yakov Mikhaïlovitch, je ne sais pas... On a mobilisé tout le monde, mais je n'y parviens pas...

Lénine et Bontch-Brouévitch dan
la cour du Kremlin. Octobre 191

Dzerjinski et Peterson, commissaire de la Division des tirailleurs lettons.

Y. Sverdlov avec sa femme et son fils.

– Tout le monde, vous dites ? Vous avez envoyé tous les habitants du Kremlin au déblayage de la neige ?

– J'envoie ceux qu'il est possible d'envoyer : le personnel du bureau du commandant, les élèves de l'école du C.E.C.R., les concierges, les ouvriers, je les ai tous mobilisés. Qui pourrait-on mobiliser encore ?

– Oui, ce n'est pas facile. Seulement, camarade Malkov, vous avez oublié les épouses de nos responsables, il faut les faire participer, elles aussi. Certaines ne travaillent pas, eh bien, qu'elles déblaient la neige. Le cas échéant, renvoyez-les-moi. Ce sera moi le responsable.

A l'époque, beaucoup de militants habitaient au Kremlin. Les compagnes de la plupart d'entre eux étaient de vieux membres du parti et travaillaient toutes.

Mais certaines faisaient exception. On pouvait parfaitement les employer au déblayage de la neige, aussi me hâtai-je de profiter du conseil de Sverdlov.

Pas toutes accueillirent ma proposition avec enthousiasme. Certaines commencèrent par refuser, d'autres s'esquivèrent simplement. Je dressai alors une liste de celles que je croyais pouvoir envoyer au nettoyage et je donnai l'ordre aux postes de garde des portes Troïtskaïa et Spasskaïa de ne pas les laisser sortir du Kremlin ni à pied ni en voiture.

Ce fut un véritable charivari. Les coups de téléphone pleuvaient : Pourquoi, de quel droit vous ne laissez pas sortir les femmes du Kremlin ? L'un proteste, l'autre téléphone, on s'indigne,

on récrimine. Mais il suffisait de répondre au mari irascible que c'était sur ordre de Sverdlov – adressez-vous à lui, si vous voulez – pour que l'autre se calme instantanément et raccroche sans mot dire. Bref, les épouses furent mobilisées, et le déblayage de la neige se poursuivit rapidement.

Sofia Siguismoundovna Dzerjinskaïa venait justement d'arriver à Moscou et ne travaillait pas encore ; toutefois, je ne l'avais pas incluse dans la liste. Sans se douter de rien, elle sortit tranquillement du Kremlin, mais bientôt Dzerjinski me téléphona.

– Camarade Malkov, je viens d'apprendre que vous avez envoyé les femmes de plusieurs camarades déblayer la neige et que vous ne laissez pas sortir du Kremlin celles qui s'y refusent. Est-ce vrai ?

– C'est vrai, Félix Edmoundovitch. Mais j'ai laissé partir Sofia Siguismoundovna...

– Voilà, voilà, c'est justement à ce propos que je vous téléphone. Si tout le monde travaille, je ne vois pas pourquoi ma femme doit faire exception. J'estime que votre décision est tout à fait erronée. Si Sofia Siguismoundovna l'avait su, jamais elle n'aurait quitté le Kremlin. Dorénavant, je vous prie de ne faire aucune exception pour ma famille.

Un tout petit épisode, mais il caractérise entièrement Dzerjinski et son austère exigence à l'égard de lui-même et de ses proches.

Dzerjinski était d'une rare perspicacité. Rien, semblait-il, ne pouvait échapper à son regard pénétrant. Il voyait les gens au travers et il était rare, très rare, qu'on réussisse à le tromper. Sa

clairvoyance joua un rôle immense lors du choix des cadres de la Tchéka. Cela n'était pas chose facile. Moi, qui avais constamment affaire aux tchékistes, je m'étonnais toujours de l'habilité avec laquelle il choisissait les effectifs, les éduquait inlassablement.

Comment recrutait-on ces cadres ?

Les ouvriers bolchéviks que le parti mobilisait dans les organismes de la Tchéka n'avaient nulle expérience du travail. Ils avaient de très vagues notions sur l'espionnage et le contre-espionnage ; or, l'ennemi était rusé, habile, astucieux. Au début, la Tchéka dut employer quelques anciens juristes, mais on pouvait s'attendre à toute sorte d'intrigues et de trahisons de leur part. Les ennemis de la classe ouvrière s'efforçaient par tous les moyens de se faufiler dans la Tchéka, des aventuriers de toute sorte s'y glissaient en utilisant de faux documents et des biographies inventées de toutes pièces.

La connaissance des hommes qu'avait Dzerjinski, ses splendides qualités morales, lui permettaient de former dans de brefs délais d'excellents agents des services de renseignement et du contre-espionnage avec d'anciens tourneurs, ajusteurs et forgeurs. Il était rare que les ennemis et les aventuriers réussissent à s'insinuer dans la Tchéka.

La perspicacité de Dzerjinski avait permis de débrouiller une série d'affaires très complexes, de complots parmi les plus ténébreux.

Par une journée du printemps de 1919, un homme dépénaillé, portant une capote de soldat en loques, se présenta à la guérite Troïtskaïa et

exigea qu'on le laisse passer chez le secrétaire du C.E.C.R. Avanessov. L'homme de service m'avertit, je téléphonai à mon tour à Avanessov qui donna l'ordre de le laisser entrer. Après avoir ordonné de lui délivrer un laissez-passer, je me rendis moi-même chez Avanessov : allons un peu voir, me dis-je, quel est le type qui insiste tellement pour être reçu ! Le cas échéant, mieux vaut que je me trouve là-bas.

Quelques instants plus tard, l'inconnu pénétrait chez Avanessov. Dzerjinski s'y trouvait justement.

A peine entré dans le bureau, l'inconnu se débarrassa de sa capote, décousit sa vareuse et retira d'une des coutures un morceau de tissu tout couvert de petits caractères. C'était un papier certifiant que le porteur, Ivan Pétrenko, était délégué par une organisation bolchévique clandestine qui opérait aux arrières de l'armée blanche de Dénikine, en Ukraine. Avanessov et Dzerjinski avaient maintes fois eu l'occasion de recevoir des personnes munies de documents de ce genre et l'authenticité du certificat de Pétrenko n'éveilla aucun soupçon. Une conversation s'engagea, sérieuse et cordiale. Pétrenko parla en détail, en pleine connaissance de cause, du travail de l'organisation qui l'avait envoyé, demanda de l'argent, des armes, une aide pour établir la liaison avec les autres organisations qui agissaient en territoire ukrainien occupé par les gardes blancs. Tout se passait comme les autres fois, quand des arrières de l'ennemi arrivaient à Moscou des mandataires de l'héroïque clandestinité bolchévique.

Après avoir écouté Pétrenko, Dzerjinski et Avanessov lui promirent de prendre le plus rapidement possible une décision sur toutes les questions qu'il avait posées. Pétrenko ayant déclaré qu'il n'avait pas de logement à Moscou, Avanessov rédigea un billet ordonnant de l'installer dans la 3e Maison des Soviets, rue Sadovaïa où s'arrêtaient toujours les camarades qui venaient dans la capitale.

– Quelle impression t'as-t-il produit ? demanda Dzerjinski à Avanessov quand Pétrenko les eut quittés.

– Eh bien, tu sais, ce Pétrenko me déplaît, sans raison aucune du reste !

– Non, Varlam, il y a des raisons. Son ton est désagréable ; quand il parle du pouvoir des Soviets, des notes d'inimitié percent de temps à autre. Ses yeux aussi sont mauvais : ils ne regardent pas droit. Il faudra l'observer de plus près.

Dzerjinski donna l'ordre de surveiller Pétrenko. Quelques jours plus tard, on lui rapporta que Pétrenko avait jeté une dizaine de lettres dans plusieurs boîtes à lettres. Dzerjinski ordonna de les saisir. Certaines enveloppes étaient adressées à Moscou, d'autres à Pétrograd. Pétrenko annonçait que tout marchait très bien, qu'il avait pénétré au Kremlin, obtenu d'être reçu par le Secrétaire du C.E.C.R. et avait gagné sa confiance. On vérifia les destinataires des lettres : c'étaient des anciens officiers. Aucun doute ne subsistait plus. On arrêta Pétrenko et on devait bientôt apprendre que Pétrenko n'était pas son nom, que c'était un officier, un garde blanc, membre d'un complot contre-révolutionnaire. Les services de

contre-espionnage des gardes blancs avaient capturé le clandestin Ivan Pétrenko, l'avaient sauvagement massacré et avaient envoyé à Moscou, muni de ses papiers, un garde blanc qu'on avait chargé de s'introduire au Kremlin, de se renseigner sur les lieux de rendez-vous et les adresses des organisations clandestines bolchéviques en Ukraine.

Dzerjinski, qui devinait avec une perspicacité extraordinaire les subterfuges des ennemis de la révolution, tançait d'importance les tchékistes qui se permettaient d'accuser un homme uniquement sur la foi de soupçons, sans preuves convaincantes à l'appui. Il exigeait une enquête minutieuse sur chaque affaire, séparait résolument les coupables des non-coupables.

Une fois, Dzerjinski me manda chez lui, à la Loubianka.

– Ecoute, Malkov, il arrive une histoire fort désagréable. On nous informe que le commissaire de la prison Boutyrskaïa se conduit ignoblement : il accepte des pots-de-vin, se soûle. Va faire une enquête.

Je me rendis à la prison Boutyrskaïa. Je m'entretins avec plusieurs gardiens, je questionnai les détenus. La chose était claire : le commissaire était corrompu. Pour un pot-de-vin il permettait aux prévenus de recevoir des visites, des colis, il en avait même élargi plusieurs dont les parents lui avaient offert de très grosses sommes.

J'informai Félix Edmoundovitch de la situation. Et sur-le-champ, en ma présence, il donna l'ordre d'arrêter le commissaire et de le traduire devant le tribunal révolutionnaire.

En outre, j'avais appris à la prison Boutyrskaïa qu'on gardait certains prévenus des quatre ou six semaines sans les interroger, sans les relâcher ni les faire passer en jugement. Dzerjinski piqua une de ces colères ! Il fit appeler les chefs des services et leur passa un savon formidable.

Généralement, Dzerjinski mettait lui-même au point tous les plans des opérations sérieuses. Souvent il dirigeait personnellement les opérations contre les plus importantes organisations contre-révolutionnaires. Il était d'un courage à toute épreuve. On eut dit qu'il ignorait la peur, le sentiment du danger. Prenons, par exemple, l'insurrection des socialistes-révolutionnaires de gauche. Après avoir appris que Mirbach, l'ambassadeur d'Allemagne à Moscou, avait été mortellement blessé par les s.-r. de gauche, Dzerjinski se rendit immédiatement sur le lieu du crime. Supposant que l'assassin, Blumkine, ancien collaborateur de la Tchéka, un socialiste-révolutionnaire de gauche, s'était réfugié dans un détachement de la Tchéka commandé également par un s.-r. de gauche, Popov, Dzerjinski y alla lui-même. Il ne savait pas encore que les socialistes-révolutionnaires de gauche s'étaient insurgés et avaient pris les armes contre le pouvoir des Soviets. Dzerjinski était accompagné de trois tchékistes. Ils furent entourés d'une foule ouvertement hostile, comptant plus de mille personnes, prêtes, semblait-il, à faire emploi de leurs armes. Et, néanmoins, Dzerjinski ne perdit pas un instant contenance. Lorsque les meneurs refusèrent de livrer le meurtrier de Mirbach, Dzerjinski leur déclara résolument : « Vous êtes arrêtés, suivez-moi ! »

Sa voix avait une telle force et une telle fermeté, que les chefs de l'insurrection, se troublèrent et suivirent docilement, à travers la foule décontenancée de leurs complices, Félix Dzerjinski qui se dirigeait avec assurance vers sa voiture. Un instant encore, et Dzerjinski aurait réussi à enlever de leur repaire les meneurs sous les yeux des insurgés abasourdis. Mais ceux-ci recouvrèrent leurs esprits, se précipitèrent sur Dzerjinski et ses compagnons, les désarmèrent et les enfermèrent.

Un des tchékistes qui accompagnait Dzerjinski et resta avec lui pendant 24 heures prisonnier des s.-r. de gauche, me raconta le lendemain de la liquidation de la mutinerie, de quelle façon Dzerjinski sans armes, aux arrêts, parlait au traître Popov, armé jusqu'aux dents et disposant d'une bande d'un millier d'insurgés.

Chaque demi-heure, Popov accourait dans la pièce où étaient enfermés Dzerjinski et ses compagnons, et communiquait des « nouvelles » l'une plus stupide que l'autre, par exemple, que toute la garnison de Moscou était passée du côté des s.-r. de gauche, que le Kremlin allait capituler d'un instant à l'autre, etc. Enfin, Dzerjinski, hors de lui, lança brutalement à la face de Popov :

– Dites donc, vous, passez-moi immédiatement votre revolver !

– Mon revolver ? et pourquoi faire ? dit Popov, déconcerté.

– Pour vous flanquer une balle dans la cervelle, espèce de canaille et de traître !

A part son courage extraordinaire et son intrépidité étonnante, Dzerjinski possédait au plus

haut degré le sentiment de la discipline. Les décisions du Comité central, les indications de Lénine étaient pour lui une loi. Il tenait aussi en très haute estime Sverdlov, qui contrôlait constamment le travail de la Tchéka. Avanessov m'a raconté qu'il était parfois arrivé à Sverdlov d'écrire un billet amical à Félix Edmoundovitch : on relève telle ou telle insuffisance à la Tchéka, il faudrait faire ceci et cela. Dzerjinski prenait ce billet et sans y changer un mot ni une virgule (il barrait seulement l'entête et apposait sa signature), l'adressait aux organismes de la Tchéka à titre de directive.

Quand des complications survenaient en ce qui concerne l'organisation de la garde du Kremlin, je m'adressai souvent à Dzerjinski et toujours il me venait en aide.

Une fois, j'eus un conflit avec le président de la Cour Suprême, Galkine. Au moment le plus grave, Dzerjinski intervint. Galkine exigeait que j'installe au Kremlin une grande polyclinique. Or, je manquai de place. Il y avait bien une petite ambulance, mais j'avais dû la fermer provisoirement, elle aussi, car on avait eu un besoin urgent de locaux. Galkine avait alors fait un esclandre et déféré la question au Bureau d'organisation du C.C.

On me fit venir à la séance du Bureau qui en 1919, après la mort de Sverdlov, tenait séance dans son appartement. C'était devenu une tradition. Une fois là, j'aperçois beaucoup de monde : Dzerjinski, Stassova, d'autres membres du Bureau, Avanessov, Klavdia Timoféevna Sverdlova (elle dirigeait le secrétariat du C.C.), d'autres encore et Galkine, comme de juste. Il commença à

me déblatérer de belle façon : Tout est mal chez Malkov, et ceci, et cela, il n'y a pas de polyclinique au Kremlin, la garde ne fiche rien.

Sur ce Avanessov se leva :

– Pour ce qui est de la garde, vous vous trompez, camarade Galkine. Nous savons très bien comment Malkov a organisé la garde, nous l'avons vue à l'œuvre pendant les journées de l'insurrection des s.-r. de gauche, et pas seulement alors.

On me donna la parole. Je déclarai que j'avais assuré la garde militaire du Kremlin. C'était ma tâche essentielle. En deux minutes toutes les unités pouvaient être mises en état d'alerte, vérifiez-le sur-le-champ, si vous voulez.

Galkine voulut répliquer, mais alors Dzerjinski prit la parole :

– Vous ne vous y prenez pas du bon bout, camarade Galkine. Vous ne comprenez pas le principal. Malkov a raison. Sa tâche est d'assurer la protection du Kremlin et pour cela il est à la hauteur. Quant aux tâches domestiques, on aurait dû l'en délivrer depuis longtemps, ce n'est pas son affaire de s'occuper des polycliniques.

Tout le monde fut naturellement d'accord avec Dzerjinski. Qui mieux que lui pouvait savoir l'importance qu'avait l'organisation de la garde du Kremlin.

* * *

Bien que pour toutes les questions urgentes de mon travail je m'adressais constamment à Avanessov, bien que j'eusse souvent à exécuter les ordres de Dzerjinski, néanmoins la direction générale de toutes les activités du bureau du com-

mandant du Kremlin se trouvait aux mains de Sverdlov. Quoique surchargé de travail, cumulant les fonctions de président du C.E.C.R. et de secrétaire du C.C. du P.C.(b)R., il s'occupait constamment des affaires de mon bureau. Sverdlov était toujours au courant de notre travail, chargeait directement, ou bien par l'entremise d'Avanessov, les collaborateurs de telle ou telle tâche, leur donnait de nombreuses indications pratiques et des directives.

Je me rendais fréquemment chez lui pour toutes sortes d'affaires, j'avais l'occasion de l'observer pendant les séances du C.E.C.R. (j'avais été élu plusieurs fois au C.E.C.R. des premières législatures), aux différents congrès, réunions, meetings, conférences et je voyais clairement quel rôle immense il jouait dans l'édification de l'Etat soviétique, dans l'organisation de notre parti qui assumait maintenant l'entière responsabilité des destinées de la République des Soviets.

J'avais souvent entendu Lénine parler de Sverdlov, or, personne ne connaissait Sverdlov, ne pouvait le caractériser mieux que Lénine !

Vladimir Ilitch était très intime avec Sverdlov et l'appréciait hautement. Cela, je le savais ! Chaque matin, en faisant la ronde, je rencontrais Sverdlov qui se dirigeait vers le Sovnarkom, se rendant chez Lénine. En été, coiffé d'une casquette, en hiver d'un bonnet rond, tenant en main une grande serviette de cuir jaune, bourrée de papiers. Je savais que la journée de travail de Sverdlov commençait par un entretien avec Lénine et il était rare qu'il se rendît à son bureau sans être passé au préalable chez Lénine. Combien de fois

les avais-je vus siéger ensemble aux bureaux de différents congrès, conférences, réunions, aux séances du C.E.C.R. et de sa fraction bolchévique !

Ces séances étaient parfois très orageuses. Des discussions passionnées éclataient aux réunions générales du C.E.C.R. dont faisaient partie, en 1918, les s.-r. de gauche et même plusieurs anarchistes et menchéviks. et aussi au sein de la fraction bolchévique.

Parmi les bolchéviks, c'était surtout Riazanov qui se montrait turbulent. Il votait constamment « contre », lançait sans fin des répliques mordantes et venimeuses, demandait sans cesse la parole et grimpait à la tribune.

Sverdlov dirigeait d'une main ferme les séances les plus tumultueuses et plus les passions se déchaînaient, plus il semblait calme et imperturbable.

A ne prendre, par exemple, que la séance du C.E.C.R. de juin 1918, à laquelle les menchéviks, qui avaient définitivement trahi la révolution, furent chassés du Comité exécutif central de Russie !

A cette époque, les menchéviks avaient déclenché la lutte armée contre le pouvoir des Soviets et il n'y avait plus aucune raison de se gêner avec eux. Ils s'étaient complètement dévoilés devant la classe ouvrière comme des ennemis de la révolution.

Or, il n'était pas simple de faire voter l'exclusion des menchéviks du C.E.C.R., et de le faire avec tact. D'une part, les menchéviks étaient soutenus par les s.-r. de gauche qui formaient un

groupe assez important au sein du C.E.C.R. ; d'autre part, les menchéviks se conduisaient avec une telle arrogance que les bolchéviks avaient perdu toute patience. Les choses risquaient de prendre un tour scandaleux.

La séance se déroulait à l'hôtel « Métropole », comme toutes les réunions du C.E.C.R. dans les années 1918 et 1919. J'étais dans la salle lorsque les membres du bureau se présentèrent sur la haute tribune. Sverdlov ouvrit la séance.

Dès que la question de l'exclusion des menchéviks du C.E.C.R. fut mise à l'ordre du jour, un tumulte indescriptible s'éleva dans la salle. Des cris, un vacarme, des sifflets étourdissants, on ne s'entendait plus. Chacun bondissait de sa place, agitait les bras et était prêt à en venir aux mains. Les menchéviks, qui formaient un petit groupe piteux, gardaient la tête basse. Les exclamations de sympathie des s.-r. de gauche étaient submergées par les cris d'indignation des bolchéviks.

Et juste au moment où la bagarre semblait inévitable, Sverdlov couvrit le vacarme de sa voix puissante et exigea avec une telle autorité de rétablir l'ordre que la salle commença à se calmer. Une minute après, le silence était complet. Sans mot dire, Sverdlov indiqua la porte aux menchéviks qui, penauds et abattus, quittèrent l'un après l'autre la salle. Le C.E.C.R. passa à l'examen des affaires courantes.

Mais quel que fût le feu des passions, l'acuité des discussions, soit aux séances du C.E.C.R. ou à la fraction bolchévique, Yakov Mikhaïlovitch Sverdlov était toujours avec Lénine, aux côtés de Lénine.

A la mi-mai 1918, il arriva qu'après avoir fait un rapport sur la politique extérieure à la séance commune du C.E.C.R. et du Soviet de Moscou, séance extrêmement orageuse, Lénine fut obligé de partir sans attendre la fin des débats. Sverdlov prononça à sa place le discours de conclusion sur le rapport. J'ignore s'il existe d'autres cas où Vladimir Ilitch eût confié à quelqu'un le soin de le remplacer pour prononcer le discours de conclusion sur son propre rapport.

Le 7 novembre de 1918, jour du premier anniversaire du pouvoir soviétique, Lénine, Sverdlov, Avanessov, Vladimirski, Lounatcharski, Podvoïski, d'autres membres du C.E.C.R., ainsi que des commissaires du peuple sortirent par la porte Troïtskaïa pour se rendre au Théâtre Bolchoï où devait se former la colonne des délégués du VI[e] Congrès des Soviets de Russie, qui allait prendre part à la manifestation. Je marchais un peu en arrière, non loin de Vladimir Ilitch.

Juste au moment où nous sortions du Kremlin, un groupe d'enfants âgés de 10 à 12 ans passa devant la porte Troïtskaïa en chantant de leurs voix fraîches et sonores :

Hardi, camarades, au pas !
Notre courage se renforce dans la lutte
Nous nous frayerons nous-mêmes la route
Vers le royaume de la liberté !

Lénine, Sverdlov et les autres camarades s'arrêtèrent, un sourire s'épanouit sur leurs visages. J'entendis Sverdlov dire à Lénine :

— Oui, notre cause est invincible ! Si même nous périssons, ces gosses-là iront toujours de l'avant. Si à dix ans ils chantent nos chansons, ils

seront de vrais révolutionnaires et mèneront à bonne fin tout ce que nous avons commencé ! C'est splendide !

– Oui, c'est splendide, répondit Lénine.

Souvent, lorsque je me trouvais chez Lénine pour affaires, je l'entendais dire au téléphone à un camarade quelconque, surtout lorsqu'il s'agissait de choses concernant l'organisation ou la nomination à des postes de responsabilité :

– Consultez Sverdlov. Entendez-vous avec Yakov Mikhaïlovitch...

Il arrivait à Lénine de dire qu'il faudrait confier à Sverdlov une affaire quelconque, puis il s'interrompait lui-même avec un léger sourire :

– Du reste, c'est probablement « déjà » fait. Chez Sverdlov, c'est toujours « déjà » fait.

Après le criminel attentat du 30 août 1918, alors que Lénine était alité, Sverdlov passait des heures entières dans le cabinet de travail d'Ilitch, expédiant les affaires du Sovnarkom. A part Sverdlov, jamais personne, ni avant ni après, n'a travaillé dans le bureau de Lénine.

En ces journées tragiques, j'eus mainte fois l'occasion de me rendre chez Sverdlov dans le bureau de Lénine, mais jamais je n'aperçus chez lui trace de désarroi ou de fatigue ; je savais pourtant qu'il dormait ces jours-là pas plus de 2 ou 3 heures, ici même, dans le bureau. Il ne rentrait pas chez lui. Et néanmoins, il était alerte, ferme, énergique, inébranlable. Mais quelle émotion, quel respect immense et quel ardent attachement dans sa voix dès qu'il parlait de Lénine.

Deux jours après l'attentat contre Lénine, le 2 septembre 1918, je me rendis à l'hôtel « Métro-

pole » à la séance du Comité Exécutif central de Russie. L'immense salle du restaurant où siégeait le C.E.C.R., ornée au centre d'une absurde fontaine qui maintenant semblait particulièrement inepte, était bondée. Sverdlov monta à la tribune. J'avais souvent eu l'occasion de l'entendre mais, semblait-il, jamais sa voix n'avait retenti avec une telle passion lorsqu'il parla de Lénine, disant que chacun de ceux qui se trouvaient dans la salle avait toujours vécu et travaillé en tant que révolutionnaire sous la direction de Lénine, que personne ne pouvait remplacer Lénine dans le parti.

Un jour ou deux s'écoulèrent. L'état de Lénine était encore très grave, l'issue incertaine. Sverdlov me manda pour une affaire urgente. Quand j'entrai, il était en conversation avec Kaménev et Rykov. Avanessov, assis un peu à l'écart, se taisait. Apparemment, l'entretien avait été rude, je n'avais pas entendu le début, mais les dernières paroles que Sverdlov prononçait au moment où j'ouvris la porte, étaient significatives. Avanessov m'en communiqua plus tard les détails...

Voilà de quoi il s'agissait. Après l'attentat contre Lénine, Kaménev et Rykov, absolument désemparés et ne croyant pas au prompte rétablissement de Vladimir Ilitch, vinrent trouver Sverdlov et lui proposèrent d'élire un président provisoire du Conseil des commissaires du peuple.

– Jamais je ne donnerai mon accord à pareille proposition, déclara fermement Sverdlov. Et je m'opposerai catégoriquement, résolument à toute tentative d'élire quelqu'un d'autre au poste qui appartient à Lénine. Je ferai tout ce qui dépend de moi pour empêcher une solution de ce genre ;

pour ce qui est de la responsabilité, inutile de chercher à m'intimider. Je ne crains pas les responsabilités. C'est le Parti, le peuple qui m'ont placé ici et c'est au Parti et au peuple que je rendrai compte de chacune de mes décisions, de chacun de mes actes.

L'autorité de Sverdlov était absolue. Je m'en convainquais constamment lorsque j'avais à accomplir ses ordres et ses missions dans telles ou telles administrations.

A ne prendre, par exemple, que le Soviet de Moscou. J'avais souvent l'occasion de m'y rendre pour différentes questions domestiques. Pas toujours, loin de là, les collaborateurs du Soviet de Moscou accédaient à mes requêtes. J'étais souvent obligé de « batailler » avec certains dirigeants. Mais il en allait tout autrement lorsque je m'adressais à eux avec l'accord préalable de Sverdlov. Il suffisait de dire que c'était sur l'ordre de Yakov Mikhaïlovitch, pour que tous, depuis les membres du Présidium jusqu'aux travailleurs de la base, deviennent d'une souplesse et d'une complaisance extrêmes. Sverdlov donnait rarement des directives par écrit, il se bornait parfois à griffonner quelques mots sur un feuillet de son bloc-notes, car il détestait la paperasserie.

– Dites-leur, disait-il d'ordinaire, que j'en ai donné l'ordre.

Et cela suffisait.

A la fin d'octobre 1918, il arriva une fois que Sverdlov avant de partir au front, me chargea de choisir parmi les objets réquisitionnés chez les bourgeois, des vêtements chauds pour en faire don aux soldats rouges.

Je me rendis au Soviet de Moscou dont relevaient les biens réquisitionnés, les dépôts et les magasins. Je m'adressai directement au président du Soviet (il y avait chez lui un membre du présidium) et lui déclarai qu'il me fallait des pelisses et des vestes fourrées, et qu'elles devaient être délivrées sur-le-champ.

– Vous avez un ordre ou une demande de livraison ?

– Non, je n'ai pas d'ordre par écrit.

– Voilà ! C'est toujours comme ça : vous exigez qu'on vous délivre ci ou ça sans avoir même de bordereau en bonne et due forme. Nous ne vous délivrerons rien sans demande par écrit, camarade Malkov.

Je voulus leur faire entendre raison :

– Camarades, c'est urgent, on n'a pas le temps de s'occuper d'écritures. Je le ferai plus tard. Ce n'est pas pour moi que je le demande.

Non et non, les dirigeants du Soviet s'obstinaient.

– Nous ne pouvons rien faire sans demande par écrit. En outre, il nous faut encore vérifier si nous avons des pelisses et combien. Il y en a peut-être très peu, alors même votre demande n'y fera rien, nous ne vous en donnerons pas.

– Bon, lui répondis-je. Ne me donnez rien. Je vais transmettre votre réponse à Sverdlov. C'est lui qui a donné l'ordre.

– C'est un ordre de Sverdlov ? Pourquoi vous ne l'avez pas dit plus tôt, c'est une autre paire de manches !

Ayant saisi le récepteur, le président du Soviet appela au téléphone un des chefs de section.

– Le camarade Malkov va passer chez vous. Oui, oui, le commandant du Kremlin. Rendez-vous immédiatement avec lui à Kouznetski Most. Autant que je m'en souvienne, il y a là-bas, dans un des magasins de fourrures récemment réquisitionné, des vêtements chauds. Choisissez tout ce qu'il lui faut et remettez-le-lui. S'il n'y en a pas suffisamment, cherchez-en ailleurs, mais il faut absolument que ce soit fait. Quoi ? Comment l'inscrire ? Le camarade Malkov vous donnera un reçu et ça suffira. C'est sur ordre de Yakov Mikhaïlovitch.

Une heure et demie ou deux plus tard, j'arrivais au Kremlin avec un camion chargé de pelisses et de vestes.

Après avoir déchargé les fourrures, je téléphonai à Sverdlov pour lui annoncer que son ordre avait été exécuté. Il vint bientôt avec Avanessov voir ce que nous avions choisi. Bien qu'il fasse déjà très froid et que l'hiver approchât, Sverdlov portait un pardessus de drap fort usé. Je savais qu'à part ce pardessus et son immuable veste de cuir, Sverdlov n'avait pas de vêtements chauds. Or, il devait faire un long voyage.

Tandis qu'ils examinaient tous deux les richesses que j'avais amenées, je choisis une bonne pelisse, d'aspect modeste, mais très chaude.

– Regardez donc, Yakov Mikhaïlovich, cette pelisse est juste à votre taille, on la dirait faite sur commande.

– Comment ? Prendre une pelisse pour moi ? Vous n'êtes pas fou ?

– Mais vous n'avez rien à vous mettre sur le dos et l'hiver approche...

Sverdlov m'interrompit avec sévérité :

– Sachez une fois pour toutes que ce que nous réquisitionnons à la bourgeoisie est destiné au peuple, aux ouvriers, à nos soldats rouges, et pas aux responsables.

Sverdlov était très exigeant pour lui-même, mais quand il le fallait, il ne passait rien aux autres. Tout le monde le savait. Un jour, en me rendant chez lui, je rencontrai Avanessov.

– Tu vas chez lui ? Il indiqua de la tête la porte du cabinet de travail. Il vaut mieux que tu n'y ailles pas en ce moment. On y fait un vacarme...

Il s'avéra qu'une chicane terrible divisait deux membres du collège d'un des commissariats du peuple, deux camarades très respectables. L'un annulait les ordres de l'autre, ils se plaignaient mutuellement au Conseil des commissaires du peuple et au Comité central. Chacun d'eux affirmait que l'autre ne tenait pas compte de ses ordres, sapait son autorité. L'appareil du Commissariat était en effervescence, le commissaire n'était pas de force à mettre à la raison les deux belligérants. Alors Sverdlov intervint, les fit venir chez lui en même temps que le commissaire du peuple.

En attendant que Sverdlov fût libre, Avanessov et moi restâmes dans la salle de réception. Quinze ou vingt minutes s'écoulèrent, puis la porte du bureau s'ouvrit largement et les « belligérants » apparurent sur le seuil, tout confus, et derrière eux le commissaire du peuple, l'air non moins penaud.

– Oui, prononça sombrement un des membres du collège, quand la porte se referma der-

rière eux. C'est absurde. Et comment pareille absurdité a-t-elle pu se produire ?

L'autre eut un geste accablé :

– Tais-toi ! C'est une honte, une telle honte...

Ensemble, ils se dirigèrent vers la sortie. Le commissaire du peuple s'attarda un moment et Avanessov l'aborda :

– Alors, ça va ?

L'autre poussa un gros soupir.

– Ah, mon ami, quelle histoire. Soudain, il éclata de rire. Ce qui s'est passé, je n'arrive même pas à le réaliser. Tu crois peut-être que Sverdlov nous a engueulés ?

Avanessov le regarda tout étonné.

– A en juger par vos mines, on vous a engueulés comme du poisson pourri et toi, tu as l'air de te réjouir.

– C'est que, justement, Varlam, engueulé n'est pas le mot. Il ne nous a pas attrapés. Ç'a été bien pire. Nous nous sommes amenés chez Yakov Mikhaïlovitch, nous nous sommes assis. Eh bien, déballez votre affaire, qu'il leur a dit, on va vous écouter. Et ceux-ci de s'en donner à cœur joie. Comme deux coqs. Ils déblatéraient l'un contre l'autre tant et plus.

Sverdlov se taisait et fumait en écoutant. Puis il les interrompit d'une voix douce et calme, mais son ton était tel que je me sentis moi-même tout chose.

– Ne pourriez-vous pas, demanda-t-il, vous en tenir aux faits ? Exposez simplement vos divergences de principe.

Or, de divergences de principe il n'y en avait pas. Tout simplement, une vilaine chicane. Alors

ils baissèrent immédiatement le ton. Sverdlov leur demande : « Eh bien, boyards, vous avez déballé votre sac ? »

L'un d'eux essaya de protester :

– Boyards ? Comment ça, boyards ?

– Vous ne comprenez pas ? Je vais essayer de vous l'expliquer, poursuivit Sverdlov avec le même calme. Au temps de jadis, dans la Douma des boyards on luttait pour le droit de préséance, pour le droit d'occuper une place plus honorifique. Vous le savez ?

– Oui.

– Oui, mais vous l'avez oublié, et il me faut vous le rappeler, leur dit Sverdlov. Vous vous êtes bien écoutés, l'un l'autre, tout à l'heure ? Vous n'avez pas songé par hasard à la Douma des boyards ?

Les deux se taisaient, n'ayant rien à dire. Tout était absolument clair. Sverdlov poursuivit :

– La classe ouvrière, le parti, vous a nommés membres du collège pour que vous appliquiez la ligne du parti, que vous mettiez sur pied l'appareil soviétique. Et vous, vous n'arrivez pas à vous mettre d'accord à qui « occuper la première place », vous vous chamaillez pour le droit de « préséance », vous sabotez le travail. Vous voulez faire du commissariat du peuple une Douma des boyards ? Vous n'y parviendrez pas, nous ne le permettrons pas. La classe ouvrière sera votre juge : à la prochaine journée du parti, nous vous convoquerons tous deux dans une usine de Moscou et vous vous expliquerez au meeting.

Les deux dirent ensemble : Dispensez-nous-en, Yakov Mikhaïlovitch ! Nous vous donnons notre

parole d'honneur que cela n'arrivera jamais plus !

Et c'est tout. L'effet fut magistral. Mais les camarades devront quand même rendre des comptes au prolétariat, et là-bas, ce sera une autre paire de manches ! Mais ça sera une bonne leçon !

Il m'arrivait parfois à moi aussi, de recevoir un savon de Yakov Mikhaïlovich. Tout le monde connaissait sa sévérité, mais cela ne rebutait pas. Il était facile de travailler avec lui. Et pas seulement facile, mais agréable. Il était toujours équitable, mettait dans tout ce qu'il faisait une ardeur révolutionnaire, un enthousiasme bolchévik qui contaminaient tous ceux qui l'entouraient.

Parfois, il était sévère, inflexible, quand les intérêts de la révolution l'exigeaient, mais jamais il n'était indifférent envers qui que ce soit ou quoi que ce soit, jamais il n'agissait sans passion.

Yakov Mikhaïlovitch était impitoyable pour les ennemis de la révolution, mais plein de sollicitude et d'égards pour les ouvriers et les paysans, toujours confiant et d'une cordialité exceptionnelle avec ses camarades du parti. Chacun savait que s'il lui arrivait un désagrément, Sverdlov était là pour tirer la chose au clair, qu'il n'admettrait pas d'injustice.

Après mon départ de Pétrograd, Manaenko, mon compagnon d'armes et adjoint, resta pour un certain temps au Smolny. Dès qu'il arriva à Moscou, il vint me relancer au Kremlin.

– Eh bien, Pavel, ça va mal. Je ne sais pas pour quelle raison, mais la Tchéka fouille dans tes papiers au Smolny. J'ai essayé de savoir ce

qu'ils cherchaient, mais en vain. Impossible d'en tirer un mot. Il paraît qu'on t'accuse d'avoir arrêté quelqu'un illégalement, ou bien même de l'avoir exécuté.

J'étais indigné. Comment, pensai-je, personne ne me souffle mot, on m'accuse le diable sait de quoi, et tout cela dans mon dos ? Je pris le récepteur et téléphonai à Sverdlov.

– Permettez-moi de passer chez vous.

– Venez.

A peine entré, je lançai de but en blanc :

– Je vous prie de me libérer de la charge de commandant du Kremlin. Puisqu'on me soupçonne, qu'on me contrôle, je ne peux demeurer au poste de commandant.

Sverdlov me tança joliment ! Il était parfaitement au courant de l'affaire. Il s'était trouvé que lorsque j'étais encore à Pétrograd, plusieurs étudiants avaient été arrêtés, l'un d'eux avait été fusillé illégalement. Naturellement, on procéda à une enquête. Etant donné que les personnes arrêtées avaient été détenues au Smolny, on vérifia aussi mes archives. On finit par comprendre que je n'y étais pour rien, un rapport fut envoyé à Moscou et l'affaire fut close. On ne m'avait rien dit pour ne pas m'énerver inutilement. Mais, maintenant, après que j'eus fait une scène, Sverdlov me passa un de ces savons...

– Eh bien, demanda-t-il, vous vous sentez coupable de quelque chose ? Non ? Alors, pourquoi cette comédie avec votre démission ? Si vous étiez coupable ce serait autre chose. Pour avoir parlé de démission, vous devriez être puni, et sévèrement.

J'aurais voulu me mordre la langue, j'étais bien ennuyé d'avoir parlé. Sverdlov se rendit compte de mon état et me congédia. Il me dit seulement de bien réfléchir une autre fois avant de lâcher des mots inutiles.

Quelques mois plus tard, en automne 1918, il arriva malheur à Aronov, un de mes camarades intimes, vieux membre du parti, qui sous le tsarisme avait fait des années de déportation et de prison. En été 1918, on l'avait envoyé à Yaroslavl pour écraser une émeute de gardes blancs. Il procéda avec énergie, fermeté, mais soit qu'il ne sut pas se mettre d'accord avec certains, ou peut-être autre chose encore, le fait est qu'il se trouva des canailles qui l'accusèrent d'arbitraire, d'abus de pouvoir et de toute sorte d'autres péchés mortels. L'époque était agitée et sans prendre le temps d'élucider les choses, les collaborateurs de la Tchéka arrêtèrent Aronov.

Je ne doutais pas un seul instant d'Aronov, j'étais absolument persuadé que c'était un malentendu et j'estimais qu'on n'avait nul besoin de le garder en prison. On pouvait mener l'enquête sans arrêter ce camarade, d'autant plus qu'il s'agissait d'un communiste, d'un vieux membre du parti.

Je décidai de m'adresser à Sverdlov :

– Yakov Mikhaïlovitch, la Tchéka a arrêté un de mes camarades, un ami à moi. Je le connais depuis de longues années. C'est un vrai bolchévik. Il a peut-être commis une faute dans le feu de l'action, mais c'est un homme honnête, dévoué au parti. Pourquoi le garder en prison ? Ne pourrait-on pas, pendant l'enquête, le mettre en

liberté sous caution ? Il habiterait chez moi, il ne va pas tout de même s'enfuir.

Yakov Mikhaïlovitch me demanda :

– Vous le connaissez bien ? Vous vous portez garant de lui ?

– J'en réponds sur ma tête.

– Bon. La garantie d'un bolchévik est une chose sérieuse, et, notez-le bien, pleine de responsabilité. Je vais en parler à Dzerjinski.

Un ou deux jours plus tard, on amena Aronov directement de la Tchéka au Kremlin, dans mon logement. Sur l'ordre de Sverdlov, me dit-on.

Aronov était un homme instruit, cultivé. Or, nous manquions de conférenciers pour les cours du Kremlin.

Je m'adressai de nouveau à Sverdlov :

– Ne pourait-on pas permettre à mon « prisonnier » de faire des cours aux élèves, jusqu'à ce qu'il passe en jugement ?

Sverdlov éclata de rire.

– En voilà un avocat, dit-il. Soit, à quelque chose malheur est bon. Qu'il fasse ses cours.

Et Aronov commença à faire des cours d'économie politique aux élèves-officiers du Kremlin. Il le faisait d'une façon remarquable. Entre-temps, on examina son affaire, et toutes les accusations furent rejetées. Mais si Sverdlov n'était pas intervenu, Dieu sait combien de temps Aronov aurait dû rester en prison pour rien.

Autre exemple. Une fois, à la fin de septembre ou au début d'octobre 1918, alors que Vladimir Ilitch se trouvait à Gorki, Sverdlov me convoqua chez lui vers deux ou trois heures du matin :

– Camarade Malkov, prenez ce paquet et rendez-vous sur-le-champ à Gorki, chez Lénine, remettez-le-lui en mains propres. On vous donnera immédiatement une réponse et vous reviendrez en vitesse. C'est urgent. N'oubliez pas que ce document est strictement confidentiel. Soyez prudent ! Prenez avec vous quelqu'un de la garde.

J'hésitai.

– Il est tard, Yakov Mikhaïlovitch, est-ce commode de réveiller Lénine ?

– Il est tard, je le sais, mais puisque je vous envoie, c'est qu'il le faut. Partez immédiatement, répéta Sverdlov, et il me tendit le paquet qui n'était pas cacheté.

– Yakov Mikhaïlovitch, vous avez oublié de le cacheter.

Sverdlov me regarda fixement :

– Alors, si le paquet n'est pas cacheté, vous allez l'ouvrir et lire le document ?

Je me vexais :

– Comment pouvez-vous croire ? Aurais-je jamais l'idée de lire ce qui ne me regarde pas, surtout des papiers destinés à Lénine !

– L'idée ne m'est même pas venue que vous pourriez les lire, dit en riant Sverdlov. C'est vous qui m'avez reproché de vous remettre un paquet non cacheté. Je sais bien à qui je remets ces documents, c'est pourquoi je n'ai pas voulu gâcher inutilement de la cire.

Sverdlov était très prévenant et affable pour les soldats qui assuraient la garde du Kremlin ; il s'entretenait souvent avec eux, s'intéressait à leur mode de vie, aux conditions du service. Il les questionnait sur ce qu'on leur écrivait de chez

eux, prenait la parole à leurs réunions. Ce n'est pas pour rien que le nom de Sverdlov fut donné au club des soldats rouges du Kremlin.

J'étais un jour dans mon bureau lorsque la porte s'ouvrit largement, sur le seuil apparut Sverdlov et derrière lui une sentinelle fusil croisé. Avant que j'eusse le temps d'ouvrir la bouche, le soldat fit son rapport :

– Camarade commandant du Kremlin ! J'ai arrêté un suspect qui n'a pas de laissez-passer. Il se trouvait devant l'appartement du président du Conseil Exécutif central de Russie, le camarade Sverdlov. J'amène cette personne à votre disposition.

Je sautai sur pieds.

– Mais sais-tu, espèce d'andouille, qui tu as arrêté ? ! Ni plus ni moins que Yakov Mikhaïlovitch, le président du C.E.C.R., le camarade Sverdlov !

La sentinelle était abasourdie. Son front s'embua de sueur : il se balançait d'un pied sur l'autre, regardant tantôt moi, tantôt Sverdlov, absolument déconcerté. Sverdlov, lui, riait.

– Eh bien, mon ami, dis-je à la sentinelle, tu vas faire dix jours d'arrêts, pour t'apprendre une autre fois à promener le président du C.E.C.R. à travers le Kremlin, le fusil pointé dans son dos.

Sverdlov reprit son sérieux.

– Doucement, camarade Malkov, doucement. Pourquoi voulez-vous punir ce camarade ? Il a raison. Ce n'est pas écrit sur mon front que je suis le président du C.E.C.R. et, en effet, je n'avais pas mon laissez-passer sur moi. Ce n'est pas

punir le camarade qu'il faut, mais le remercier pour sa vigilance révolutionnaire. Voilà !

Je me mis au garde-à-vous :

– Entendu, Yakov Mikhaïlovitch. Je remercie la sentinelle pour sa vigilance révolutionnaire.

– Ça, c'est une autre affaire, dit Sverdlov en souriant.

– Alors, camarade convoyeur, s'adressa-t-il à la sentinelle, je peux partir à présent ?

Et après avoir serré la main de la sentinelle, Sverdlov quitta mon bureau.

Les gens venaient en foule trouver Sverdlov pour les affaires les plus variées. Quand je me rendais chez lui, je rencontrais toujours dans la salle de réception des secrétaires des comités du parti de province, de district et d'arrondissement, des dirigeants des organisations de base. Les organisateurs du Komsomol, qu'on était en train de constituer à cette époque, venaient chez Yakov Mikhaïlovitch, ainsi que les présidents des Exécutifs de province et de district, les chefs d'armée et de division, les présidents de sovnarkhozes, et les directeurs d'entreprise, les dirigeants du parti, des Soviets, de l'économie, de tout grade et de tout rang, des dizaines de militants de base et d'innombrables délégations d'ouvriers et de paysans.

C'était là, dans le bureau de Sverdlov, qu'un ouvrier bolchévik était promu au poste de commissaire de régiment ou de division, de dirigeant soviétique d'arrondissement ou de district ; qu'un vieux membre du Parti, un clandestin, devenait chef d'entreprise, membre de collège d'un com-

missariat du peuple, membre du Conseil militaire révolutionnaire de l'Armée ou du Front.

Bien que surchargé de travail de toute urgence, Sverdlov ne perdait jamais de vue les affaires quotidiennes du Kremlin, venait toujours en aide aux camarades qui en avaient besoin, surveillait toute la vie du Kremlin. Presque chaque jour il me téléphonait pour me confier des missions, me donner des directives, des ordres nets et concrets. A tout propos, il me faisait passer de brefs billets :

« *20 septembre 1918*

Au commandant du Kremlin

J'estime rationnel de prendre le mobilier pour les appartements du monastère Voznessenski dans les réserves du palais. Je vous propose de vous adresser là-bas pour le mobilier.

Y. Sverdlov. »

ou bien :

« *1er octobre 1918*

Au commandant du Kremlin

Je vous prie d'envoyer l'orchestre du Kremlin à l'enterrement du camarade V. M. Bontch-Brouévitch. »

« *11 décembre 1918*

Camarade Malkov !

Il est indispensable de mettre un logement à la disposition du camarade Boki. Entendez-vous immédiatement avec lui.

Y. Sverdlov. »

« *6 février 1919*

Au commandant du Kremlin

Je vous prie de délivrer aux porteurs de la présente, délégués des ouvriers des chemins de fer, 25 livres de pain.

Y. Sverdlov. »

Et nombreux étaient ces brefs et laconiques billets...

La constante et vivante participation de Sverdlov aux affaires du bureau du commandant était devenue si habituelle, qu'il me semblait qu'il ne pouvait en être autrement. Et voilà que rentré d'un voyage en Ukraine, au début de mars 1919, Yakov Mikhaïlovitch Sverdlov tomba gravement malade.

Dans l'après-midi du 16 mars 1919, j'étais en train de terminer le nettoyage de la salle ronde dans les locaux du C.E.C.R. où devait s'ouvrir le VIII[e] Congrès du Parti. Il me semblait que tout était prêt. Les murs étaient ornés de guirlandes de verdure, les drapeaux rouges, les banderoles flamboyaient, le tapis pourpre tombait en plis lourds de la table du présidium. Au fond de la scène se dressaient les bustes de Marx et de Lénine.

Oui, tout était prêt. Il y avait encore le téléphone. Etait-il déjà branché ? Je m'approchai de l'appareil. La sonnerie retentit. Bon, il fonctionne. Je pris le récepteur.

– Pavel, c'est toi ?

C'est la voix de qui ? D'Avanessov ? Impossible. Jamais la voix d'Avanessov n'a tremblé ainsi.

– Qu'est-ce qu'il est arrivé ? hurlai-je dans le téléphone, saisi d'une angoisse soudaine.

En réponse, j'entendis une voix sourde, à peine perceptible :

– Oui, c'est moi, Avanessov... Yakov Mikhaïlovitch... il y a cinq minutes...

Sans force, sans pensées, je m'effondrai sur un siège, la gorge serrée d'un spasme douloureux, un brouillard me voilant les yeux.

... Deux jours plus tard, le 18 mars 1919, nous enterrions Yakov Mikhaïlovitch Sverdlov. Au pied du mur du Kremlin, juste au centre de la Place Rouge, s'ouvrait une tombe fraîchement creusée. Des dizaines de milliers de personnes avaient envahi l'immense place, d'un bout à l'autre, immobilisées dans un silence douloureux. Lénine monta sur le tumulus funéraire.

– Nous venons d'enterrer le chef prolétarien qui a le plus fait pour organiser la classe ouvrière, pour assurer sa victoire...

Au Kremlin, dans la salle ronde du C.E.C.R. qui s'appela dorénavant salle Sverdlov, j'entourai de crêpe noir les drapeaux rouges et les mots d'ordre. Le VIII[e] Congrès du Parti s'ouvrit. Au milieu d'un silence lugubre retentirent les paroles poignantes de Lénine :

– Camarades, les premières paroles de notre Congrès doivent être consacrées à notre camarade, Yakov Mikhaïlovitch Sverdlov...

* * *

Deux semaines plus tard, le 30 mars 1919, Mikhaïl Ivanovitch Kalinine était élu président du Comité Exécutif central de Russie.

Quelques jours après il quitta Pétrograd, où il travaillait jusqu'alors, pour se rendre à Moscou. On lui trouva tout de suite un appartement au Kremlin, dans le Corps des chevaliers, mais il était en mauvais état, des réparations étaient nécessaires, aussi Kalinine s'installa en attendant chez un de ses anciens camarades de Pétrograd.

Il faut avouer que les réparations traînaient

Lénine et Kalinine avec les délégués des cosaques travailleurs.

en longueur : tantôt on manquait d'ouvriers, tantôt de matériaux. Les jours et les semaines passaient et l'appartement de Kalinine n'était toujours pas prêt. Mais Mikhaïl Ivanovitch ne disait rien. Si au moins il avait téléphoné une seule fois, grondé quelqu'un, mais non ! Il logeait avec sa famille dans une petite pièce chez son camarade et se taisait. C'était un homme très délicat et très affable. Jamais il n'exigeait rien pour lui-même.

Un peu plus d'une semaine s'écoula, quand soudain Kalinine me téléphona. Cette fois, me dis-je, il va me passer un savon à cause des réparations. J'avais préparé à l'avance la réponse, à l'époque ce n'était vraiment pas une affaire simple.

Je me rendis chez Kalinine, mais il ne souffla mot de l'appartement : Faisons le tour du Kremlin, me dit-il, montre-moi comment tu as organisé la garde, où se trouvent les postes, comment vivent les soldats, où dorment-ils, comment sont-ils nourris ?

Nous y allâmes. Kalinine fit le tour complet du Kremlin, monta sur le mur, visita tous les recoins. Il s'arrêta à plusieurs reprises auprès d'élèves-officiers en faction et s'entretint longuement avec certains, les questionnant minutieusement sur ceci, cela, comment font-ils leur service, n'est-ce pas dur, sur leurs études, que leur écrit-on de chez eux et comment les nourrit-on au Kremlin.

La façon dont Mikhaïl Ivanovitch s'entretenait avec les élèves-officiers était formidable. Qu'il eut devant lui un ouvrier en capote de soldat rouge ou un paysan, il trouvait immédiatement un langage commun avec eux. Il connaissait à fond la

vie, les conditions de travail, toutes les finesses professionnelles de n'importe lequel de ses interlocuteurs, que ce soit un ajusteur ou un paysan. Il savait toujours répondre avec beaucoup de sagesse et d'humour à n'importe quelle question, parfois la plus embarrassante. Je voyais les visages des élèves-officiers s'épanouir pendant leurs entretiens avec Kalinine.

Ce n'est qu'après avoir terminé notre ronde, que Mikhaïl Ivanovitch me demanda comme en passant :

– Eh bien, où en sont les choses avec mon appartement ? Les réparations seront-elles bientôt terminées ?

Je me lançais dans des explications, mais il fit un geste de la main :

– Mais c'est tout simplement en passant que je le demande. Qu'est-ce que ça peut me faire ? C'est un peu gênant seulement pour mon camarade. Il a une famille, son logement n'est pas grand, et je m'y suis installé avec toute une horde, pardessus le marché.

Trois ou quatre jours encore passèrent, puis Lénine me fit appeler.

– Eh bien, et l'appartement de Kalinine ? Les réparations seront-elles bientôt terminées ? Je sais parfaitement que si on ne vous presse pas, vous n'en aurez jamais fini. Kalinine est un homme très modeste, il n'exige jamais rien, il demande, alors vous faites traîner les choses. Il faut en finir avec ces réparations...

Mais ce n'était vraiment pas de notre faute si cela traînait en longueur. En effet, la chose n'était pas facile et nous nous faisions de notre mieux. Dès

que ce fut terminé, je l'annonçais immédiatement à Mikhaïl Ivanovitch et il emménagea.

Kalinine recevait énormément de gens. D'innombrables délégations et délégués venaient de tous les coins du pays trouver le *staroste* de toute la Russie. Les paysans surtout étaient nombreux. Chacun voulait absolument parler à « Kalinine en personne », et Mikhaïl Ivanovitch s'efforçait de recevoir tout le monde.

Les hommes du bureau de la porte Troïtskaïa étaient sur les dents. Comment deviner à qui on pouvait délivrer un laissez-passer, à qui il fallait en refuser ? Apparemment, il fallait en délivrer à tous ceux qui se rendaient chez Kalinine. Mais savait-on jamais qui pouvait, sous couleur de délégué, se faufiler au Kremlin ? Kalinine trouva lui-même une issue à cette situation. Il transféra sa réception rue Mokhovaïa, dans la 4e Maison des Soviets qui se trouve juste en face de la porte Troïtskaïa, et qui, aujourd'hui encore, abrite la réception du Président du Soviet Suprême de l'U.R.S.S.

Tous ceux qui avaient besoin de voir le président du C.E.C.R., qui voulait rencontrer et s'entretenir avec le *staroste* de toute la Russie, pouvaient aller chez Kalinine.

Chaque jour, frappant énergiquement le trottoir de son inséparable canne, d'un pas rapide et ferme, Mikhaïl Ivanovitch Kalinine quittait le Kremlin pour se rendre à son Secrétariat où des dizaines et des centaines de gens affluaient de tout le pays pour lui faire part de leurs besoins, lui demander aide et conseil. Et pas une question, pas une requête ne demeurait sans réponse.

Un jour, un ou deux mois après l'élection de Kalinine à la présidence du C.E.C.R., je me rendis chez lui pour faire un rapport sur certaines affaires de mon bureau.

– Tu sais, Malkov, m'interrompit Mikhaïl Ivanovitch, il vaut mieux que tu fasses tes rapports aux secrétaires du C.E.C.R. Ils connaissent à fond toutes ces questions et ils les débrouilleront eux-mêmes, tandis que moi, il me faudrait commencer par le commencement. Tu n'as pas d'objections ?

Kalinine ne s'occupa donc plus des affaires du bureau du commandant ; je faisais mes rapports aux secrétaires du C.E.C.R. ou parfois à Dzerjinski.

LA DÉBÂCLE DES ANARCHISTES

A Moscou, aussi bien qu'à Pétrograd, j'étais constamment chargé de différentes missions : il me fallait prendre part à de nombreuses opérations visant à écraser les nids des contre-révolutionnaires, réprimer les mutineries, liquider les complots. C'est l'époque qui l'exigeait.

En avril 1918, je participais aux opérations contre les anarchistes.

Au début, le pouvoir des Soviets tolérait les anarchistes, dit « idéalistes », qui, pendant les journées d'Octobre s'étaient prononcés contre les propriétaires fonciers et les capitalistes. Les groupes et les fédérations d'anarchistes existaient légalement, ils avaient même des représentants au Comité Exécutif central de Russie. Cependant, plus

l'Etat soviétique prenait des forces, plus on mettait de l'ordre dans toutes les sphères de la vie sociale et politique, et plus les divergences s'exacerbaient, devenaient inconciliables entre le pouvoir des Soviets et les anarchistes « idéalistes ».

Les anarchistes étaient une émanation de la partie la plus déchaînée de la petite bourgeoisie ; ils avaient inscrit sur leur drapeau la revendication : Suppression de tout pouvoir, de toute organisation, de toute discipline. Ils préconisaient la destruction inorganisée des assises du régime d'Etat, l'affranchissement de l'individu de toute loi et contrainte, ce qui aboutissait inévitablement à la violence, aux excès, à l'avantage personnel, au détriment de la société.

Toutes sortes de canailles s'étaient glissées parmi les anarchistes : droits communs, voyous, cambrioleurs, voleurs, assassins. Les hôtels particuliers accaparés par les anarchistes et qui, comme l'assuraient leurs chefs, étaient destinés au travail culturel, s'étaient transformés en repaires du banditisme et de la débauche.

Même des gardes blancs avaient trouvé abri chez eux. Sous couleur d'anarchie, non seulement le banditisme prospérait, mais on fomentait des complots contre-révolutionnaires.

Au moment du transfert du gouvernement soviétique de Pétrograd à Moscou, les anarchistes s'en donnaient à cœur joie dans cette dernière ville. Les pouvoirs locaux ne prenaient pas de mesures contre eux. Deux feuilles anarchistes paraissaient légalement à Moscou : *L'Anarchie* et *La voix du travail,* qui menaient une abominable

campagne de mensonges et de calomnies contre le pouvoir des Soviets. Des groupes et des détachements d'anarchistes existaient ouvertement. Ils s'intitulaient : « Socialistes immédiats », « Indépendants », « La trombe », « L'ouragan », etc. ; ils occupaient au centre de la ville et dans les principales rues une série d'hôtels particuliers qu'ils avaient transformés en véritables forteresses, défendues par des mitrailleuses, des lance-mines et même des pièces d'artillerie.

Les anarchistes recevaient ouvertement des armes des dépôts militaires soviétiques. Ils s'emparaient au vu et au su de chacun d'immeubles entiers, appréhendaient et arrêtaient qui bon leur semblait ; à n'importe quel moment du jour ou de la nuit, ils procédaient à des perquisitions dans les appartements privés, qui se terminaient par des pillages. Sous couleur de revisions et de confiscations, ils mettaient à sac dépôts, magasins, volaient des particuliers. Dans le communiqué officiel du Présidium du Soviet de Moscou, il était dit qu'à Moscou « . . . pas une journée ne se passait sans que n'eussent lieu plusieurs assassinats et pillages ».

Les ennemis de la révolution utilisaient de leur mieux la force apparente des anarchistes, essayant de jeter le discrédit sur le pouvoir des Soviets aux yeux du monde entier. C'est l'anarchie, hurlaient les diplomates et les journalistes étrangers, les gardes blancs russes, les menchéviks et les s.-r., voilà à quoi a abouti la Révolution d'Octobre ! Les bolchéviks, criaient-ils, ont engendré l'anarchie, mais ne peuvent plus la maîtriser !

Le pouvoir des Soviets n'avait nullement l'intention de supporter les incessantes infractions à l'ordre révolutionnaire, les actes d'arbitraire, les vols et le banditisme. Ils fallait une fois pour toutes mettre un terme au scandale perpétré sous le drapeau de l'anarchie.

Le 11 avril 1918, une séance de la Tchéka eut lieu sous la direction de Dzerjinski. Des représentants du Département militaire, des organisations de la ville et des arrondissements de Moscou y étaient invités. On décida de liquider les nids anarchistes et de désarmer tous les « gardes noirs » comme se dénommaient eux-mêmes les anarchistes. Un plan d'opération fut élaboré. Pour désarmer les anarchistes, on devait avoir recours à des détachements de la Tchéka, à des unités militaires et aux tirailleurs lettons de la garde du Kremlin.

Quelque jours avant la séance, vers le 8 ou le 9 avril, Dzerjinski me manda chez lui. Il me dit qu'on avait décidé d'en finir avec les anarchistes. Il fallait mettre au point un plan pour liquider leurs nids. Occupe-toi, me dit-il, tu n'es plus un apprenti, tu as acquis quelque expérience à Pétrograd.

A la Tchèka, on me remit les adresses des hôtels particuliers occupés par les anarchistes : il y en avait vingt-six, situés pour la plupart au centre de la ville, à proximité du Kremlin.

Retour de la Tchéka, je fis venir chez moi Berzine qui commandait maintenant le 4e régiment de Vidzeme des tirailleurs lettons préposés à la garde du Kremlin, et le commissaire du régiment Ozol, pour les mettre au courant.

Nous décidâmes d'aller tout d'abord reconnaître les lieux : disposition des hôtels occupés par les anarchistes, moyens d'accès, voies de retraite possibles pour les anarchistes.

Nous nous partageâmes les hôtels et nous nous mîmes à l'œuvre. Je fis le tour de la zone des opérations prévues. Je m'arrêtais à proximité de chaque immeuble, cachant ma voiture derrière un tournant pour ne pas trop attirer l'attention ; je faisais à pied le tour de l'hôtel, l'examinais soigneusement ; j'établissais de quel côté il serait plus avantageux de monter à l'assaut, j'étudiais les ruelles et les cours avoisinantes.

Mon attention se porta tout spécialement sur l'immeuble de l'ancien Club des marchands, situé au n° 6 de la rue Malaïa Dmitrovka (aujourd'hui le théâtre du Komsomol). Cet édifice dénommé « Maison de l'Anarchie » abritait l'état-major de la « garde noire » des anarchistes. Ils y avaient stocké une énorme quantité d'armes de toute sorte, des mitrailleuses étaient postées dans l'embrasure des fenêtres, on avait même installé une pièce de montagne devant l'entrée.

La tournée des hôtels une fois terminée, nous nous réunîmes à nouveau pour esquisser le plan approximatif des opérations. En bref, il se ramenait à ceci : à une heure fixée d'avance, la nuit, on devait cerner simultanément tous les immeubles des anarchistes, présenter à ceux-ci un ultimatum exigeant qu'ils déposent immédiatement les armes. On leur donnerait 5 minutes pour réfléchir. S'ils ne se soumettaient pas, nous passions à une attaque décisive et les désarmions par la force.

Avec ce plan, j'allais trouver Dzerjinski. A la réunion du 11 avril, le plan fut définitivement mis au point et approuvé. L'opération devait s'effectuer la nuit même. Il avait été décidé d'envoyer sous convoi au Kremlin tous les anarchistes que l'on appréhenderait. Une fois là-bas, je devais les installer dans le corps de garde et assurer leur stricte surveillance.

On désigna les détachements qui prendraient part à l'opération et leurs chefs. Avec les tirailleurs lettons, je devais occuper l'immeuble situé rue Bolchaïa Dmitrovka (actuellement rue Pouchkine), près du Mont-de-piété où se trouve maintenant l'Académie d'Architecture. C'était un petit immeuble à un étage (surélevé par la suite), au fond d'une vaste cour. Il était séparé de la rue par une haute grille de fonte, d'environ deux hauteurs d'homme, garnie d'un portail massif à deux battants, et attenant des deux côtés aux façades des édifices voisins. La grille reposait sur une fondation de pierre, haute d'un demi-mètre.

Peu après minuit, un détachement de 200 tirailleurs lettons quitta le Kremlin. Un silence profond régnait dans les rues désertes, interrompu parfois par le grondement des camions fonçant à toute allure. C'étaient les détachements de la Tchéka et les unités militaires participant à l'opération qui gagnaient leurs secteurs.

Après avoir dépassé Okhotny Riad et la Place du Théâtre, nous nous engageâmes dans la rue Pétrovka. Près de la rue Stolechnikov, notre détachement se partagea. Environ la moitié des hommes, commandés par Berzine, remontèrent la Pétrovka et tournèrent dans la ruelle Pétrovski,

tandis qu'Ozol et moi, avancions avec les autres par les rues Stolechnikov et Bolchaïa Dmitrovka. A mesure que le détachement progressait, il s'étirait en file. A chaque cinq ou dix pas, nous postions une sentinelle, Berzine faisait de même. 30 ou 40 minutes plus tard, avançant l'un vers l'autre, Berzine et moi, nous nous rencontrâmes devant l'immeuble des anarchistes.

Tout le quartier était cerné. Dans la rue Pétrovka, dans les rues Stolechnikov et Pétrovski, dans la rue Bolchaïa Dmitrovka s'étirait une chaîne de Lettons, tous aux aguets, prêts à n'importe quelle surprise. A côté du Mont-de-piété, non loin de l'hôtel, était massé un groupe d'une cinquantaine d'hommes pour l'action directe contre les anarchistes planqués dans l'immeuble.

Le jour pointait. Dans la grisaille matinale se dessinaient nettement les contours de l'hôtel sombrement tapi derrière la grille de fonte. Le portail était hermétiquement clos. Les fenêtres grandes ouvertes perçaient de trous noirs la façade. Cela semblait étrange et mettait en garde, car on était au début d'avril et il faisait encore très frais.

Après avoir partagé le détachement de choc en deux groupes, je postai l'un d'eux auprès du Mont-de-piété sous les ordres de Berzine ; le deuxième, commandé par Ozol, se tint derrière le coin d'un autre édifice, à l'extrémité opposée de la grille. De l'hôtel, on ne pouvait apercevoir les groupes. Ces préparatifs une fois terminés, je sortis de derrière mon abri et interpellai à haute voix les hâbitants de l'hôtel quand des coups de feu claquèrent des fenêtres, une mitrailleuse crépita, des balles ricochèrent sur les pavés.

Je me jetai en toute hâte derrière le coin. Heureusement les anarchistes tiraient mal, d'ailleurs ils me distinguaient à peine, car le jour n'était pas encore tout à fait levé. Aucune balle ne m'attint, mais les anarchistes continuaient leur tir nourri et désordonné. Ils devaient avoir des munitions en abondance.

Ma tentative d'entamer des pourparlers pacifiques ayant échoué, je décidai d'agir autrement. Dissimulé derrière mon coin, je détachai de mon ceinturon une grenade et la lançai de toutes mes forces le long de la grille en visant le portail.

La grenade éclata avec un bruit formidable juste devant le portail, couvrant momentanément le tir des fusils. Le feu cessa un instant, puis recommença de plus belle. Le portail restait en place comme si de rien n'était.

Les choses semblaient mal tourner. L'opération pouvait s'éterniser. Or, monter à l'assaut de l'hôtel directement, par-dessus la grille, eût été une folie qui aurait pu causer des dizaines de victimes.

Berzine proposa d'appeler de l'artillerie ou une auto blindée. J'y avais songé moi aussi en examinant la grille massive qui barrait le passage de l'immeuble. Une autre idée me passa soudain par la tête.

– Attends, attends, interrompis-je Berzine. Tu n'aurais pas de la ficelle ?

– Quelle ficelle ? demanda l'autre tout surpris.

– Une ficelle ordinaire ou une cordelette. Mais solide, une vingtaine de mètres.

Berzine me fixait avec étonnement, sans rien comprendre. Il se trouva qu'un des Lettons avait

sur lui une cordelette solide. De moins de vingt mètres, il est vrai, mais ça pouvait suffire.

Lorsque je fourrai la cordelette dans ma poche, après en avoir coupé un petit bout, m'approchai du coin de l'édifice et m'allongeai sur le trottoir, Berzine comprit enfin de quoi il s'agissait. Il se pencha vers moi, me toucha à l'épaule :

– Pavel Dmitriévitch, laisse-moi faire...

Mais, étroitement serré contre le trottoir, je rampais déjà droit vers le portail, le long de la base de pierre de la grille.

S'étant aperçu de ma manœuvre, les anarchistes activèrent le feu. Tout autour, les balles miaulaient désagréablement, mais j'étais hors d'atteinte. Le support de pierre de la grille était un abri sûr.

Voici le portail. Je passais autour d'une barre de la grille le bout du cordonnet, j'y fixai solidement une lourde grenade et la suspendis à la hauteur approximative de la serrure. Puis, j'attachai le long cordonnet à l'anneau de la grenade et je rampai à reculons en déroulant avec précaution la ficelle.

Comme je l'avais prévu, le cordonnet se termina à la moitié environ de la distance qui séparait le portail du coin où l'on pouvait s'abriter.

Tant pis, risquons le coup ! Me serrant contre les pierres froides du trottoir, je tirai avec force sur la ficelle. Une explosion retentit, des débris de fonte jaillirent de tous côtés et le portail s'ouvrit largement. La voie était libre.

Sans perdre un instant, je sautais sur pied, saisis mon Colt et m'élançais vers le portail. A ma rencontre, le long de la grille, accourait Ozol à pas de géant, suivi des tirailleurs lettons qui,

baïonnettes croisées, fonçaient en avalanche. Le bruit de dizaines de bottes retentissait aussi derrière moi. C'était Berzine qui se hâtait avec son détachement.

Nous dépassant l'un l'autre, Ozol et moi, fîmes irruption les premiers dans la cour et aperçûmes dans l'embrasure d'une fenêtre du premier une nappe blanche qu'un anarchiste brandissait à bout de bras. Le feu avait cessé. Les anarchistes capitulaient.

Nous nous arrêtâmes, Ozol et moi, et nous nous regardâmes en silence. Les tirailleurs lettons passaient en courant devant nous, les baïonnettes toujours pointées. Ils couraient sans proférer un mot et ce silence sinistre était bien plus effrayant que n'importe quel hurlement.

– Halte ! lança Berzine d'une voix de stentor. Il se précipita en avant et barra l'entrée de l'hôtel. Halte, camarades ! Reculez ! On n'achève pas les vaincus.

De l'hôtel sortirent à la file des individus hirsutes, l'allure abattue. En avant, cheminait à grands pas un anarchiste âgé et malingre, portant une barbiche en pointe et coiffé d'un chapeau de feutre tout fripé. Je le fixai avec attention.

– Hé, une vieille connaissance, dirait-on ? Comme on se rencontre !

Il me jeta un coup d'œil morne de dessous ses épais sourcils.

– Malkov ? Bon. Le commandant. Bon. Tu attaques maintenant les révolutionnaires à la baïonnette, à la grenade ? Bon !

Il ne plastronnait plus, maintenant, loin de là ! C'était tout autre chose qu'il y avait 4 ou

5 mois, au Smolny. Sa silhouette déprimée, sa voix qui soudain s'était mise à trembler, trahissaient une affliction tellement sincère, que j'eus même un peu pitié de lui.

– Eh bien, espèce de révolutionnaire ! Que diable es-tu allé faire dans cette bande de vauriens ? Et ça se prétend encore « idéaliste ».

Il fit un geste pitoyable de la main et se traîna tristement vers le portail où les Lettons encerclaient étroitement les anciens habitants de l'hôtel et les alignaient en colonne.

J'entrai dans l'immeuble où Ozol perquisitionnait avec un groupe de Lettons. Le tableau qui s'ouvrait à moi dépassait toute attente. L'hôtel était dans un état de saleté inimaginable. Des bouteilles vides aux goulots cassés, ayant contenu de la vodka, des vins fins, du cognac, traînaient un peu partout. Le verre crissait sous les pieds. Sur le luxueux parquet s'étalaient de vilaines flaques puantes. Sur les tables et le plancher traînaient des détritus, os rongés et boîtes de conserves vides, pêle-mêle avec des cartes à jouer sales et graisseuses. Aux murs pendaient des lambeaux de tapisserie, l'étoffe des meubles tombait en loques.

Dans une pièce, sur des tables qu'on avait rapprochées, s'amoncelait un tas d'objets précieux et de billets de banque, découverts pendant la perquisition. Il y avait là des dizaines de montres en or, une multitude de bagues, de colliers, de boucles d'oreilles, des étuis à cigarettes en or et en argent massifs, de la vaisselle de vermeil, bref, toute une bijouterie.

On réquisitionna beaucoup d'armes : fusils, révolvers, munitions, grenades à main. On trouva également d'abondantes provisions de vivres et de vin, et dans la cour les Lettons découvrirent tout un dépôt de spiritueux.

Tandis que je visitai l'hôtel et examinai les « trophées », les tirailleurs lettons qui avaient pris part à l'opération, s'étaient réunis dans la cour. L'opération étant terminée, on pouvait rentrer au Kremlin. Il fallait encore poster des sentinelles pour que personne n'entre dans l'immeuble avant que les camarades mandés de la Tchéka n'arrivent. Soudain, deux tchékistes appartenant au groupe qui devait liquider « la Maison de l'anarchie », rue Malaïa Dmitrovka, principal repaire des anarchistes, se précipitèrent dans la cour.

A leur mine excitée, je compris que quelque chose n'allait pas là-bas, du reste les coups de feu n'arrêtaient pas de ce côté. C'était bien ça. Les anarchistes retranchés dans la « Maison de l'anarchie », opposaient une résistance farouche. Ils arrosaient les soldats rouges et les tchékistes de balles de fusils et de mitrailleuses, tiraient à schrapnell avec une pièce de montagne, lançaient des bombes et des grenades à main. Plusieurs hommes avaient été tués ou blessés. Il fallait se porter d'urgence à leur secours.

Je chargeai Ozol d'organiser la surveillance de l'hôtel et avec une cinquantaine de Lettons, je me rendis au pas de course rue Malaïa Dmitrovka.

On était au matin, les rues de Moscou s'animaient. Des piétons allaient et venaient, parfois un tramway roulait avec fracas ou des automobi-

les isolées passaient, des fiacres et des télègues de charroi se traînaient lentement.

Les rues devenaient toujours plus animées. Boulevard Strastnoï des groupes de curieux se massaient, des gamins couraient comme de beaux diables. A l'entrée de la Malaïa Dmitrovka, les soldats rouges formaient chaîne, barrant le passage.

Apercevant notre détachement, les soldats s'écartèrent et nous nous élançâmes dans la Malaïa Dmitrovka. Juste à ce moment, du côté de la rue Tverskaïa, on amenait une pièce d'artillerie qu'on posta au coin que formait la Malaïa Dmitrovka et le boulevard Strastnoï. Deux coups de canon retentirent l'un après l'autre.

Le premier obus tiré par d'habiles artilleurs mit hors de combat la pièce de montagne à l'entrée de la « Maison de l'anarchie ». Le deuxième obus démolit le mur, les vitres des fenêtres éclatèrent avec fracas.

Comprenant que toute résistance était vaine, les anarchistes arborèrent le drapeau blanc. L'état-major de la « garde noire » capitulait. Nous arrivions trop tard.

Je dépêchai un groupe de Lettons pour renforcer les soldats rouges qui devaient convoyer les anarchistes appréhendés et m'acheminai vers le Kremlin. Il était temps de s'occuper du réceptionnement des prisonniers.

Vers midi ou une heure de l'après-midi, tous les repaires des anarchistes étaient liquidés. Dans la majorité des cas, ceux-ci avaient déposé les armes sans même opposer de résistance sérieuse. Vers le soir, j'appris qu'au total une quarantaine d'hommes avaient été tués ou blessés des deux

côtés. Il n'y avait pas de victimes parmi les tirailleurs lettons.

Quand je rentrai au Kremlin, le corps de garde était plein à craquer et de nouveaux groupes d'anarchistes continuaient d'affluer. Vers midi il y en avait déjà près de 800. Il fallait les installer, leur donner à manger. Je téléphonai à Dzerjinski pour lui demander d'envoyer au plus vite les juges d'instruction qui devaient procéder à l'interrogatoire des prisonniers, dresser les listes, détecter les éléments criminels pour les remettre à la milice de Moscou. Dzerjinski promit de donner les ordres nécessaires et bientôt un groupe de juges d'instruction se présenta au Kremlin, avec à sa tête un membre du collège de la Tchéka.

On procédait à l'interrogatoire des anarchistes dans mon bureau. Au reste étaient-ce des anarchistes ? Beaucoup de membres de leurs détachements n'avaient aucune idée de ce qu'était l'anarchisme, la doctrine ou la théorie anarchiste. Parmi les prisonniers, il ne se trouvait qu'une vingtaine ou une trentaine de véritables anarchistes, dans le genre de ma relation de Pétrograd. On les distinguait au premier abord parmi les canailles de toute sorte arrêtées dans les immeubles. La plupart étaient des gens âgés. Beaucoup avaient à leur actif de longues années de lutte contre le tsarisme, de bagne, de prison, de déportation. Ils ne comprenaient sans doute pas quelles conséquences néfastes pouvaient avoir leur propagande de destruction générale, leur agitation déchaînée contre tout pouvoir d'Etat. Dans la majorité des cas, ils n'avaient personnellement rien à voir avec les cambriolages et les actes de banditisme.

Les juges d'instruction commencèrent par séparer du reste des prisonniers les anarchistes « idéalistes » (dont la plupart étaient connus des tchékistes) et les remirent immédiatement en liberté. Certains d'entre eux comprirent par la suite combien ils s'étaient trompés et devinrent de loyaux partisans du pouvoir des Soviets. Ceux qui ne voulurent pas reviser leurs opinions, glissèrent définitivement dans le marais de la contre-révolution et terminèrent une carrière sans gloire dans les bandes de Makhno, Grigoriev et d'autres ennemis du peuple soviétique.

Ayant mis les choses au clair en ce qui concerne les anarchistes « idéalistes », les tchékistes s'occupèrent des autres. Parmi les prisonniers il y avait aussi des gens qui ne savaient pas trop pourquoi ils avaient fait cause commune avec les anarchistes, ils étaient simplement venus à eux dans l'espoir de vivre à leurs crochets, sans songer un seul instant comment tout cela pouvait se terminer.

Un d'eux, par exemple, déclara devant moi au juge d'instruction :

— Donnez-moi à manger et un abri et je vous jure que je ne serai plus jamais un anarchiste.

Un autre, un étudiant en médecine qui n'avait pas terminé ses études, déclara qu'il était sans le sou et comme dans le détachement « la Tempête » on lui avait promis une solde, il s'y était engagé.

Les escarpes se conduisaient tout autrement aux interrogatoires. Ils biaisaient, mentaient, tentaient de se faire passer pour de vrais anarchistes, pour des ennemis idéologiques de l'ancien régime.

Mais aussitôt, ils manifestaient leur ignorance crasse en matière de politique.

Pour mieux déceler les bandits, les assassins et les cambrioleurs qui s'étaient faufilés dans les détachements anarchistes, le 13 avril 1918, la Tchéka publia dans les journaux l'information suivante :

« La Commission extraordinaire de Russie pour la lutte avec la contre-révolution et la spéculation près le Conseil des commissaires du peuple invite tous les citoyens ayant été victimes de cambriolages à main armée, à se présenter aux services de la milice judiciaire (3e rue Znamenski) pour reconnaître les cambrioleurs arrêtés lors du désarmement des groupes anarchistes, et cela pendant trois jours, de 12 heures à 2 heures, à partir du 13 avril.

Le Président de la Commission *F. Dzerjinski.* »

Il me fallut m'occuper des anarchistes pendant toute une journée. Entre-temps, on dressa les listes des détenus, on procéda aux vérifications préliminaires, aux interrogatoires et le 13 avril je remis peu à peu tous les détenus à la milice de Moscou. On avait définitivement mis un terme à l'activité des bandes et des détachements anarchistes, aux scandales et aux désordres qu'ils causaient à Moscou.

LA CONFÉRENCE MENCHÉVIQUE

Après la débâcle des anarchistes, aucune opération importante n'eut lieu à Moscou pendant un certain temps, et je pus me consacrer entièrement

aux affaires courantes et à l'organisation de la garde du Kremlin. Il me fallut parfois envoyer des hommes pour prendre part à des descentes, des perquisitions et des arrestations. Dans ce cas, j'envoyai généralement des groupes de tirailleurs lettons commandés par un de leurs chefs. J'y allais moi-même rarement, seulement quand il s'agissait de liquider des groupes ou des organisations contre-révolutionnaires, hostiles au pouvoir des Soviets et non pas de simples bandits.

Un jour d'été, deux ou trois mois après l'écrasement des nids d'anarchistes, Avanessov me manda chez lui. Il était minuit bien passé. Avanessov rentrait juste de la Tchéka.

– Tiens, me dit-il dès que j'entrai, en me tendant une étroite bande de papier avec une adresse inscrite dessus : une petite rue du quartier de l'Arbat.

Je le regardai sans comprendre. Avanessov sortit sans hâte une cigarette, l'alluma, aspira plusieurs fois profondément la fumée et poursuivit :

– Les menchéviks vont se réunir à cette adresse. Une conférence clandestine, une espèce de Congrès. Pour discuter comment renverser le pouvoir des Soviets. Ils se sont entendus avec les gardes blancs. Il faut arrêter tous les participants.

Je me levai.

– Bon. Dans dix minutes, dans un quart d'heure tout au plus, je partirai.

– Attends, attends, m'interrompit Avanessov. Point n'est besoin d'y aller tout de suite. Comme tu sais, les menchéviks sont des gens civilisés. La nuit ils dorment et à cette heure tu ne trouveras

personne, là-bas. Il faut y aller le matin, pas avant 11 heures, quand tous seront présents, au grand complet.

Le lendemain, je fis monter dans un camion une quinzaine de tirailleurs lettons et me rendis à l'adresse que m'avait donnée Avanessov. Il m'avait prévenu qu'une vingtaine ou une trentaine de personnes participaient aux séances du « congrès » menchévik et j'avais calculé qu'une quinzaine de tirailleurs suffirait amplement. Les menchéviks ne sont pas des anarchistes, ce sont surtout de beaux parleurs.

Abandonnant la voiture à l'entrée de la ruelle, nous rejoignîmes l'immeuble. Le congrès menchévik tenait séance dans une aile située dans la cour. Les Lettons cernèrent l'aile en un clin d'œil et je pénétrai à l'intérieur accompagné de deux tirailleurs.

La porte d'entrée donnait accès à un petit escalier qui descendait au sous-sol. L'escalier aboutissait à une autre porte, de derrière laquelle parvenaient des voix animées.

« Jolis conspirateurs ! » me dis-je.

D'un geste brusque j'ouvris toute grande la porte. Nous avions devant nous une salle assez vaste, meublée de chaises. A l'autre bout était une table couverte de drap rouge : le bureau. Sur la table une carafe d'eau, un verre, en un mot tout ce qu'il fallait. La moitié des chaises étaient vides, l'autre moitié occupées par des gens âgés pour la plupart et décemment vêtus. Deux ou trois seulement avaient l'aspect d'ouvriers.

Repoussant de l'épaule un gars blotti contre la porte, je fis un pas en avant. Toute l'assistance

se figea en contemplant avec horreur mon uniforme de marin. L'orateur s'immobilisa devant la table du bureau, oubliant même de fermer la bouche.

Malgré la gravité du moment, je ne pus me retenir de sourire :

– Eh bien, politiciens de malheur, vous auriez dû au moins poster des vigies ! Allons, bon ! Haut les mains et plus vite que ça ! Vous êtes arrêtés.

Des protestations fusèrent :

– On nous fait violence !

– Vous n'avez pas le droit !

– Demain toute la classe ouvrière sera au courant de vos méthodes arbitraires...

– La démocratie mondiale...

Mais ils mirent tous les bras en l'air, tout en continuant à lancer des menaces incohérentes et des invectives à l'adresse des bolchéviks.

Sans faire attention au vacarme, je me dirigeai sans hâte vers la table du bureau, j'y pris une chemise avec des papiers, y serrai une dizaine de billets qui gisaient sur la nappe et ordonnai aux prisonniers de sortir dans la cour. Ils sautèrent rapidement de leurs places et s'élancèrent vers la porte se bousculant. Il fallut les admonester :

– Doucement, doucement. Sortez un à un. Vous aurez bien le temps !...

Les Lettons en faction devant la porte fouillaient sommairement les menchéviks. Le moteur du camion grondait déjà dans la cour. Avec des protestations, les menchéviks indignés se hissaient

dans le camion. Sans mot dire et sans trop d'égard, les Lettons les aidaient à monter.

Quelques minutes plus tard tous étaient en place et le camion démarra. Nous emmenâmes les menchéviks directement à la Loubianka et les remîmes à l'homme de service de la Tchéka. Je portai à Dzerjinski les papiers réquisitionnés. Il rit aux larmes au récit de la conduite « héroïque » des menchéviks lors de leur arrestation.

LIQUIDATION DU SOULÈVEMENT DES SOCIALISTES-RÉVOLUTIONNAIRES DE GAUCHE

Nos opérations ne se passaient pas toutes, loin de là, aussi facilement et sans heurts que celle du « congrès » menchévik. Mais parmi les plus sérieuses et les plus complexes, aucune ne nous donna autant de fil à retordre, ne nous causa autant d'inquiétudes et d'angoisses que la liquidation de l'insurrection de s.-r. de gauche.

Cela se conçoit. Les s.-r. de gauche non seulement *avaient préparé* un complot, non seulement ils *avaient ourdi* un coup d'Etat contre-révolutionnaire. Ils *s'étaient révoltés* contre le gouvernement des Soviets, *avaient organisé* une insurrection armée, et sans l'action énergique du pouvoir des Soviets qui ne perdit pas un seul instant son sang-froid et réussit à écraser le soulèvement dans l'œuf, les conséquences auraient pu être graves.

Dans les journées d'Octobre 1917, les s.-r. de gauche avaient opté pour le pouvoir des Soviets. Aux II^e^, III^e^, IV^e^ et V^e^ Congrès des Soviets de Russie, leurs représentants constituaient environ

le tiers des délégués. Parmi les membres du Comité Exécutif central de Russie élu aux II^e^, III^e^ et IV^e^ Congrès, il y avait également près d'un tiers de s.-r. de gauche.

Bientôt après la Révolution d'Octobre, leurs représentants firent partie du gouvernement soviétique, certains occupaient des postes de commissaires du peuple ou d'adjoints : même à la Tchéka, l'adjoint de Dzerjinski, Alexandrovitch était un s.-r. de gauche, il y en avait aussi dans l'appareil.

Jusqu'à juillet 1918, malgré de graves divergences avec les bolchéviks, les s.-r. de gauche ne rompirent pas ouvertement avec le pouvoir des Soviets et restèrent à des postes dirigeants dans plusieurs administrations. Mais au fur et à mesure que le régime se consolidait, les divergences entre bolchéviks et s.-r. de gauche, porte-parole de la paysannerie aisée, s'exacerbaient toujours davantage.

Déjà en mars 1918, après la conclusion de la paix de Brest-Litovsk, la lutte entre bolchéviks et s.-r. de gauche s'aggrava notablement. Ces derniers étaient des adversaires irréductibles de la paix, attaquaient violemment la politique de paix des bolchéviks, prêchaient obstinément la poursuite de la guerre avec l'Allemagne, qui pouvait être fatale à la cause de la révolution. Lorsque, malgré la résistance acharnée des s.-r. de gauche et des « communistes de gauche »* qui professaient

* « Communistes de gauche », groupe opportuniste constitué en 1918 dans le P.C.(b)R., dirigé par Boukharine et qui se prononça contre la paix de Brest-Litovsk. Le C.C. et Lénine dénoncèrent la politique criminelle des

le même point de vue dans la question de la paix et de la guerre, le C.E.C.R. et le Conseil des commissaires du peuple décidèrent de conclure un traité de paix avec l'Allemagne, et que le IV[e] Congrès extraordinaire des Soviets de Russie ratifia cette décision, les s.-r. de gauche abandonnèrent les postes qu'ils occupaient au gouvernement et quittèrent le Conseil des commissaires du peuple (mais ils demeurèrent dans le C.E.C.R. et dans plusieurs administrations, dont la Tchéka).

A partir du printemps 1918, à mesure que la révolution socialiste s'étendait dans les campagnes et que notre parti et le pouvoir des Soviets déclenchaient l'offensive contre les koulaks, la lutte des s.-r. de gauche contre les bolchéviks acquit un caractère toujours plus aigu et déclaré. Outre leurs interventions incessantes au C.E.C.R., dans la presse, aux meetings et aux réunions, contre la politique du Parti bolchévik, les s.-r. de gauche commencèrent à préparer en secret, dans le dos du pouvoir soviétique, une insurrection contre-révolutionnaire.

A la mi-juin 1918, à une séance clandestine, leur comité central adopta la décision de renverser le gouvernement des Soviets et de prendre le pouvoir en main. Les préparatifs à l'insurrection armée s'accélérèrent.

« communistes de gauche » visant à poursuivre la guerre avec l'Allemagne, le péril que cette politique présentait pour le parti et l'Etat. Au VII[e] Congrès du P.C. en mars 1918, les « communistes de gauche » furent définitivement battus sur le plan idéologique et d'organisation. *(N.R.)*

Les s.-r. de gauche avaient décidé de déclencher l'insurrection le jour de l'ouverture du V[e] Congrès des Soviets de Russie. Ils avaient l'intention de se rendre maîtres du bureau du Congrès, d'arrêter Lénine, Sverdlov et les autres membres du C.C. bolchévik, de décapiter le gouvernement, de s'emparer du pouvoir et de reprendre la guerre contre l'Allemagne. L'assassinat du comte Mirbach, ambassadeur d'Allemagne à Moscou, devait servir de signal à l'action.

Au début du soulèvement, les s.-r. de gauche disposaient à Moscou des forces militaires assez imposantes. Un des leurs, Popov, qui prenait une part active à l'insurrection, commandait un détachement de la Tchéka cantonné à Moscou. Dans son détachement, Popov admettait des hommes à lui auxquels il pouvait faire toute confiance, ou bien des éléments déclassés, des escarpes dans le genre des anciens matelots de la mer Noire, complètement corrompus et avilis, et qui pour un verre d'alcool et une paire de bottes neuves, étaient prêts à se lancer dans n'importe quelle aventure. A l'idée des mutins, le détachement de Popov devait être leur principale force de choc.

Le V[e] Congrès des Soviets de Russie s'ouvrit le 4 juillet 1918, au Théâtre Bolchoï. Dès l'ouverture, les s.-r. de gauche s'acharnèrent à provoquer la rupture avec les bolchéviks. Ils organisaient sans cesse des obstructions, interrompaient les orateurs bolchéviks en lançant des répliques blessantes. J'ai assisté aux premières séances du Congrès et j'ai été témoin de ce qui s'y passait. Les s.-r. de gauche se conduisaient avec une effronte-

rie difficile à imaginer. L'envie vous prenait de bondir et de se jeter sur ces canailles, ces traîtres à la révolution. Je voyais bien que des centaines de bolchéviks qui se trouvaient dans la salle, partageaient ce sentiment. Seul le sang-froid exceptionnel de la fraction bolchévique du bureau du Congrès et la maîtrise de Sverdlov qui présidait purent contenir les passions bouillonnantes qui menaçaient à chaque instant d'exploser.

La *Pravda* du 5 juillet écrivait : « Les s.-r. se sont conduits comme de véritables butors de village aux réunions rurales. Ils criaient, trépignaient, faisaient un tel vacarme, que par moment on avait l'impression qu'ils étaient en majorité... Leur rage impuissante contre la force et l'influence des bolchéviks se traduisait parfois par de grossières et mesquines sorties. Le camarade Sverdlov leur intima à plusieurs reprises d'exprimer leurs sentiments de façon intelligible. »

Vers la fin du premier jour des travaux du Congrès, les s.-r. de gauche, après une nouvelle manœuvre d'obstruction, quittèrent démonstrativement la salle des séances. Nous autres, les bolchéviks, saluâmes leur sortie par de bruyants applaudissements. Sverdlov se leva de sa place et proclama d'une voix calme et légèrement solennelle : « La fraction des socialistes-révolutionnaires de gauche a quitté la salle des séances. La séance du Congrès des Soviets de Russie se poursuit ! » et il continua à présider.

Le lendemain, 5 juillet, les s.-r. de gauche revinrent au Congrès et s'y conduisirent encore plus mal, avec encore plus d'arrogance. On pouvait supposer qu'ils préparaient quelque chose, mais

j'ignorai quoi, au reste, personne parmi les bolchéviks ne le savait, sans doute.

Strijak était le gérant du Théâtre Bolchoï, mais j'avais pris moi aussi une part active à l'organisation de la sécurité du Congrès.

Sur ordre de Sverdlov, on avait mis en faction à tous les points névralgiques à l'intérieur du théâtre des tirailleurs lettons de la garde du Kremlin. Dès le 4 juillet, Sverdlov m'avait averti qu'il fallait se tenir sur le qui-vive, qu'on pouvait s'attendre à n'importe quoi de la part des s.-r. de gauche. Sur son ordre, on renforça les postes à l'extérieur et à l'intérieur du théâtre. Si les s.-r. s'étaient avisés d'entreprendre une action quelconque dans la salle même des séances, comme ils en avaient tout d'abord l'intention, ou d'attaquer le théâtre de l'extérieur, ils auraient reçu une riposte foudroyante.

L'insurrection éclata le 6 juillet. Ce jour-là, vers 3 heures de l'après-midi, Blumkine et Andréev, des s.-r. de gauche, anciens collaborateurs de la Tchéka, se présentèrent à l'ambassade d'Allemagne. Ayant montré une fausse carte d'identité où la signature de Dzerjinski avait été imitée, Blumkine obtint d'être reçu par l'ambassadeur d'Allemagne, Mirbach. Quand l'ambassadeur vint au-devant de lui, Blumkine sortit de sa serviette un pistolet et tira, puis lança une grenade qui blessa mortellement Mirbach, et sauta par la fenêtre. Dans la ruelle, près de l'Ambassade, une voiture stationnait dans laquelle les assassins prirent la fuite.

Dès qu'on l'informa de l'attentat contre Mirbach, Dzerjinski se rendit immédiatement à l'am-

bassade d'Allemagne. Ayant appris que le crime avait été exécuté par Blumkine, Dzerjinski, après s'être mis en communication avec Lénine et Sverdlov, s'élança à toute vitesse vers la porte Pokrovskié, dans la rue des Trois Apôtres où, dans un luxueux hôtel qui, avant la révolution, avait appartenu au richissime industriel Morozov, logeait l'état-major du détachement de Popov. Comme le supposait Dzerjinski, Blumkine s'était réfugié là.

Au moment où Dzerjinski arriva à l'hôtel Morozov, le C.C. des s.-r. de gauche s'y était réuni presque au complet. Le détachement de Popov, comptant un millier d'hommes, était en état d'alerte. Stimulés par l'alcool que Popov avait ordonné de leur distribuer à discrétion dès le matin, les insurgés se préparaient à se mettre en campagne. Ils accueillirent Dzerjinski avec hostilité et au lieu de lui livrer Blumkine, l'arrêtèrent, lui et ses compagnons. Pendant ce temps, profitant de ce que la garde de la Tchéka était partiellement composée de s.-r. de gauche, les mutins s'étaient emparés de l'immeuble de la Tchéka, avaient arrêté Latzis, l'adjoint de Dzerjinski, qu'ils envoyèrent également sous escorte à l'état-major du détachement Popov.

Des patrouilles se dispersèrent dans les rues et ruelles voisines de l'hôtel Morozov, devenu l'état-major de l'insurrection. On tirait sans aucun besoin des coups de feu qui effrayaient les rares passants.

Profitant du caractère inopiné de l'insurrection, les mutins mirent en état d'arrestation les responsables soviétiques qui se trouvaient par ha-

sard dans l'arrondissement de la porte Pokrovskié. C'est ainsi que fut arrêté le président du Soviet de Moscou Smidovitch, ainsi que plusieurs autres camarades. Les s.-r. de gauche s'emparèrent par la ruse du Central télégraphique et s'empressèrent d'expédier partout des télégrammes annonçant que le pouvoir était passé à leur parti et que tous les ordres et directives signés par Lénine ou Sverdlov étaient désormais annulés. Tandis que se déroulaient ces événements, les délégués du V[e] Congrès des Soviets qui s'étaient réunis au Théâtre Bolchoï sans se douter de rien, s'étonnaient que la séance tardât tant à s'ouvrir.

Or, la séance ne s'ouvrit pas. Au lieu de cela, on annonça soudain qu'allaient se tenir des réunions des fractions.

Tous les membres de la fraction des s.-r. de gauche qui se trouvaient au Théâtre Bolchoï furent immédiatement arrêtés et placés sous surveillance pour empêcher ceux d'entre eux qui étaient liés aux mutins de prendre part à la lutte armée contre le pouvoir soviétique.

Les membres de la fraction bolchévique furent brièvement informés des événements, après quoi ils se dispersèrent sans perdre de temps dans les arrondissements, fabriques et usines, gares et unités militaires en qualité de commissaires et de propagandistes politiques. Mais ils n'eurent pas besoin de faire de la propagande. Les prolétaires de Moscou et les soldats de la garnison accueillirent avec indignation l'annonce de l'insurrection des s.-r. et se dressèrent comme un seul homme à la défense du pouvoir soviétique, du gouvernement des Soviets.

J'étais arrivé au Théâtre Bolchoï vers deux heures de l'après-midi. Après avoir vérifié les postes confiés aux tirailleurs lettons, j'attendais l'ouverture de la séance. Tout comme les autres, j'étais étonné du retard.

Une heure s'écoula, puis une autre. L'aiguille de l'horloge s'approchait des quatre heures, quand soudain Strijak accourut vers moi, tout essouflé.

– Pavel Dmitriévitch, Sverdlov vient de téléphoner, rends-toi illico au Kremlin, directement chez lui.

Cinq minutes plus tard j'étais au Kremlin, car la voiture m'attendait.

Sverdlov n'étais pas dans son bureau. On me dit qu'il était chez Lénine et que je devais y aller immédiatement. Des propos isolés que j'échangeai avec les collaborateurs du C.E.C.R. et du Sovnarkom rencontrés en route, il ressortait que les s.-r. de gauche s'étaient insurgés.

J'entrai dans le bureau de Lénine en passant par la chambre aux appareils et m'arrêtai près de la porte. Il y avait là Lénine, Sverdlov et Lachévitch*, un chef militaire que j'avais connu à Pétrograd. Ils discutaient avec vivacité des mesures immédiates à prendre pour liquider l'insurrection. Etant donné qu'il n'y avait presque pas de troupes dans la ville en ce moment (elles se trouvaient toutes dans les camps d'été), on décida

---

* Lachévitch, ancien membre du Parti, prit part à l'insurrection armée d'Octobre à Pétrograd. En 1925-1926, membre actif de l'opposition trotskiste-zinoviéviste. Exclu du parti au XVe Congrès du P.C.(b)R. pour activité antiparti. Par la suite, reconnut ses erreurs et fut rétabli au Parti.

de faire venir des unités militaires et de l'artillerie de la Khodynka, de faire marcher les tirailleurs lettons du Kremlin, d'encercler la zone où opéraient les insurgés et d'écraser le détachement Popov. En même temps, on mettrait en état d'alerte tous les arrondissements de la ville. On décida de confier le commandement des forces armées qui allaient être lancées contre les insurgés à Podvoïski, qui venait justement de rentrer du front.

On agissait avec une rapidité, une précision, un ensemble remarquables. Lénine et Sverdlov rédigeaient sur des feuillets de bloc-notes des messages téléphoniques, des ordres, des directives, tout était mis en mouvement, lancé contre l'ennemi.

En m'apercevant, Lénine me fit un signe de tête amical, puis se tourna de nouveau vers Sverdlov et Lachévitch qui étaient assis en face de lui et continua à parler avec volubilité et assurance. Penché sur la table, Lachévitch notait fiévreusement quelque chose dans son carnet.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi. Lénine avait terminé. Il échangea quelques brèves répliques avec Sverdlov et celui-ci s'adressa à moi :

– Etes-vous au courant des événements ? De l'insurrection ?

– Oui.

– Tant mieux. Il faut immédiatement renforcer la garde du Kremlin. Les insurgés peuvent tenter un coup avant que les troupes n'approchent. Mettez tout en état d'alerte, placez des postes supplémentaires, installez des mitrailleuses sur les murs.

Un groupe de tirailleurs lettons qui prirent part à l'écrasemen des s.-r. de gauche.

– Entendu, Yakov Mikhaïlovitch.

Lénine intervint :

– Ne laissez entrer au Kremlin que les voitures ayant un laissez-passer signé par moi ou Sverdlov personnellement, arrêtez toutes les autres.

– Entendu, Vladimir Ilitch.

– Encore une chose, poursuivit Sverdlov, voyez combien vous pourrez envoyer d'hommes à Podvoïski. C'est indispensable.

– Envoyez-en autant que vous pourrez, souligna Vladimir Ilitch. N'en gardez en réserve que le minimum. C'est clair ?

– C'est clair.

– Agissez donc, camarade Malkov, mettez-vous à l'œuvre. Si quelque chose de sérieux se produisait, informez-moi sur-le-champ, directement.

Je quittai le bureau de Lénine. Cinq minutes plus tard, la garnison du Kremlin était en état d'alerte. Les Lettons roulaient au pas de course les mitrailleuses sur les murs du Kremlin, se mettaient en position. Sur la place, en face du Conseil des commissaires du peuple, le détachement qui allait rejoindre Podvoïski se formait en colonne. Le Kremlin était aux aguets, hérissé de baïonnettes, pointant les gueules menaçantes des mitrailleuses sur les rues, les places et les squares voisins.

Entre-temps, Lénine et Sverdlov s'étaient rendus ensemble à l'ambassade d'Allemagne pour exprimer leurs condoléances à l'occasion de la mort de l'ambassadeur. Ils en revinrent sombres, mécontents. Certes, cela n'avait rien eu d'agré-

Les élèves de l'Ecole militaire du Kremlin.

able, mais ils avaient fait cette visite, désireux d'atténuer les conséquences de la provocation des s.-r.

La nuit se passa dans l'angoisse. Podvoïski massait dans la zone de la porte Pokrovski des troupes qui encerclaient l'hôtel Morozov d'un large et solide anneau. Dans les rues voisines, les pièces d'artillerie roulaient avec fracas.

Toute la nuit des rapports parvenaient des troupes qui avançaient dans la ville. Les s.-r. avaient été délogés de la Tchéka, du Central télégraphique. Au milieu de la nuit, on m'amena le commissaire du télégraphe, un s.-r. de gauche, sur lequel nous trouvâmes une copie du fameux télégramme : « Ne pas obéir aux ordres de Lénine et de Sverdlov. »

Muni de ce papier, je me rendis chez Lénine. De toute la nuit il n'avait pas fermé l'œil, un travail intense s'était poursuivi dans son bureau

Après avoir lu la copie du télégramme, Lénine la passa à Sverdlov, qui se trouvait ici même :

– Admirez cet aplomb, cette effronterie ! Oui, oui, cette effronterie !

Dès le matin, nos unités passèrent à l'offensive. L'artillerie grondait, les obus éclataient dans la cour de l'hôtel Morozov. Les premières explosions provoquèrent une panique terrible parmi les insurgés. Une délégation se rendit immédiatement à l'état-major des troupes qui attaquaient, annonçant que les mutins étaient prêts à capituler sous certaines conditions.

– Nous n'entamons pas de pourparlers avec les traîtres à la Russie soviétique, répondit Pod-

voïski. Nous exigeons la capitulation sans conditions, la remise en liberté immédiate de Dzerjinski, Latzis, Smidovitch et des autres camarades. Un point, c'est tout.

Les délégués regagnèrent l'état-major des insurgés sans avoir rien obtenu. A chaque coup de feu tiré par les troupes soviétiques, l'hôtel se vidait. Les membres du C.C. des s.-r. de gauche furent les premiers à ficher le camp. Les plus proches collaborateurs de Popov s'esquivaient par groupes ou isolément, ainsi que les simples combattants de son détachement. Seules quelques poignées de ses partisans, retranchés aux abords lointains de l'hôtel, continuaient à se défendre.

Un des chefs de l'insurrection passa en courant devant le local où l'on avait enfermé les prisonniers quand la fusillade avait commencé et lança :

– Fusillez-les !

Les soldats de Popov qui gardaient Dzerjinski, Latzis et les autres bolchéviks, saisirent leurs fusils et les pointèrent contre celui qui avait donné cet ordre. Car après avoir écouté ce que leur avait dit Dzerjinski, les soldats avaient très bien compris dans quelle ignoble aventure on les avait entraînés. Ils continuaient de veiller sur Dzerjinski, même plus strictement qu'au début, mais c'était contre leurs propres chefs qu'ils le protégeaient, assumant la responsabilité de sa vie.

Vers midi, la résistance des insurgés était définitivement brisée. Les derniers groupes déposaient les armes. Une patrouille de soldats rouges fit irruption dans la cour de l'hôtel. Dzerjinski, Latzis, Smidovitch et les autres bolchéviks allè-

rent au-devant d'eux suivis de leurs gardiens qui s'étaient volontairement rendus à leurs prisonniers. L'insurrection des s.-r. de gauche était liquidée.

Les restes du détachement Popov s'étaient égaillés dans Moscou à la recherche d'un abri. Un groupe important de s.-r. fonça en camions en direction de la gare de Kourski, mais il s'y heurtèrent à leurs adversaires, gagnèrent la chaussée Vladimirskoïe et s'enfuirent à toute vitesse.

Rien ne menaçait plus le Kremlin, aussi je reçus l'ordre de retirer les postes supplémentaires et de prendre part à la chasse aux fuyards. J'envoyai à leur suite, sur la chaussée Vladimirskoïé, deux camions avec un détachement de tirailleurs lettons ; moi-même, accompagné d'un petit groupe de Lettons, m'élançais à leur poursuite sur une locomotive.

Nous rattrapâmes les fugitifs à une quarantaine de kilomètres de Moscou, stoppâmes la locomotive et courûmes barrer la route aux insurgés. Une brève fusillade s'engagea. Les mutins étaient dix fois plus nombreux que nous, mais ils manquaient tout à fait d'initiative. A ce moment, arrivèrent les tirailleurs lettons et les mutins déposèrent immédiatement les armes.

Je rentrai au Kremlin dans la soirée et me rendis de suite chez Lénine pour lui rendre compte des résultats de l'opération. Il m'écouta attentivement, mais avec beaucoup de calme, sans manifester un grand intérêt. Pour lui, l'insurrection était déjà du passé, une étape révolue et toutes ses pensées, ses soucis se tendaient vers le lendemain. Seule l'intéressait la question de

savoir comment allaient se conduire les chefs des s.-r. qui avaient pris les armes contre le pouvoir des Soviets.

– A propos, lança-t-il, quand j'eus terminé mon rapport. Au Théâtre Bolchoï, on a arrêté Spiridonova et Sabline*, avec toute la fraction des s.-r. de gauche. Nous allons sans doute remettre en liberté les autres. Mais eux, il va falloir les arrêter et les traduire en justice. Amenez-les tous les deux au Kremlin et gardez-les ici pour le moment, c'est plus sûr.

– Organisez bien la surveillance, ajouta Sverdlov qui entrait justement dans le bureau. Mais il ne faut pas les brimer. Fournissez-leur des livres, de la nourriture, laissez-les se promener. Permettez-leur de recevoir des colis, mais ce sera vous qui les recevrez. Faites surtout attention en ce qui concerne Spiridonova. C'est un excellent agitateur et un très bon conspirateur, par-dessus le marché. Elle peut facilement embobiner n'importe qui, ne l'oubliez pas.

Le soir même, je me rendis au Théâtre Bolchoï et je conduisis Spiridonova et Sabline au Kremlin. Je les installai dans des pièces séparées dans le corridor dit « Tchougounny », alors inhabité, et je postais des sentinelles sûres.

Les premiers jours, ni Spiridonova ni Sabline ne me causèrent de désagrément, mais une ou deux semaines plus tard, Spiridonova commença à nous jouer des tours à sa façon. Quelle femme turbulente que c'était ! D'ailleurs, ses amis restés en liberté agissaient, eux aussi. Presque chaque jour un nouvel événement se produisait.

* Dirigeants des s.-r. de gauche. *(N.R.)*

Quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis l'installation de Spiridonova et de Sabline au Kremlin, quand une femme âgée, l'air d'une intellectuelle, se présenta à la porte Troïtskaïa et déclara qu'il lui fallait absolument voir le commandant. Elle ne voulait répondre à aucune question de l'homme de service et ne cessait de répéter : « Je ne m'en irai pas tant que vous n'aurez pas amené le commandant ! » L'homme de service me téléphona et je lui ordonnai de laisser passer la visiteuse importune dans mon bureau.

S'étant convaincue que j'étais bien le commandant du Kremlin, la visiteuse se nomma : Sidorova. Puis elle déclara qu'elle était une proche parente de Spiridonova et demanda la permission de remettre des vivres pour celle-ci.

– Maroussia est malade, gravement malade, répétait-elle. Elle a besoin d'être suralimentée. Or, vous ne pouvez pas le faire.

Je l'interrompis :

– D'où savez-vous comment Spiridonova est nourrie chez nous ? Mieux peut-être qu'en liberté.

Sidorova hocha négativement la tête.

– Non, vous ne pouvez pas l'alimenter comme je le faisais.

Puisque j'avais reçu l'ordre d'accepter des colis, je promis à Sidorova de satisfaire à sa demande, bien que l'insistance de l'étrange visiteuse me semblât quelque peu suspecte.

Le lendemain, Sidorova vint exactement à l'heure fixée, avec un petit paquet de vivres.

– Excusez-moi, lui dis-je, mais il me faut vérifier ce que vous avez apporté. Tel est l'usage chez nous.

– Oh, mon Dieu, mais faites donc, répondit d'un ton las Sidorova. L'essentiel, c'est que les vivres soient remis à Maroussia.

– N'ayez aucune inquiétude à ce sujet. Je ne les garderai pas pour moi.

Sidorova défit tranquillement, sans hâte, le paquet. Cependant (peut-être était-ce mon imagination ?), ses mains tremblaient un peu.

Je vérifiai rapidement, pour la forme, les produits, je m'excusai encore une fois et l'assurai qu'aujourd'hui même tout serait remis à Spiridonova.

Dès que la visiteuse fut partie, je repris le paquet. Je défis soigneusement le papier, j'alignai sur mon bureau le contenu et vérifiai le tout minutieusement. Mon attention fut attirée par les cigarettes, car Spiridonova ne fumait pas. Elles étaient sans doute destinées aux gardiens.

J'ouvris la boîte et j'éparpillai les cigarettes sur la table. J'en pris une, l'examinai soigneusement, jetai un coup d'œil à l'intérieur du porte-cigarette et le serrai avec précaution entre mes doigts. C'était une cigarette ordinaire, je n'y vis rien de suspect. J'en pris une deuxième, une troisième, une dixième. Tout semblait régulier. Le tas de cigarettes diminuait, réintégrant graduellement la boîte. Je sentis soudain qu'un porte-cigarette semblait plus dûr, plus épais que les autres. Bon, ça y est ! Le porte-cigarette contenait un feuillet de papier velin soigneusement enroulé. Avec une épingle, je retirai avec précaution le feuillet. Voilà donc pourquoi Sidorova manifestait un tel souci pour la santé et la pitance de sa chère Maroussia !

Je téléphonai sur-le-champ à Dzerjinski et lui fis part de ma trouvaille. Il m'ordonna de remettre les vivres et les cigarettes à Spiridonova et de lui apporter sans tarder le billet.

Une fois chez Dzerjinski, celui-ci se mit à me questionner sur Sidorova. Malheureusement, je n'avais pas grand-chose à lui dire. Je ne connaissais ni son adresse, ni le lieu de son travail, seulement son signalement. Elle ne m'avait rien dit d'elle-même, sauf qu'elle était une parente de Spiridonova, et je n'avais pas trouvé convenable de la questionner.

Dzerjinski ne fut pas trop affligé de mon manque d'informations. Il était même satisfait que je n'eusse pas posé trop de questions à Sidorova.

– Très bien, dit-il. Ainsi, tu ne lui a pas mis la puce à l'oreille.

Dzerjinski était surtout curieux de savoir si Sidorova allait revenir et continuerait d'apporter des colis.

Pour ma part, je n'en doutais pas. Nous avions fixé un rendez-vous avec elle. Elle voulait revenir le lendemain, mais je lui avais dis que je ne pouvais pas accepter des colis aussi souvent. Elle devait revenir dans quatre ou cinq jours.

– C'est bien, dit Dzerjinski. Voilà ce que nous allons faire. Quand elle se présentera à la guérite Troïtskaïa et téléphonera pour le laissez-passer, donne des ordres en conséquence et téléphone-moi sur-le-champ. Ne la reçois pas de suite, laisse-la mijoter une vingtaine de minutes dans le local de l'homme de service. Cela suffira. Naturellement, tu t'excuseras. Tu lui diras que tu es

très occupé, organise une réunion chez toi, par exemple, ou quelque chose dans ce genre, pour qu'elle voie que tu es vraiment occupé. Enfin, trouve quelque chose. C'est clair ? Tu as compris ?

– J'ai compris.

– Maintenant, à propos des vivres. Agis exactement comme la première fois. Fais bien attention de ne rien découvrir en sa présence. Accepte les vivres, donne-lui rendez-vous pour la prochaine fois et laisse-la partir en paix. Ah oui ! Ne t'avise pas de lui faire des concessions, ne lui permets pas de revenir plus souvent, car cela pourrait lui donner des soupçons.

Rentré de chez Dzerjinski, je ne songeai qu'à une chose : « Pourvu que Sidorova revienne ! Pourvu qu'elle ne nous fasse pas faux bond ! »

Enfin le jour fixé arriva. La matinée se passa, puis l'après-midi... Sidorova ne venait pas. La journée touchait à sa fin, le soir tombait. Inutile d'attendre plus longtemps. Ainsi, elle n'était pas venue. Viendra-t-elle en général ?

Dzerjinski m'avait téléphoné à trois reprises pour s'informer. Naturellement, il était tout aussi ennuyé que moi, mais il s'efforçait de me calmer : Bon, attendons jusqu'à demain. Mais ni le lendemain ni le surlendemain, Sidorova ne parut. J'avais perdu tout espoir. Dzerjinski ne s'informait même plus.

Trois jours s'écoulèrent. Tout semblait à l'eau, le fil s'était rompu, quand, soudain, la sonnerie retentit :

– Camarade commandant, ici l'homme de service du bureau des laissez-passer. La citoyenne Sidorova demande à vous voir.

Sidorova ! Elle était venue !

J'ordonnai de lui délivrer un laissez-passer et je téléphonai sans tarder à Dzerjinski.

– Elle est là. Elle reçoit son laissez-passer.

– Elle est là ? Eh bien, agis comme c'était entendu.

J'appelai immédiatement mes adjoints et j'organisai une longue et monotone « engueulade » à propos de toute sorte d'accrocs et d'insuffisances. Force fut à Sidorova de rester une demi-heure dans la salle d'attente.

La « séance » une fois terminée, j'invitai Sidorova à passer chez moi, m'excusant de l'avoir fait attendre. Elle avait à la main un paquet.

– Eh bien, lui demandai-je l'air totalement indifférent, pourquoi n'êtes-vous pas venue le jour que nous avions fixé ?

– Oh, vous vous rappelez même du jour que vous m'aviez fixé ? C'est très, très aimable de votre part.

Tout en se confondant en remerciements, Sidorova me jetai en oblique des regards inquisiteurs : se pouvait-il que j'attache de l'importance au fait qu'elle, une solliciteuse ordinaire et assez importune, n'était pas venue en temps voulu ? De mon air le plus indifférent, je lui répondis :

– Mais non, je ne m'en rappelle pas exactement, mais il me semblait que nous nous étions entendus pour hier ou avant-hier. Cela n'a du reste aucune espèce d'importance. Donnez votre paquet.

La procédure fut la même que la première fois. Examen rapide en présence de Sidorova, et examen minutieux après son départ. Nouveau billet,

mais cette fois-ci roulé en boulette dans la mie d'un pain blanc.

En remettant ce billet à Dzerjinski, je ne pus me retenir de lui demander :

– Eh bien ?

– C'est à propos de ta Sidorova ? Félix Edmoundovitch esquissa un sourire las. Ne t'inquiète pas, tout va bien. A propos, pour quand lui as-tu donné rendez-vous ?

– Dans six ou sept jours.

– Parfait.

Cette fois Sidorova se présenta exactement le jour fixé. Pas de doute : l'autre fois, elle avait fait exprès de venir en retard pour voir comment je réagirai.

Un mois environ s'écoula. Sidorova apportait régulièrement dans mon bureau des colis de vivres pour Spiridonova et chaque fois, tantôt dans du hachis, tantôt dans du pain ou dans des cigarettes, je découvrais de minuscules feuillets de papier pelure couverts d'une fine et menue écriture.

Aucun de ces billets ne parvint à Spiridonova. Je les retirais et les remettais à Dzerjinski. Jamais je ne les lisais, cela ne me regardait pas.

Un jour, alors que je remettais à Félix Edmoundovitch un de ces billets, il me dit :

– A propos, sais-tu que ta Sidorova ne s'appelle pas du tout Sidorova. C'est une vieille socialiste-révolutionnaire, une habile conspiratrice, elle assure la liaison avec l'organisation clandestine socialiste-révolutionnaire. Ils préparent l'évasion de Spiridonova, donc tiens-toi sur tes gardes. Une chose les inquiète : pourquoi Spiridonova se tait, ne répond rien à leurs missives.

– Que Sidorova n'était pas Sidorova et n'était pas une parente de Spiridonova, cela, Félix Edmoundovitch, je m'en doutais dès le début, quant au reste, naturellement, je n'en savais rien. Mais que faire maintenant avec les billets puisque les s.-r. ont flairé quelque chose ou se méfient ?

– Ne t'en fais pas pour les billets. « Sidorova » te rendra visite encore une fois et ce sera tout. Ça suffit... Tu ne la verras plus...

En effet, après avoir remis encore un colis, « Sidorova » disparut. Je ne la vis plus. Les tentatives faites par les s.-r. clandestins pour établir la liaison avec Spiridonova nous permirent de déceler et liquider leur organisation illégale.

Entre-temps, Spiridonova non plus ne restait pas inactive. Dès les premiers jours de son séjour en prison, elle chercha à gagner à sa cause les sentinelles. Les Lettons avaient beau être solides comme du roc, certains se laissaient toutefois persuader par son habile propagande. Il me fallait constamment changer les gardiens de Spiridonova.

Elle était orgueilleuse et butée, ne voulait écouter personne. Au début de septembre, Oustinov et Kolégaïev, anciens membres du C.C. des s.-r. de gauche, se présentèrent chez moi avec un billet :

Au commandant du Kremlin

Les camarades Oustinov et Kolégaïev sont autorisés à visiter Spiridonova et Sabline.

Y. Sverdlov. »

Ni Oustinov ni Kolégaïev n'avaient trempé dans l'aventure des s.-r. Les préparatifs s'étaient faits à leur insu, de même qu'à l'insu d'autres

membres de l'organisation, que Spiridonova, Kamkov, Karéline et d'autres leaders considéraient déjà alors comme par trop « bolchévisés ».

Pendant les journées de l'insurrection un groupe important de socialistes-révolutionnaires de gauche, ayant à leur tête Oustinov et Kolégaïev, s'étaient résolument élevés contre leur C.C., l'avaient vigoureusement condamné et avaient rompu totalement avec. Par la suite, la majorité d'entre eux devaient adhérer à notre parti.

Oustinov et Kolégaïev voulurent faire entendre raison à Spiridonova et à Sabline, leur montrèrent le caractère funeste et désastreux de la politique des s.-r. de gauche, le caractère criminel de l'aventure dans laquelle ils s'étaient lancés.

Avec Sabline ils trouvèrent rapidement un langage commun. De par sa nature, Sabline n'était pas un mauvais gars, bien qu'il eût pris part à l'insurrection et y eût même joué un rôle actif. Il n'avait que 25 ou 26 ans tout au plus, était ardent, spontané. Par la suite, il révisa ses opinions et passa de notre côté. Pendant la guerre civile, il combattit dans les rangs de l'Armée Rouge en qualité de commandant. On raconte qu'il se battait bien.

Avec Spiridonova ce fut tout autre chose. Elle ne voulut même pas écouter Oustinov et Kolégaïev. Au contraire, après chacune de leurs visites, elle s'attaquait aux sentinelles avec une fougue redoublée, les incitait à l'aider à s'évader ou tout au moins à transmettre une lettre à ses complices.

C'est surtout à partir de la fin de septembre que Spiridonova accentua sa pression sur les sen-

tinelles, quand les Lettons austères, peu bavards furent remplacés par de jeunes élèves de l'école militaire, joyeux et communicatifs.

Je choisissais personnellement les sentinelles de Spiridonova, je ne prenais que des communistes, d'anciens ouvriers, et je leur donnais des instructions à chacun séparément. Je soulignais à maintes reprises qui était Spiridonova, combien elle avait nui au pouvoir des Soviets malgré son passé révolutionnaire, je les avertissais qu'elle essaierait de les entreprendre et leur donnai l'ordre sévère de m'informer de tout ce qui leur semblerait suspect.

Quelques jours s'écoulèrent, et une sentinelle vint me trouver dans mon bureau, un jeune gars intelligent, ancien ouvrier métallurgiste de Pétrograd, l'aspect d'un instituteur de village.

– Camarade commandant, transférez-moi à un autre poste. Cette sacrée garce ne cesse de me tourmenter.

Il s'avéra que Spiridonova avait jeté son dévolu sur ce malheureux et menait contre lui une offensive de grande classe. Dès qu'il prenait la relève, elle entrouvrait la porte et le harcelait de sa propagande.

Le prenant pour un intellectuel issu de la paysannerie (il ne le niait pas), Spiridonova déblatérait tant et plus le pouvoir des Soviets et les bolchéviks qui avaient soi-disant plongé les paysans dans un abîme de misère. Elle terminait chaque conversation en exigeant qu'il l'aide « à reprendre la lutte révolutionnaire », à se mettre en contact avec les « révolutionnaires authentiques », c'est-à-dire avec les s.-r. de gauche.

Pendant que la sentinelle me faisait son rapport, un plan avait mûri dans ma tête. Je l'interrompis :

– Eh bien, sais-tu ? Puisqu'elle te harcèle à ce point, accepte !

La sentinelle était abasourdie :

– Comment « accepte » ? Vous plaisantez !

– Pas du tout. Accepte, mon ami, accepte ! Pas d'un seul coup, naturellement, mais peu à peu. Spiridonova est un trop vieux poisson pour mordre à l'appât. Si tu te déclares sur-le-champ d'accord avec elle, elle se méfiera et ne dira plus rien. Procède autrement : Fais mine de te laisser convaincre par ses propos, de céder. Si elle te demande de transmettre une lettre, n'accepte pas tout de suite. Dis-lui que tu as peur, que c'est dangereux. Puis, aie l'air de consentir : Bon, je vais toujours essayer. Tu as compris ? Seulement, il te faudra jouer serré. Tu le pourras ?

– Oui, je pourrai. Mais dans quel but ?

– Dans celui-ci : dès que Spiridonova commencera à te charger de commissions, elle devra nommer ses complices. Tu as compris ?

La sentinelle était un gars intelligent, courageux et débrouillard. L'idée de retourner contre Spiridonova et ses complices l'arme qu'elle voulait utiliser pour combattre le pouvoir soviétique l'enthousiasma, et après avoir réfléchi un moment, il se chargea volontiers de cette mission.

– Bon, lui dis-je pour terminer, c'est entendu. Seulement, avant tout, sois muet comme une carpe. Pas un mot à qui que ce soit. Ensuite, n'entreprends rien pour le moment, attends des directives supplémentaires.

Je congédiai la sentinelle et me rendis chez Dzerjinski pour l'informer. Il approuva mon plan et le lendemain je mandai la sentinelle et lui ordonnai d'amorcer l'action.

Dès le début tout marcha comme sur des roulettes. Présomptueuse et hystérique, Spiridonova, convaincue de la force de sa propagande, ne fut nullement étonnée quand le « naïf instituteur rural », « devenu par hasard » une sentinelle bolchévique, commença rapidement à céder à ses propos.

Bientôt, la sentinelle m'apporta d'un air triomphant une lettre, ou plutôt un bref billet rédigé par Spiridonova. Son contenu ne présentait aucun intérêt, mais en le remettant à la sentinelle, Spiridonova lui avait communiqué l'adresse d'une planque des s.-r. où il fallait faire parvenir le billet et lui avait donné le mot de passe. C'était déjà quelque chose.

Après avoir écouté avec intérêt mon rapport, Dzerjinski resta songeur un instant :

– Eh bien, camarade Malkov, jouons le jeu.

Il donna l'ordre de photographier immédiatement le billet puis me le rendit.

– Rends-le à la sentinelle, qu'il aille à l'adresse et remette le billet. Peut-être, il y aura une réponse. On va voir.

Le lendemain, j'étais de nouveau chez Dzerjinski avec la réponse que la sentinelle avait reçue des s.-r. Le soir même, en prenant la relève, la sentinelle donna le billet à Spiridonova.

Le jeu continua. La sentinelle recevait régulièrement les billets de Spiridonova et lui rapportait tout aussi régulièrement les réponses. La Tchéka

recevait ainsi une abondante information sur l'activité clandestine des s.-r.

Cependant, cela ne pouvait pas durer indéfiniment. A la longue, les socialistes-révolutionnaires auraient eu des soupçons vis-à-vis de la sentinelle et se seraient vengés. Aussi, quand un beau jour la sentinelle me déclara qu'il avait l'impression que les s.-r. se méfiaient, je décidai qu'il était temps d'en finir. Le lendemain, avec l'autorisation de Dzerjinski, je transférai la sentinelle à un autre poste. Le jeu était terminé. La nouvelle tentative de Spiridonova d'établir le contact avec l'organisation clandestine des s.-r. se retourna contre ceux-ci.

Un peu plus tard, à la fin de novembre 1918, les organisateurs et les chefs de l'insurrection furent déférés devant le Tribunal révolutionnaire. Popov, le chef de bande des insurgés qui avaient pris les armes contre le pouvoir des Soviets, fut déclaré ennemi du peuple et condamné à mort. Kamkov, Karéline et les autres meneurs furent condamnés à diverses peines de réclusion. Vu les mérites de Sabline et de Spiridonova devant la révolution, le tribunal estima possible de ne leur infliger qu'un an de prison à chacun.

ECHEC DE LA CONSPIRATION DE LOCKHART

Il était environ une heure du matin. J'étais dans mon bureau au Kremlin, essayant de mettre de l'ordre dans les papiers qui s'étaient amassés pendant ces derniers jours. Je ne parvenais pas à me concentrer, et ce n'était pas parce que je n'avais

pas dormi depuis 48 heures (chose qui m'arrivait souvent), mais parce que les derniers événements m'avaient fortement émus. J'y revenais sans cesse en pensée. La sonnerie stridente du téléphone retentit brusquement. J'étais à tel point plongé dans mes méditations que je tressaillis de surprise en saisissant l'écouteur.

– Malkov ? dit la voix un peu sourde et lente de Peters, l'adjoint du président de la Tchéka. Viens immédiatement me trouver. C'est pour une affaire urgente !

Je posai l'écouteur, fixai à ma ceinture mon immuable Colt, commandai la voiture et après avoir averti l'homme de service du bureau du commandant que je me rendais chez Peters à la Tchéka, je sortis. Dehors il faisait chaud comme en été. Haut dans le ciel scintillaient les étoiles, derrière le mur du Kremlin on entendait frémir le feuillage des arbres du jardin Alexandrovski. Sous la voûte de la porte Troïtskaïa, la lampe brillait familièrement près du poste de contrôle, les lampadaires jetaient une lumière tamisée. Beaucoup de fenêtres étaient éclairées au Palais Potiechny, au Corps des chevaliers et dans d'autres édifices qui donnaient sur la rue des Palais. On ne dormait sans doute pas là-bas. Un silence étrange, sinistre, angoissant planait au-dessus du Kremlin. On était dans la nuit du 31 août au 1er septembre 1918...

Vingt-quatre heures à peine s'étaient écoulées depuis que Guil, le chauffeur de Lénine, avait ramené de l'usine Michelson Lénine blessé. Le coup le plus dur, le plus terrible venait de s'abattre sur notre jeune république saignée à blanc.

Au mois d'août 1918, la situation était très grave. Les Allemands occupaient la Crimée, le Don, l'Ukraine, les provinces nord-ouest de la Russie, les pays baltes. Les interventionnistes anglais, français et américains régnaient en maîtres à Arkhangelsk et à Mourmansk. On jetait en prison et on fusillait par dizaines et centaines les communistes et les ouvriers. Dans l'Oural et en Sibérie montait la vague trouble des insurrections de gardes blancs et la révolte des Tchécoslovaques*. Oufa, Ekatérinbourg, Samara, Kazan, Simbirsk, Orenbourg étaient aux mains des gardes blancs et des unités contre-révolutionnaires tchèques.

La lutte se déployait avec une acuité particulière aussi sur nos arrières, sur tout le territoire de la Russie soviétique.

Tantôt ci, tantôt là, éclataient des mutineries organisées par les gardes blancs et les s.-r., des dépôts de vivres flambaient, des ponts de chemin de fer sautaient. Volodarski et Ouritski étaient

---

* Pendant la première guerre mondiale, un corps de troupes comptant plus de 40 000 hommes avait été constitué avec des Tchèques et des Slovaques prisonniers de guerre ou qui étaient passés de leur propre gré du côté de la Russie. La paix avec l'Allemagne une fois conclue, les Tchécoslovaques reçurent du pouvoir soviétique l'autorisation de se rendre en France par la Sibérie et l'Extrême-Orient.

Mais les impérialistes obtinrent des chefs du corps que celui-ci se soulève contre le pouvoir soviétique. Les chefs trompèrent les soldats tchécoslovaques en leur disant que le gouvernement soviétique allait les livrer à l'Autriche-Hongrie. Fin mai 1918, les Tchécoslovaques se mutinèrent. La révolte fut réprimée par l'Armée Rouge en automne 1918. *(N.R.)*

tombés sous les balles ennemies à Pétrograd. Devant Balachov, on avait fait dérailler le train où voyageait Podvoïski, et celui-ci s'en était tiré par miracle. L'espionnage, le sabotage, les actions subversives, la terreur, tous les moyens les plus vils, les plus sordides, étaient mis en œuvre par la contre-révolution qui voulait étouffer le premier Etat des ouvriers et des paysans du monde.

Dans leur lutte contre le pouvoir des Soviets, socialistes-révolutionnaires, menchéviks et gardes blancs russes faisaient cause commune avec les impérialistes allemands, anglais, américains, français et japonais. Les complots les plus abjects se tramaient dans le silence des cabinets diplomatiques, dans les légations étrangères. Les fonctionnaires des représentations des ex-alliés de la Russie (Angleterre, France, Etats-Unis) profitant de l'immunité diplomatique, s'ingéraient impudemment dans nos affaires intérieures, jetaient des millions pour suborner les citoyens soviétiques à des fins contre-révolutionnaires, pour organiser le sabotage, l'espionnage, des actes de terrorisme.

Pour couper court à l'activité criminelle des gardes blancs, s.-r. et autres, il fallait riposter à chaque coup, décapiter et anéantir les centres des conspirateurs.

A la veille du criminel attentat contre Lénine, du 24 au 26 août 1918, on découvrit à Moscou une importante organisation contre-révolutionnaire de gardes blancs et on arrêta plus de cent conspirateurs. On liquida également une série d'autres organisations de moindre importance. L'enquête montra que les fils de ces conspirations

menaient presque tous aux légations britannique, américaine et française. De nouveaux documents tombés aux mains de la Tchéka prouvaient que certains diplomates étrangers résidant à Moscou fomentaient un complot pour renverser le pouvoir des Soviets.

Dès avant le coup de téléphone de Peters, j'avais entendu parler de cette conspiration, mais je n'en connaissais pas les détails, ni la façon dont elle avait été découverte. Je ne l'appris qu'un peu plus tard. En me rendant chez Peters à la Tchéka, dans la nuit du 31 août au 1er septembre, j'ignorais également que la décision avait été prise de liquider le complot et d'en arrêter les chefs.

Arrivé devant l'immeuble de la Tchéka, j'ordonnai au chauffeur de m'attendre et je montai rapidement l'escalier menant au bureau de Peters. Un Letton de haute taille, maigre, aux larges pommettes se leva à ma rencontre. Peters parlait toujours sans hâte, lentement, comme s'il trouvait difficilement les mots, avec un fort accent letton. Ses gestes eux aussi étaient lents et rares, mais calmes et posés. Maintenant aussi Peters ne se pressait pas.

— Tu vas arrêter Lockhart, me dit-il, voilà le mandat. Comme tu le connais, ça te sera plus facile. Prends pour t'aider un tchékiste et un milicien. Ça suffira ?

Je répondis que ça suffirait.

— N'oublie pas, continua Peters, qu'il faut agir avec fermeté, mais... poliment. Car c'est en fait le chef de la légation britannique en Russie. Tâche donc d'être poli avec lui, très correct. Mais

perquisitionne à fond et s'il tente de résister, eh bien, alors...

– Mais non, répondis-je, je connais Lockhart, il n'opposera aucune résistance.

Peters médita un instant, puis ajouta :

– En effet, Lockhart n'opposera sans doute pas de résistance... Ce n'est pas son style, du reste il est assez poltron. Il se pose en sainte-nitouche, fait faire la plus sale besogne à ses adjoints pour garder les mains propres. Pourtant, il faut tout prévoir, tu comprends.

Certes, je comprenais. Lockhart n'était pas un simple garde blanc, un s.-r., ou un bandit, c'était un diplomate !

Après avoir pris le mandat d'arrêt, je quittai le bureau de Peters. Dans la salle de réception, le tchékiste que l'on me donnait comme aide, m'attendait déjà. C'était un homme en civil, d'une quarantaine d'années, solide, de belle prestance. Tout en lui : son complet propre et net bien qu'assez usé, sa casquette légèrement rejetée sur la nuque, la poussière de métal incrustée dans la peau de ses mains, les callosités que l'on sentait en lui serrant la main, tout décelait un ouvrier de souche, probablement un ajusteur ou un tourneur qui n'avait abandonné son métier que depuis peu.

Pour ne pas perdre de temps, je décidai de lui donner les instructions en route, dans la voiture. Après avoir échangé quelques phrases insignifiantes, nous descendîmes l'escalier, sortîmes et montâmes en voiture. Le chauffeur prit de dessous le siège une manivelle, la mania pendant une trentaine de secondes, l'adapta, la fit tourner plu-

sieurs fois (on ignorait alors l'usage des démarreurs) et le moteur se mit en marche. Nous démarrâmes.

Lockhart habitait alors rue Khlebny à proximité de la rue Povarskaïa (actuellement rue Vorovski). Nous nous y rendîmes. A l'époque, les rues centrales, sans parler des faubourgs, étaient faiblement éclairées par des lampadaires très éloignés les uns des autres et qui projetaient une lumière pâle. Des quartiers entiers étaient noyés dans une obscurité totale. Les pinceaux de lumière jaune et tremblante des phares de notre auto arrachaient aux ténèbres tantôt les murs des maisons, tantôt les vitrines condamnées des magasins fermés depuis longtemps. On ne rencontrait presque pas de passants.

Tandis que nous traversions le centre, j'eus le temps de mettre mon compagnon au courant de l'opération projetée. Elle ne me semblait pas difficile, car j'avais déjà rencontré Lockhart à plusieurs reprises, il me connaissait et j'étais persuadé qu'il n'allait faire ni bruit ni scandale. C'était plutôt un intrigant, capable de tramer en sous-main toutes sortes de complots, de pousser les autres, mais qui en aucun cas ne paierait de sa personne.

Je l'avais rencontré pour la première fois à Pétrograd, au Smolny, à la fin de février 1918, pendant les journées où l'état-major général allemand, violant l'armistice avec la Russie soviétique, avait lancé contre nous ses troupes. Lénine, Sverdlov et quelques autres membres du Comité central exigeaient que l'on accepte les conditions des Allemands et que l'on conclue immédiatement

la paix. Trotski s'y opposait obstinément et avait lancé un mot d'ordre astucieux qui aurait pu aboutir à la perte de la République des Soviets : « Nous ne faisons pas la guerre et ne signons pas la paix ». « Les communistes de gauche », Boukharine en tête, exigeaient à grands cris une « guerre révolutionnaire », clamaient qu'il était inadmissible d'entamer « des pourparlers avec les impérialistes », et vouaient ainsi à l'échec la conclusion de la paix avec l'Allemagne. C'est alors que Lockhart, chef de la légation britannique en Union Soviétique, se présenta au Smolny.

Lockhart était arrivé en Russie à la fin de janvier 1918, en qualité d'agent du gouvernement britannique et de chef officieux de la légation britannique, pour remplacer George Buchanan, l'ambassadeur de Grande-Bretagne en Russie qui venait de partir en Angleterre. Tout comme les diplomates des Etats-Unis et de la France, les diplomates anglais s'efforçaient par tous les moyens de s'opposer à ce que la Russie des Soviets sorte de la guerre, d'empêcher la conclusion de la paix de Brest-Litovsk. Ils auraient voulu profiter des divergences à l'intérieur du parti et utiliser dans leurs intérêts les adversaires de la paix de Brest-Litovsk, dont Trotski était l'un des plus acharnés. Par la suite, Lockhart devait écrire dans ses mémoires : « Londres m'avait recommandé à plusieurs reprises d'analyser les graves divergences surgies entre Lénine et Trotski et sur lesquelles notre gouvernement fondait de grands espoirs. »

C'était sans doute afin d'« analyser » et d'« utiliser » la politique qui opposait à Lénine Trotski

et ses partisans qu'à la veille du jour où le C.C. devait prendre une décision définitive sur la paix de Brest-Litovsk, Lockhart se rendit au Smolny pour s'entretenir personnellement avec Trotski, alors commissaire du peuple aux Affaires étrangères.

Vers le 23 ou le 24 février, les sentinelles amenèrent à mon bureau du Smolny un étranger mince, de haute taille, vêtu d'un uniforme kaki de bonne coupe, qu'ils avaient appréhendé à l'entrée. Son calme apparent, son allure martiale, son visage sec et énergique sous un épais casque de cheveux roux foncé rejetés en arrière, montraient que c'était un homme avisé, bien qu'âgé de 30 ou 35 ans tout au plus. Il parlait le russe à la perfection et sans accent.

Quand je lui demandai qui était-il, pourquoi se trouvait-il ici et qui lui avait délivré le laissez-passer, il répondit qu'il était l'agent du gouvernement britannique, qu'il s'appelait Lockhart et était venu pour voir « mister Trotski » avec lequel il s'était entendu par téléphone et qui lui avait « aimablement » commandé un laissez-passer.

Je téléphonai immédiatement à « mister Trotski » qui me répondit d'un ton rogue que je n'avais pas le droit d'arrêter « un diplomate étranger » et m'ordonna de lui amener immédiatement Lockhart. (Trotski était en général grossier avec les gens, leur parlait d'un ton hautain, seigneurial, mais avec Lockhart il se montrait très aimable.) Naturellement, je n'accompagnai pas moi-même Lockhart chez Trotski, j'en chargeai une sentinelle, et Lockhart prit congé de moi assez poliment, bien qu'avec une nuance d'ironie. Telle fut ma première rencontre avec lui.

Certes, cette brève rencontre était insuffisante pour me faire une idée autre que visuelle de Lockhart, mais par la suite j'eus l'occasion de le laisser passer encore plusieurs fois chez Trotski et, plus tard, de faire plus ample connaissance avec lui. Cela eut lieu en mars 1918, voilà dans quelles conditions.

Comme je l'ai déjà dit, après le départ du gouvernement soviétique à Moscou, je m'attardai, sur l'ordre de Lénine, pour quelques jours à Pétrograd. Toutes les affaires étant enfin terminées, je pouvais me mettre en route. Trotski partait justement pour Moscou et me donna une place dans le convoi du Commissariat aux Affaires étrangères. Je voyageai en simple passager, n'avais rien à voir avec la garde du train et j'ignorai qui, à part Trotski, s'y trouvait.

A l'heure fixée, j'arrivai à la gare et je montai dans mon compartiment. Tard dans la soirée, quand le train se mit en route, je sortis dans le couloir, et soudain qui aperçois-je ? Lockhart ! Lockhart, en personne. Debout, il souriait et me saluait de la main. Il n'était pas seul, un long et maigre Anglais au visage étroit et aux cheveux gris cendre l'accompagnait (j'appris par la suite que c'était Hicks, son adjoint), ainsi qu'une secrétaire maigre et rêche.

Il s'avéra que Trotski avait donné l'ordre de mettre à la disposition de Lockhart et de ses proches collaborateurs deux compartiments dans le train du Commissariat aux Affaires étrangères. Les Anglais s'étaient installés justement dans mon voisinage.

C'est alors que nous fîmes plus ample connais-

sance avec Lockhart. Bien qu'en cours de route (le voyage dura vingt-quatre heures), Lockhart, sur l'invitation de Trotski, se rendit plusieurs fois dans son wagon où il resta parfois assez longtemps, il trouva aussi le temps de venir (naturellement sans y être invité) dans mon compartiment et de m'importuner avec des questions et des bavardages interminables.

Il était terriblement loquace. Il racontait d'une façon intéressante ses voyages, différents épisodes de sa vie à Moscou où il avait résidé en qualité de consul anglais dès avant la guerre, depuis 1912, et qu'il avait quitté après la Révolution de Février. Ce n'était donc pas la première fois que Lockhart venait en Russie, loin de là.

En parlant de lui-même, Lockhart tâchait en même temps de me questionner habilement sur moi-même et mon service dans la flotte (je portais toujours l'uniforme de marin), sur mon travail au Smolny. Pour l'écouter, je l'écoutai, mais pour ma part, je préférais me taire ou je répondais par monosyllabes. Ainsi se déroulaient nos conversations. Il s'ensuivit que je fus classé parmi les « connaissances » de Lockhart et, par la même occasion, je pus me faire une certaine idée à son sujet. Maintenant que je devais procéder à son arrestation, cette connaissance pouvait me servir.

Nous passâmes au poste de milice de l'arrondissement pour y quérir un milicien et nous nous engageâmes dans la rue Khlebny. Nous nous arrêtâmes non loin du n° 19 où logeait Lockhart. Il était environ deux heures du matin.

Nous trouvâmes sans difficulté la porte d'entrée en nous éclairant avec nos briquets (l'escalier

était plongé dans une obscurité totale car, naturellement, l'éclairage ne fonctionnait pas), montâmes au quatrième où se trouvait l'appartement de Lockhart. Je postai mes adjoints un peu de côté pour qu'on ne les aperçoive pas de l'intérieur quand on ouvrirait la porte, et je frappai énergiquement (dans la plupart des appartements de Moscou, les sonnettes ne fonctionnaient pas). Deux ou trois minutes s'écoulèrent, je frappai de nouveau et j'entendis des pas traînants derrière la porte. La clé grinça, la chaîne de sûreté tinta et la porte s'entrouvrit. L'entrée étant éclairée, j'entrevis dans la fente la silhouette de la secrétaire de Lockhart, que je connaissais depuis le voyage de Pétrograd à Moscou.

J'essayais de tirer à moi la porte, mais sans résultat, car la secrétaire n'avait pas ôté la chaîne de sûreté. Je me plaçais alors de façon à ce que la lumière de l'antichambre tombât sur moi pour que la secrétaire puisse m'examiner sur toutes les coutures, je la saluai aussi aimablement que possible et lui déclarai qu'il me fallait voir immédiatement M. Lockhart. La secrétaire ne broncha pas. Faisant mine de ne pas me reconnaître, elle se mit à me questionner en mauvais russe, me demandant qui j'étais et ce que je voulais.

Je passais un pied dans la fente de la porte pour empêcher de la refermer et déclarai catégoriquement que j'avais besoin de voir M. Lockhart en personne et que je lui expliquerai le but de ma visite tardive.

Mais la secrétaire ne capitulait pas et ne manifestait aucune intention d'ouvrir la porte. On ne sait comment cette bataille verbale qui com-

mençait à m'agacer se serait terminée si Hicks, l'adjoint de Lockhart, n'était apparu dans l'entrée. En m'apercevant à travers la fente, une espèce de sourire se dessina sur sa physionomie incolore et il ôta la chaîne.

– Mister Mankov ? C'est ainsi que les Anglais m'appelaient. En quoi puis-je vous être utile ?

Je le repoussai et je pénétrai dans le vestibule avec mes adjoints. Sans m'attarder à des explications, j'exigeai qu'il m'accompagne chez Lockhart.

– Mais permettez, mister Lockhart repose. Je dois l'avertir. . .

– Je vais l'avertir moi-même, déclarai-je d'un ton si péremptoire qu'ayant apparemment compris de quoi il s'agissait, Hicks recula et m'indiqua en silence la porte menant dans la chambre à coucher de Lockhart. Tous les quatre, nous entrâmes dans la pièce et Hicks alluma la lumière. Nous étions dans une chambre pas très grande, étroite, meublée de deux confortables fauteuils, d'une armoire en bouleau de Carélie, d'une table de toilette en même bois supportant de jolis bibelots, et d'un large canapé recouvert d'un beau tapis qui pendait jusqu'à terre. Un épais tapis bariolé couvrait le plancher. Il n'y avait pas de lit, Lockhart dormait sur le canapé d'un sommeil si profond qu'il ne se réveilla pas même lorsque Hicks alluma. Il me fallut le toucher légèrement à l'épaule. Il ouvrit les yeux.

– Oh-ho, mister Mankov !

– Monsieur Lockhart, sur décision de la Tchéka je vous arrête. Je vous prie de vous habiller. Il vous faudra me suivre. Voici le mandat d'arrêt.

Lockhart ne sembla pas très étonné et n'émit aucune espèce de protestation. Il jeta un bref coup d'œil sur le mandat d'arrêt, sans même prendre le temps de le lire. Apparemment, il n'était pas surpris de son arrestation.

Pour ne pas le gêner pendant qu'il s'habillerait, ni perdre de temps, je lui dis qu'il me fallait perquisitionner chez lui et après un rapide examen de la chambre à coucher, je me rendis avec mes adjoints et Hicks dans la pièce contiguë qui abritait le bureau de Lockhart.

Dans ses mémoires, dont on peut juger de la véracité par la façon dont il décrit la scène de son arrestation, Lockhart dit : « ...A trois heures et demie du matin, une voix grossière m'ordonna de me lever. La première chose que j'aperçus en ouvrant les yeux était le canon d'acier d'un révolver. Une dizaine d'hommes armés avaient envahi ma chambre à coucher. Je connaissais leur chef, c'était l'ancien commandant du Smolny, Mankov. Quand je lui demandai ce que cela voulait dire, il répondit brièvement et sèchement :

– Pas de questions, habillez-vous. On vous conduira à la Loubianka, il...

Tandis que je m'habillais, les tchékistes mirent sens dessus dessous notre appartement en cherchant des papiers pouvant nous compromettre. »

Parfois, la peur vous fait voir double. Lockhart avait sans doute vu triple puisque les trois hommes en étaient devenus dix et tous armés, bien qu'aucun de nous, sauf le milicien, n'eût d'armes visibles et même celui-ci n'avait pas sorti son Nagan de l'étui. Mon Colt pendait à mon ceintu-

ron sous ma vareuse, et le pistolet du tchékiste était dans la poche arrière de son pantalon.

Comme je l'ai déjà dit, laissant Lockhart s'habiller tranquillement, nous passâmes dans son cabinet de travail, à peine plus grand que la chambre à coucher. Il y avait là une table à écrire en acajou, une armoire à livres en même bois, un petit divan, quelques chaises et fauteuils. C'étaient de beaux meubles de style. Comme dans la chambre à coucher, le plancher était couvert d'un moelleux tapis.

Je me chargeai de la perquisition dans le bureau, tandis que mes adjoints fouillaient les autres pièces.

Les tiroirs du bureau contenaient une multitude de lettres, différents papiers, un revolver et des balles. Il s'y trouvait en outre une somme importante d'argent russe en grosses coupures émises par le gouvernement tsariste et par celui des Soviets, sans compter les « billets Kérenski ». Je ne découvris rien d'autre ni dans l'armoire ni autre part. Rien non plus dans les autres pièces bien que nous visitâmes tout minutieusement, palpant les sièges et les dossiers des fauteuils, des canapés et des divans, frappant les murs et les planchers. Nous fouillions à fond, mais délicatement, comme Peters nous l'avait recommandé : nous n'éventrâmes ni les matelas ni les meubles rembourrés.

Pendant que je perquisitionnais dans le bureau, Lockhart s'était habillé. Je lui proposai d'assister à la perquisition et lui montrai la correspondance, l'argent et les armes que j'avais réquisitionnés pour les remettre à Peters.

La perquisition une fois terminée, Lockhart, mes adjoints et moi-même quittâmes l'appartement et prîmes place dans la voiture qui nous attendait. Il était environ cinq heures du matin, le jour pointait. A l'orient, derrière les murs du Kremlin que l'on apercevait de la rue Vozdvijenka, l'aurore commençait à embraser le ciel, le soleil allait se lever...

Je remis Lockhart à l'homme de service de la Tchéka et me hâtai de rentrer au Kremlin. Je passai pour un instant dans mon bureau et ayant appris qu'aucun événement extraordinaire ne s'était produit en mon absence, je me rendis au Sovnarkom, espérant y rencontrer Sémachko, commissaire du peuple à la Santé, Bontch-Brouévitch ou même Sverdlov, pour avoir d'eux des nouvelles de Lénine.

Je montai rapidement au deuxième, j'entrai tout d'abord dans la salle de réception : il n'y avait personne ; puis je traversai le corridor vide, me dirigeant vers l'appartement de Lénine. En m'apercevant la sentinelle en faction devant l'entrée se mit debout et m'informa à voix basse que tout allait bien à son poste (sur l'ordre de Lénine on avait mis une chaise à côté de la porte de son appartement, pour que les sentinelles puissent s'asseoir). Je lui demandai comment Ilitch avait passé la nuit, car il devait être au courant. La sentinelle me dit que rien d'alarmant ne s'était passé. Ilitch avait mieux dormi que la nuit précédente, et les médecins, à en juger par leur mine, avaient l'air un peu plus optimiste.

Après m'être entretenu avec la sentinelle, j'allai contrôler les postes à l'extérieur. Près de la

Une patrouille de marins. 1919.

V. Zagorski (au centre) parmi les membres du Soviet de Moscou qui partent pour le front de Pétrograd. 1919.

tour Spasskaïa, je montai sur le mur et fis ainsi le tour de tout le Kremlin, vérifiant chaque sentinelle en faction, ensuite je fis le tour des postes à l'intérieur du Kremlin. Tout était en ordre.

Entre-temps, le Kremlin s'était éveillé, la journée commençait, pour moi encore une nuit blanche avait pris fin.

Je passai à mon domicile (j'habitai en face du bureau du commandant, près de la porte Troïtskaïa) et après avoir mangé un morceau je regagnai mon bureau, j'expédiai les affaires urgentes et me rendis de nouveau à la Tchéka chez Peters. Il était environ 10 heures du matin.

L'homme de service dans la salle de réception m'annonça que Peters s'était couché il y avait à peine deux heures, mais avait demandé de le réveiller vers 10 heures. J'entrai dans son cabinet de travail. Peters dormait profondément, allongé sur un simple canapé de cuir. Il me fallut presque le tirer par la jambe pour le réveiller. Cela se conçoit, car depuis trois jours, c'était la première fois que l'adjoint du président de la Tchéka s'était étendu pour prendre un bref repos. Il menait une dure existence, ces jours-là. Dzerjinski n'était pas encore rentré de Pétrograd où il s'était rendu le 30 août, immédiatement après l'annonce de l'assassinat d'Ouritski. Nous savions que là-bas, il dirigeait en personne les opérations visant à liquider un important complot organisé par les adjoints de Lockhart. Pas plus tard que la nuit dernière, les tchékistes avaient encerclé l'immeuble de l'ambassade britannique à Pétrograd et pris en flagrant délit une nombreuse réunion de conspirateurs. Les contre-révolutionnaires avaient

près l'explosion de la rue
éontievski.

tenté de résister par les armes et au cours de la fusillade plusieurs personnes avaient été tuées ou grièvement blessées. La résistance avait été brisée et les comploteurs arrêtés. Parmi eux il y avait plusieurs gardes blancs, dont le prince Chakhovskoï, officier de l'armée tsariste, et quelques collaborateurs des ambassades anglaise et américaine.

Je venais de communiquer à Peters les détails de l'arrestation de Lockhart, et il m'avait informé des événements de Pétrograd, quand l'homme de service entra et annonça qu'on avait amené de « là-bas » une inconnue tombée dans la souricière.

Je lançai à Peters un regard étonné qu'il saisit.

– J'ai donné l'ordre d'organiser à tout hasard une souricière devant l'appartement de Lockhart, expliqua-t-il. Quelqu'un est probablement tombé dedans. Nous allons éclaircir la chose. Qu'on introduise la personne ! ordonna-t-il à l'homme de service.

Celui-ci fit entrer deux jeunes femmes et sortit en fermant soigneusement la porte derrière soi. Une des femmes, d'une taille à peine plus grande que la moyenne, âgée d'une trentaine d'années, était très belle. Son joli visage était encadré d'une épaisse chevelure châtain dont des mèches rebelles sortaient négligemment de sous un petit chapeau à la mode. Elle portait une robe simple, mais très élégante, qui soulignait sa silhouette élancée. Sur son bras gauche était jeté un léger manteau d'été, dans la main droite elle avait un bidon de fer-blanc qui contrastait singulièrement avec tout son extérieur. Son maintien était assuré et tranquille.

La deuxième, une jeune fille d'aspect sévère, en costume semi-militaire bien ajusté, tenait à la main un gros pli. Elle fit un pas en avant, tendit à Peters le pli et d'une voix nette et calme expliqua qu'une heure auparavant, près de l'appartement 24 au n° 19 de la rue Khlebny, on avait arrêté une citoyenne inconnue (d'un signe de tête, elle indiqua la femme au bidon) qui voulait se rendre à l'appartement susmentionné. On avait trouvé sur elle un pli cacheté, sans adresse ni suscription quelconque, qu'on avait saisi.

– Le voilà, dit-elle, en montrant le pli qu'elle avait remis à Peters.

Peters écouta en silence la jeune éclaireuse, se leva sans hâte, lui serra la main, la remercia de sa vigilance et la congédia. Quant à la femme arrêtée, il lui indiqua d'un signe de tête un siège devant la table. Puis, sans mot dire, il décacheta l'enveloppe, parcourut les papiers qu'elle contenait et me les tendit. C'étaient des informations sur l'emplacement des unités de l'Armée Rouge et des bulletins d'opération des fronts.

Pendant tout le temps que dura cette scène, le visage de Peters resta sombre et impassible, comme taillé dans du roc. La jeune femme assise en face de nous était calme, elle aussi, et seule la légère rougeur qui monta à son visage quand Peters se mit à lire le contenu du pli et le tremblement de sa lèvre inférieure, qu'elle mordilla, décelaient son émotion. (J'étais assis à côté de Peters, au coin de la table, juste en face de la femme.)

– Votre nom, prénom ? demanda tranquillement Peters.

– Maria Fride.

– Qui alliez-vous retrouver dans l'appartement près duquel on vous a appréhendée ? Pour quoi faire ?

– Voyez-vous, c'est un simple malentendu. Je ne connais personne dans cet appartement...

– Personne ? Et où avez-vous pris ce pli ? Peters souleva légèrement l'enveloppe qui était devant lui. Vous ne le savez pas non plus ?

– Mais oui, je le sais. C'est un inconnu qui me l'a remis, mais j'ignore totalement son contenu.

– Vous l'ignorez ? Peters n'élevait toujours pas la voix, mais ses questions n'en paraissaient que plus sévères et dures.

– Oui, oui. Je vous prie de me croire. Je suis sortie ce matin pour acheter du lait. Vous voyez ? Elle se pencha un peu pour montrer le bidon qu'elle avait placé à ses pieds quand elle s'était assise devant la table. Je suivais la rue Khlebny quand soudain un homme m'aborda et me dit qu'il devait remettre ce pli à l'appartement 24 de la maison devant laquelle nous passions justement. Il était très pressé, alors ne pourrais-je avoir l'amabilité de remettre ce pli ? Il était très persuasif, produisait l'impression d'une personne comme il faut, c'est pourquoi j'acceptai. Voilà tout.

Elle se tut. Peters la fixait intensément, se taisant lui aussi. Une minute s'écoula, une autre... N'y tenant pas, Marie Fride recommença à narrer avec force détail comment le mystérieux inconnu lui avait remis le pli, décrivit son extérieur, ses vêtements.

– Vous mentez, l'interrompit soudain Peters, toujours impassible et sans lever la voix.

Comme si elle avait buté contre une pierre en courant, Marie Fride s'interrompit à mi-mot :

– Comment ?

– Vous mentez. Vous avez tout inventé, coupa Peters. D'où vient ce pli ? A qui deviez-vous le remettre ?

– Mais je vous jure...

– Ne jurez pas, nous ne croyons pas aux serments. Avez-vous des parents ? Une famille ?

– J'ai deux frères.

– Où sont-ils, que font-ils ?

– A Moscou. Ils travaillent dans un commissariat, mais j'ignore lequel.

– Donc, vous ne voulez pas nous dire la vérité ? Vous espérez que nous allons ajouter foi à cette fable absurde : vous ne saviez pas où vous alliez, chez qui et ce que vous portiez ?

– J'ai raconté exactement ce qui s'est passé.

Peters appela l'homme de service :

– Emmenez la prisonnière. Mettez-la en cellule, au secret. Qu'elle médite à loisir...

Le même jour, on appréhenda les deux frères de Maria Fride. C'étaient de fieffés gardes blancs, officiers de l'armée tsariste, l'un lieutenant-colonel, l'autre capitaine. En qualité de spécialistes militaires, les frères s'étaient faufilés au commissariat de Guerre, y volaient des documents secrets et par l'entremise de leur sœur les faisaient passer à Lockhart et à ses adjoints. Maria Fride avait perdu la partie.

Quand on l'eut emmenée, Peters me dit qu'il avait décidé de remettre Lockhart en liberté. J'en

restai bouche bée d'étonnement. Mais Peters me tranquillisa. Il me dit qu'après son arrestation, Lockhart n'était plus dangereux, car il devrait maintenant cesser pendant un certain temps toute activité contre-révolutionnaire, d'autant plus que la plupart de ses adjoints et agents avaient été arrêtés. Se trouvant en liberté, Lockhart, sans s'en douter, pouvait nous rendre service. Il serait soumis à une étroite surveillance et il se peut qu'un de ses complices, pas encore décelé par les tchékistes, tenterait de le contacter et serait ainsi confondu. Certaines raisons diplomatiques militaient aussi en faveur de sa mise en liberté. Il n'irait pas loin et, en cas de besoin, on pourrait le remettre à l'ombre à n'importe quel moment. Peters déclara qu'il avait déjà consulté Sverdlov et Tchitchérine (commissaire du peuple aux Affaires étrangères) et avait reçu d'eux des directives dans ce sens.

Peters me communiqua aussi quelques détails sur le complot de Lockhart. J'en appris plus, par la suite, d'Avanessov. Au début de septembre notre presse donna d'assez nombreux détails sur ce complot. Mais les journaux ne disaient pas tout, ne racontaient pas comment Lockhart avait été arrêté, d'autant plus que pour le grand public, parmi lequel se trouvaient peut-être des complices à lui, il aurait fallu donner une explication plausible de sa remise en liberté moins de vingt-quatre heures après son arrestation. Aussi les journaux annoncèrent-ils que Lockhart avait été arrêté soi-disant par hasard, dans un appartement clandestin, et avait été relâché après vérification de son identité.

L'affaire Lockhart avait été un des plus importants complots contre-révolutionnaires dans les premières années du pouvoir des Soviets, un des plus éclatants exemples de la cynique ingérence des Etats étrangers dans nos affaires intérieures. En effet, rendez-vous compte : le représentant officiel d'un Etat étranger, chef d'une légation étrangère, à l'encontre de toutes les lois, normes et règles des rapports entre Etats et des exigences élémentaires de la conscience, de l'honneur et de la morale, se couvrant de l'immunité diplomatique, prépare le renversement du gouvernement, auprès duquel il est officiellement accrédité, et l'assassinat de ses dirigeants. Il suborne des citoyens du pays qui l'a hospitalièrement accueilli en tant que représentant diplomatique, et leur jette des millions afin qu'ils renversent leur gouvernement et assassinent les chefs reconnus du peuple soviétique. Que peut-il y avoir de plus cynique et de plus vil ? On se posait en outre cet objectif : entraîner de nouveau dans le massacre un pays qui vient de sortir de la guerre et de conclure la paix, lancer de nouveau son peuple sur les champs de bataille. Telle était en substance la conspiration de Lockhart, découverte et réduite à néant grâce au courage des Soviétiques, leur dévouement sans bornes à la révolution.

Lockhart déploya ses activités subversives dès son arrivée en Russie soviétique. Déjà au printemps, et surtout pendant l'été 1918, il établit une liaison étroite avec plusieurs organisations contre-révolutionnaires auxquelles il accorda une aide financière constante. Les généraux blancs, Korni-

lov, Alexéev, Dénikine qui devaient soulever le Sud de la Russie, lui envoyaient régulièrement des émissaires. Il était lié avec l'organisation socialiste-révolutionnaire du terroriste Savinkov. Il délivra aux représentants de Kérenski de faux papiers signés et libellés par la légation britannique, ce qui permit à celui-ci de gagner Arkhangelsk, d'où il fut conduit en Angleterre avec tous les honneurs. Mais cela ne satisfaisait pas Lockhart et ses adjoints. A la fin de l'été 1918, ils tentèrent d'organiser eux-mêmes un coup d'Etat pour renverser le pouvoir des Soviets et établir une dictature militaire en Russie.

Lockhart et son adjoint Sidney Reilly, originaire d'Odessa et plus tard lieutenant des services de renseignements britanniques, se proposaient de réaliser leurs plans diaboliques de la façon suivante. Ils voulaient suborner les troupes qui montaient la garde au Kremlin et veillaient sur le gouvernement et, avec leur aide, à une des sessions plénières du Comité Exécutif central de Russie, vers le 10 septembre 1918, arrêter le gouvernement et s'emparer du pouvoir. Sûrs d'avance du succès, les agents de Lockhart s'étaient même mis en rapport avec le patriarche Tikhon, alors chef de l'Eglise orthodoxe russe, qui accepta de faire célébrer dans toutes les églises moscovites, aussitôt après le coup d'Etat, des services solennels, « à l'occasion de la délivrance de la Russie du joug des bolchéviks » et à la gloire des conspirateurs.

Immédiatement après le coup d'Etat, les conspirateurs s'apprêtaient, en utilisant de faux papiers fabriqués par eux-mêmes, à dénoncer le

traité de Brest-Litovsk et à obliger la Russie à entrer de nouveau dans la guerre aux côtés de l'Angleterre, de la France et des Etats-Unis.

Les comploteurs avaient l'intention de transférer, après les avoir arrêtés, les membres du gouvernement soviétique à Arkhangelsk, occupé au début d'août 1918 par les Anglais, de les embarquer sur un navire de guerre britannique et de les emmener en Angleterre. C'est ainsi qu'ils auraient agi avec tous, sauf avec Lénine. Etant donnée que l'influence qu'exerçait Lénine sur les simples gens était, comme ils disaient, immense et qu'en route il aurait pu convaincre même ses gardiens, on avait décidé de le supprimer, c'est-à-dire de l'assassiner à la première occasion.

Pour réaliser ces plans, un agent de Lockhart, l'Anglais Shmidchen, tenta au début d'août 1918 de contacter Berzine, chef de l'artillerie de la division des tirailleurs lettons pour voir s'il n'était pas possible de l'utiliser pour mettre à exécution les projets des conspirateurs.

Dès le premier entretien avec Shmidchen, Berzine dressa l'oreille, mais sans faire mine de rien. Immédiatement après, il alla tout raconter à Peterson, commissaire de la division des tirailleurs lettons, et ce dernier en informa Peters à la Tchéka. On décida d'élucider ce que voulait Shmidchen. Peterson ordonna à Berzine de se montrer, lors de sa prochaine rencontre avec Shmidchen, quelque peu déçu par les bolchéviks. C'est ce que fit Berzine. Alors Shmidchen le conduisit immédiatement chez Lockhart, son chef, qui l'accueillit à bras ouverts.

Cette rencontre eut lieu le 14 août 1918, dans l'appartement de Lockhart, rue Khlebny. Lockhart offrit à Berzine 5 ou 6 millions de roubles pour lui-même et pour soudoyer les tirailleurs lettons. Il dit à Berzine de maintenir à l'avenir la liaison avec le lieutenant Reilly, surnommé « Reis » ou « Constantin », comme devait bientôt l'apprendre la Tchéka.

Tout d'abord Berzine refusa l'argent. Il se conduisit avec tant d'habileté et d'intelligence qu'il donna complètement le change à Lockhart et réussit à percer à jour ses plans. Après la liquidation de la conspiration Lockhart, Peterson, le commissaire de la division, présenta à Sverdlov un rapport détaillé relatant notamment la rencontre de Berzine avec Lockhart. Il écrivait que cet expert diplomate d'un « des pays les plus civilisés » avait honteusement échoué à cet examen, tandis que le camarade Berzine qui de sa vie n'avait eu affaire à la diplomatie et aux diplomates « avait brillamment passé cet examen ».

Le 17 août, Berzine rencontra Reilly qui lui remit 700 000 roubles. Berzine les donna sur-le-champ à Peterson qui les porta directement à Lénine et lui raconta l'histoire dans les moindres détails. Lénine conseilla à Peterson de remettre en attendant l'argent à la Tchéka : on verrait plus tard ce qu'on devait en faire. C'est ce que fit Peterson.

Quelques jours plus tard, Reilly, donna à Berzine 200 000 roubles, puis encore 300 000, toujours pour soudoyer les tirailleurs lettons et pour Berzine personnellement. Ainsi, au cours de deux semaines, les Anglais versèrent à Berzine

1 200 000 roubles. Cette somme était maintenant bien à l'abri dans les coffres-forts de la Tchéka.

Fin août, Reilly chargea Berzine d'aller à Pétrograd pour y rencontrer des gardes blancs qui prenaient part à la conspiration. Le 29 août, Berzine qui avait reçu des instructions de Peterson et de la Tchéka, était à Pétrograd où il rencontra plusieurs conspirateurs dont Reilly lui avait donné les adresses. Il contribua à la découverte d'une importante organisation de gardes blancs dirigée par les Anglais et qui fut liquidée après son départ à Moscou.

Ayant une entière confiance en Berzine et comptant qu'il les aiderait à exécuter leur coup d'Etat, Lockhart et Reilly lui confièrent leur projet : arrêter le gouvernement soviétique à la séance du C.E.C.R. C'étaient les tirailleurs lettons dirigés par Berzine qui monteraient la garde pendant la séance, et c'est eux qui devraient procéder aux arrestations. En même temps, Reilly chargea Berzine de choisir quelques hommes sûrs parmi les gardes du Kremlin et leur donner l'ordre de laisser entrer au Kremlin des groupes de conspirateurs armés au moment où le gouvernement serait arrêté. Reilly ajouta qu'il était indispensable de « liquider » Lénine avant même la séance du C.E.C.R.

Berzine informa immédiatement Peterson du danger que courait Lénine et le pria d'avertir aussitôt ce dernier. Sans perdre un instant, Peterson se rendit chez Vladimir Ilitch et le mit au courant.

Ainsi, grâce au courage, au sang-froid et à l'habileté de Berzine qui sut s'introduire dans

l'antre même des conspirateurs, les plans et les projets de Lockhart, Reilly et consorts furent éventés et le complot liquidé. Les Anglais espéraient jouer sur les sentiments nationaux des Lettons, croyant que ceux-ci nourrissaient de l'animosité à l'égard du peuple russe. Les espions anglais ignoraient que les travailleurs lettons étaient liés d'une amitié de longue date avec les ouvriers de Russie, que la plupart des tirailleurs lettons étaient des prolétaires fermes et aguerris, qu'il y avait beaucoup de bolchéviks parmi eux et qu'ils étaient d'un dévouement à toute épreuve à l'égard de la révolution prolétarienne.

Après avoir mis au courant Sverdlov de la façon dont avait été découvert le complot Lockhart, Peterson demanda ce qu'il fallait faire des 1 200 000 roubles appartenant au gouvernement anglais et que Lockhart et Reilly avaient remis à Berzine « pour les tirailleurs lettons », et qui, sur l'indication de Lénine, se trouvaient momentanément à la Tchéka (Lénine n'était pas encore guéri de sa blessure, suite de l'attentat). Eh bien, répondit Sverdlov, puisque cet argent était destiné aux tirailleurs lettons, qu'ils en profitent. On va répartir l'argent de la façon suivante :

1. Constituer un fonds d'allocations extraordinaires destiné aux familles des tirailleurs lettons tombés pendant les combats révolutionnaires et aux invalides lettons, mutilés au cours des collisions avec les contre-révolutionnaires de tout poil, et en premier lieu avec les interventionnistes anglais et étrangers. Attribuer à ce fonds un million de roubles pris sur la somme perçue du gouvernement anglais par l'entremise de M. Lockhart.

2. Remettre 100 000 roubles, pris sur la même somme, au Comité exécutif des tirailleurs lettons pour que cet argent soit dépensé à la publication de brochures de propagande destinées aux tirailleurs lettons.

3. Remettre 100 000 roubles au groupe d'artillerie commandée par le camarade Berzine, pour fonder un club et subvenir aux besoins culturels et éducatifs.

C'est ainsi que Sverdlov répartit l'argent « versé » par le gouvernement anglais par l'entremise de mister Lockhart.

Quant à Lockhart, après être resté à la Tchéka moins de 24 heures, il fut relâché. Mais il ne resta pas longtemps en liberté. Le 4 septembre, il fut à nouveau arrêté. Mais cette fois-ci je ne pris aucune part à son arrestation et j'en ignore les détails.

Quand j'eus remis le 1er septembre le prisonnier Lockhart à l'homme de service de la Tchéka, je ne pensais guère que j'aurais encore affaire à lui. Mais une dizaine de jours s'étaient à peine écoulés, et je le rencontrai de nouveau. Cette fois-ci la rencontre dura assez longtemps.

Vers le 9 ou le 10 septembre, Peters me téléphona dans l'après-midi :

– Dis-donc, Malkov, il va falloir que tu reprennes Lockhart.

– Que je le reprenne ? fis-je tout étonné. Il y a déjà une semaine qu'il est en prison ! Comment pourrais-je le reprendre ?

– Il est en prison, en effet, répondit Peters, et pourtant il va falloir que tu le reprennes et que tu l'emmènes chez toi.

J'avais compris. On avait décidé de garder Lockhart au Kremlin.

Certes, au Kremlin il n'y avait pas de prison et chaque fois il fallait inventer quelque chose. Je décidai d'installer Lockhart au Grand Palais, dans les chambres dites des « dames d'honneur ». Ces pièces, comme du reste presque tout le Palais, n'étaient pas habitées à l'époque, elles se trouvaient dans une aile, un peu à l'écart, et il était assez facile d'y organiser la surveillance.

Je choisis pour Lockhart trois petites pièces : chambre à coucher, salle à manger et cabinet de travail. Il y avait aussi une salle de bain. En un mot, tout un appartement.

Je chargeai le vieux concierge qui faisait le ménage chez moi de s'occuper du logement de Lockhart.

Je ne mettais pas en doute un instant l'honnêteté et l'incorruptibilité du vieux serviteur. Jamais il n'aurait consenti à transmettre en secret à qui que ce soit un billet de Lockhart, pour rien au monde il n'aurait accepté une mission douteuse. Jamais on n'aurait réussi à le convaincre ou le soudoyer, tellement chez lui était haut le sentiment du devoir et de la discipline.

Pour garder Lockhart je choisis quelques communistes lettons et je leur donnai des instructions détaillées. Je les avertis qu'il fallait avoir l'œil sur lui et le surveiller incessamment. On lui permettrait de se promener quand et autant qu'il le voudrait, mais seulement en bas, dans le jardin Taïninski et sans trop s'écarter de la tour Taïninskaïa. On ne devait pas le quitter d'une semelle pendant ces promenades, il lui était interdit de

s'entretenir avec quiconque et jamais, à part les promenades, il ne devait quitter les locaux qu'on lui avait assignés.

Quand tout fut prêt, je me rendis à la Tchéka, je pris Lockhart, l'amenai au Palais, dans le logement qui lui était destiné, et je mis en faction les sentinelles.

Quelques jours plus tard, Dzerjinski me fit venir chez lui et me demanda comment était installé Lockhart. Je lui en rendis compte détaillé, et il fut satisfait.

Pendant tout le temps que Lockhart resta au Kremlin, je passai presque chaque jour chez lui pour m'informer s'il avait quelque réclamation ou requête à formuler. Je n'entamai pas d'autres conversations avec lui. Lockhart gémissait et se plaignait sans cesse. Tantôt c'était la nourriture qui lui déplaisait (or, on lui apportait ses repas de la cantine où les commissaires du peuple prenaient les leurs. Ces repas n'étaient pas fameux, mais, à l'époque, il n'y en avait pas de meilleurs au Kremlin), tantôt il demandait qu'on lui permette d'avoir un rendez-vous avec sa maîtresse, une certaine Moura, une Moscovite, tantôt avec un des diplomates étrangers. Je lui répondais que ce n'était pas mon affaire, qu'il lui fallait s'adresser à Dzerjinski ou à Peters.

Peters se rendit chez lui à plusieurs reprises, soit pour l'interroger, soit pour autre chose encore, je l'ignore, car je n'assistais pas à ces entretiens.

Un mois environ s'écoula, j'en avais par-dessus la tête de Lockhart et je me réjouis sincèrement quand je reçus l'ordre de le ramener à la

Tchéka. Le gouvernement soviétique l'échangeait contre Litvinov, notre représentant en Angleterre, arrêté là-bas à l'annonce de la découverte de la conspiration de Lockhart. Les Anglais amenèrent Litvinov en Russie soviétique et nous leur remîmes Lockhart. Ainsi se termina la « mission diplomatique » de M. Lockhart dans notre pays, en 1918, première année du pouvoir des Soviets.

« LE CENTRE NATIONAL »

Les jours se suivaient. L'hiver 1918-1919 s'écoula rapidement et vint l'été.

Qu'il était dur, cet été ! L'anneau de feu des fronts se resserrait toujours davantage. Des combats acharnés et sanglants se livraient de tous côtés. A l'Est, Koltchak opposait une résistance furieuse aux valeureuses troupes soviétiques qui étaient passées à l'offensive. Bien que fortement étrillé, Koltchak n'était pas définitivement écrasé et tenait sous son pouvoir presque toute la Sibérie et une partie de l'Oural.

Du Sud, l'armée de Dénikine dite des Volontaires, qui en juillet-août 1919 avait pris Kharkov, Tsaritsyne, Voronèje, Koursk, s'efforçait d'atteindre Moscou.

Du Nord-Ouest marchaient sur Pétrograd les hordes des généraux Youdénitch et Rodzianko, qui en mai et juin avaient occupé Pskov et Narva.

Au Nord, les troupes des interventionnistes anglais, français et américains commandés par le général anglais Ironside opéraient de concert avec les gardes blancs. Ils tenaient Mourmansk et Arkhangelsk.

Quatorze Etats marchaient contre la Russie des Soviets. Vers les rivages soviétiques avançaient les convois des troupes des interventionnistes, d'innombrables cargaisons d'armes, munitions, équipements que les impérialistes fournissaient aux armées des généraux blancs.

A l'intérieur du pays, les contre-révolutionnaires poursuivaient une lutte opiniâtre contre le pouvoir des Soviets. Unis par leur haine de la révolution prolétarienne, les menchéviks se ralliaient ouvertement aux monarchistes, les s.-r. de gauche aux cadets, et tous ensemble aux représentants des Etats étrangers, aux diplomates étrangers et aux espions professionnels. Les conspirations se succédaient, ainsi que les tentatives de soulèvements contre-révolutionnaires.

L'écrasement de l'insurrection des s.-r. de gauche et la liquidation du complot de Lockhart n'affaiblirent pas l'ardeur des agents étrangers et des gardes blancs russes, ne mirent pas un terme à leurs activités subversives.

Un jour, vers la fin d'août 1919, nous revenions, Avanessov et moi, d'une séance du Bureau d'organisation du C.C. où l'on me faisait parfois venir pour des questions concernant la sécurité du Kremlin. Arrivé devant le bureau du commandant je m'apprêtais à entrer, quand Avanessov me prit par le coude :

– Passons chez moi, j'ai à te parler.

Quand nous fûmes dans son bureau, Avanessov me dit :

– Il faut absolument renforcer la garde du Kremlin, surtout pendant la journée. Songes-y, prends les mesures qui s'imposent.

Je dressai l'oreille. Avanessov ne parlait pas pour rien dire, c'était certain. Mais qu'y avait-il ? Avanessov continuait sans hâte :

– Vois-tu, moi non plus je ne suis pas tout à fait au courant, il faut encore élucider bien des choses et les mettre au point. Mais l'essentiel est clair. Des fils aboutissent chez nous, à la Tchéka, ils forment un écheveau toujours plus enchevêtré. Il s'agit d'une conspiration, d'une vaste conspiration militaire des gardes blancs. Pour le moment on ne peut rien dire au sujet de la composition de cette organisation militaire, mais elle existe, elle agit, cela a été établi, et il est indispensable de prendre toutes les précautions possibles, car on peut s'attendre à n'importe quoi.

Avanessov me parla de la situation devant Pétrograd, qui montrait à l'évidence que les gardes blancs qui avançaient vers cette ville disposaient dans nos arrières d'un réseau d'espionnage largement ramifié et fournissant aux troupes de Youdénitch et de Rodzianko des informations détaillées.

– Songe à l'appel « Gare aux espions ! » signé par Lénine et Dzerjinski et publié fin mai, me dit Avanessov. Songes-y et tâche d'en bien pénétrer le sens ! Du reste, le voici.

Et je relus une fois de plus les lignes que je connaissais bien :

« Mort aux espions !

L'offensive des gardes blancs contre Pétrograd montre à l'évidence que sur toute la ligne proche du front, dans chaque grande ville, les blancs possèdent une vaste organisation d'espionnage et de trahison, qui fait sauter les ponts, organise des

soulèvements sur les arrières, l'assassinat de communistes et d'éminents membres des organisations ouvrières.

Tous à leurs postes...

Le président du Conseil de la Défense ouvrière et paysanne. *V. Oulianov (Lénine).*

Le commissaire aux Affaires intérieures *F. Dzerjinski.* »

– Tu sais bien, continua Avanessov, lorsque j'eus terminé la lecture, qu'une importante organisation militaire de gardes blancs qui préparait un soulèvement armé et avait à sa tête Boudkévitch, le chef de l'état-major de la forteresse de Cronstadt, a été découverte...

J'interrompis Avanessov.

– Tout cela, je le sais très bien, Varlam Alexandrovitch. Mais, Dieu m'est témoin, cette affaire n'a aucun rapport direct avec le Kremlin, et ce n'est pas à ce complot que vous songiez en parlant de la nécessité de prendre des mesures de précaution spéciales. Ne me faites pas languir, expliquez-vous.

– Drôle de bonhomme, dit en riant Avanessov. Je suis justement en train de t'expliquer, mais ne te dépêche pas, ne m'interromps pas. Certes, le complot de Cronstadt et même celui de Pétrograd ne menacent pas directement le Kremlin, mais les fils de ce complot s'étendent très loin et mènent à Moscou.

C'était pour moi une chose nouvelle et je devins tout oreilles. Ce soir-là, nous veillâmes très tard et Avanessov m'informa en détail des renseignements qui étaient parvenus à la Tchéka ces temps derniers. J'appris alors qu'au début de

juin, un ex-officier de l'armée tsariste, Nikitenko, avait été abattu lors d'une tentative de passer la frontière en direction de Louga (les troupes de Rodzianko, après avoir occupé Pskov, s'approchaient de Louga). Lorsqu'on le fouilla, on découvrit dans un porte-cigarette une lettre adressée au général Rodzianko et signée « Vik ». On y communiquait les mots de passe et les signes distinctifs qui permettraient aux troupes de Rodzianko de reconnaître « les leurs », quand elles approcheraient de Pétrograd. Cette lettre montrait clairement qu'il existait à Pétrograd une organisation ramifiée de gardes blancs dirigée par ce même « Vik ». Mais qui était-ce, comment le retrouver, qui faisait partie de l'organisation, cela on l'ignorait.

Ces derniers jours, on avait arrêté plusieurs officiers sur la frontière, eux aussi porteurs de lettres du mystérieux « Vik ».

Puis, le 13 juin, les forts Krasnaïa Gorka et Séraïa Lochad situés aux approches de Pétrograd s'insurgèrent. L'ex-officier tsariste Nékludov était à la tête de la mutinerie et de nouveau les fils conduisaient à « Vik »...

La Tchéka de Pétrograd avait passé des nuits blanches à travailler sans répit, jusqu'à ce que « Vik » fût découvert. Sous ce pseudonyme se cachait le cadet V. I. Steiningher, propriétaire de la firme « Foss et Steiningher ».

Steiningher et plusieurs de ses complices furent arrêtés et les premiers fils de l'important complot se trouvèrent aux mains de la Tchéka. Steiningher avoua être un membre de l'organisation contre-révolutionnaire dénommée « Centre

national », mais ne nomma personne à part ceux qui avaient déjà été arrêtés. Le fil se rompait.

Je ne pus me retenir d'interrompre à nouveau Avanessov.

– Mais pourquoi faut-il prendre des mesures de précaution à Moscou ? Ce « Vik » aurait-il des contacts à Moscou ?

– Ne te presse pas, répéta Avanessov. C'est que, justement, jusqu'à présent on n'a pas réussi à recueillir des informations sur les membres de l'organisation à Moscou ou dans d'autres villes. Or, il y en a, cela ne fait aucun doute.

Avanessov jeta son mégot dans le cendrier, alluma une nouvelle cigarette et continua son récit. La Tchéka, dit-il, n'a pas renoncé, elle analyse maintenant avec un soin minutieux chaque signal, confronte et généralise les données qui semblent à première vue sans lien aucun. Le travail obstiné et scrupuleux des tchékistes a enfin donné des fruits, leurs efforts ont été couronnés de succès.

Fin juillet, on arrêta dans un village de la province de Viatka un certain Karassenko qui avait sur lui plus de 900 000 roubles en argent et deux pistolets chargés. On transféra Karassenko à Viatka, puis, l'affaire étant jugée grave, à Moscou.

Karassenko avoua bientôt qu'il n'était pas Karassenko, mais Krachéninnikov, fils d'un propriétaire foncier, ancien officier de l'armée tsariste, et travaillait actuellement dans les services de renseignements du quartier général de Koltchak. L'argent trouvé sur lui était soi-disant des-

tiné au « Centre national ». A Moscou, dit-il, il devait le remettre sur un mot de passe à un inconnu qui se présenterait à la gare Nikolaïevski, à un endroit fixé d'avance. Une partie de la somme était pour « Vik » à Pétrograd.

Encore une fois le « Centre national », encore une fois « Vik » ! Maintenant « Vik » était bien connu de la Tchéka puisqu'il était en prison. Les déclarations de Krachéninnikov fournirent de nouveaux matériaux à l'instruction sur l'affaire de « Vik » et ses complices. A Moscou, les choses allaient moins bien. Krachéninnikov affirmait obstinément ne connaître aucun membre du « Centre national » dans cette ville, et qu'à part le mot de passe et le rendez-vous à la gare Nikolaïevski, il n'était au courant de rien. Ce fil allait lui aussi se rompre, semblait-il. Mais les tchékistes poursuivaient avec persévérance leurs recherches.

Grâce à l'habileté des juges d'instruction, Krachéninnikov eut l'impression qu'il avait réussi à duper les tchékistes, qu'on ajoutait foi à ses dires et qu'on était convaincu qu'il ne pouvait plus rien communiquer sur le « Centre national » et sa composition.

Alors, de la prison, il essaya d'établir la liaison avec les membres du « Centre national » de Moscou. Il leur envoya deux billets les informant que « tout allait bien » et demandant de préparer des papiers et certificats « pour un homme de 25 à 30 ans », qu'il espérait pouvoir bientôt utiliser. Un des billets était adressé à un certain Chtchepkine qui habitait dans les environs de la place Troubnaïa, le deuxième à Alférov. De nouveaux fils apparaissaient.

Après vérification, il fut établi que Nikolaï Chtchepkine avait été un membre actif du parti cadet, qu'en août 1917, il avait pris part à la « Conférence des personnalités publiques » qui s'était tenue à Moscou à la veille de la Conférence nationale.

La Conférence des personnalités publiques eut lieu sous les auspices de Rodzianko, ancien président de la Douma d'Etat ; des capitalistes russes et des leaders du parti cadet aussi en vue que Riabouchinski, Milioukov, Maklakov et d'autres, prirent part à ses travaux. Dès lors, en août 1917, elle préparait un coup d'Etat contre-révolutionnaire pour instaurer en Russie un régime de dictature militaire personnelle. Les « personnalités publiques » de Moscou, étroitement liées avec les généraux Alexéev, Kornilov, Kalédine, furent les instigateurs de l'insurrection Kornilov que la clique militariste réactionnaire organisa fin août 1917. Voilà où aboutissaient les fils révélés par Krachéninnikov.

Le 28 août 1919, Chtchepkine fut arrêté. Lors de la perquisition, on saisit chez lui des codes, des pellicules photographiques, des bulletins portant sur le nombre, la répartition, l'état des troupes soviétiques et sur les plans du commandement soviétique. Pour disposer d'informations aussi détaillées, il fallait un réseau d'espionnage très ramifié dans les unités militaires et les états-majors de l'Armée Rouge. De surcroît, on découvrit chez lui des lettres d'Astrov, un leader cadet, et d'autres chefs du parti cadet qui s'étaient jadis enfuis de Moscou et se trouvaient actuellement à

l'état-major de Dénikine en qualité de « conseillers politiques ».

Peu à peu se dessinaient les contours de l'organisation contre-révolutionnaire dénommée « Centre national ».

On apprit qu'en automne 1917, à la veille de la révolution d'Octobre, la Conférence des personnalités publiques avait mis sur pied un conseil qui continua à fonctionner après Octobre. Mais quand le pouvoir des Soviets triompha dans tout le pays, la plupart des membres du conseil, une quarantaine de personnes, se dispersèrent, qui dans le Sud, qui à l'Est, pour organiser, de concert avec les généraux tsaristes, les diplomates étrangers, les militaires et les agents secrets, des émeutes et des soulèvements contre le pouvoir soviétique, et allumer la guerre civile en Russie.

En février-mars 1918, avec ce qui restait du conseil de la Conférence des personnalités publiques, à Moscou fut constitué un « Centre de la droite », organisation des cadets et qui s'orientait essentiellement sur les Allemands.

Cette orientation du « Centre de la droite » fut la cause, après la défaite militaire de l'Allemagne, de sa désagrégation. D'autre part, une grande partie des cadets s'accrochait encore aux anciens alliés de la Russie tsariste – l'Amérique, la France et l'Angleterre – et dès la constitution du « Centre de la droite » s'était prononcée contre l'orientation proallemande de ses dirigeants.

Entre-temps, à côté du « Centre de la droite », plusieurs autres organisations contre-révolutionnaires étaient apparues à Moscou : « L'Union de la résurrection », fondée par les cadets conjointe-

ment avec les s.-r. de droite et les plus fieffés menchéviks, « L'Union pour la défense de la Patrie et de la Liberté », où dominaient des anciens officiers de l'armée tsariste. Ces deux organisations s'orientaient sur les alliés et trouvaient en contact étroit avec les légations américaine, française et anglaise à Moscou, qui leur accordaient d'importants subsides. Par des émissaires spéciaux, ils maintenaient également la liaison avec les chefs des armées blanches, Alexéev, Kornilov, Dénikine et Koltchak.

De mai à juin 1918, une partie des cadets quitta le « Centre de la droite » pour former le « Centre national » qui engloba « l'Union de la résurrection », ce qui restait de la Conférence des personnalités publiques et « l'Union pour la défense de la Patrie et de la Liberté ». Un bloc s'était constitué comprenant les forces contre-révolutionnaires, depuis les monarchistes extrémistes jusqu'aux représentants de la soi-disant démocratie et les partis « socialistes », depuis les cadets jusqu'aux menchéviks et aux s.-r. Chaque organisation qui adhérait au « Centre national » conservait toutefois son autonomie.

La plupart des dirigeants du « Centre national » s'enfuirent en 1918 dans le Sud et jouèrent un rôle dans l'armée dite Volontaire d'Alexéev et de Dénikine. Ceux qui étaient restés à Moscou, envoyaient à Dénikine des informations détaillées de caractère politique et militaire.

Le « Centre national » avait des ramifications en province, avec lesquelles il maintenait des liaisons plus ou moins régulières par des envoyés spéciaux, anciens officiers pour la plupart.

Le « Centre national » s'orientait uniquement sur les alliés et gardait un contact étroit avec les représentants de l'Angleterre, de la France et des autres puissances de l'Entente. Ses chefs rencontraient constamment Paul Dukes, important agent de renseignements anglais qui se hâta de s'enfuir de Russie dès que le complot fut éventé.

En octobre 1918, à Yassy eut lieu une conférence spéciale des représentants de l'Entente et des délégués du « Centre national ».

Ce dernier s'assignait comme tâche le renversement du pouvoir des Soviets, l'établissement d'une dictature personnelle et la convocation de l'Assemblée constituante.

Voilà ce que m'apprirent ce soir-là et les jours suivants Avanessov et d'autres dirigeants de la Tchéka sur l'organisation dénommée « Centre national ». Avanessov m'informa que le « Centre national » avait trempé dans l'organisation des soulèvements contre-revolutionnaires à Yaroslavl, Mourom, Vologda, et de beaucoup d'autres complots découverts en 1918 et dans la première moitié de 1919. Mais la vigilance des Soviétiques, qui dénonçaient toujours l'activité criminelle des conspirateurs, la cohésion des ouvriers et des paysans autour du pouvoir soviétique et l'énergie inlassable des glorieux tchékistes, avaient chaque fois eu raison des projets hostiles du « Centre national », des organisations contre-révolutionnaires qui s'y rattachaient et de leurs protecteurs anglo-franco-américains.

L'opération de réenregistrement des officiers qui eut lieu à Moscou en juillet-août 1918 et

pendant laquelle fut totalement liquidée l'« Union pour la défense de la Patrie et de la Liberté », porta un coup dur au « Centre national », tout comme la découverte du complot Lockhart et d'autres complots de moindre envergure. Cependant, le « Centre national » ne fut pas dépisté alors. Maintenant, après l'arrestation de Steiningher, de Chtchepkine et ensuite d'Alférov, du général Makhov et d'autres, la Tchéka disposait enfin de données d'ensemble sur le « Centre national ». Mais même à présent, à cause des faux-fuyants et des dénégations des chefs pris la main dans le sac, cette organisation n'était pas entièrement dévoilée, il restait encore beaucoup de choses à élucider. Notamment, il était clair que le « Centre national » disposait à Moscou de forces militaires sur lesquelles il comptait pour déclencher le soulèvement armé qui devait coïncider avec l'offensive de Dénikine contre la capitale. Mais quelles étaient ces forces ? Pour le moment on l'ignorait.

Il était clair, en outre, que les conspirateurs avaient des relations étendues parmi les anciens officiers tsaristes qui servaient dans l'Armée Rouge en qualité de spécialistes militaires. Les documents saisis chez Chtchepkine : sa correspondance avec les chefs du « Centre national » à l'état-major de Dénikine, et où il était indiqué qu'une action se préparait, les bulletins des opérations et les plans du commandement soviétique en faisaient foi. Pourtant on disposait de très peu de données concrètes.

On ignorait totalement la composition de l'organisation militaire rattachée au « Centre natio-

nal ». On ne trouva pas de listes chez Chtchepkine et il refusa de nommer ses complices, déclarant qu'il ne connaissait personne d'autre. L'organisation militaire n'avait pas été décelée et continuait à fomenter des plans criminels. C'est pourquoi Avanessov m'avait averti qu'il fallait renforcer la surveillance du Kremlin et élever la vigilance des sentinelles.

Quelques jours s'écoulèrent après notre entretien. J'avais fait tout le nécessaire, mais un sentiment d'anxiété ne m'abandonnait pas. On se sent mal à l'aise quand on sait qu'un ennemi dangereux est aux aguets, tout près de vous, s'apprêtant à enfoncer un poignard dans le dos de la révolution et qu'on ignore tout de lui.

Vers le 10 ou le 12 septembre, je m'étais attardé bien au-delà de minuit dans mon bureau. Je me demandai encore et encore : ai-je fait tout le nécessaire, pris toutes les mesures pour la défense du Kremlin au cas d'une attaque soudaine ? Tout paraissait en ordre. La nuit, on pouvait à n'importe quel moment mettre en état d'alerte toute la garnison du Kremlin, et quelques secondes plus tard, le Kremlin serait prêt à faire face à n'importe quelle éventualité. Et de jour ? De jour, c'était pire. Les élèves de l'école militaire sont à l'entraînement, ou aux exercices sur la place, d'autres dans le jardin Taïninski et d'autres encore au tir, hors du Kremlin. Pendant la journée, il était impossible de réunir au pied levé toute la garnison, c'était clair. Et si on attaquait justement dans la journée ? Cela était probable. Il se pouvait que le « Centre national » eût des hommes à lui aussi au Kremlin, parmi les spé-

cialistes militaires qui enseignaient aux cours, et qui pouvaient informer les conspirateurs qu'il était plus facile d'attaquer le Kremlin pendant la journée. Tout était possible. Il faudrait peut-être supprimer pendant un certain temps les exercices qui nécessitent la sortie des élèves-officiers hors du Kremlin.

Sitôt dit, sitôt fait. Je décidai de donner le lendemain même des ordres en conséquence. Il me fallait seulement au préalable demander conseil à Avanessov. Je jetai un coup d'œil à ma montre. Il était trois heures du matin. Avanessov était sans doute déjà rentré chez lui. Peut-être pas, après tout ? Essayons toujours.

Je pris le récepteur et demandai la communication avec Avanessov.

– Avanessov ? Voici, dit la voix alerte de l'homme de service du Central supérieur.

Avanessov était chez lui.

– Pavel Dmitriévitch ? C'est bien que tu m'aies téléphoné. Je rentre justement de la Loubianka et je voulais t'appeler au fil. Il y a des nouvelles importantes, passe me voir. Du reste, j'ai une mission à te confier.

Quelques instants plus tard j'étais dans le bureau d'Avanessov. Varlam Alexandrovitch, une cigarette à la bouche comme toujours, examinait minutieusement des papiers. En m'apercevant, il se rejeta d'un air las sur le dossier de son fauteuil et rajusta son lorgnon d'un geste familier. Il avait l'air fatigué à l'extrême, mais sa voix était sonore et énergique :

– Eh bien, Pavel Dmitriévitch, les nouvelles sont intéressantes. Il semble que nous avons fini

quand même par tomber sur les traces de l'organisation militaire du « Centre national ». Et tu sais où ? A l'école de camouflage.

– Chez les Soutchkov ?

– Oui, oui, ne t'étonne pas. Chez les Soutchkov, justement. A l'école de camouflage militaire.

Je connaissais parfaitement cette école située dans le bourg de Kountsévo, non loin de Moscou, tout près de la datcha où Sverdlov avait habité l'été dernier avec sa famille et où se rendaient souvent Avanessov, Yaroslavski et d'autres camarades.

C'étaient les frères Soutchkov, officiers promus pendant la guerre, éminents spécialistes dans le domaine du camouflage militaire, qui avaient été les initiateurs de la fondation de cette école. C'étaient, semblait-il, des hommes tout à fait loyaux, dévoués au pouvoir soviétique, de véritables enthousiastes de leur profession. L'un d'eux, le directeur de l'école, avait même été admis au Parti l'année dernière. Du vivant de Sverdlov, les frères Soutchkov lui rendaient fréquemment visite à sa datcha et parfois même au Kremlin. Je les connaissais tous les deux.

Les projets ingénieux, parfois audacieux et presque toujours utiles et sensés des frères Soutchkov enthousiasmaient Podvoïski qui venait volontiers en aide à l'école.

Ces Soutchkov étaient-ils vraiment des canailles impliquées dans un complot de gardes blancs ? Et le commissaire de l'école, que faisait-il alors ? Une vraie chiffe ! C'était son devoir d'observer, d'élucider, de se rendre compte. Du reste ce commissaire – je le connaissais aussi – m'avait

toujours déplu. Un homme frivole ! Il flirtait avec une collaboratrice du secrétariat du Sovnarkom, Ozérevskaïa, très jolie femme d'une trentaine d'années.

Ozérevskaïa habitait au Kremlin. Son mari, un spécialiste militaire, se trouvait constamment en mission. Et souvent, en son absence, elle s'adressait à moi pour obtenir un laissez-passer pour une de ses connaissances : c'étaient justement le commissaire de l'école de camouflage. Quand son mari était à la maison, cette « connaissance » ne paraissait jamais. C'est donc tout à fait par hasard que j'étais au courant des mœurs légères du commissaire de l'école et je ne pouvais rien dire de bon de cet homme.

Entre-temps, Avanessov m'exposait en détail les événements du jour.

Voici ce qui s'était passé. Ce matin-là, une femme âgée, instructeur du Comité de Moscou du parti, s'était rendue à l'école de camouflage militaire de Kountsévo pour vérifier comment était organisé là-bas le travail du Parti. C'était la première fois qu'elle s'y rendait, elle n'y connaissait personne, sauf le commissaire, et ni les collaborateurs de l'école ni les élèves ne la connaissaient.

Quand elle arriva, le commissaire n'y était pas, il s'était absenté pour un moment. Elle décida de l'attendre ne voulant pas se mettre au travail avant de s'être entretenue avec lui. Elle dut attendre dans un corridor vide, semi-obscur. N'ayant rien à faire, elle se mit à lire les annonces et les ordonnances affichées au tableau et concernant l'école.

Elle déchiffrait avec difficulté les lignes dans l'obscurité.

A proximité de l'endroit où elle se tenait, le corridor faisait un brusque coude à droite et elle ne pouvait voir ce qui s'y passait, mais pouvait tout entendre. De derrière le tournant on ne pouvait pas la voir non plus.

Elle avait déjà relu deux fois les annonces peu nombreuses et songeait à se mettre à la recherche du commissaire, quand elle entendit un bruit de pas et des voix. Tout d'abord, elle n'y fit pas attention, mais les pas approchaient, les interlocuteurs s'arrêtèrent juste derrière le tournant, sans doute pour allumer une cigarette, et elle prêta involontairement l'oreille. A en juger par les voix, ils étaient trois. Ils parlaient à voix basse, certaines paroles étaient indistinctes, mais ce qu'elle entendit la bouleversa.

Voilà à peu près ce qu'ils disaient :

– Tu es sûr qu'ils ne vont pas changer d'avis ?

– Non, tout est définitivement arrêté. Je le répète : nous déclencherons l'action dans une semaine. Du reste, on ne peut pas faire traîner les choses car les nôtres vont atteindre Moscou d'un moment à l'autre. Il est temps de porter un coup d'ici.

– Eh bien, nous le porterons ! Et comment...

Une allumette flamba, puis une autre... Quelqu'un lança un bref juron. Une voix dit un peu plus haut :

– Les allumettes sont suédoises, les têtes soviétiques. Ça pue cinq minutes durant et ça flambe une minute.

Pavel Malkov dans l'atelier du peintre soviétique P. Vassiliev.

Les interlocuteurs sortirent de derrière le tournant. En effet, ils étaient trois. En apercevant l'inconnue, ils s'arrêtèrent brusquement, mais la femme paraissait tellement absorbée par la lecture des annonces, sa silhouette manifestait une telle indifférence pour tout ce qui l'entourait, qu'ayant échangé sans mot dire un bref regard, ils se hâtèrent de passer outre.

Alors la déléguée du comité de Moscou les suivit sans se presser. Elle avait suffisamment de sang-froid et comprenait très bien à quel point il importait d'apprendre qui étaient au juste les personnes dont elle avait surpris malgré elle la conversation.

Heureusement, les hommes entrèrent dans le bureau qui se trouvait au bout opposé du corridor. Ils y restèrent deux ou trois minutes, puis sortirent et se dirigèrent vers la rue.

Sans perdre de temps, elle pénétra dans le bureau, déclara qu'elle n'attendrait plus le commissaire aujourd'hui, elle n'en avait pas le temps, elle repasserait demain, et entre autres elle s'informa des noms des « élèves si sympathiques » qui venaient tout juste de sortir. Puis elle repartit pour Moscou et se rendit directement à la Tchéka, chez Dzerjinski.

— Demain matin, conclut Avanessov, nous les arrêterons. Nous tâcherons d'agir discrètement, sans bruit. Mais de toute façon, leur arrestation sera connue dans un ou deux jours. Il faudra alors, semble-t-il, désarmer les élèves et fermer l'école. Mais il y a autre chose. Tu sais qu'à Kouskovo il y a aussi une école militaire dont les élèves, tout comme ceux de l'école de Kountsévo, sont pour la

plupart des anciens élèves-officiers et lycéens. Il est probable qu'ils ont eux aussi trempé dans cette affaire. Ces deux écoles se valent. Et il va falloir sans doute désarmer l'une et l'autre. L'école de Kountsévo, nous la connaissons très bien. Quant à celle de Kouskovo, il convient d'effectuer là-bas une reconnaissance : voir comment elle est située, ses abords, où sont gardées les armes. J'ai consulté aujourd'hui Dzerjinski et nous avons décidé de te confier cette mission. Il faut pour cela un œil exercé et de l'expérience.

– Je peux m'y rendre de suite...

– En ce moment, c'est inutile, il faut y aller dans la matinée. Seulement tu ne vas pas aller là-bas dans cet accoutrement. Varlam Alexandrovitch indiqua de la tête mon uniforme de marin. Tu alerterais tout le monde. Mets-toi en civil. Tu as quoi te mettre ?

– Je m'arrangerai.

– Vas-y, mettons, sous couleur d'inspecter la bibliothèque. Qu'en penses-tu ?

– J'essaierai.

– Essaie. Passe chez moi demain matin, nous préparerons un ordre de mission du Commissariat à l'Instruction publique et tu partiras.

Le lendemain matin, porteur d'un immense ordre de mission indiquant que le « porteur, Pavel Dmitriévitch Markov, inspecteur de la Section des bibliothèques du Commissariat du peuple à l'Instruction publique de la R.S.F.S.R., est chargé de contrôler le travail de la bibliothèque de l'Ecole militaire de Kouskovo ». Je me rendis sur les lieux.

Arrivé à un kilomètre de l'école, je descendis de voiture et j'allais à pied, par précaution. En effet, un modeste inspecteur de l'Instruction publique ne pouvait tout de même pas se présenter à l'école dans une Packard flambant neuve !

On m'accueillit sans aménité, c'est le moins que l'on puisse dire. « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Que vient faire ici le Commissariat à l'Instruction publique ? Nous sommes un établissement militaire, le commissariat à l'Instruction publique n'a pas d'ordres à nous donner, faites demi-tour ! »

Je m'appliquais à leur faire entendre raison. Vous êtes des militaires, vous avez vos chefs. Je ne suis pas un militaire, mais j'ai moi aussi mes chefs. Si je n'obéis pas à leurs ordres, on me passera un savon. Et je brandissais d'un air important mon mandat. Je réussis enfin à convaincre un fonctionnaire du bureau, et on me permit de visiter la bibliothèque.

J'y passai environ deux heures à m'entretenir avec les bibliothécaires, à feuilleter les catalogues, à examiner les lecteurs, c'est-à-dire les élèves de l'école (à vrai dire, ils étaient peu nombreux, les livres ne semblaient guère intéresser les habitants de Kouskovo). Je n'eus pas l'occasion d'entendre quoi que ce soit de semblable à ce qu'avait entendu hier l'instructeur du Comité du Parti à Kountsévo. Du reste, je n'y comptais pas ; toutefois, je parvins à me faire une idée générale de l'école et des élèves.

Ces élèves, futurs officiers de l'Armée Rouge, ne ressemblaient en rien aux élèves de l'école militaire du Kremlin que je connaissais très bien. Par

leur allure et leur discipline, ces derniers se distinguaient favorablement de ceux d'ici. Ils avaient plus belle prestance, ressemblaient beaucoup plus à des militaires de carrière que ceux de l'école de Kouskovo. Mais l'essentiel n'était pas cela. Au Kremlin, les élèves étaient surtout des ouvriers et des paysans, des hommes simples, loyaux, braves. Ici, c'étaient des fils à papa, des godelureux, des petits messieurs maniérés. Si vous aviez vu la façon dont ils parlaient aux bibliothécaires ! Avec mépris, entre leurs dents. En les observant, j'avais peine à me retenir, mes poings se serraient. En deux ans de pouvoir soviétique nous avions perdu l'habitude de cette morgue seigneuriale.

Et quel langage ! C'était ni plus ni moins un club d'officiers ancien régime. Ils intercalaient à tout bout de champ des mots et des phrases en français, se donnaient du « Monsieur », en s'adressant les uns aux autres, en parlant des femmes ils disaient « les dames ». Après une heure et demie, des impressions, j'en avais tant et plus.

En effet, me disais-je, c'est justement l'endroit où pouvait naître une conspiration de gardes blancs. Qui donc est chargé de compléter ces écoles, de les surveiller ? C'est sans doute aux spécialistes militaires qu'on en a confié le soin et ceux-ci font de leur mieux !

Le service de garde était organisé on ne pouvait plus mal. Après avoir terminé mon travail à la bibliothèque, je fis sans obstacle le tour de l'édifice, je découvris les endroits où l'on gardait les armes et j'étudiai la disposition des postes. Je passais encore quelque temps à visiter le parc attenant

à l'école pour choisir les meilleures voies d'approche. Puis je revins au Kremlin et exposai à Avanessov les résultats de mon voyage. Ma mission à Kouskovo était terminée.

Entre-temps, la Tchéka démêlait des fils toujours nouveaux du complot.

A peine étais-je rentré de Kouskovo, Dzerjinski me téléphona :

– A l'école du Kremlin enseignent deux professeurs : l'un, un ancien capitaine, est chargé de l'instruction, l'autre, professeur de tactique, avait appartenu à l'état-major général.

– Oui, je les connais.

– Tant mieux. Arrêtez-les immédiatement tous les deux et amenez-les à la Tchéka.

– Entendu.

Je posai le récepteur, je fis appeler d'abord le capitaine. Quelques instants plus tard, un homme blond, de haute taille, mince, au visage intelligent et énergique, entra dans mon bureau. Il s'avança de quelques pas, se mit au garde-à-vous et prononça distinctement :

– J'ai l'honneur de me présenter.

Son maintien était parfait, on sentait immédiatement l'officier de carrière. Sa belle prestance dénotait la force et le courage. C'était une vraie pitié. Mais de quoi allait-il se mêler ? C'était bien de sa faute...

Sans hausser la voix, je prononçai tranquillement :

– Rendez vos armes, vous êtes arrêté.

Pas un muscle ne frémit sur son visage, ces joues seulement blêmirent soudain. Il détacha sans mot dire son Nagan et me le tendit, la crosse en

avant. Ensuite, également sans mot dire, il fit deux pas en arrière et s'immobilisa.

J'appelai les élèves qui attendaient derrière la porte et ils emmenèrent le capitaine.

Un peu plus tard, le deuxième se présenta, celui de l'état-major général. Quand je lui annnonçai qu'il était arrêté, ses mains se mirent à trembler, ses lèvres tremblèrent :

– Camarade commandant, ayez pitié de moi ! pour l'amour de Dieu. Je vous dirai tout. Je vous jure, je vous dirai moi-même tout. Ce n'est pas de ma faute, on m'a abusé...

Celui-ci était ignoble. Il mentait, rusait, s'avilissait. Une vermine que c'était, pas un homme.

Trois jours encore s'écoulèrent, et Dzerjinski me fit appeler.

– Prépare tes hommes. Cette nuit nous allons désamorcer le « Centre national ».

– Combien d'hommes faut-il ?

– Une centaine. Ça suffira.

Je manifestai l'intention de conduire moi-même les hommes, mais Dzerjinski me l'interdit catégoriquement. – En ce moment, ta place est au Kremlin. Tant que nous n'aurons pas terminé l'opération tu n'en bougeras pas. Compris ?

C'était vexant de rester à un moment pareil dans mon bureau à attendre, mais il n'y avait pas à discuter. Du reste, l'opération marcha comme sur des roulettes, sans aucun accroc. Aucun des comploteurs n'opposa de sérieuse résistance. Les écoles militaires furent désarmées sans coup férir, les élèves et les professeurs ayant pris part au complot furent arrêtés. La nuit même, les tchékis-

tes appréhendèrent tous les chefs du soulèvement et leur dirigeant, le colonel Stoupine.

Lors de la perquisition chez le colonel, on saisit une série de documents qui dévoilaient les plans contre-révolutionnaires des conspirateurs. On découvrit notamment des projets d'ordonnances en vue de déclencher l'action et d'appels à la population, rédigés par Stoupine de concert avec Chtchepkine. On découvrit également le schéma opérationnel de l'insurrection. Avanessov ordonna plus tard à Stoupine de le transporter sur papier calque et me le montra un jour.

Fin septembre, dans une allocution prononcée à la conférence du parti de la ville de Moscou, Dzerjinski déclara :

« ... à la suite d'un travail acharné, nous avons réussi à découvrir non seulement les chefs, mais à liquider toute l'organisation qui avait à sa tête le fameux « Centre national ». Le président de ce centre , Chtchepkine, a été arrêté au moment où il recevait un rapport d'un émissaire de Dénikine... Nous sommes ensuite tombés sur les traces d'une organisation militaire, rattachée au « Centre national », mais qui avait son propre état-major, celui de l'armée de volontaires de la région de Moscou. Nous avons également réussi à liquider ce complot. 700 personnes environ ont été arrêtées. »

Dès que les conspirateurs furent coffrés, ils s'empressèrent à dénoncer à qui mieux mieux leurs complices, craignant sans doute d'être en retard sur eux.

— Des poules mouillées ! disait d'eux Avanessov avec mépris. Ce sont des canailles, mais aussi

des lâches, des pleutres. Sans foi ni loi... Ils s'incriminent, se dénigrent mutuellement, s'accusent les uns les autres pour sauver leur propre peau.

Le « Centre national » s'apprêtait à déclencher l'insurrection armée à la mi-septembre 1919, au moment où Dénikine préparait une offensive-éclair contre Moscou, et Youdénitch contre Pétrograd.

Les membres de l'organisation contre-révolutionnaire qui recevaient régulièrement des appointements (voilà où allait l'argent versé par les Anglais, les Français et autres « alliés », par Koltchak et Dénikine !) devaient se mettre à la tête des détachements de choc. Les chefs des compagnies, des batteries, des régiments, et même des divisions étaient déjà désignés. Mais il n'y avait ni divisions ni régiments, ni même de compagnies.

Les conspirateurs voulaient opérer en partant de Vechniaki, Kountsévo et Volokolamsk, y attirer des forces et après coup soulever l'émeute dans la ville même. L'état-major des insurgés avait divisé Moscou en secteurs autour de boulevard de ceinture Sadovaïa. On devait en premier lieu occuper cette ceinture, y établir des mitrailleuses et de l'artillerie, installer des barricades afin d'isoler le centre des faubourgs et attaquer le Kremlin. Tout cela ressortait nettement du schéma dessiné par Stoupine.

Le « Centre national » et l'organisation militaire ne réussirent pas à mettre en œuvre leurs projets. Le 23 septembre 1919, les journaux publièrent un appel de la Tchéka « A tous les citoyens de la Russie soviétique ». L'appel disait :

« La commission extraordinaire de Russie a une fois de plus écrasé les ennemis des ouvriers et

des paysans. Tandis que la République soviétique se battait sur tous les fronts, encerclée sur terre et sur mer par des hordes innombrables d'ennemis, aux arrières, les traîtres du peuple, les mercenaires du capital étranger aiguisaient leurs couteaux pour massacrer le prolétariat en l'attaquant par surprise dans le dos... Aux aguets, tels des araignées sanguinaires, ils tissaient leur toile partout, depuis l'Armée Rouge jusqu'à l'Université et aux écoles...

Aujourd'hui, quand les hordes de Dénikine cherchent à pénétrer au cœur de la Russie soviétique, les espions de l'Entente et du général cosaque préparaient un soulèvement à Moscou. De même qu'ils avaient livré jadis Krasnaïa Gorka et failli livrer Cronstadt et Pétrograd, ils ont tenté aujourd'hui d'ouvrir à l'ennemi les portes de Moscou. Ils étaient pressés, ces misérables. Ils avaient même préparé d'avance les « organes du pouvoir » en cas de succès, et leur « Centre national » vendu aux Anglais devait sortir à la surface dès que l'organisation des généraux conspirateurs aurait pris Moscou.

Mais les traîtres et les espions se sont abusés. Ils ont été saisis à la gorge par le prolétariat révolutionnaire qui les a précipités dans le gouffre dont on ne revient pas. »

EXPLOSION RUE LÉONTIEVSKI

Le 25 septembre 1919, dans les locaux du Comité de Moscou du Parti, rue Léontievski, se tenait une réunion des militants de Moscou. Le secrétaire du Comité de Moscou Vladimir Mikhaï-

lovitch Zagorski ouvrit la séance. On entendit tout d'abord un rapport sur l'activité subversive et la liquidation du « Centre national » fait par l'éminent historien soviétique Mikhaïl Nikolaévitch Pokrovski, un dirigeant des bolchéviks de Moscou en 1917, un des plus anciens membres du Parti, adjoint du commissaire du peuple à l'Instruction publique.

J'assistais à la réunion. Quand Pokrovski eut terminé et que l'on passa à l'examen des affaires courantes, il me fallut partir. Je devais rentrer au Kremlin pour expédier une multitude d'affaires urgentes.

Il faisait déjà nuit quand je quittai l'immeuble du C.M. Je trouvai dans l'obscurité ma voiture, une Packard découverte garée non loin (les réverbères n'étaient pas allumés, la rue était éclairée par la faible lueur des fenêtres des maisons environnantes) et je m'installai sur le siège avant. Le chauffeur descendit et se mit à tourner énergiquement la manivelle, mais le moteur refusait de se mettre en marche. Je m'apprêtais à descendre pour aider le chauffeur, quand un éclair éblouissant flamboya, suivi d'une explosion assourdissante qui rompit le silence du soir. Les vitres des fenêtres voisines volèrent en mille éclats.

Sans rien comprendre encore à ce qui s'était passé, je bondis hors de la voiture et me précipitai vers l'immeuble du C.M. que je venais tout juste de quitter, où étaient restés mes camarades, mes compagnons d'armes, les meilleurs militants de l'organisation bolchévique de Moscou...

A aucune fenêtre de l'immeuble, il n'y avait de lumière. Du reste, y avait-il encore des fenêtres,

un immeuble ? Dans l'obscurité qui s'était soudain épaissie, une muraille affreusement mutilée se dressait devant moi, où béaient les orbites vides des fenêtres. Une épaisse nuée de poussière de brique retombait sur ma tête et mes épaules, je respirais avec difficulté, le verre brisé crissait sous mes pieds. De l'intérieur parvenaient des gémissements sourds, des appels au secours, des sanglots...

J'essayais en vain de pénétrer dans l'immeuble. L'entrée était bloquée par les débris, on ne distinguait rien dans l'obscurité. Je me précipitai alors vers ma voiture. Le chauffeur, tout tremblant, se tenait au volant. Le moteur grondait. Je ne comprenais pas comment il avait réussi à le mettre en marche. Je lui ordonnai de filer au Soviet de Moscou qui se trouvait à proximité, de téléphoner à Dzerjinski, à la Tchéka, au Kremlin, d'appeler les pompiers et de revenir à toute vitesse. Pour ma part, je courus vers la maison la plus proche dans l'espoir de me procurer une lampe.

Entre-temps, la rue jusqu'alors déserte s'était animée. Des voix montaient de toute part, les portes des maisons voisines claquaient avec force, des dizaines de gens couraient sur les trottoirs et au milieu de la rue se dirigeant sur le lieu de la catastrophe.

Je me hâtais, il ne fallait pas perdre de temps. Qui sait si dans la foule qui se faisait toujours plus dense ne se cachaient pas les sinistres criminels, s'ils ne préparaient pas un autre coup pour achever ceux qui, par miracle, avaient peut-être survécu dans l'édifice à demi-démoli ?

Faisant irruption dans le premier logement venu, je hurlai : « Une lampe ! Vite, une lampe ! »

La petite vieille qui m'avait ouvert la porte se figea un moment, apeurée, puis elle se ressaisit, trottina dans une des pièces et revint un instant après une lampe à pétrole à la main. Je l'allumai et m'élançai dans la rue.

Heurtant les passants, je courus vers l'immeuble du C.M. Je m'engouffrai de nouveau dans le tambour de la porte, je me glissai le long du mur. Mais la lumière de ma lampe était insuffisante, il était impossible de pénétrer à l'intérieur de l'édifice. De là-bas parvenaient toujours des plaintes et des cris, et moi je ne pouvais rien, rien faire du tout...

Heureusement qu'à ce moment, à l'extrémité de la rue brillèrent les phares d'une voiture lancée à toute allure, suivie d'une deuxième, d'une troisième. Le klaxon lança un appel assourdissant, les freins grincèrent. De la première voiture sortit Mantsev, le président de la Tchéka de Moscou, suivi d'autres personnes. Du côté de la rue Tverskaïa parvenait le bruit des pas d'une multitude de gens. Les membres du bureau du Soviet de Moscou au complet accouraient à pied, directement de la séance sur les lieux de la catastrophe.

La lueur des torches électriques scintilla. Les membres du Soviet de Moscou, les tchékistes, les volontaires, faisant la courte échelle se ruèrent à l'assaut de l'immeuble, pénétrant par les fenêtres. Un grand groupe forma une chaîne qui barra le passage aux curieux, cernant l'immeuble et le quartier.

Les sirènes hurlèrent au loin se rapprochant toujours et enfin les immenses voitures des pompiers s'engagèrent dans la rue. Des dizaines de

pompiers s'éclairant de torches flambantes s'élancèrent dans les ruines.

Un travail fiévreux commença. Les tchékistes et les pompiers déblayaient les poutres et les murs qui s'étaient écroulés, dégageaient des débris les victimes de cet horrible forfait. On portait les uns, on soutenait les autres, certains s'étaient dégagés eux-mêmes. Ils étaient nombreux, car plus de cent personnes, les meilleurs bolchéviks de Moscou, assistaient à la séance.

Voici Olminski qui avance en boîtant, s'appuyant lourdement sur l'épaule d'un robuste pompier.

On emmène Miasnikov blessé, le soutenant sous les aisselles. Emélian Iaroslavski, légèrement blessé, se donne du courage et essaie de prendre part au travail...

Ces caramades sont sains et saufs !

Mais où est donc Zagorski ? Il n'est nulle part. Ni parmi les vivants ni parmi les morts. On ne le retrouva que plus tard, et le lendemain on apprit les détails de la mort de Vladimir Mikhaïlovitch Zagorski, secrétaire du Comité de Moscou du Parti.

Alexandre Miasnikov qui présidait la séance venait de donner la parole à l'orateur suivant, lorsque la vitre de la fenêtre qui donnait sur un jardinet éclata avec fracas et une grosse bombe tomba en sifflant et fumant au beau milieu de l'assistance. Tous se figèrent pour un instant, puis se précipitèrent vers la porte, se poussant et s'écrasant. Un embouteillage se forma aussitôt. A ce moment s'éleva la voix paisible et ferme de Zagorski :

– Du calme, camarades, du calme. Rien de particulier n'est arrivé. Nous allons immédiatement voir ce qu'il y a...

Zagorski se leva rapidement, sortit de derrière la table du présidium et d'un pas assuré se dirigea vers le monstre fumant. A sa voix, la panique avait cessé et l'ordre s'était rétabli. Un bon nombre de personnes eurent le temps de sortir de la salle, d'autres se retirèrent le plus loin possible tandis que lui avançait au milieu d'un silence de mort, résolu et intrépide, directement vers la bombe.

Tout cela n'avait duré que quelques secondes. Plus que cinq pas, puis trois, puis deux séparaient encore Zagorski de la bombe... Il avança le bras pour jeter par la fenêtre l'engin fatal, voulant sauver ses camarades d'une mort affreuse, et c'est alors qu'eut lieu l'explosion...

Presque personne parmi ceux qui étaient à la table du présidium n'avaient été atteints, la table se trouvant loin de la bombe, mais Zagorski... On ne reconnut son cadavre que quelques heures après la catastrophe. Il était plus défiguré que les autres.

Vladimir Mikhaïlovitch Zagorski était un homme d'un grand charme, un révolutionnaire brave et aguerri, un vrai bolchévik. Il était jeune encore, âgé à peine de 36 ans, dont dix-huit avaient été consacrés au Parti auquel il avait adhéré dès 1901. Il avait à son actif des années de prison, de déportation, de bagne, d'émigration après une évasion réussie.

Il était arrivé à Moscou en 1918 et bientôt avait été élu secrétaire du Comité de Moscou du Parti. Je l'avais rencontré surtout chez Sverdlov auquel le liait une longue amitié datant de l'enfance.

... Dans la fièvre de l'action, je ne m'étais pas aperçu que Dzerjinski était arrivé, probablement un des premiers, alors que je déblayais les ruines avec les autres. Nous retirâmes des débris neuf cadavres, trois personnes moururent bientôt des suites de leurs blessures. Douze personnes avaient péri, douze bolchéviks : Zagorski, Ignatova, Safonov, Titov, Volkova... Cinquante-cinq avaient été blessées, beaucoup grièvement.

Immédiatement après son arrivée sur les lieux, Dzerjinski se mit à la tête des travaux de sauvetage et procéda en même temps à une enquête sur les circonstances de ce crime abominable. Accompagné d'un groupe de tchékistes, il examina soigneusement le jardinet attenant à l'immeuble du C.M. du côté de la rue Bolchaïa Tchernychevskaïa, visita minutieusement les alentours. Bientôt il fut possible de rétablir les faits.

Les criminels, semblait-il, connaissaient parfaitement les lieux. Ils avaient pénétré dans le jardinet par un petit portillon, généralement fermé à clé, après avoir fait sauter la serrure. Une fois dans le jardin, les terroristes lancèrent la bombe par la fenêtre en face de laquelle se trouvait le plus de monde et se hâtèrent de disparaître. Ils avaient fabriqué eux-mêmes l'engin qui était bourré d'un très puissant explosif.

Cela, on réussit à l'élucider, mais on ignorait encore qui avait préparé l'explosion, accompli ce crime abominable, qui était responsable de la mort de nos camarades. Il est vrai que certains faits étaient significatifs. Il ne faisait pas de doute que les criminels avaient fréquenté l'immeuble avant l'explosion et connaissaient parfaitement la dispo-

sition des pièces. Sinon, comment auraient-ils pu lancer la bombe avec une telle précision ?

L'hôtel de la comtesse Ouvarova, où en 1919 s'était installé le Comité de Moscou du Parti, avait été occupé en 1918 par le C.C. et le C.M. des socialistes-révolutionnaires de gauche. Qui sauf eux pouvait si bien connaître les lieux ? N'était-ce pas parmi les s.-r. de gauche qu'il fallait chercher les criminels ?

C'est ainsi que procéda la Tchéka. On établit bientôt qu'un des organisateurs de l'explosion de la rue Léontievskaïa était un ancien membre du C.C. des s.-r. de gauche, Donat Tchérépanov, qui avait pris une part active à l'insurrection des s.-r. de gauche.

Fil après fil, les tchékistes démêlèrent l'écheveau sinistre. L'explosion avait été préparée par une bande de criminels dénommés « anarchistes de la clandestinité », qui comptait une trentaine de membres s'adonnant au pillage, au banditisme politique, à la diffusion de tracts anti-soviétiques. Deux menchéviks faisaient aussi partie de la bande, et Tchérépanov dirigeait la lutte contre le pouvoir soviétique.

Peu de temps après l'explosion, toute la bande fut découverte et liquidée.

Entre-temps, la vie suivait son train ordinaire, chaque jour de nouveaux problèmes surgissaient, de nouvelles tâches se posaient. La mort de nos camarades, loin de provoquer le désarroi, le découragement, nous incitait à travailler avec encore plus d'énergie, pour la cause commune à laquelle ils avaient sacrifié leurs vies, à défendre encore mieux les conquêtes de la révolution prolétarienne.

Les ennemis de la révolution, qui tentaient d'organiser à Moscou des complots et des insurrections, étaient sévèrement châtiés, beaucoup de contre-révolutionnaires avaient été liquidés, mais on était loin d'avoir complètement écrasé les gardes blancs et les interventionnistes. L'incendie de la guerre civile flambait encore partout.

En ces jours de l'automne 1919, Dénikine marchait sur Moscou. Les blancs avaient pris Koursk, Orel, approchaient de Toula. L'organisation de Moscou du Parti proclama la mobilisation des communistes sur le front. Les communistes de Pétrograd, Ivanovo-Voznessensk, Tver, Saratov, Simbirsk prenaient les armes. Des centaines et des milliers d'entre eux rejoignaient l'Armée Rouge, cimentaient et unissaient ses rangs, entraînaient les soldats par leur exemple, jetaient les fondements de la future victoire.

C'est alors que j'eus maille à partir avec Podvoïski. Il m'ordonna de choisir une centaine d'élèves de l'école militaire pour les envoyer au front. Je me rebiffais. Impossible, lui dis-je, je n'aurais plus personne pour garder le Kremlin.

Comme Podvoïski insistait, je décidai de m'adresser à Lénine. Après avoir écouté mes récriminations, Ilitch me regarda et hocha la tête :

– Drôle de bonhomme, en vérité ! dit-il. Naturellement, il faut envoyer les élèves. En ce moment, le principal, c'est le front. Si les blancs percent jusqu'à Moscou, il sera trop tard pour défendre le Kremlin, et du reste ce sera inutile. On nous pendra tous les deux, l'un à côté de l'autre, à des poteaux télégraphiques. Sans faute.

Il resta pensif un moment. Puis avec un sourire malicieux, il me fit signe du doigt de m'approcher et à mi-voix, sur le ton d'un conspirateur, il dit :

– Savez-vous, mon ami, ce que je pense ? Les contre-révolutionnaires se heurtent chez nous, à Moscou, à Pétrograd dans tout le pays, à des difficultés toujours plus nombreuses. Le peuple se dresse comme un seul homme contre eux. Du reste, nous avons écrasé leurs cadres essentiels, où en prendraient-ils de nouveaux, aussi acharnés ? Nulle part ! La vie change de cours. Certes, il nous reste des ennemis, et en bon nombre. Ils nous feront encore des saletés, mais plus on va, moins on en aura. Il se peut que bientôt nous pourrons renoncer aux mesures extrêmes, nous pourrons consolider toujours plus résolument la légalité. Il me semble que maintenant le Kremlin ne court plus un aussi grand danger que jadis et que bientôt il n'en courra plus aucun. Voilà.

Vladimir Ilitch se leva, sortit de derrière son bureau, arpenta la pièce et s'arrêta devant la fenêtre. Puis il se tourna vers moi :

– Hier, un camarade très haut placé est venu me voir. La situation est grave, m'a-t-il dit, pénible. Que va-t-il arriver, pourrons-nous tenir ? Je m'étonnais de voir à quel point cet homme pouvait être nerveux. La situation est pénible, naturellement, et bien des épreuves nous attendent encore, mais est-ce là l'essentiel ? L'essentiel, c'est que chez nous, chaque jour, chaque heure des millions d'ouvriers et de paysans se persuadent par leur propre expérience que nous avons raison, et cette expérience est le meilleur éducateur bolchévik. La bourgeoisie s'efforce d'obnubiler la conscience des tra-

vailleurs, elle a recours à la force et à la duperie, mais toutes ses tentatives s'écroulent comme un château de cartes devant la conscience sans cesse accrue du prolétariat et des paysans pauvres. Ceci est le meilleur gage de notre victoire certaine.

Je restais debout, fasciné, à écouter Lénine sans mot dire.

... Quarante années se sont écoulées. De derrière mes fenêtres parviennent les bruits de Moscou gai, plein d'allant et de joie de vivre. Les gens s'écoulent comme un fleuve interminable par les rues spacieuses ; ils ne connaissent ni la misère, ni l'oppression, ils sont les maîtres de leur propre vie, de leur ville, de leur pays. Des milliers d'automobiles passent, fabriquées, dans nos usines soviétiques. Les convois du métro construit de nos propres mains grondent sous le sol. Haut dans le ciel planent de merveilleux vaisseaux aériens qui n'ont pas leurs pareils au monde, fruit du travail inspiré de nos ingénieurs et ouvriers. Plus haut encore, dans l'espace éthéré, nos spoutniks sillonnent le Cosmos.

Il fait bon vivre !

La sonnerie du téléphone retentit :

– Pavel Dmitriévitch ! Ici le Kremlin. Nous aurons aujourd'hui la visite d'un groupe de jeunes pionniers. Il faut leur montrer le Kremlin, l'appartement de Lénine, son cabinet de travail. Nous voudrions que vous veniez parler aux enfants du passé glorieux, de Lénine...

Naturellement, j'irai. J'irai avec les enfants par les rues que j'ai traversées avec Lénine, Sverdlov, Dzerjinski, où défilaient les glorieux tirailleurs lettons et les élèves de l'école militaire

du Kremlin. Je monterai avec eux sur les murs où, il y a 40 ans, nous avions installé des mitrailleuses, nous préparant à repousser les attaques acharnées des socialistes-révolutionnaires de gauche insurgés. Nous nous rendrons au deuxième étage de l'édifice du Conseil des commissaires du peuple, dans un simple bureau, dans un modeste petit appartement : voyez, mes amis, c'est ici qu'a vécu et qu'a travaillé Vladimir Ilitch Lénine.

A NOS LECTEURS

Les Editions du Progrès vous seraient très reconnaissantes de bien vouloir leur communiquer votre opinion sur le contenu de ce livre, sa traduction et sa présentation ainsi que toute autre suggestion.

Ecrire à l'adresse :
21, Zoubovski boulevard,
Moscou, U.R.S.S.

Imprimé en Union Soviétique

TABLE DES MATIÈRES

PETROGRAD, SMOLNY

Cela se passa ainsi 3
A la veille d'Octobre 8
L'assaut d'Octobre 34
Le commandant du Smolny 55
Les affaires courantes du commandant du Smolny . 91

MOSCOU, LE KREMLIN

Le commandant du Kremlin 149
Vladimir Ilitch Lénine 192
J'ai travaillé sous leur direction 235
La débâcle des anarchistes 276
La conférence menchévique 291
Liquidation du soulèvement des socialistes-révolutionnaires de gauche 295
Echec de la conspiration de Lockhart 321
« Le centre national » 352
Explosion rue Léontievski 377

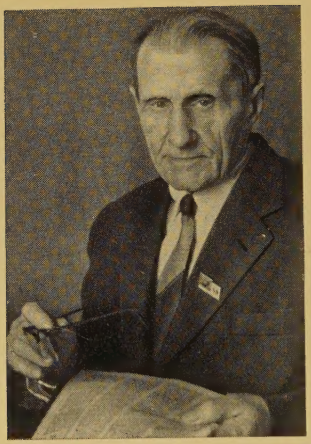
LE KREMLIN DE MOSCOU EN 1918

1. Le Palais des Armures
2. Les murs du Kremlin
3. Corps Potiechny
4. Corps des Chevaliers
5. Les Térems
6. Grand Palais du Kremlin
7. Les Casernes
8. Le Synode
9. Place des Cathédrales
10. Clocher Ivan-le-Grand
11. Place Ivanovskaïa
12. L'Arsenal
13. L'édifice des Institutions judiciaires
14. Le monastère Tchoudov
15. Le monastère de l'Assension
16. Le petit Palais Nikolaevski
17. La cathédrale de la Dormition
18. La cathédrale de l'Archange
19. Palais à facettes
20. La cathédrale de l'Annonciation
21. Tour Borovitskaïa
22. Tour Vodovzvodnaïa
23. Tour Blagovechtchenskaïa
24. Tour Taïnitskaïa
25. Première Tour Bezymianaïa
26. Deuxième Tour Bezymianaïa
27. Tour Pétrovskaïa
28. Tour Béklémichevskaïa
29. Tour de Constantin et Hélène
30. Tour du Tocsin
31. Tour du Tsar
32. Tour Spaskaïa
33. Tour du Sénat
34. Tour Nikolskaïa
35. Tour Arsenalnaïa du Coin
36. Tour Arsenalnaïa moyenne
37. Tour Troïtskaïa
38. Pont Troïtski
39. Tour Koutafia
40. Tour du Commandant
41. Tour des Armures
42. Tsar-kolokol (Gros bourdon)
43. Tsar-pouchka (Gros canon)
44. La Cathédrale de Vassili-le-Bienheureux

la Moskova

Place Rouge

Jardin Alexandrovski



Les **Notes d'un commandant du Kremlin** ont été rédigées par Malkov de concert avec A. Sverdlov, candidat ès sciences historiques.

Pavel Dmitriévitch Malkov, membre du Parti Communiste de l'Union Soviétique depuis 1904, a été un participant actif aux révolutions de Février et d'Octobre 1917.

Quelques jours après la victoire de la Grande Révolution socialiste d'Octobre, il fut nommé commandant du Smolny, et lors du transfert du Gouvernement soviétique à Moscou, en mars 1918, commandant du Kremlin de Moscou. Il resta à ce poste jusqu'à l'été 1920, puis il remplit des fonctions importantes dans les organismes économiques et des Soviets. Aujourd'hui Malkov est pensionné par l'Etat et habite Moscou.

Malkov a pris part à beaucoup d'événements historiques, ou en été le témoin, pendant les journées d'Octobre et les premières années du pouvoir des Soviets.

En tant que commandant du Kremlin de Moscou il eut souvent l'occasion de rencontrer Lénine et d'autres éminents dirigeants de l'Etat soviétique. Il parle avec amour et cordialité de Vladimir Ilitch Lénine. Certains traits et détails qui peuvent paraître insignifiants à première vue ont permis à l'auteur de camper une silhouette expressive et vivante de Lénine. Dans son activité pratique Malkov a surtout eu affaire à Yakov Sverdlov, à Félix Dzerjinski, à Varlam Avanessov qui le chargeaient de diverses missions. Dans son livre, il parle de ces ardents bolchéviks, de leur travail inlassable pendant les premières années de l'instauration du pouvoir soviétique.

Ce livre comporte les souvenirs personnels de Malkov. Lors de la rédaction ont été utilisés des matériaux d'archives, y compris des documents tirés des archives personnelles de l'auteur, ainsi que la presse des années 1917-1918.